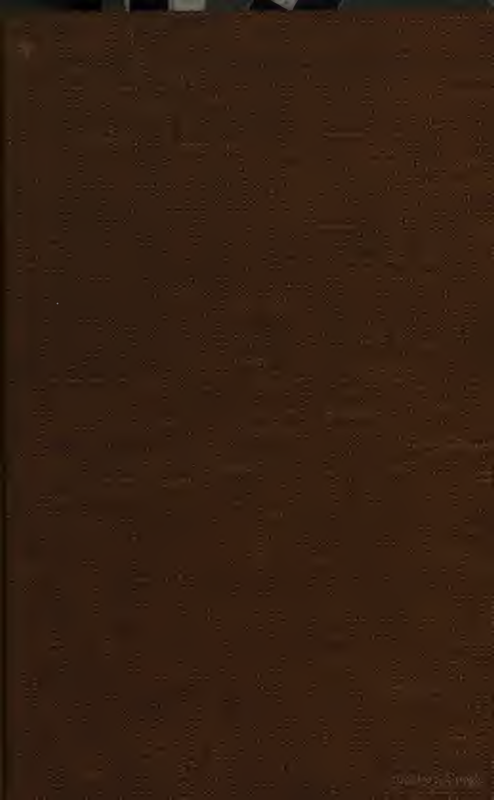




RELATIONS ABRÉGÉES

DE LA VIE ET DE LA MORT

DES PRÊTRES, CLERCS ET FRÈRES

DE LA

CONGRÉGATION DE LA MISSION.

(Nouvelle Série.)

TOME Ier — N° 1



PARIS.

LIBRAIRIE D'ADRIEN LE CLERE ET Cie,

IMPRIMEURS DE N. S. P. LE PAPE ET DE MONSEIGNEUR L'ARCHEVÊQUE,

Rue Cassette, 29, près Saint-Sulpice.

—

1845.

RELATIONS ABRÉGÉES

DE LA VIE ET DE LA MORT

DES

PRÊTRES, CLERCS ET FRÈRES

DE LA CONGRÉGATION DE LA MISSION.

I.

PARIS. — IMPRIMERIE D'ADRIEN LE CLERE ET Cie,
RUE CASSETTE, N° 29, PRÈS SAINT-SULPICE.

RELATIONS ABRÉGÉES

DE LA VIE ET DE LA MORT

DES

PRÊTRES, CLERCS ET FRÈRES

DE LA

CONGRÉGATION DE LA MISSION.

(Nouvelle Série).

TOME PREMIER.



PARIS.

LIBRAIRIE D'ADRIEN LE CLERE ET Cie,

IMPRIMEURS DE N. S. P. LE PAPE ET DE MONSEIGNEUR L'ARCHEVÊQUE,

RUE CASSETTE, 29, PRÈS SAINT-SULPICE.

1845.

Paris, 24 Juin 1845.



Messieurs et mes chers Frères,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec vous pour jamais!

Parmi les pieux usages introduits dans la Compagnie dès son berceau, il en est un qui était bien digne du cœur de saint Vincent, et bien propre à conserver son esprit au milieu de ses enfants; c'était celui qui avait pour objet de faire chaque annnée, et d'adresser à toutes nos Maisons, un recueil de ce qu'avait offert d'édifiant la vie des Missionnaires qu'il avait plu à Dieu d'appeler à lui. C'était montrer sans cesse en action les maximes de notre saint Instituteur, et faire comme la continuation de sa propre vie; c'était présenter un témoignage non équivoque des bénédictions qu'il plaisait au Seigneur de répandre sur la Congrégation et sur ses membres; c'était par cela même offrir un motif sensible et tou-

jours puissant de se maintenir dans l'observance de nos saintes Règles, et de marcher avec ardeur dans la carrière de la perfection ouverte devant nous. Ils sont bien précieux les documents de cette nature que nous ont transmis nos Pères ; ils composent une histoire bien édifiante des temps qui ont suivi l'époque où la Compagnie prit naissance, et où elle fut appelée à occuper une si belle place dans l'Église ; ils sont devenus des titres de famille qu'elle peut présenter, pour attester que des hommes de Dieu, et dignes du beau nom de Missionnaires, se sont succédé sans interruption dans son sein, et qu'elle peut transmettre avec consolation à ceux qui viendront après nous, comme un enseignement de ce qu'ils ont à faire pour soutenir l'honneur de leurs devanciers et pour occuper dignement leurs places.

Le malheur des temps, Messieurs et mes chers Frères, qui a opéré tant de destructions, n'a point épargné cette intéressante pratique ; et depuis longues années la Compagnie gémissait d'être dépourvue d'un moyen si efficace pour entretenir l'édification dans son sein, et si propre à inspirer l'amour et la pratique des vertus qui composent son esprit. Les Assemblées générales qui ont été tenues depuis le rétablissement de la Congrégation sur ses bases primitives, ont constamment émis le vœu de voir ce pieux usage rétabli ; mais diverses circonstances avaient empêché jusqu'à présent qu'il pût

être réalisé. Celle de 1843 m'ayant exprimé ses vives instances à ce sujet, j'ai considéré comme un devoir sacré pour moi d'apporter tous mes soins à l'accomplissement d'un désir si légitime. J'ai réclamé de MM. les Visiteurs des diverses Provinces les documents qui m'étaient nécessaires pour rendre ce travail aussi complet que le demande son importance. Malgré tout le zèle qu'ils ont mis à seconder mes vues, il ne leur a pas été possible encore de me les transmettre aussi nombreux que je l'eusse désiré. Cependant, pour ne pas retarder plus long-temps une communication attendue avec une si juste impatience, je me détermine à vous adresser ce que j'ai pu recueillir de la vie édifiante et de la mort précieuse de plusieurs Confrères et Frères que nous avons perdus dans ces derniers temps. J'aime à croire que vous accueillerez ce premier essai avec satisfaction, et que vous puiserez dans la lecture que vous en ferez un motif de vous animer de plus en plus de l'amour de votre sainte vocation, et le désir de vivre assez saintement pour espérer de faire un jour vous-même une *mort précieuse devant Dieu.*

Je laisse aux soins de MM. les Supérieurs locaux de choisir le jour et le moment favorables où devra se faire en commun la lecture de ce recueil. Il est difficile de les indiquer d'une manière uniforme pour toutes les Maisons, parce que toutes ne se trouvent pas placées dans les mêmes circonstances.

Plaise au Seigneur, Messieurs et mes chers Frères, que chaque année désormais je puisse vous adresser la suite de ce travail! Je compte pour le faire sur le zèle de MM. les Visiteurs et de MM. les Supérieurs locaux à me procurer les notes qu'ils auront recueillies sur les Missionnaires décédés. Mais surtout plaise au Seigneur que ceux qu'il aura appelés à lui aient mené dans la Compagnie une vie tellement exemplaire que je puisse toujours vous les offrir tous pour modèles, et que les notices de notre époque soient dignes de faire suite à celles des temps où florissait l'esprit de saint Vincent!

Je suis en l'amour de Notre-Seigneur et en l'union de vos prières,

Messieurs et mes chers Frères,

Votre très-humble et très-affectionné serviteur,

ÉTIENNE.

I. P. D. L. C. D. L. M. Sup. Gén.

NOTICE

SUR

M. JOSEPH TOSI,

Prêtre, mort à Florence, le 24 juillet 1842.

S'IL est dit par le Saint-Esprit que *la mémoire du juste sera éternelle*, ce passage ne peut vraisemblablement s'appliquer qu'à cette récompense promise par le Sauveur dans l'éternité à ceux qui se consacrent à son service sur la terre. Cependant Dieu permet quelquefois que ces paroles obtiennent leur effet ici-bas, à la louange et à la gloire de certains hommes remarquables par leur courage à suivre les sentiers de la justice, afin que leurs noms, célébrés par leurs contemporains, passent honorés à la postérité, comme un monument digne d'un souvenir immortel.

Tel fut certainement le vénérable M. Tosi, que la mort ravit à notre Maison de Florence, le 24 juillet 1842.

Né à Florence le 2 mai 1769, d'une famille honorable et aisée qui lui inspira de bonne heure la crainte de Dieu, il fit de rapides progrès dans la vertu; d'une ame naturellement bonne, il se dégoûta d'un monde pervers qui n'était pas fait pour lui, et se décida à embrasser l'état ecclésiastique; il n'avait pas encore achevé sa vingtième année, que déjà tonsuré il entra dans notre Congrégation, le 8 mars 1789.

Cette époque n'était pas, en Toscane, la plus favorable pour les ecclésiastiques, et surtout pour les Congrégations; car le prince régnant, devenu philosophe, persécutait les uns et les autres, sous prétexte de défendre les droits royaux. En même temps les Jansénistes, protégés par ce prince, répandaient, sous le masque trompeur des saintes maximes, le venin de leur pernicieuse erreur. Le digne M. Tosi devait faire son noviciat à Rome; mais M. Tenaja, Visiteur, pour ne pas s'opposer aux lois du jour, fut contraint de lui donner la permission de le faire à Florence. Il fut reçu par M. Joseph Buoneristiani, qui venait de remplacer le respectable M. Galli, alors supérieur de la Maison de cette ville,

mais qui, comme étranger, en avait été chassé. Le jeune séminariste ne démentit pas les espérances que l'on avait conçues de lui. Il montra beaucoup de zèle et d'ardeur dans l'observance exacte des pratiques du noviciat, sous l'habile direction de M. Giulianini, et se distingua aussi par son aptitude extraordinaire à l'étude des sciences.

Devenu prêtre, M. Tosi commença de bonne heure à être employé dans les fonctions tant intérieures qu'extérieures, avec un succès tel, qu'il s'attira l'estime et la bienveillance de tout le monde, et particulièrement de ceux qui demeuraient à cette époque dans la même maison que lui, et qui étaient confiés à ses soins pour ce qui regardait la discipline interne; plus tard, il fut encore chargé de la classe de philosophie.

Les choses ne changèrent pas de face pendant plusieurs années, jusqu'à l'époque où la Toscane éprouva la révolution du 24 mars 1799. Mais, lorsque les Français, avec une armée nombreuse, eurent chassé le grand-duc et créé une nouvelle constitution, M. Tosi et ses compagnons en ressentirent une telle peine, qu'il serait impossible de la décrire.

Les lois diverses qui se succédaient sans interruption, les persécutions continuelles que le peuple était obligé de souffrir, les insultes lancées contre l'ancien gouvernement furent autant de traits aigus qui percèrent son cœur; cependant il ne perdit pas courage, et entièrement résigné à la volonté divine, il chercha à apaiser l'indignation générale, à encourager de plus en plus ses confrères dans l'observance régulière des pratiques de la charité, et surtout à prier avec la plus grande ferveur. Il crut un moment, avec plusieurs de ses confrères, que leurs prières étaient exaucées, lorsqu'on vit monter sur le trône un prince religieux, Louis de Bourbon, nommé roi d'Étrurie; mais la grâce, si ardemment sollicitée, était encore bien éloignée; et Dieu, dans sa sagesse, voulait soumettre la Toscane à de nouvelles épreuves. Ce jour heureux s'éclipsa; la Toscane eut à endurer des maux encore plus grands que les premiers, et les ordres religieux furent universellement supprimés. Notre maison de Saint-Jacques subit le même sort; et M. Tosi, si attaché à notre Compagnie, se vit ainsi avec douleur frustré de ses plus chères espérances.

Cet éloignement de tant de prêtres et de frères, avec lesquels il avait passé les plus belles années de sa vie dans une douce harmonie, la vue de la Congrégation démembrée, la maison et l'église converties en usages profanes, le clergé et le peuple privés tout à coup du fruit des fonctions de la Mission, tout cela fut pour lui comme un véritable martyre.

Dans ces déplorables circonstances, M. Tosi, qui avait sa famille à Florence, aurait bien pu abandonner ceux de ses compagnons qui n'avaient pas été contraints de partir, pour se réunir à ses parents et mener au sein de sa famille une vie paisible et tranquille; mais une autre pensée l'animait; il songeait à entretenir une correspondance avec ses confrères, et le projet qu'il méditait réussit au-delà de son attente.

Chassés de leur maison par un événement inattendu, MM. Tosi, Pesante, Giulianini et plusieurs autres s'étaient réfugiés dans la Vallombreuse, et avaient mené dans cette solitude une vie retirée; ensuite ils avaient trouvé dans la ville un asile chez les Pères Philippiens, moyennant une pension; car, tout opprimés qu'ils étaient, ils n'avaient jamais

négligé leurs devoirs et leurs charges. Ils vécurent dans cette maison pendant quelques années dans la plus parfaite union, se conformant, à la grande satisfaction des Pères, aux habitudes et aux réglements de l'Ordre. Les occupations de ces religieux étaient d'entendre les confessions, d'offrir le saint sacrifice en temps prescrit, de prêcher au peuple, de se rendre utiles à la grand'messe, aux vêpres les jours de fête, d'assister le soir à l'oraison dans l'oratoire, de proposer ou résoudre les cas de morale au réfectoire, et d'aller visiter les hôpitaux. Le service de la sacristie, du réfectoire et l'entretien de l'église étaient l'occupation des Frères. Quant à M. Tosi, il était toujours le premier dans les fonctions ecclésiastiques, et pour ce qui concernait les Frères, il en était l'ame et la vie. Ce genre de vie, qu'il observait avec l'exactitude du Philippien le plus dévoué, ne refroidissait en rien l'amour qu'il portait à la Congrégation, non plus que l'affection qu'il vouait toujours à ses anciens Confrères.

Le trait suivant, choisi entre mille autres semblables, prouvera jusqu'où allaient la charité et l'attachement de M. Tosi pour ses Confrères.

Un de nos Confrères de Florence, M. Joseph Rosci, avait eu le malheur de perdre entièrement l'usage de la raison; il devint un objet de compassion pour tous ceux de la Maison; on le garda cependant, et on usa à envers lui de tous les égards que réclamait sa position.

La pénible situation de ce malheureux ne changea jamais pendant tout le reste de sa vie qui fut assez longue, non plus que la conduite pleine de dévouement de ses Confrères qui, durant plus de cinquante ans, eurent à souffrir de son humeur bizarre. M. Tosi, entre tous les autres, se distingua par son infatigable charité; objet d'une admiration constante pour tous ceux qui l'observaient, c'était lui qui le plus fréquemment visitait l'insensé, s'offrait à lui rendre les services dont il avait besoin, et le faisait asseoir, aux récréations, à côté de lui; il prenait part à ses ennuyeux discours, et s'établissait son avocat et son protecteur, si jamais quelqu'un paraissait vouloir lui dire quelque parole dont le pauvre imbécile aurait pu se formaliser. Mais quand vint l'heure fatale de la suppression de la Congrégation, ce qui affligea le plus M. Tosi, ce fut la triste situation de M. Rosci.

Il fit si bien, cependant, par ses pressantes instances et sa tendre sollicitude, qu'il réussit à lui obtenir une place gratuite dans un hospice où il allait souvent le visiter, restant avec lui des heures entières, lui procurant toute sorte de soulagements et lui fournissant sa provision de tabac, que cet infortuné aimait beaucoup. Jamais le bienfaiteur n'en reçut aucun signe de reconnaissance; mais en homme généreux, il faisait le bien pour Dieu seul; il continua d'assister M. Rosci jusqu'au dernier jour de sa vie.

Cependant la Toscane, après tant de vicissitudes funestes à l'État et à la Religion, commençait à respirer; après tant de malheurs, des jours meilleurs semblaient se lever sur elle. La chute de Napoléon, la fuite précipitée d'un évêque intrus, la délivrance des ecclésiastiques qui gémissaient depuis long-temps dans les prisons, ouvrirent le cœur à l'espérance. La joie qu'en ressentit M. Tosi serait impossible à décrire, mais ce qui acheva de le rendre au bonheur fut l'espoir de voir bientôt la chère petite Congrégation reprendre son premier éclat. Il commença à se mettre en mesure pour parvenir à l'objet

le plus ardent de ses vœux, et usa de tout le crédit que lui avaient donné ses vertus, pour réussir dans cette entreprise.

Quoique accueilli partout avec les plus grands égards, il vit, malgré les bonnes dispositions du gouvernement du grand-duc, que l'accomplissement de ses projets était beaucoup plus difficile à réaliser qu'il ne l'avait cru d'abord. Notre maison se trouvait réduite en caserne de gendarmerie, l'église convertie en grange, et les revenus couvraient à peine la pension déjà assignée par les Français à chaque membre de la Communauté, à l'époque de sa suppression, c'est-à-dire environ 100 écus pour les Prêtres, et 70 pour les Frères coadjuteurs. Il ne se découragea pas néanmoins; et, plein de confiance en celui qui tient en main le sort des hommes, il se mit à l'œuvre, aidé de M. Giulianini, et, Dieu bénissant leurs travaux, ils virent se dérouler tant de prodiges devant eux, que l'on ne peut ici les passer sous silence.

Ils avaient déjà recouvré la maison, et priaient le Seigneur pour qu'il daignât seconder de plus en plus leurs efforts, en leur facilitant les moyens de pouvoir la mettre dans son premier état, lorsqu'un habitant de Florence,

à peine connu d'eux, les prit à part et leur parla en ces termes : « Je sais que vous êtes mainte-
» nant en possession de votre demeure, mais je
» n'ignore pas votre position actuelle, et je suis
» prêt à vous secourir; en attendant le résultat
» de mes opérations, ne vous mettez pas en peine
» de votre subsistance, non plus que de celle de
» votre famille, car aussitôt que vous serez tous
» réunis, je suppléerai à vos besoins pendant
» un an, vous priant seulement de vous utiliser
» pour moi. J'assigne à chacun de vous une ré-
» tribution journalière de 3 francs; après quoi,
» comme vous désirez des lits pour recevoir vos
» connaissances, selon les règles de votre ordre,
» je me charge, et cela le plus tôt possible, de
» vous en procurer 40 bien garnis, ainsi que
» les couvertures des deux saisons. » Ce bienfait inattendu les remplit de surprise et d'admiration, et ils rendirent de solennelles actions de grâces à cette Providence, dont les bontés se manifestaient à leur égard d'une manière si frappante.

L'effet répondit à la promesse; et, au moyen d'autres offrandes provenant de la piété sincère des Florentins, la maison et l'église purent être restaurées, de façon qu'en 1816,

c'est-à-dire un an après le rétablissement du gouvernement toscan, la famille, déjà augmentée d'un grand nombre de personnes venues de Rome, se trouva dans un état bien supérieur au premier. M. Tosi, heureux de voir la maison de Saint-Jacques ainsi florissante, fit tous ses efforts pour encourager l'exercice des fonctions de la Mission à l'égard des pauvres habitants des campagnes et du clergé. Il serait trop long d'énumérer ici tout ce que cet homme de Dieu entreprit pour le bien de la Congrégation; qu'il nous suffise de dire que le maintien de l'obéissance fut constamment l'objet de sa scrupuleuse direction. Il prenait part à tous les emplois, sans en excepter aucun. Dans les Missions, dans les exercices du séminaire et du clergé et dans ceux de la maison pour l'ordination, s'il pouvait se rendre utile, il n'en manquait jamais l'occasion; les conférences des fêtes, ainsi que celles des ecclésiastiques tous les lundis, étaient souvent aussi confiées à ses soins. Sa promptitude et sa gaité étaient admirables en tout, et on pouvait le comparer à un homme de fer, tant il avait de force pour résister aux plus grandes fatigues. Il savait allier les fonctions publiques

aux secours particuliers que réclamaient de lui ses voisins, qui, sans lui donner de repos, recouraient sans cesse à ses bontés, trouvant dans son cœur leur unique soutien.

En possession de cette heureuse paix que procure toujours la vertu, il vaquait depuis plusieurs années à toutes ces occupations avec cette pleine liberté des enfants de Dieu, quand M. de Pace, nommé, après M. Baccari, visiteur de la province, jugea à propos de le rappeler à Rome, en 1835, pour remplacer, momentanément au moins, le directeur du séminaire interne de Rome, qui venait d'être élu député à la dix-huitième assemblée générale, tenue au mois d'août de cette même année. M. Tosi ne s'arrêta pas à considérer cette demande inattendue; mais comme un homme étranger à toutes relations, il quitta spontanément Florence et commença ses nouvelles fonctions au bout de quelques jours. A la vérité cette mission n'avait rien de facile pour lui, habitué qu'il était depuis long-temps à tout autre emploi; mais il ne se découragea pas, et s'adonnant de suite à l'étude des règles du noviciat, sans en négliger la pratique, il s'acquitta avec succès de cette charge si dif-

ficile. Sa vertu extraordinaire avait inspiré la plus grande confiance aux séminaristes, persuadés qu'ils avaient un saint pour directeur.

Cet engagement ne dura pas plus de cinq mois; M. de Pace, de retour de Paris avec ses Confrères, se mit en devoir de remettre les choses dans leur état primitif, afin de rendre M. Tosi à Florence, qui en avait le plus grand besoin. Ce dernier revint donc dans cette ville, à la vive satisfaction de M. Nicolas Pesante, qui, quoiqu'il portât le titre de supérieur, avait besoin dans sa vieillesse que quelque autre en soutînt le poids (1). M. Tosi pouvait s'en acquitter mieux que personne par ce respect qu'il portait au vénérable vieillard, et aussi par cette obéissance qui était le mobile

(1) M. Nicolas Pesante était de San-Remo. Il entra à l'âge de dix-huit ans au noviciat de Saint-Jean et de Saint-Paul; devenu prêtre, il fut envoyé à maison de Florence, où il demeura toute sa vie. Il fut pendant plusieurs années docteur en théologie pour les étudiants, et examinateur synodal de l'archevêque de Florence. Il éprouva ensuite de grandes vicissitudes sous le gouvernement français. Il avait la réputation de bon prédicateur dans les matières ecclésiastiques Il mourut à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, et fut le dernier de ceux qui avaient composé le noviciat à Monte-Celio.

de sa conduite; mais à peine M. Pesante eut-il rendu le dernier soupir (3 octobre 1839) qu'il fit les plus grandes démarches auprès de M. Ugo, alors Visiteur, pour faire nommer un autre supérieur. Ses instances furent si pressantes qu'on dût céder à ses désirs et s'occuper du choix d'un autre supérieur. Dégagé du poids de cette maison, notre saint se croyait au moment de pouvoir se consacrer uniquement aux œuvres de la charité si chère à son cœur, mais M. Crémisini, successeur de M. Ugo, le rappela à Rome pour être le soutien de la conférence des ecclésiastiques, dans la maison du Monte-Citorio. Il y arriva le 17 octobre 1839, et peu après il fut investi de sa nouvelle charge, dont il s'acquitta admirablement pendant toute l'année, s'attirant l'estime de tout le monde; il obtint aussi la réputation, sinon d'excellent orateur, du moins celle d'un homme éminemment saint; et le Prêtre de Dieu recueillit dans la satisfaction universelle les fruits qu'avaient produits ses vertus et son zèle.

Peu de temps après, Florence ayant déploré vivement l'absence de M. Tosi, M. Crémisini se trouva obligé de s'en séparer et le rendit à l'amour de ses Frères. Un an s'était à peine

écoulé depuis son séjour à Rome, qu'il fut contraint d'y retourner, non pour y remplir d'autres fonctions, mais bien pour édifier cette ville par ses saints exemples, par son invincible patience et par une profonde résignation à la volonté suprême dans les graves incommodités de la vie, qu'il commençait déjà à éprouver. En effet, sa santé occasionna bientôt de nouvelles alarmes, et après dix-huit mois de chutes et de rechutes, ses souffrances continuelles le conduisirent aux portes du tombeau.

Habitué chaque soir à remettre sa belle ame entre les mains de son Créateur, et toujours prêt à paraître au tribunal suprême, sa longue maladie, tout en épuisant ses forces, n'avait point abattu son courage et sa foi; il vit approcher ses derniers moments avec la sérénité du juste qui désire être uni pour jamais à son Dieu; après avoir reçu les secours de la religion, il s'endormit dans le Seigneur, en laissant échapper de ses lèvres les doux noms de Jésus, Marie et Joseph, qu'il avait prononcés avec amour tous les jours de sa vie.

Si l'on voulait peindre la vertu et tracer l'éloge d'un tel homme, on pourrait, à juste

titre, lui appliquer ce texte de l'Écriture :

« *Fuit vir justus atque perfectus, et cum Deo ambulavit.* »

Il fut juste, puisqu'il remplit, avec la plus grande exactitude, ses devoirs de chrétien et de Missionnaire.

M. Tosi fut si parfait, que ses amis les plus intimes ne purent jamais découvrir dans ses paroles ou dans ses manières les plus légères marques d'impatience, d'humeur, de médisance ou de calomnie, en un mot, aucune de ces fautes dans lesquelles la fragilité humaine se laisse si facilement tomber.

Pour ce qui regarde sa vie de Missionnaire, il comprit à fond l'importance des devoirs qu'imposent à chaque membre les obligations de la Congrégation, et il mit toujours tout en usage pour y correspondre de son mieux. Ceux qui vécurent avec lui pourraient lui en rendre le témoignage le plus authentique. Observateur fidèle de tous les points de nos saintes Règles, ami de la retraite et du silence, mortifiant continuellement ses sens, et détaché de lui-même en tout, il était modeste et réservé dans ses manières et dans ses conversations, affable envers tout le monde, bienfaisant envers

les pauvres, sincère et humble en toute occasion, simple et généreux dans ses bonnes œuvres; en un mot, il se montrait le zélé disciple et le digne émule de saint Vincent. Ennemi de toute singularité quant aux besoins de la vie, soit pour la nourriture, soit pour l'habillement, il ne faisait jamais aucune distinction en quoi que ce fût, à moins qu'il n'y fût forcé par l'obéissance. Jamais il ne demandait de permissions ni de faveurs pour s'exempter de la règle commune; il savait se priver des choses les plus nécessaires et dont tout le monde fait usage, comme le tabac dont il n'usa jamais; il ne cherchait point non plus de prétextes pour sortir de la Communauté, malgré les fréquentes invitations de ses amis, ou le besoin de changer d'air et de se délasser de ses fatigues. Mais ce qui le caractérisait particulièrement, c'était son obéissance constante, fondement sur lequel toute Communauté bien réglée s'appuie.

On a pu facilement s'apercevoir de la promptitude et de l'égalité d'humeur avec lesquelles il supportait les divers changements mentionnés dans cette notice, soit de lieux, soit d'emplois, et quels sacrifices il s'im-

posait en acceptant avec humilité les fonctions supérieures à sa force ; mais son caractère se manifeste avec plus d'éclat encore dans le fait suivant, dont le souvenir vit encore aujourd'hui dans l'église de Saint-Sylvestre.

A une certaine époque, on venait de prévenir cette Maison que dans l'église de Notre-Dame de Monti, se trouvaient réunis les Sœurs de la Charité et les Ecclésiastiques-présidents, attendant le discours qui devait être prononcé à leur occasion. Il n'y avait pas de temps à perdre ; mais malheureusement celui qui en était chargé l'avait oublié, et le directeur de la maison n'osait pas entreprendre une pareille tâche. Ne sachant à qui s'adresser, il pense à M. Tosi, qui remplaçait en ce moment le directeur des novices, et lui en fait la demande. Celui-ci, en dépit d'une pluie qui tombait par torrents, lève toutes les difficultés, en prononçant ces paroles : « Si vous le voulez, me voici prêt à obéir. » Il baisse la tête en signe de respect, et se présente devant l'assemblée sans aucune préparation ; peu en peine de se faire une réputation, mais pleinement satisfait de se soumettre et d'obéir, il parle à cet auditoire avec

une onction qui faisait bien voir que Dieu était avec lui; aussi, ce discours non préparé excita-t-il non-seulement l'admiration générale, mais encore fut-il un sujet d'édification pour tous les assistants.

Quant à ses devoirs vis-à-vis de la Congrégation, il les remplissait avec ce zèle infatigable qu'il excitait dans les autres; une seule infraction à la règle lui navrait le cœur, et, quoiqu'il n'eût jamais été directeur, il s'acquittait de ses différents emplois avec l'exactitude la plus sévère, mettant continuellement l'exemple à côté du prétexte. Il reprenait toujours d'une manière douce, mais efficace; puis, par des avertissements, des remontrances et des lettres qu'il adressait aux supérieurs, il s'efforçait de réprimer les désordres, afin que l'ancien esprit non-seulement ne se perdît pas, mais qu'il acquît de plus en plus une vigueur nouvelle. Ses fatigues, quoique constantes et graves, étaient pour lui douces et suaves par l'extrême désir qu'il avait que sa Congrégation ne fût jamais trompée dans la juste attente du secours et du soutien de ses enfants.

Si le détachement de toutes les affections aux choses créées pour suivre l'enseignement

du Rédempteur est la marque la plus sûre de la perfection, il y a bien lieu d'appeler M. Tosi l'homme parfait par excellence.

Jamais l'aumône ne s'échappa de ses mains par respect humain ou par ostentation; l'orphelin en pleurs, la veuve désolée, l'infirme sans appui, le pauvre et les ignorants étaient les objets les plus chers à son cœur et à sa charité; ses moyens, il les employait à payer les dépenses de la maison, de l'église, des Missions, de la bibliothèque chrétienne et de la gravure des saintes images; et s'il eût eu comme propriété personnelle les sommes expédiées à Rome pour les premières opérations de l'œuvre en Amérique et celles encore plus considérables envoyées à la Propagande de la capitale du monde chrétien pour le baptême des enfants chinois, sa générosité et sa bienfaisance en cette matière eussent été de nouveaux témoins de son zèle et de sa piété en faveur de la Propagation de la Foi.

Tant de vertus n'écartaient pourtant pas les oppositions extérieures qui devaient être des preuves certaines de sa perfection.

Il n'était pas, à la vérité, appelé à souffrir d'horribles tortures dans les membres de son

corps; mais son cœur rencontra plus d'une fois des douleurs cuisantes qui le déchirèrent cruellement. Ferme et inébranlable dans les maximes de la foi et dans l'adhésion au Saint-Siége apostolique, il n'en eut pas moins à supporter les insultes et les invectives des Jansénistes qui, profitant de son extrême jeunesse, avaient vainement essayé de l'attirer à leur parti. Puis, lorsque la philosophie incrédule osa parvenir jusqu'aux degrés du trône, il fut de même persécuté comme un imposteur et un insensé; ce dont il ne faut pas s'étonner, puisqu'en temps de paix, il ne manquait pas de gens qui censuraient sa conduite et sa dévotion, se moquant même d'un défaut qui lui était naturel en parlant, et qui excitait leurs railleries.

Mais d'où pouvaient provenir cette justice et cette perfection qui faisaient l'apanage du vénérable M. Tosi, et quel en était le soutien? On en trouve la source dans ce qui fut dit à Abraham : *Ambula coram me et esto perfectus.*

Il suffisait de le voir, d'écouter son langage et de connaître ses sentiments pour en conclure qu'il était l'homme par excellence, l'ami

de son Dieu ; son attitude pieuse et modeste, et le recueillement avec lequel il assistait à l'oraison commune, la ferveur et le zèle qu'il manifestait dans les répétitions et dans les conférences particulières excitaient l'admiration de tout le monde. On le voyait toujours assidu aux exercices religieux, et, dans ses visites répétées au Saint-Sacrement, ses regards enflammés et ses soupirs d'amour étaient une preuve suffisante de ces traits brûlants de charité qui consumaient son cœur.

Enfin, tout ce qu'on pourrait dire du digne M. Tosi serait toujours faible à côté de l'éloge qu'il mérite ; nous rappellerons ici ces paroles déjà citées, et qui s'appliquent si naturellement à lui : *Fuit vir justus atque perfectus...*

Aussi, grands et petits, pauvres et riches, laïques et religieux, tous le regardèrent comme un saint, et le déclarèrent d'une voix unanime, digne d'une éternelle mémoire.

NOTICE

SUR

M. GIRIODI,

Prêtre, mort à Plaisance, le 28 novembre 1842.

Le 28 novembre 1842, notre Compagnie fit une perte bien considérable dans la personne de M. Giriodi. Ce cher Confrère était si remarquable sous tous les rapports, et doué de si excellentes qualités, que la plume, même la plus exercée, ne pourrait pas en donner une idée proportionnée à son mérite, surtout dans une courte notice. Il fallait le connaître pour l'apprécier et admirer les dons particuliers dont le Seigneur l'avait enrichi, notamment sa profonde science, sa prudence exquise, et toutes les vertus de son état. Nous essaierons néanmoins d'exposer les traits principaux d'une si belle vie, pour honorer la mémoire de ce digne Confrère et pour la commune édification de la Compagnie. Puisse-t-elle

avoir beaucoup de sujets semblables à M. Giriodi, et puissent-ils se former tous sur ce modèle !

M. Giriodi naquit à Demonte, petit pays du diocèse de Cunis, dans le Piémont. Nous ignorons tout ce qui a rapport à sa première éducation, mais les heureuses habitudes de toute sa vie donnent lieu de présumer qu'il fut élevé soigneusement par des parents distingués surtout par leur religion, qu'il sut éviter les écueils où vient souvent échouer la jeunesse dans les écoles nombreuses, et qu'il se distingua même, comme Tobie, parmi ceux de son âge, par l'éloignement de toute idole du monde et par la pratique d'une piété solide, aussi bien que par ses progrès dans l'étude. Étant déjà à même de connaître que l'étude principale doit être celle de l'état auquel le bon Dieu nous appelle, le jeune Giriodi, après avoir examiné mûrement ses inclinations et pris l'avis de personnes éclairées, se décida à entrer dans notre Congrégation, et il fut reçu dans la Maison de Mondovi, le 29 septembre 1797, à l'âge de seize ans. Par suite des circonstances politiques de ce temps-là, il fut obligé d'interrompre son séminaire, mais il put l'achever

et se former sous l'habile direction de M. Giordana, à l'esprit de son état et à cette vie régulière, indispensable à un enfant de Saint-Vincent. Après son séminaire, les supérieurs le choisirent pour aller faire ses études au Collége de Plaisance. Ce choix indique la haute opinion qu'ils avaient de lui; car ordinairement on n'envoie à cet Etablissement que des jeunes gens capables d'être donnés comme modèles de piété et de science aux élèves, qui sont tous des ecclésiastiques choisis. M. Giriodi répondit aux attentes de ses supérieurs et même les surpassa. Son cours, qui, suivant la méthode de ce collége dura neuf ans entiers, fut couronné du plus grand succès. Il ne parlait pas beaucoup, n'aimant pas à se produire, mais il réfléchissait mûrement sur toutes les matières: et, quoiqu'il eût toujours du respect envers ses professeurs, néanmoins il ne jurait pas en aveugle sur *la parole du maître*. Ainsi il regarda le système de Condillac, qui était alors très-commun, comme un roman philosophique; et à l'égard des opinions théologiques, il suivit toujours les plus appuyées sur l'autorité et sur la raison; surtout il tenait beaucoup à saint Thomas d'A-

quin qui fut toujours son maître, son guide et son modèle. Ses professeurs n'aimant que la vérité, bien loin d'être mécontents de cette manière tant soit peu libre de leur élève, en étaient enchantés, et ce fut d'après leur témoignage avantageux que, tout de suite après son cours, il fut nommé professeur de dogme dans le même collége. Mais il ne put que faire apercevoir quelque lueur de sa profonde science et de sa grande aptitude pour l'enseignement. Bientôt les circonstances politiques l'obligèrent, avec tous les Confrères, de quitter sa classe ainsi que son bien-aimé séjour.

Retourné à son pays, il fut tout de suite invité à travailler à l'éducation de quelques enfants dans l'illustre famille Ricci d'Andon. L'exemple de saint Vincent, dont il se souvint alors à propos, l'engagea à ne pas refuser, et en même temps lui traça la ligne de conduite qu'il devait suivre. Comme notre saint fondateur dans la maison de Gondy, il ne s'occupait dans celle de M. d'Andon que de ses élèves, sans se mêler des choses qui n'étaient pas de son ressort. Comme lui, il se dérobait de temps en temps à ses occupations pour évangéliser les pauvres gens des environs, leur donnant sur-

tout de petites retraites. Comme lui, il était beaucoup estimé et respecté des personnes de la famille, qui eurent toujours pour lui les mêmes sentiments.

Mais il n'était pas content : ses désirs se portaient toujours vers la Congrégation qui était comme son centre. Pour cela, aussitôt qu'elle fut rétablie, il ne tarda pas à s'y rendre ; et, comme saint Vincent, il fut obligé de partir à l'insu des MM. d'Andon qui auraient peut-être contrarié son projet. Renvoyé à son cher Collége de Plaisance, il s'adonna tout entier, d'après l'avis de ses supérieurs, à l'enseignement de la théologie. D'abord il dut professer cette partie du dogme nommée *apologétique*. Pour cela, selon l'usage du collége, il composa un Traité sur la Religion, qui, pour la méthode, pour la logique, pour le choix des doctrines et de l'érudition, est un chef-d'œuvre et mérite d'être donné pour modèle. Dans l'explication de ces matières, comme de toute autre qui se rattachait à sa partie, il parlait d'une manière si claire, si précise et si convenable des matières religieuses, que les élèves enchantés du professeur étaient remplis de respect envers Dieu et sa religion.

Mais il ne s'occupa pas long-temps de cette partie dogmatique de la théologie. Six ans après il fut appelé à professer la morale, qui est la partie la plus importante dans un collége ecclésiastique, dont le but principal est de donner de bons confesseurs, de bons curés au diocèse. Il est impossible d'exposer l'habileté particulière et surtout les succès avec lesquels M. Giriodi s'acquittà de cette nouvelle tâche. Il avait le talent extraordinaire de réduire les longs détails des moralistes à certains principes généraux, dont il tirait les plus légitimes conséquences pratiques. Il parlait avec respect de ceux qui ne pensaient pas comme lui; il exposait leurs opinions, surtout lorsqu'il s'agissait des questions qui partagent les écoles, avec toute la fidélité possible, et il donnait à leurs arguments toute la force dont ils étaient capables; de sorte que, dans les grandes questions, bien loin d'abuser de son autorité sur l'esprit de ses élèves, il leur laissait une pleine liberté de choisir. A cet égard il répétait souvent que le professeur doit toujours se défier de lui-même, et ne pas croire vrai tout ce qui lui paraît tel, ni à plus forte raison proposer comme certain ce qui ne l'est

pas, et n'a pas été défini par l'Eglise, dont il ne doit jamais prévenir le jugement. Avec cette méthode, qui était accompagnée d'une grande facilité de communiquer ses pensées, des manières toujours humbles, douces, agréables, en un mot, de toutes les qualités nécessaires à un bon professeur, il réussit à former des élèves très-solides dans la science de la morale chrétienne ; de sorte que, si dans le diocèse de Plaisance il y a un clergé instruit et des curés en grand nombre qui exercent avec prudence leur ministère, on en est redevable surtout à l'enseignement de M. Giriodi.

Mais ce ne fut pas seulement par ce moyen qu'il forma de dignes ministres du sanctuaire, il fut à même aussi d'y concourir par des soins plus étendus et plus importants. Quelques années s'étaient à peine écoulées depuis qu'il était rentré dans la Congrégation, qu'il fut nommé supérieur du collége, par conséquent chargé de la haute et générale direction de tous les élèves, ainsi que des confrères qui travaillaient avec lui. On pourrait dire, sans exagération, que jamais aucun sujet n'apporta des qualités plus propres à cet office que M. Giriodi : une haute réputation au dedans

et au dehors du collége; des talents éminents et reconnus; une science vaste et profonde de toutes les connaissances sacrées et profanes, sciences indispensables dans un établissement ecclésiastique comme celui de Plaisance; une connaissance parfaite de la jeunesse; l'esprit de son état avec toutes les vertus qui le composent; la prudence la plus éprouvée; une douceur, une bonté, une honnêteté et une affabilité qui prévenaient et gagnaient tous les cœurs.

D'après cet exposé, on conçoit bien qu'il ne pouvait pas manquer de réaliser les espérances de ses supérieurs. Pour cela, il ne crut pas à propos de se donner un ton impérieux, ou de déployer une sévérité excessive; non, il n'était pas de ces hommes qui aiment à faire sentir et à faire valoir leur autorité, afin, disent-ils, de tenir les inférieurs dans le respect et la soumission. Il ne ressemblait pas non plus à ces esprits petits et minutieux, dont toute l'habileté consiste à épier si l'on commet quelque faute, qu'ils exagèrent et punissent avec une extrême rigueur. Il savait bien que tout pouvoir dans ce monde vient de *Dieu*, qui *est la charité* même, et que,

par conséquent, il faut en accompagner l'exercice de toutes les marques de bonté et de douceur. Il comprenait parfaitement que, dans la Congrégation surtout, il faut un gouvernement tout-à-fait paternel, dans lequel on songe à attacher les sujets à la discipline surtout par les liens de l'amour. En conséquence, fidèle à ses principes, il employa toujours des manières douces et charitables, tâchant de gagner l'affection et la confiance. Dans ce but, il visitait souvent les élèves, surtout lorsqu'ils étaient à la campagne; il s'entretenait avec eux familièrement, prenait part à leurs divertissements, à leurs discussions littéraires et scientifiques; en un mot, il leur faisait voir qu'il se plaisait en leur compagnie. Aussi, les élèves étaient-ils joyeux de le posséder pendant quelques instants, d'entendre ses paroles graves, prudentes, affectueuses, et surtout de lui témoigner la reconnaissance, l'estime, la vénération dont ils étaient pénétrés à son égard.

Il en était de même des Confrères qui travaillaient sous sa conduite; ils avaient pour lui une affection, un respect tout particulier, non pas seulement à cause de son mérite per-

sonnel et de ses qualités, mais à cause de sa douceur incomparable. Il était pour eux un véritable père, les recevait avec bonté, les consolait dans leurs peines, pourvoyant loyalement à leurs besoins, leur donnant, en un mot, les marques de la plus grande affection.

Il ne faudrait cependant pas croire qu'il fût faible et facile à tout accorder, à tout laisser aller; non, il portait son attention sur tout; il employait tous les moyens pour accomplir ses devoirs. Il suffisait que sa conscience fût tant soit peu attaquée, ou bien qu'on portât quelque atteinte aux règles et aux usages de la Communauté, pour le voir déployer une fermeté extraordinaire. Dans ces cas là, tout était inutile; il résistait à toute sollicitation, il se refusait à toute demande, mais il motivait si bien son refus, et ses paroles exprimaient toujours une si profonde conviction et étaient en même temps si douces, que les esprits les plus difficiles n'osaient pas s'en plaindre; ils étaient obligés d'approuver sa manière d'agir.

Les mêmes principes dirigeaient ses corrections; il en faisait toutes les fois que des fautes considérables venaient à sa connaissance, mais il attendait le moment le plus favorable;

il réfléchissait à toutes les circonstances qui pourraient en assurer le succès, et il s'y prenait avec beaucoup de douceur, sachant bien que les coupables aiment à être ménagés, et qu'ils ne cèdent qu'à des manières charitables. Pour cela, dans les répétitions et les conférences auxquelles il se préparait exactement, il prenait garde de ne pas descendre à des détails trop particuliers, dans la crainte de blesser l'amour-propre de quelqu'un, ou de rendre la parole divine méprisable. Aussi était-il très-goûté; et sa morale forte, en même temps qu'elle était pleine d'onction, produisait les effets les plus salutaires, de sorte qu'on peut dire que son gouvernement était une copie fidèle de celui de la Providence, laquelle atteint toujours son but avec force et sans s'en détourner, mais par des moyens doux et suaves. Aussi, le collége de Plaisance, malgré le grand nombre de personnes de conditions diverses qu'il renferme, était-il, sous le gouvernement paternel de M. Giriodi, une maison bien régulière. Il y régnait un ordre admirable; tous y jouissaient de la paix et d'une sainte joie; tous travaillaient avec zèle, sous son inspiration,

à leur propre sanctification et à la sanctification des autres.

Le talent particulier de M. Giriodi pour diriger prudemment les esprits et presque toutes sortes d'affaires, était reconnu de tout le monde, et tout le monde s'empressait de lui en rendre témoignage. Les prêtres élevés dans le collége le regardaient comme leur père, leur conseiller, leur protecteur. Ils allaient souvent le voir; ils lui exposaient leurs doutes, leurs peines, leurs projets; ils le consultaient dans toutes leurs démarches. De son côté, il était toujours prêt à les aider de ses lumières et de ses conseils, à relever leur courage, et souvent aussi à les soutenir par son crédit contre la calomnie ou la persécution. Ceux qui n'avaient pas été sous la direction de M. Giriodi, mais qui étaient à même de le connaître, ne pouvaient pas s'empêcher de l'apprécier hautement, et de prendre son avis dans leurs affaires les plus graves. Tous les évêques qui se succédèrent sur le siége de Plaisance le regardèrent comme leur principal appui. Il fut examinateur du clergé, membre du conseil, leur conseiller particulier, et, par conséquent, chargé des

négociations les plus importantes pour le diocèse. Oh! combien de mesures salutaires furent adoptées d'après ses vues qui étaient toujours fort étendues, droites et prudentes! Mais il n'eut pas cette renommée d'homme très-prudent, seulement dans la ville et le diocèse de Plaisance; il en jouit aussi à Parme, à la cour de la duchesse, dans le Piémont, et presque partout où son nom était connu. On assure que plusieurs fois il fut porté sur la liste de ceux qui devaient être promus à l'épiscopat; mais il sut toujours, par le moyen de ses amis, se préserver d'un coup qu'il craignit constamment comme mortel à son ame. Il réussit aussi à éloigner de lui, dans la Congrégation, l'office de Visiteur pour lequel il fut proposé en différentes circonstances. Il ne put cependant éviter d'être nommé, dans deux assemblées provinciales, député aux assemblées générales de 1829 et 1835, et de jouir dans ces grandes réunions, comme dans la Congrégation tout entière, de la plus haute considération. Chose étonnante! il suffisait de le voir et de traiter quelques instants avec lui pour concevoir une grande idée de son mérite et de sa vertu.

Cette avantageuse opinion qu'on avait partout de lui était fondée non-seulement sur ses qualités naturelles, mais principalement sur le mérite de ses vertus, dont il nous reste maintenant à dire quelques mots. On a pu remarquer, par tout ce que nous venons de dire, que M. Giriodi posséda dans un degré éminent la vertu propre de ceux qui sont les dépositaires de l'autorité, c'est-à-dire la vertu de prudence, et qu'il en puisa les principes, non pas dans les maximes du monde corrompu, mais dans celles de l'Evangile.

On peut dire, sans exagération, que M. Giriodi était, comme David, dévoré du zèle de la maison du Seigneur. En effet, il fit toujours des efforts pour en procurer la gloire, et former ceux qui en sont les pierres principales. S'agissait-il d'exercer les fonctions du culte? il s'en acquittait avec une exactitude et une gravité qui ravissaient tous les cœurs; il prévoyait tout, il donnait des avis à propos, afin que tout se fît avec édification, et s'il s'apercevait de quelque négligence ou de quelque faute, il en réprimandait les auteurs avec énergie. Devait-il envoyer quelques-uns de ses Confrères en mission, ou bien les employer

dans quelque retraite ou autre fonction ecclésiastique? il avait soin de leur en exposer l'importance, de leur donner des avis à propos, et d'en recommander bien souvent le succès aux prières de la Communauté. Lui-même était toujours occupé du jeune clergé confié à ses soins; il prenait connaissance de tout, il s'intéressait à tout; il ne sortait presque jamais, afin de suffire à tout, et, quand il sortait, c'était pour quelque affaire du collége ou du diocèse.

Mais cela ne suffisait pas à son zèle : persuadé que tout dépend des prêtres dans l'Eglise, il s'appliqua pendant plusieurs années à donner des retraites pastorales. Ses instructions étaient comme des chefs-d'œuvre dans leur genre. Composées avec beaucoup d'ordre, elles renfermaient presque tous les devoirs ecclésiastiques; dans le développement, elles ne présentaient que la doctrine des Pères et des Docteurs de l'Eglise, suivie toujours ou entremêlée d'une morale solide et appropriée aux besoins de son auditoire. Il prêchait avec tant de force, et en même temps de dignité et d'onction, que personne ne pouvait se rassasier de l'entendre. Aussi les fruits de ces re-

traites furent très-abondants, et les peuples mêmes s'aperçurent du changement produit dans les prêtres. Ainsi il sanctifia le clergé des principales villes de la haute Italie, de Plaisance, de Parme, de Modène, de Mantoue, de Crémone, de Vérone, de Pavie, de Vigevoro, de Verceil, de Turin, de Gênes, de Tortone et de Lodi. Les évêques de ces diocèses ne cessaient pas de lui offrir leurs remerciements, et beaucoup d'autres avaient demandé le même bonheur pour leur clergé. Il n'avait pas le courage de se refuser à leurs instances, et jusque pendant sa dernière maladie, il comptait déjà les victoires qu'il croyait remporter bientôt sur l'enfer, tant son zèle était enflammé et étendu! On ne doit pas s'en étonner. Il y était poussé continuellement par la charité de Jésus-Christ, qui embrasait son cœur. Il aurait bien voulu faire sentir à tout le monde les effets de ce divin amour, pour cela il multipliait les retraites, autant que possible, et il fut bien aise de se trouver dans une position qui le mettait à même et souvent dans la nécessité de se rendre utile à plusieurs classes de personnes. Il en profita avec un grand soin dans toutes les occasions,

il était toujours prêt à concourir au soulagement ou à l'avantage du prochain. Aussi on ne saurait douter que le bien qu'il fit à cet égard ne fût immense, quoiqu'en grande partie inconnu et caché soigneusement par sa modestie. Nous n'en donnerons ici que quelques traits des plus saillants qui pourront faire apprécier l'étendue et la profondeur de sa charité.

On ne sait par quelle influence maligne il arriva que le clergé de Plaisance, aussi vertueux qu'instruit, vit la plus déplorable division se glisser dans ses rangs. La divergence d'opinions et l'attachement à quelques préjugés formèrent des ligues et des partis bien prononcés, mais d'une manière si éclatante et suivie de telles imprudences, que le peuple en était scandalisé, et poussé même à dire, comme les Corinthiens : *Ego sum Cephæ, ego autem Pauli, ego verò Apollo.* Cet état des choses plongea M. Giriodi dans une affliction d'autant plus sensible pour son cœur que beaucoup de ceux qui avaient été élevés dans le collége y étaient engagés. Mais il ne se contenta pas d'en gémir dans le secret de son cœur et de prier le Dieu

de la paix de vouloir bien réunir les esprits divisés, il s'en occupa aussi d'une manière très-active. Il parlait toujours le langage de la charité et de la bonne intelligence indispensables aux ecclésiastiques. A ceux qui se croyaient persécutés, il recommandait la patience; à tous, la modération et la prudence; aux prêtres de sa Communauté la neutralité la plus parfaite, et il suggéra aux autorités légitimes plusieurs mesures de conciliation. Aussi combien empêcha-t-il de scandales, d'irritations, de fautes contre la charité fraternelle! Et s'il ne put pas en détruire entièrement la cause trop fortement enracinée, il eut du moins la consolation de l'affaiblir, et de voir les esprits plus calmes et les cœurs plus paisibles.

Son grand zèle pour le salut des ames ne lui faisait pas perdre de vue le soulagement des pauvres. Quelque riche que soit la ville de Plaisance, néanmoins il y a beaucoup d'indigents et de familles qui réclament les secours de la charité. M. Giriodi, naturellement généreux, donna à tous. Toujours l'entrée du collége était assiégée de pauvres auxquels le Frère de la porte donnait, d'après ses ordres,

quelques secours. Bien souvent il y allait des personnes de la ville pourvues de certificats de MM. les curés, pour demander des secours extraordinaires, et toutes s'en retournaient satisfaites. Tous les mois il donnait des sommes considérables à des familles nobles tombées dans un état si affreux de misère, qu'elles osaient à peine le faire connaître à leur bienfaiteur. A combien d'autres plus honteuses encore que son industrieuse charité savait découvrir, il envoya des secours proportionnés à leur besoin! En un mot, il fut le bienfaiteur universel. Il donna à tous, mais surtout aux pauvres honteux; il donna toujours pendant les longues années qu'il exerça les fonctions de supérieur du collége, mais surtout dans les circonstances extraordinaires, dans les hivers rigoureux, dans les calamités publiques. On ne peut pas savoir précisément combien il donna; il est certain cependant que le chiffre de ses aumônes montait, chaque année, à plusieurs milliers de francs. Cet argent, il est vrai, M. Giriodi le tirait presque entièrement des revenus du collége; mais il n'en eut pas pour cela moins de mérite; car chargé de l'administration de l'établissement, il aurait

facilement trouvé l'occasion d'épuiser tous ces revenus pour les dépenses considérables que nécessite l'entretien de cette vaste maison, sans une sage économie, qui lui était inspirée par son amour pour les pauvres. Il disait qu'en donnant aux pauvres il n'y avait pas de danger pour le collége; qu'il craignait de ne pas faire assez pour les membres affligés de Jésus-Christ. Son cœur se portait facilement à la compassion. Aussi il était connu sous ce rapport, et regardé presque partout comme un homme de grande charité.

Mais M. Giriodi était bien loin, en faisant le bien, de se laisser aller aux vaines satisfactions de l'amour-propre. S'il fut charitable, il fut aussi très-humble, et on peut dire que l'humilité fut sa vertu chérie. Il avait une horreur particulière de la vanité et de l'orgueil, vices opposés plus que tout autre à l'esprit propre du chrétien, et surtout du Missionnaire. Pour cela, il travailla toujours à les combattre par des actes fréquents d'humilité. Doué d'excellentes qualités d'esprit et de cœur, il aurait pu se produire au dedans et au dehors d'une manière brillante. Cet humble Confrère gardait son trésor bien

caché, et il ne craignait rien tant que de faire parler de lui. Etant professeur, il se défiait toujours de ses lumières; par conséquent, loin de trancher hardiment toute question, il n'exposait qu'avec crainte son opinion, en respectant celle des autres; dans des cas difficiles, il ne balançait pas d'avouer qu'il n'y voyait pas clair, qu'il voulait y réfléchir, et même qu'il s'était trompé. Exemple aussi touchant que rare! Devenu supérieur, il était persuadé qu'il remplissait mal ses devoirs; et il attribuait à son incapacité et à sa négligence tout ce qui arrivait de fâcheux dans le collége. Cette pensée l'affligeait continuellement, et le porta plusieurs fois à demander d'être déchargé d'un office que la seule humilité lui faisait croire au-dessus de ses forces. C'est pour le même motif qu'il refusa d'autres charges honorables au dedans et au dehors de la Congrégation; et ce qui est plus remarquable, il s'abstint bien des fois d'exposer ses pensées sur des choses très-importantes, ou bien d'insister avec la fermeté qu'il aurait fallu pour faire entrer les autres dans ses vues, crainte d'être trop remarqué, ou de se donner un air imposant.

Quelques-uns trouvèrent de l'excès dans sa modestie; mais il connaissait ce qu'il lui fallait pour ne pas donner prise à l'amour-propre, et pratiquer une vertu bien chère à son cœur. On n'aura pas de peine à croire que cette aimable vertu était accompagnée, dans M. Giriodi, de toutes les autres, et surtout de celles qui composent l'esprit d'un prêtre, d'un Missionnaire, d'un supérieur. Il les pratiqua sans se démentir jamais, pendant toute sa vie, jusqu'à la dernière maladie, qui, après l'avoir affligé pendant deux ans, le fit succomber, le 28 novembre 1842, à l'âge de soixante-un ans.

Toutes les classes de personnes furent extrêmement sensibles à cette perte. Une foule considérable accourut à ses funérailles, auxquelles assistèrent aussi un grand nombre de prêtres, anciens élèves du collége. Plusieurs services furent célébrés pour le repos de son ame dans les paroisses les plus considérables du diocèse. Celui de la ville de Plaisance fut très-remarquable : presque tout le clergé y prit part, mais avec une solennité et un sentiment de piété qui frappa la population entière. Ainsi, tout en employant les moyens qui pou-

vaient lui hâter la possession de la gloire éternelle, on lui donnait un témoignage éclatant de la reconnaissance et de la haute estime qu'on avait, et qu'on aura toujours pour lui dans le duché de Parme et de Plaisance.

Dans la personne de M. Giriodi, le collége de Plaisance perdit un digne supérieur, la Congrégation un excellent sujet, et l'Eglise un ministre zélé et respectable. Il faut espérer que la bonne odeur de ses vertus et sa puissante protection auprès du Très-Haut, obtiendront à la Compagnie des sujets capables de la dédommager et de continuer les travaux auxquels elle est appelée; que ses membres suivront dans toutes les Maisons, et surtout dans le collége de Plaisance, les exemples de M. Giriodi, dont la mémoire sera toujours en bénédiction. On sera ainsi en état de correspondre aux intentions de l'Eglise, qui réclame, surtout dans les circonstances actuelles, le secours de bons Missionnaires.

NOTICE

SUR

M. FORTUNÉ MASTURZI,

Prêtre, mort à Naples, le 23 fév. 1843.

M. Fortuné Masturzi naquit à Arola, diocèse de Vico-Equence, le 12 juillet 1757. Admis au séminaire dans notre Maison de Rome, le 4 novembre 1776, il prononça les vœux le 5 novembre 1778. Quelque temps après, les troupes républicaines ayant envahi les États romains, il fut contraint de quitter Forli pour se rendre à Naples, où il arriva le 8 avril 1798. Ce fut dans cette ville qu'il continua à répandre la bonne odeur de ses vertus, parmi ses Confrères et les fidèles, jusqu'au 23 février de l'an 1843, jour auquel son ame alla se reposer dans le Seigneur.

M. Masturzi possédait dans un degré éminent la vertu d'humilité, et s'attachait surtout

à la faire passer dans le cœur de ceux qu'il dirigeait. Sans cesse attentif à se laisser conduire et à demander conseil dans les choses de moindre importance, il disait qu'en prenant avis des autres, il pratiquait au moins l'humilité. Aussi, pour s'abaisser devant Dieu, embrassait-il souvent la terre; et souvent on le vit, au lieu de la terre, baiser la table sur laquelle il travaillait. Afin de conserver une parfaite uniformité et ne se distinguer en rien de ses Confrères, il observa toujours avec la plus grande exactitude toutes les obligations et les devoirs de la vie de Communauté, choisissant, en toute occasion, la dernière place; il donnait toujours aux plus jeunes la préférence. J'ai observé pendant plusieurs années, aux jours de solennité, que malgré son grand âge, il célébra toujours le dernier le saint sacrifice de la Messe; encore voulait-il, en cette circonstance, obéir aux ordres du Frère sacristain. Cet esprit d'humilité qui le dirigeait dans toute sa conduite le guidait aussi dans la direction des autres qu'il formait presque uniquement par la pratique de cette vertu au sujet de laquelle il ne sut jamais transiger.

Une autre vertu non moins remarquable dans ce fervent Missionnaire, fut la pauvreté qu'il pratiqua avec une édification peu commune. Sa chambre fut toujours la plus pauvre, et si nous exceptons un crucifix, un prie-Dieu, quatre chaises, quatre vieilles images, qu'il ne consentit jamais à laisser remplacer par de nouvelles, un lit, une table et quelques livres en très-petit nombre, il ne posséda rien de curieux ni d'utile. Toujours le plus modeste, ou, pour parler avec plus de vérité, le plus pauvre de tous dans ses vêtements, il ne pouvait se résoudre à en recevoir de neufs, quand les siens étaient trop usés ; mais il acceptait seulement ceux qui étaient moins vieux; en sorte que jamais il ne porta ni chapeau, ni soutane, ni manteau entièrement neufs.

La crainte de blesser une vertu si chère à ses yeux le tenait dans une vigilance pour ainsi dire continuelle, et quelquefois même le jetait dans la peine. Un mobilier neuf, un tableau dans un endroit public de la Communauté, la plus petite innovation qui ressentît l'esprit de propriété, le faisait gémir. Il est vrai que dans les dernières années de sa vie, son ex-

trême délicatesse présentait quelque chose de singulier; mais elle faisait voir la bonté de son ame, et combien la vertu de pauvreté avait jeté de profondes racines dans son cœur; c'était pour lui un bonheur que de se trouver au milieu des pauvres auxquels il témoignait une bienveillance toute particulière et même une sorte de familiarité; aussi, dans le tribunal de la pénitence, les préférait-il aux riches, aux grands, aux ministres d'État qui, connaissant cet attrait prononcé, laissaient toujours les pauvres se présenter les premiers devant lui.

A une imitation si parfaite de la pauvreté de Notre-Seigneur, notre cher Confrère joignait un zèle ardent pour l'honneur de Dieu et de son Église. Lorsque la conversation tombait sur ce sujet, on le voyait aussitôt s'animer, son visage s'enflammer, ses yeux étinceler. « Quoi! s'écriait-il souvent, nous sommes prêts à tout pardonner quand Dieu est outragé, et nous ne savons pas oublier la plus petite injure! Personne, de nos jours, n'ose se déclarer pour Jésus-Christ. »

Cependant, ce zélé Missionnaire ne se bornait pas à de simples paroles, mais il agissait

autant qu'il le pouvait, afin de procurer en toute chose l'honneur et la gloire de Dieu. Il entretint, il y a quelques années, une correspondance longue et active avec un ministre occupé à faire bannir de ses États la coutume impie de blasphémer et de tenir des discours contre les mœurs. Mais une circonstance où l'on vit se déployer toute l'ardeur de son zèle, ce fut lorsque la prétendue réforme voulut élever dans Naples un temple à son nouveau culte.

Les préparatifs de ce projet étaient à peine organisés, qu'il s'empresse de le déjouer, et adresse au roi une lettre soumise et respectueuse, pour lui remettre devant les yeux, par les paroles de la sainte Écriture, l'obligation de s'opposer à toute espèce de nouveauté dans la religion de ses ancêtres. Le prince, imbu lui-même de sentiments religieux, et charmé de les retrouver dans la lettre de ce bon Missionnaire, rejeta aussitôt les demandes des sectaires. Mais ceux-ci n'ayant pas perdu tout espoir, essayèrent de nouvelles tentatives, qui vinrent se briser contre une nouvelle lettre de M. Masturzi, et contre la fermeté inébranlable du roi.

Un zèle si ardent et si éclairé faisait chérir

et estimer, dans ce vénérable prêtre, cette franchise simple et prudente qui lui faisait dire à chacun toute la vérité, sans acception de personne, ni de dignité quelconque. Jamais on ne le vit par condescendance pour un ami, trahir son ministère ou transiger avec son devoir. D'ailleurs, quelque estime qu'il eût pour les personnes, partout où il apercevait un défaut, il corrigeait, avertissait et reprenait. Une si sainte ardeur au service de Dieu était jointe à une fidélité constante et religieuse à observer tous ses devoirs de piété. Son assiduité à réciter l'Office divin chaque soir avec la Communauté était surtout remarquable, et aucun motif ne semblait suffisant à ses yeux pour se dispenser de cette règle. Quoiqu'il se trouvât souvent occupé à entretenir des personnes de distinction, néanmoins, dès que la cloche annonçait l'heure du Bréviaire, aussitôt il abandonnait tout pour se rendre à un si saint exercice. Dans le temps même où il était le plus dérangé, il savait si bien disposer toute chose, qu'il était encore sur ce point un modèle de ponctualité pour ses Confrères.

Se trouvant un jour en présence d'un per-

sonnage illustre, il fut interrogé sur sa manière de voir et de penser touchant la théologie morale et autres matières non moins importantes ; M. Masturzi répondit : Je ne suis ni probabiliste, ni probabilioriste, ni Janséniste ; mais je serais assurément au comble de mes vœux, si mes pénitents faisaient pour Dieu ce que vos serviteurs font pour Votre Eminence. » Cette réponse si sage et si prudente, ferma la bouche à l'interrogateur. M. Masturzi, en racontant ce fait, disait que sa proposition ainsi énoncée n'était pas entièrement juste, mais qu'elle était très-propre à atteindre le but qu'il se proposait, qui était de prouver qu'on travaille bien plus pour les hommes que pour Dieu. Comme nous l'avons déjà vu, il ne considérait personne et n'avait égard à qui que ce fût, dès qu'il avait à procurer la gloire de Dieu et de son Eglise. Il a fait même quelques écrits en faveur de la liberté de l'Église qu'il voyait, à son grand déplaisir, restreinte en plusieurs circonstances. Il avait en outre une dévotion particulière envers les Saints qui les avaient le plus courageusement défendues, comme saint Grégoire VII et saint Thomas de Cantorbéry.

Animé du zèle le plus ardent pour tout ce

qui concerne la maison de Dieu, combien de fois, en célébrant les divins mystères, n'élevat-il pas la voix pour reprendre ceux qui n'y assistaient pas avec le respect dû aux offices de l'Eglise!

Mais de toutes les vertus qui brillèrent dans M. Masturzi, la plus remarquable était sa charité envers le prochain. On pourrait presque dire de lui ce que l'on disait de saint Vincent de Paul: *Nullum fuit necessitatis genus cui paternè non occurrerit.*

En réalité il possédait peu, mais cependant il trouvait moyen de faire beaucoup par son talent particulier, et je dirais, pour ainsi parler, naturel de secourir son prochain. Il demandait pour tous les infortunés, et prenait le parti de tous les malheureux. A ce propos on rapporte de lui une anecdote assez curieuse. Il s'était intéressé auprès du ministre d'Etat, en faveur d'un malheureux, condamné pour quelque grand crime. Le ministre surpris lui reprocha de se faire l'avocat des assassins. L'intrépide Missionnaire répliqua aussitôt en ces termes: « Celui qui recueillit les premiers fruits de la Passion de Notre-Seigneur, fut un voleur et un assassin. »

La charité inépuisable de notre cher Confrère s'étendait également aux besoins spirituels et temporels. Infatigable au sacré tribunal, il n'éloignait personne et ne faisait aucune distinction entre un pénitent ancien et connu, et celui qui se présentait pour la première fois; il les recevait et les accueillait tous, avec la plus grande bienveillance. La patience invincible, en quelque sorte, qu'il montrait dans les fonctions pénibles de ce ministère étonnait et édifiait tout le monde. On l'entendit faire lui-même l'éloge d'une personne qui le tourmentait sans cesse et à toute heure. Cependant jamais il ne lui échappa une plainte, un reproche. Il récitait assez souvent son Bréviaire dans l'église; alors, si quelqu'un voulait se confesser, il le faisait peu attendre et interrompait sa prière pour remplir un ministère si utile et si abondant en heureux fruits. C'était surtout les jours de fête qu'il avait besoin de cette vertu, si admirable en lui, pour soutenir le poids et la fatigue de si pénibles travaux, au-devant desquels il allait lui-même.

Quand il était question de secourir son prochain, il ne comptait pour rien sa propre santé; étant malade, il raconta à ses Confrères que,

durant une fièvre épidémique qui désolait les prisons de Naples, il s'était adjoint, pour porter secours aux détenus infirmes, un Confrère que la mort enleva au milieu de ces œuvres de charité; mais que pour lui il avait été préservé par la divine miséricorde. Il ajoutait en pleurant : « Toutes ces choses, je l'espère, ne seront pas effacées du livre de vie.

On ne pourrait dire à combien de dangers l'exposa, durant les dernières années de sa vie, son ardeur à soulager ses frères dans leurs infirmités spirituelles et corporelles.

Son médecin lui ayant défendu de confesser durant sa maladie, il lui répliqua aussitôt : « Notre-Seigneur entendit sur la croix la confession du voleur crucifié à ses côtés. »

Si de temps en temps on lui offrait quelques présents, de sa main ils passaient aussitôt dans celles des pauvres. Combien de fois n'échangea-t-il pas ces divers objets pour une aumône envers ses indigents qui en avaient toujours besoin ! Il était aisé de remarquer le bonheur qu'il goûtait dans l'exercice de sa charité, en le voyant confier à son domestique le soin de porter du secours à la veuve, au malade, à l'indigent, etc. etc.; puis humblement pro-

sterné au pied de son crucifix, il s'écriait : « Seigneur! c'est là toute mon espérance, je m'y confie selon votre parole. » Plus d'une fois sa charité retira de la misère une famille désolée par la mort du père qui était son unique soutien, lui procurant tout ce qui lui était nécessaire.

M. Masturzi vit arriver, sans la moindre surprise, le moment de sa fin prochaine, présente à son esprit depuis long-temps, par la claire prévision qu'il avait de sa dernière heure. Quelques jours avant la maladie à laquelle il succomba, il consultait avec une sorte de préoccupation et d'inquiétude chacun de ses Confrères, relativement à la conduite qu'il devait tenir par rapport à un bénéfice de sa famille, et au soin qu'il devait prendre afin que ses héritiers remplissent exactement leurs obligations à cet égard. Quatre ou cinq jours avant de mourir, un domestique de la Maison l'ayant prié de renvoyer un de ses pénitents, afin qu'il pût lui-même fermer la porte et se confesser selon la règle. « Demeurez en repos, répondit M. Masturzi, dans trois jours nous aurons tout terminé auprès de M. N..., et je ne serai plus à charge à personne. » Son domestique s'étant

présenté de nouveau dans sa chambre voulut refaire son lit, pour lui procurer quelque soulagement ; mais le saint vieillard lui dit d'une voix encore soutenue : « Non, non, je le ferai moi-même, et dans trois jours vous me rendrez ce service. » En effet, étant frappé d'apoplexie, ce zélé serviteur fit le lit sur lequel il rendit à Dieu son dernier soupir.

NOTICE

SUR

Mgr ROSATI,

Évêque de Saint-Louis, mort à Rome, le 25 septembre 1813.

Mgr Rosati naquit à Sora, ville du royaume de Naples, le 13 janvier 1789, de parents pieux et honorables. Ses premières années se dintinguèrent par la pureté des mœurs, par nn attrait tout particnlier pour les fonctions et les cérémonies religieuses, et par le zèle pour la gloire de Dieu, pour le salut des ames : précieux germes qui annoncèrent dès lors ce que cet enfant de bénédiction serait appelé à faire un jour. Deux vénérables prêtres de son pays natal ont assuré qu'ils croyaient sincèrement que ce jeune élève du sanctuaire n'avait jamais perdu l'innocence baptismale. En croissant en âge, son désir de consacrer toute sa vie au salut des

ames augmenta de plus en plus, et c'est pour correspondre à cet élan de son cœur, qui certainement n'avait que Dieu pour principe, qu'il supplia instamment et obtint d'être reçu dans la Congrégation de la Mission. Il avait alors dix-huit ans. Ce fut à Rome, dans la Maison alors de Saint-André, au Quirinal, qu'il commença son noviciat, le 23 juin 1807. Hélas! on se rappelle trop bien encore ce temps orageux : l'impiété paraissait triompher sans obstacle, la barque de Pierre semblait près de s'engloutir sous les flots que l'enfer soulevait avec fureur. Captif loin de la ville éternelle, le Vicaire de Jésus-Christ était outragé jusque dans sa personne sacrée. Ces circonstances engagèrent les supérieurs à proposer au fervent novice de faire les vœux, avant que les deux années requises par les statuts de la Congrégation fussent révolues. Ainsi notre jeune lévite se trouva agrégé à la famille de saint Vincent de Paul, peu de mois après son entrée dans la Maison, par une dispense particulière du souverain Pontife. Sa promotion au sacerdoce fut aussi accélérée, ayant été ordonné prêtre avec dispense d'âge, le 10 février 1811.

Les supérieurs auraient bien voulu seconder son désir et l'envoyer en Mission, mais les difficultés du temps ne le permirent pas. A part un petit nombre de Confrères à qui on avait permis de rester à Rome pour avoir soin de quelques élèves de la Propagande, que l'on ne pouvait pas décemment renvoyer chez eux, parce qu'ils étaient venus du Levant, les autres furent obligés de quitter Rome. Dans ces temps malheureux, M. Rosati, accompagné de M. Cesari, qui avait été son professeur de théologie, rentra pour quelque temps dans sa famille. Mais bientôt après il s'empressa de se rendre dans la Maison de la Congrégation, à Naples, qui, sous la domination de Murat, n'avait pas été supprimée, et où il put avec ses Confrères travailler aux fonctions de notre Institut.

La chute de Napoléon, en 1814, lui permit enfin de retourner à Rome au mois de mars, peu de temps avant le retour du vénérable et infortuné Pie VII.

La Province de Rome, l'Italie même, n'offraient pas un champ assez vaste au zèle dont le cœur de notre jeune Missionnaire était dévoré. Au-delà des mers il y avait une région im-

mense, peuplée jadis par des catholiques, mais qui dans la suite, passant d'un maître à un autre, se trouvait livrée aux mille nouveautés de l'esprit d'erreur et d'incrédulité (1).

Par le plus grand des malheurs, le pays se trouvait entièrement dépourvu de ministres capables et zélés pour s'opposer à ce torrent d'iniquités. Après que la Louisiane eut été vendue par Napoléon pour quelques millions de piastres aux Etats-Unis, et que son premier évêque, Mgr Pénalver, eut été transféré à un autre siége épiscopal dans l'Amérique méridionale, cette vaste province fut mise sous la juridiction de l'évêque de Baltimore, le seul siége épiscopal des Etats-Unis à cette époque. C'était le vénérable Mgr Carroll qui l'occupait alors; désirant remédier, autant que possible, aux maux spirituels qui rava-

(1) La Louisiane, qui avait d'abord appartenu aux Français, passa ensuite sous la domination de l'Espagne, et revint de nouveau à la France ; elle était divisée en haute et basse, et s'étendait depuis le golfe du Mexique jusqu'aux régions inconnues des montagnes Rocheuses ; le diocèse de la Louisiane, outre son immense étendue de pays, renfermait aussi sous sa juridiction les Florides, ainsi que l'État d'Eslabar.

geaient la Louisiane, il y envoya M. l'abbé Dubourg, en qui il avait reconnu, dans le plus haut degré, les qualités nécessaires pour opérer le bien dans une Mission si épineuse. M. l'abbé Dubourg, fort de sa confiance en Dieu, se rendit dans la Nouvelle-Orléans en qualité d'administrateur de ces immenses pays. Après avoir travaillé au milieu de toutes sortes d'avanies et de persécutions, à corriger les abus et à éclairer le peuple sur ses vrais intérêts, jusqu'en 1815, il fut nommé à l'évêché de la Nouvelle-Orléans. M. Dubourg comprit alors la nécessité de faire un voyage en Europe, tant pour faire connaître au souverain Pontife l'état et les besoins de son immense diocèse, que pour recruter les ouvriers apostoliques qui lui étaient indispensables pour l'aider à défricher une si vaste terre, hérissée de tant de ronces et d'épines.

Arrivé à Rome, l'évêque nommé de la Nouvelle-Orléans alla loger dans notre Maison de Monte-Citorio, où il eut occasion de connaître et d'admirer la sainteté et la science profonde de M. de Andreis, qui faisait alors les conférences du mardi au Clergé romain. Ce séjour dans notre Maison lui fit concevoir

un grand désir d'obtenir quelques-uns de nos Confrères pour les emmener dans le Nouveau-Monde. Après bien des difficultés, et sur un ordre exprès du Pape, les supérieurs se rendirent enfin à ses pressantes sollicitations. M. de Andreis fut nommé supérieur de la petite troupe apostolique; on lui donna pour compagnons MM. Rosati et Caroli, avec le bon Frère Blanka. Ce fut le 26 octobre 1815, que nos Missionnaires dirent adieu à leur patrie, à leurs amis et à leurs Confrères, et, joyeux et pleins de courage, partirent pour leur nouvelle destination après quelque séjour à Marseille et à Bordeaux, où les ecclésiastiques recrutés par Mgr Dubourg mirent à voile de ce dernier port au nombre de quinze; après une traversée de deux mois ils arrivèrent sains et saufs à Baltimore.

Ce n'était pas là le champ destiné à notre vénérable Confrère; il devait pénétrer dans l'intérieur du pays, traverser non-seulement les montagnes Aleghany, mais descendre la rivière Ohio (1), et ensuite remonter le Missis-

(1) L'Ohio a trois cent trente-trois lieues de cours depuis Pittsburgh jusqu'à son embouchure dans le Mississipi.

sipi. Il faut se rappeler qu'à cette époque il n'y avait encore, dans les États-Unis, ni bateaux à vapeur, ni chemins de fer, ni routes bien frayées; ce qui rendait les voyages très-pénibles et même périlleux. Quoique non accoutumé à cette sorte de vie, notre Missionnaire, à la tête de sa bande d'ecclésiastiques, quitte Baltimore et prend sa route vers l'ouest. Mgr Dubourg n'étant pas encore de retour d'Europe avec les autres Missionnaires qu'il avait recrutés, M. Rosati s'arrêta dans le Kentucky, où il fut reçu à bras ouverts par Mgr Flaget, le plus ancien des évêques des États-Unis. Notre Missionnaire ne perdit pas son temps pendant le séjour de plusieurs mois qu'il fit dans cette province; il s'appliqua avec tant de zèle à l'étude de la langue anglaise, qu'il fut bientôt en état d'entendre les confessions et de prêcher la parole de Dieu, en cette langue. Enfin, Mgr Dubourg arrive d'Europe. Mais ne croyant pas pouvoir prudemment aller aussitôt prendre possession de son siége à la Nouvelle-Orléans, à cause des étranges préjugés qui existaient contre lui, il alla s'établir à Saint-Louis, dans l'état du Missouri, accompagné du vénérable

évêque du Kentucky, de M. de Andreis, Supérieur de nos Confrères, qu'il avait nommé son Vicaire-Général, et de quelques jeunes ecclésiastiques. Une fois fixé à Saint-Louis, il s'occupa immédiatement des Séminaristes, qui étaient encore dans le Kentucky, sous la conduite de M. Rosati, et qui étaient au nombre de vingt environ. Il fallait établir un Séminaire; et d'ici date l'origine du premier établissement de la Congrégation de la Mission dans les États-Unis. Ce Séminaire fut placé au Barrens, dans le comté de Perry, de l'État du Missouri. Comme M. Rosati fut le fondateur de cet établissement, il ne sera pas hors de propos de donner ici quelques détails sur son origine et ses progrès. Je vais tâcher, aussi brièvement que possible, de donner un aperçu abrégé, mais tout-à-fait exact, de l'état de cet Etablissement.

Le Barrens, dont le mot signifie stérile, formait alors, comme il forme encore aujourd'hui, une espèce de colonie toute composée de familles catholiques, qui avaient émigré du Kentucky. Elles étaient à peu près au nombre de cinquante, lors de l'arrivée des Missionnaires dans ce lieu. La piété et la ferveur de

ces bonnes ames étaient vraiment édifiantes; on ne pouvait qu'être profondément ému, lorsqu'après avoir fait des centaines et des centaines de lieues, on arrivait au milieu de cette Chrétienté isolée, et que l'on voyait au-dessus de chaque porte des maisons le signe du salut, une croix en bois plus ou moins bien exécutée. Il est facile de comprendre à quel triste dénûment des secours religieux et des sacrements étaient condamnés ces bons catholiques, quand on sait que dans tout le territoire du Missouri, de l'Illinois et de l'Arkansas, il n'y avait que quatre Prêtres, dont deux ne comprenaient pas un mot d'anglais, et les deux autres ne l'entendaient que très-imparfaitement. Les Barréniens, cependant, étaient visités de temps à autre par le révérend Père Marie-Joseph Durand, Trappiste, que les bouleversements causés par la révolution française avaient jeté sur les côtes d'Amérique, et M. l'abbé Pratt, curé de Sainte-Geneviève, qui n'est qu'à la distance de 25 milles de Barrens.

Nous avons déjà dit que Mgr Dubourg avait laissé, dans le Kentucky, notre Missionnaire avec tous ceux qui n'étaient pas encore promus

au sacerdoce, parce qu'il ne savait pas où établir son Séminaire. En débarquant à Sainte-Geneviève, où l'on peut dire qu'il prit réellement possession de son diocèse, il parla de son embarras, et prit des informations sur un sujet si important. Il vint aussitôt dans l'idée de M. l'abbé Pratt et du révérend Père Trappiste, que le Séminaire pourrait être établi au milieu de la Chrétienté du Barrens, et qu'ainsi on assurerait pour toujours, à ces fervents catholiques, les secours de la religion. Mgr Dubourg goûta fort le projet qui lui était suggéré, et il pria ces messieurs de s'en occuper et de lui en faire savoir le résultat à Saint-Louis où il se rendait. A la première ouverture qui leur en fut faite, les Barréniens accueillirent avec le plus grand empressement une proposition qui leur offrait tant d'avantages : il fut conclu que tous se cotiseraient et achèteraient une cession de terre du gouvernement général (1), ce qui leur coûta à peu près 4,000 fr., et promirent en outre d'aider de leurs bras à la construction du Séminaire. Il fut encore con-

(1) Les Barrens sont à cinq lieues du fleuve du Missisipi, à trente à peu près de Saint-Louis, et à trois cent trente de la Nouvelle-Orléans.

venu que pendant l'espace de cinq ans ils payeraient chaque année la somme de 15,000 fr. pour défrayer les dépenses du culte, et pour l'entretien des Missionnaires; mais que, ce temps écoulé, ils n'auraient plus rien à payer, ni comme salaire, ni comme casuel, et cela en considération du mille carré de terre qu'ils donnaient à l'Evêque, pour y établir son Séminaire qui devait être dirigé par les prêtres de la Congrégation de la Mission. Aussitôt que l'on eut trouvé une maison pour loger bien ou mal les Missionnaires et les Séminaristes, en attendant que l'on pût jeter à bas quelques centaines d'arbres pour y bâtir un *log-house* ou maison en poutres brutes, l'Evêque, satisfait de ces arrangements, écrivit de suite à M. Rosati pour lui annoncer la bonne nouvelle, en lui disant d'aller au plus tôt, avec tout son monde, prendre possession du Barrens. M. Rosati quitta donc Louis-Ville, dans le Kentucky, qu'il avait édifié par l'éclat de ses vertus, par sa modestie et par son zèle. Il s'embarqua sur un petit radeau qu'on appelle dans le pays *chalant*, pour descendre l'Ohio jusqu'à son embouchure dans le Mississipi. Les voyageurs étaient au nombre de vingt-cinq.

M. Rosati était seul prêtre de la Congrégation et avait avec lui le frère Blancka; le reste de la bande était composée de deux ou trois prêtres séculiers, de diacres, sous-diacres et autres clercs inférieurs. Plus d'une fois ils furent sur le point de voir leur frêle embarcation se briser ou couler à fond; mais invoquant avec confiance celle que l'Eglise appelle l'Etoile de la mer, ils furent délivrés, comme par miracle, du danger qui les menaçait. Arrivés à l'embouchure de l'Ohio, ils mirent pied à terre sur la rive droite du Mississipi, qui faisait partie de l'Etat du Missouri; ils se trouvaient donc enfin dans les champs que Dieu les avait appelés à cultiver. Soudain M. Rosati se jette à genoux et baise avec amour cette patrie adoptive, qu'il devait féconder de ses sueurs. Tous ses compagnons imitèrent ce pieux exemple. En se relevant il entonne d'une voix triomphante et sonore le cantique d'actions de grâces, auquel les forêts voisines semblaient répondre avec allégresse, en mêlant à la voix de leur nouvel apôtre les mille voix retentissantes de leurs nombreux échos. Impatient de prendre possession de cette terre, à laquelle il veut annoncer Jésus crucifié, notre zélé Confrère

abat, avec l'aide de ses compagnons, un grand arbre qui est bientôt façonné en forme de croix; et quelques heures après leur arrivée dans leur Mission, le signe rédempteur est arboré en triomphe, au chant du *Vexilla,* sur les bords du père des fleuves, ou Meschacébé.

Forcé de séjourner quelque temps à l'embouchure du Missouri, pour y attendre les moyens de remonter ce fleuve, M. Rosati chercha à mettre à profit ces loisirs. Sous ses ordres toute la religieuse caravane s'occupe de dresser une tente et d'élever avec les caisses et les malles de voyage, un autel provisoire pour pouvoir y célébrer les saints mystères. L'œuvre est accélérée par leur zèle, et dès le lendemain du débarquement une messe fut chantée solennellement avec diacre et sous-diacre, au milieu d'une immense forêt, dont les arbres séculaires rendaient plus imposante et plus majestueuse la pompe des cérémonies saintes, étalées pour la première fois sans doute dans ces vastes solitudes du Nouveau-Monde, et semblaient porter plus rapidement vers les cieux les vœux ardents de notre zélé confrère et de tous ses compagnons. Le soir les vêpres furent chantées avec la même pompe.

Quelques rares habitants épars çà et là au milieu de ces bois s'empressèrent d'accourir auprès des Missionnaires de plus de cinq lieues aux environs, attirés les uns par la nouveauté de ce spectacle édifiant, les autres qui étaient catholiques, par le désir de profiter de la présence des Ministres de leur religion, pour recevoir les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. Ainsi les Missionnaires commencèrent à recueillir les prémices de la moisson abondante ouverte à leurs travaux apostoliques. Ils eurent même la consolation de conférer le baptême à plusieurs enfants qui leur furent apportés.

Enfin, après quelques jours de halte à l'embouchure du Missouri, jours si saintement et si utilement employés, notre cher Confrère, M. Rosati, trouva une embarcation pour remonter ce fleuve avec ses compagnons. Les habitants du Barrens vinrent assez loin à la rencontre des Missionnaires, qui arrivèrent à leur destination, sans aucun fâcheux accident.

Voilà donc M. Rosati et ses Séminaristes établis au Barrens, dans la maison d'une bonne veuve, madame Hayden, qui se réfugia chez sa fille, mariée à peu de dis-

tance, afin de laisser sa maison tout-à-fait à la disposition des Missionnaires. C'était au printemps de l'année 1818. M. Rosati était dans cette nouvelle demeure, comme partout ailleurs, l'ame de tout; il savait se faire à toutes les difficultés, à toutes les privations, et malgré le temps qu'il devait consacrer à l'instruction des Séminaristes, il en trouvait encore assez pour prendre soin de la Chrétienté du Barrens, chose pourtant bien difficile et bien laborieuse, les habitants se trouvant dispersés et très-éloignés les uns des autres. Tous les samedis et veilles de fêtes d'obligation, vers le soir, et le plus souvent la nuit étant déjà avancée, il se rendait, quelque temps qu'il fît, chez M. Maning, à cinq milles du Barrens, où un misérable hangar construit en troncs d'arbres servait d'église. Dès la pointe du jour, il commençait à entendre les confessions, ce qu'il continuait jusqu'à onze heures et demie, et souvent jusqu'à midi; il célébrait ensuite la sainte Messe, prêchait au moins pendant une heure, distribuait la sainte Communion aux Fidèles qui s'y étaient préparés, et après la Messe, il baptisait les enfants qui lui étaient présentés; il devait s'estimer bien heureux

lorsqu'il pouvait rompre le jeûne vers les trois ou quatre heures, en mangeant un morceau de pain de maïs, une tranche de lard, et en buvant une tasse de mauvais café.

Il serait impossible de détailler toutes les privations et les souffrances que l'on eut à endurer au commencement de l'établissement de la Congrégation au Barrens. On manquait, à la lettre, de presque tout ce qui est considéré par les Européens comme d'une nécessité absolue. Qu'on se figure une trentaine de personnes réunies, ou plutôt, entassées dans une maison qui n'avait, à proprement parler, qu'une chambre et un galetas, d'où l'on pouvait compter les étoiles à travers les larges crevasses d'un mauvais toit; il fallait avoir recours aux parapluies pour se garantir de la pluie et de la neige surtout, qui, trouvant un libre passage, couvrait d'un superbe drap blanc tout le plancher du galetas, sur lequel étaient couchés, sans beaucoup d'attention au rang et à la dignité, et Prêtres et Séminaristes. Tout le monde cependant était content et joyeux; et il est digne de remarque que, pendant près de deux ans que l'on fut ainsi exposé à l'intempérie du temps, personne ne fut malade.

Pour aller au réfectoire, il fallait descendre, par une petite ouverture décorée du nom de porte, dans une espèce de cave ou de trou qui avait été creusé au-dessous de la maison. Quelques planches jetées çà et là, soutenues par des blocs en bois ou en pierres, servaient de plancher, et tenaient les pieds hors de l'eau. La nourriture était en harmonie avec ce triste ameublement : des patates, du pain de maïs, quelque peu de viande ordinairement peu fraîche. pour ne dire rien de plus, voilà à peu près tout. La boisson était abondamment fournie par une source qui coulait auprès de la maison. Quant au vin, il ne fallait pas y penser; car c'était avec beaucoup de difficultés qu'on pouvait en avoir pour célébrer la sainte Messe.

Cependant M. Rosati, désirant ardemment procurer le plus tôt possible à ses Séminaristes une maison plus saine et plus commode, s'occupait activement, avec le concours des habitants qui se prêtaient volontiers, à faire construire un *log-house* sur la propriété appartenant au Séminaire, en attendant que les ressources lui permissent d'élever un édifice solide et régulier. La Communauté s'installa dans cette habitation pro-

visoire vers la fin de 1819. Une fois que la petite colonie fut sur l'endroit même où la maison de la Mission et du Séminaire diocésain devaient être construits, tous, sans exception, mirent la main à l'œuvre : les uns s'occupaient du jardin, les autres d'abattre des arbres, de les scier, etc. La plus grande difficulté, que l'on rencontrait dans ce temps-là, était le manque d'ouvriers; il fallait payer un mauvais charpentier, ou un mauvais maçon, jusqu'à quinze francs par jour; et c'est pour cette raison principale que la Maison des Barrens, qui a trois étages sur cinquante pieds de long, et quarante de large, n'a pas encore été achevée. On put cependant l'occuper en 1821.

M. Rosati ne cessait ici, comme partout ailleurs, de déployer un zèle qui semblait de jour en jour devenir plus ardent : il avait acquis un tel ascendant sur tous ceux qui l'entouraient, sur la Chrétienté du Barrens, que tout se faisait selon sa volonté. La Congrégation ayant, le 15 octobre 1820, fait une très-grande perte par la mort du vénérable M. de Andreis, M. Rosati lui succéda, non-seulement en qualité de Supérieur, mais encore en qualité de Vicaire-Général de Mgr Du-

bourg, qui se plut à manifester en cette occasion toute sa haute estime et son entière confiance dans notre vénérable Confrère. Il continua cependant de résider au Barrens, ce qui était en effet bien nécessaire : les autres Prêtres étant disséminés sur différents points de la haute et de la basse Louisiane, il n'y aurait eu personne pour le remplacer, ni auprès des Séminaristes, ni auprès des habitants : le seul Prêtre qui était resté avec lui ne savait pas un mot d'anglais.

Les choses en étaient à ce point vers la fin de 1821, quand la Congrégation, qui commençait un peu à recruter des sujets, fut sur le point de perdre M. Rosati. Sur la demande de Mgr l'Archevêque de Baltimore et de quelques autres Evêques des Etats-Unis, le Saint-Siége le nomma Evêque de Ténagre et Vicaire apostolique des États du Mississipi et de l'Alabama. L'humilité de M. Rosati fut effrayée de cet honneur inattendu, et son amour pour la Compagnie lui fit renvoyer à Rome les bulles d'institution. Mais, peu de temps après, la volonté de la divine Providence se manifesta si clairement, qu'il fut impossible à la modestie de notre Confrère de décliner le fardeau qu'on lui im-

posait de nouveau. Une seconde bulle arriva de Rome au commencement de 1824, avec l'ordre formel d'accepter l'épiscopat. Cette fois, ce n'était plus Vicaire apostolique qu'il était nommé, mais Coadjuteur de Mgr Dubourg, avec droit de future succession. M. Rosati fut sacré Evêque le 29 mars de la même année, dans l'Eglise de l'Ascension, paroisse située à vingt-cinq lieues de la Nouvelle-Orléans.

Elevé à l'épiscopat, Mgr Rosati ne s'en montra pas moins qu'auparavant entièrement dévoué à la Congrégation. Il conserva même le titre et les fonctions de Supérieur de nos Confrères jusqu'en 1827, époque à laquelle M. Tornatore arriva en Amérique pour remplir cet office.

En effet, malgré son zèle, Mgr Rosati ne pouvait suffire à la fois et à ses nouveaux devoirs de Coadjuteur d'un immense diocèse, et à la charge de Supérieur du Barrens, qui exigeait une résidence habituelle.

Ses occupations, déjà si nombreuses, furent encore augmentées, lorsqu'au printemps de l'année 1826, notre vénérable Confrère se trouva seul chargé de tout le fardeau du dio-

cèse de Saint-Louis par la démission de Mgr Dubourg. Ce surcroît de travaux ne fit qu'ajouter à la vivacité de son attachement pour la petite Compagnie, par le grand regret que son cœur éprouvait de ne pouvoir se trouver assidument au milieu de ses Confrères. Il s'en dédommageait aussi souvent que l'administration de son diocèse le lui permettait, en allant passer quelques jours de repos à sa chère Maison du Barrens, où sa profonde humilité et sa touchante simplicité faisaient l'admiration de tous ceux qui l'approchaient. Ce pieux prélat se plaisait à faire disparaître toutes les distinctions si justement dues à son caractère sacré et à ses éminentes vertus. Il profitait de ces occasions pour ordonner ceux des Séminaristes qui se trouvaient disposés aux saints Ordres.

Sa première sollicitude, dès qu'il se trouva seul à la tête d'un diocèse qui s'étendait du golfe du Mexique jusqu'à la mer Pacifique, fut de demander à Rome la division du diocèse (1); il l'obtint, le souverain Pontife laissant à son choix de passer à la Nou-

(1) Dans ce moment, la Louisiane se trouve partagée en huit diocèses, chacun ayant son propre évêque.

velle-Orléans, ou de rester à Saint-Louis : son amour pour sa première épouse, l'église de Saint-Louis, ne lui permit pas de balancer un seul instant; il préféra rester évêque de Saint-Louis, quoique la Nouvelle-Orléans fût un évêché plus considérable. M. de Necker fut proposé pour remplir le nouveau siége. C'était un jeune prêtre de notre Congrégation, d'un mérite extraordinaire et d'une piété angélique, mais d'une santé extrêmement délicate, et ne redoutant rien tant que l'épiscopat; ayant reçu ses bulles, il était bien résolu de les renvoyer, mais il fut tellement sollicité de les accepter par les Évêques et le Clergé en général, qu'enfin il se vit forcé de se rendre à tant d'instances. Le fait suivant prouvera combien grande et sincère était sa répugnance pour le fardeau de l'épiscopat. Le troisième dimanche après Pâques était le jour fixé pour son sacre, qui devait avoir lieu dans la cathédrale de la Nouvelle-Orléans; Mgr Rosati, évêque consécrateur, MMgrs England, évêque de Charleston, et Portier, évêque de Mobile, ses assistants, s'étaient rendus au jour marqué pour la cérémonie. Mgr de Necker seul ne paraissait point; lorsque le samedi

soir, veille de la consécration, un de nos Confrères reçut de lui une petite lettre sans aucune date de lieu ni de jour, dans laquelle il le priait de l'excuser auprès des évêques; il ne pouvait se rendre pour être sacré, 1° parce qu'il était très-indisposé; 2° parce qu'il ne pouvait se résoudre à accepter la charge qu'on voulait lui imposer, la croyant au-dessus de ses forces physiques et morales. Le désappointement était complet; une solennité cependant eut lieu dans la cathédrale, le lendemain, à la place du sacre de M. de Necker. On fit la consécration des saintes huiles pour le Mexique et pour la république de Guatimala.

Ce fut aussi vers cette même époque, que Mgr Rosati, qui jouissait à la cour de Rome de la plus grande estime et d'une entière confiance, fut nommé Visiteur apostolique du Mexique et des autres républiques, qui, après avoir secoué le joug de l'Espagne, s'étaient constituées en républiques indépendantes. Mais les besoins urgents de son diocèse ne lui permettant pas de s'absenter, il dut faire agréer ses excuses au Saint-Siége. Chargé, peu de temps après, d'une semblable mission au-

près de la république haïtienne de l'île Saint-Domingue, il déclina encore pour les mêmes raisons cette honorable commission, qui fut donnée à Mgr England. Ce prélat n'ayant pu rien conclure, Mgr Rosati fut chargé plus tard de renouer les négociations, à l'occasion que nous allons dire.

Depuis son élévation à l'épiscopat, notre vénérable Confrère soupirait ardemment après le moment où il pourrait aller déposer aux pieds de l'auguste Successeur du Prince des Apôtres l'hommage de sa respectueuse soumission. Bien des années s'écoulèrent cependant avant qu'il pût mettre à exécution ce désir ardent de son cœur. Enfin, en 1840, les circonstances lui permirent d'entreprendre le voyage de Rome, où il fut accueilli avec la joie la plus vive, tant par le Saint-Siége que par nos Confrères. Le séjour qu'il fit dans la ville sainte ne contribua qu'à augmenter l'estime qu'on avait pour lui. En le voyant de près, le souverain Pontife sentit redoubler sa confiance dans un prélat que tant de vertus rendaient recommandable. Ce fut alors que Mgr Rosati fut pressé d'aller à Saint-Domingue, en qualité de commissaire apostolique, pour termi-

ner les différends graves survenus entre cette jeune république et le Saint-Siége, au sujet de la confiscation des biens ecclésiastiques et des entraves apportées à l'exercice de la juridiction ecclésiastique. Notre vénérable Confrère ne put résister aux instances qui lui furent faites. Il partit donc pour Saint-Domingue, où il fut accueilli avec le respect et la vénération dus à son caractère et à ses vertus. Son esprit de douceur et de conciliation faisait espérer d'heureux et prompts succès de sa difficile et importante mission.

Nous devons dire que le zèle de Mgr Rosati et son dévouement pour le diocèse qui lui était confié ne lui avaient pas permis d'accepter une commission qui devait le tenir éloigné de ses chères ouailles, avant de s'être choisi un coadjuteur pour le remplacer auprès d'elles. Son choix fut digne de ses vues éclairées et de sa perspicacité. Ce fut le révérend M. Pierre Kenrick, frère du vénérable évêque de Philadelphie, aussi distingué par sa piété et son zèle pour la cause de la religion que par son savoir profond et étendu, qui fut promu à cette haute dignité. Mgr Rosati voulut aller lui conférer la consécration

épiscopale à Philadelphie avant de se rendre à Haïti. Il adressa, à cette occasion, à tous ses chers diocésains, un mandement où se dévoilent et son amour ardent pour le salut de leurs ames et sa pleine confiance dans le digne coopérateur qu'il venait de se choisir pour tenir sa place au milieu d'eux.

En 1842, le prélat revint à Rome pour rendre compte au Saint-Siége des succès de ses premières démarches. Cependant une nouvelle révolution éclata à Saint-Domingue, et un autre gouvernement y fut inauguré. Muni des instructions nécessaires pour conclure un concordat avec le président actuel de la république haïtienne, Mgr Rosati partit encore une fois pour Haïti. Mais à peine était-il arrivé à Paris, les symptômes de la maladie qui le conduisit au tombeau se déclarèrent avec une telle force dès le principe, qu'il fut aisé de prévoir que jamais notre vénérable Confrère ne pourrait revoir l'Amérique.

Epuisée par plus de vingt-cinq ans de pénibles travaux dans les Missions, la santé de Mgr Rosati s'était, depuis quelque temps, sensiblement affaiblie. Aussi ne put-elle longtemps résister à la violente secousse que lui

imprima une toux opiniâtre, jointe à des vomissemens de sang plusieurs fois répétés. Les douleurs aiguës que lui causaient ces souffrances ne purent jamais altérer sa patience. On remarquait toujours sur sa physionomie cette douceur et cette bonté qui en faisaient le caractère distinctif. Nous ne pouvons que donner une faible idée de l'édification que le pieux prélat répandait autour de lui, pendant les quelques mois que nous eûmes le bonheur de le posséder dans notre Maison de Paris.

Ravi de se trouver à la fête de l'anniversaire de la translation du corps de saint Vincent, il voulut, malgré l'épuisement de ses forces, assister à tous les offices si longs de cette solennité, et même officier pontificalement aux premières vêpres : son amour et sa tendresse filiale semblaient lui donner un nouveau courage.

Plus tard, son attachement pour la Congrégation eut une nouvelle occasion de se manifester. Il se trouvait encore à Paris lors de la tenue de la dernière assemblée générale, au mois d'août 1843. Il était facile de lire sur son front la joie qui animait son cœur, en

voyant tant de Confrères réunis de la France, de l'Italie, du Levant et de l'Amérique, pour cicatriser les plaies de la Compagnie et faire cesser son trop long veuvage. Le jour fixé pour l'élection, retenu dans sa chambre par ses souffrances, il avait prié un de ses Confrères de lui faire connaître l'élu de la divine Providence dès que son nom aurait été proclamé. En effet, à peine le résultat du scrutin fut connu, ce Confrère vole chez Mgr Rosati : Qui avons-nous pour Supérieur, lui demanda-t-il avec empressement? — M. Etienne. — *Deo gratias!* s'écria aussitôt le vénérable évêque avec une allégresse si vive, que les traits de sa figure amaigrie par la maladie en furent soudainement illuminés. A l'exemple de tous ses Confrères qui se trouvaient présents à Paris, lui aussi, il voulut aller faire hommage de sa filiale soumission au successeur de saint Vincent, et il se jetait déjà à ses genoux, comme le plus humble Frère coadjuteur, pour lui baiser respectueusement la main, suivant la coutume, lorsque notre très-honoré Père le releva et l'embrassa avec la plus vive émotion.

Heureux du calme et de la confiance que

cette élection providentielle venait d'accorder à tous les membres de la petite Compagnie, Mgr Rosati n'attendait plus que la clôture de l'assemblée générale pour reprendre le chemin de Rome. Sentant sa fin approcher, le pieux prélat répétait sans cesse que son désir le plus ardent était de rendre le dernier soupir dans la ville sainte, sous la protection des saints apôtres. Les médecins d'ailleurs avaient déclaré que la faiblesse du prélat ne pourrait pas résister aux rigueurs d'un hiver de Paris. On ne voyait pas d'autre moyen de prolonger des jours si chers à l'Église et à la Congrégation, que par la salutaire influence de la douceur du climat d'Italie, si encore ce moyen pouvait obtenir quelque résultat satisfaisant. Il fallut donc se résigner à voir notre vénérable Confrère entreprendre ce long voyage, dont on redoutait tant les fatigues pour une santé déjà si délabrée. Il partit le 23 août, accompagné de l'un des députés de la province romaine, M. Ugo, qui lui prodigua pendant toute la route les soins de la plus tendre et de la plus respectueuse affection. On n'avait rien oublié pour adoucir, autant qu'il était possible, les fatigues du chemin; dans

ce but, on lui avait ménagé d'avance plusieurs stations assez rapprochées, de Paris à Marseille, afin qu'il pût se reposer de temps en temps et reprendre de nouvelles forces. Nos Sœurs de Châlons-sur-Saône, de Lyon et de Marseille accueillirent, avec le plus grand empressement, dans leur Maison, ce digne fils de saint Vincent, et l'environnèrent, pendant les courts instants qu'elles eurent le bonheur de le posséder, de toutes sortes de soins et d'attentions. Enfin, Mgr Rosati s'embarqua le 1er septembre, et arriva à Rome quelques jours après.

Malgré toutes les précautions prises et tous les soins prodigués au vénérable Prélat, ses forces étaient si épuisées à son arrivée, que trois semaines après, le 25 septembre, il rendait à Dieu sa belle ame, dans notre Maison de Monte-Citorio, à peine âgé de cinquante-trois ans. Avons-nous besoin de dire que sa mort fut comme toute sa vie, bien précieuse aux yeux du Seigneur? Plusieurs fois, pendant la dernière crise qui nous enleva ce vénérable Confrère, Sa Sainteté Grégoire XVI, qui l'affectionnait beaucoup, fit demander des nouvelles de son état, et il voulut honorer

ses funérailles qui se célébrèrent avec beaucoup de pompe, en y envoyant les officiers et les musiciens de sa chapelle papale.

Pour donner une juste idée de la vie, des travaux et des vertus de Mgr Rosati, il ne suffirait pas d'une courte notice biographique. Ce vénérable évêque a été en effet un des plus beaux ornements du clergé et de l'épiscopat des États-Unis. Il réunissait dans sa personne toutes les vertus et les qualités qui font le Missionnaire, l'apôtre et l'évêque. Sa simplicité, son humilité et sa douceur perçaient dans toutes ses actions et ses paroles, et jusque dans tout son maintien extérieur. Son affabilité inaltérable lui ouvrait la porte des cœurs, et lui attirait la confiance de tous ceux qui recouraient à lui. Il suffisait de le voir une seule fois pour l'aimer et le vénérer. On eût dit qu'il sortait de lui comme un parfum suave de vertu qui embaumait tous ceux qui avaient le bonheur de l'approcher.

Nous avons déjà parlé de l'étendue de sa science ecclésiastique : malgré tout le soin que sa modestie lui faisait prendre pour la tenir soigneusement cachée, cette science brillait d'un grand éclat dans les Conciles

provinciaux d'Amérique dont il état l'ame. Les décrets de ces Conciles, approuvés par le souverain Pontife, portent l'empreinte de son esprit et de ses grandes connaissances. C'est surtout à ses soins et à son zèle qu'on doit la régularité de la discipline et l'uniformité dans le culte qu'on voit dans les églises des Etats-Unis.

Si dans la chaire il ne brillait pas par l'éclat de l'éloquence humaine, ses instructions n'en produisaient pas moins de fruits. Tout le monde aimait à l'entendre, parce qu'il parlait le langage du cœur, et qu'il avait le secret de toucher ses auditeurs par l'onction et la douceur de ses paroles.

Tel fut le Missionnaire et l'évêque que la mort enleva à la terre dans un âge encore peu avancé. Il a été vivement regretté, au dedans et au dehors de la Compagnie, de tous ceux qui eurent le bonheur de le connaître. Sa mémoire ne s'effacera pas de si tôt; car il a laissé des monuments perpétuels de sa charité et de son zèle. L'Eglise américaine le comptera toujours au nombre de ses plus zélés apôtres et de ses plus illustres fondateurs; et la Congrégation conser-

vera toujours précieusement le souvenir d'un des membres qui l'a édifiée par la pratique de toutes les vertus du Missionnaire, et qui a su garder, jusqu'au milieu des honneurs de l'épiscopat, auquel il ne fut élevé que malgré lui, cet esprit de simplicité et d'humilité qui fait les vrais enfants de saint Vincent.

NOTICE

SUR

M. CROZATIER,

Prêtre, mort à Paris, le 5 octobre 1843.

M. Sébastien Crozatier, prêtre, né à Andelat, diocèse de Saint-Flour, le 7 février 1818, est mort dans notre Maison de Paris, le 5 octobre 1843, ayant trois ans et trois mois de vocation. Ses talents plus qu'ordinaires, et surtout son amour pour notre saint état, sa régularité, la douceur de son caractère, l'onction de sa piété, l'avaient fait admettre aux vœux, malgré la faiblesse de sa poitrine, qui déjà inspirait quelques craintes. Les supérieurs lui ordonnèrent de prendre beaucoup de ménagements dans la continuation de ses études théologiques, qu'il avait commencées au séminaire de Saint-Flour, avant son entrée dans

la Congrégation. Mais malgré tous les soins dont il fut entouré, son mal fit des progrès si considérables, qu'aux approches de la Trinité de 1843, il ne laissait à peu près aucun espoir. On crut néanmoins ne devoir pas le priver de l'honneur et des grâces du sacerdoce. Depuis son ordination, il ne put célébrer que neuf fois les saints mystères. Ensuite il se prépara prochainement à s'immoler lui-même en holocauste au Seigneur, et acheva son sacrifice avec une résignation mêlée quelquefois d'une joie sensible.

NOTICE

SUR LE

FRÈRE CORRET,

Frère coadjuteur, mort à Paris, le 10 novembre 1843.

Peu de temps après la mort de M. Crozatier, c'est-à-dire le 10 novembre, est décédé dans la même Maison notre cher Frère Jean-Noël Corret. Il avait quatre ans de vocation. Né à Suresne, près Paris, le 29 juin 1823, il donna dès son enfance des marques de piété peu ordinaires à cet âge. Obligé de vivre dans une paroisse où l'irréligion est presque universelle, entouré de personnes dont la conduite et les discours étaient loin de le porter à la vertu, il eut besoin d'un grand courage pour ne pas se laisser entraîner au torrent des mauvais exemples.

Dieu qui veillait sur cet élu lui avait donné une tante vertueuse, qui s'appliqua à

lui inspirer des sentiments religieux et à le préserver de la séduction. Docile à ses avis et aux instructions de son pasteur, il se prépara avec une fervente piété à la première communion, qu'il fit le 9 avril 1837. La promesse qu'il renouvela à Dieu, dans ce beau jour, de lui demeurer fidèle toute sa vie, fut sincère et efficace. Pour continuer à remplir les devoirs de la religion, que tant d'autres abandonnent aussitôt après leur première communion, il eut bien des assauts à soutenir; les railleries, les mauvais traitements même ne lui furent point épargnés; mais rien ne put ébranler sa résolution. Plein de soumission envers ceux de qui il dépendait, il ne considérait point ce qu'il y avait de pénible dans les choses commandées; aussi, quoique sa santé ait toujours été très-faible, il travaillait ordinairement à la vigne; mais mettant avant tout ses devoirs envers Dieu, il s'excusa toujours avec respect de travailler le dimanche; et, comme il avait lieu de craindre qu'on ne l'arrachât par force de l'église de sa paroisse, il se rendait, dans ce saint jour, à quelque église voisine, pour assister aux offices divins. C'est là que plusieurs ont eu lieu d'admirer la patience avec

laquelle il supportait ces contradictions, en le voyant passer un temps considérable dans le lieu saint, où sans s'inquiéter de la longue abstinence qu'il souffrait, il goûtait intérieurement *combien le Seigneur est bon envers ceux qui ont le cœur droit*, et éprouvait la vérité de cette maxime sortie de la bouche de Jésus-Christ : *Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés.*

Avec une ame si pure, le jeune Corret se sentait porté à quitter le monde; mais il ne savait comment il pourrait exécuter ce bon désir. La Providence vint à son secours. *Un ami fidèle*, dit le sage, *est une forte protection, et celui qui l'a trouvé, a trouvé un trésor.* Notre cher Frère eut le bonheur de posséder un ami de ce caractère, avec qui l'unissaient les liens d'une piété semblable à la sienne. Dans un de leurs entretiens toujours édifiants, cet ami selon le cœur de Dieu, qui avait eu quelques relations avec nous, lui parla de notre Institut. Il ne lui en fallut pas davantage; il prit aussitôt la résolution de se présenter, pour être admis au nombre de nos Frères coadjuteurs. Les premières démarches qu'il fit à cet effet, éprouvèrent quelques dif-

ficultés, à raison de son jeune âge et de la faiblesse de sa constitution ; mais Dieu bénit sa persévérance, et il entra dans notre Maison, le 20 mai de l'année 1839. Il avait alors seize ans.

Dès les premiers jours, nous fûmes tous édifiés de sa piété, et nos Frères coadjuteurs le regardèrent bientôt comme leur modèle. Son amour pour sa vocation entretenait dans son cœur une douce paix, qui se manifestait dans son extérieur et par ses paroles. « Oh! quel bonheur! disait-il un jour à son directeur; pourrai-je jamais reconnaître cette grâce? Avoir été choisi par le bon Dieu, dans le voisinage de Paris, où tout le monde se perd! Gardez-moi, Monsieur, je ne veux plus être à Suresne. » Il eut à repousser les sollicitations de ses parents, qui voulaient le ramener dans le siècle; mais docile à la voix de celui pour lequel il faut abandonner, haïr même son père et sa mère, il sortit victorieux de ces attaques souvent funestes aux ames mal affermies. Lorsque la vocation est dégagée de tout motif humain, elle se montre encore plus dans les œuvres que dans les paroles, et elle ne manque jamais de produire l'avance-

ment dans les vertus propres à l'état. Ces signes d'une vocation divine furent bien visibles dans le Frère Corret. Son recueillement habituel, qu'il avait soin d'entretenir en élevant son cœur à Dieu, au son de l'horloge, produisait dans son extérieur une modestie sans contrainte qui frappait tout le monde, et surtout les étrangers. Un jeune homme, entr'autres, en fut si édifié, qu'il conçut le désir d'entrer dans la Congrégation; et il y entra en effet, jugeant bien que là où se trouvait une telle modestie, se trouvait aussi l'esprit de Dieu, et avec lui la paix et le bonheur.

Obéir à ses supérieurs comme à Dieu même, qu'il se représentait dans leur personne, était une pratique très-chère à son cœur. Il observait les Règles avec une exactitude ponctuelle, universelle, constante et surnaturelle. On le trouvait toujours utilement occupé, même pendant sa maladie, tant que ses forces le lui permirent. Son amour pour la pauvreté le rendait fidèle à demander la permission de donner ou de recevoir le moindre objet, ne fût-ce qu'une image, une petite prière imprimée, une médaille. Un esprit habitué à juger des choses selon les idées humaines, trai-

terait sans doute de minutieuse cette stricte observance des Règles; mais notre Frère, éclairé par l'Esprit saint, comprenait, comme l'ont toujours compris les ames ferventes, que celui qui veut devenir parfait, doit s'accoutumer à plaire à Dieu dans les petites choses, et, à l'exemple de Jésus-Christ, ne négliger, dans l'accomplissement de la Loi, ni un seul *iota*, ni un seul point.

Par la manière dont cet enfant de saint Vincent pratiquait les cinq vertus qui composent l'esprit de notre Etat, on peut juger à quel degré il le possédait.

Une grande simplicité se faisait remarquer dans toute sa conduite. En le voyant, en l'entendant, on se disait : Voilà un jeune homme qui va droit à Dieu, et pense uniquement à lui plaire. Ses habits étaient toujours propres, mais sans recherche affectée; ses actions ne laissaient paraître aucun empressement, aucune singularité, aucun désir d'attirer les regards des hommes. Quoiqu'il parlât peu, ses paroles, toujours prudentes, étaient si éloignées de tout artifice, qu'on trouvait un grand plaisir à converser avec lui. Une crainte mal entendue des supérieurs, ou un trop grand

désir de les faire entrer dans nos vues, ne nuisent que trop souvent à la simplicité, dans les rapports que nous avons avec eux : celle du Frère Corret ne se démentait pas dans ces circonstances; au contraire, c'était alors surtout qu'il réalisait parfaitement l'idée que saint Vincent nous donne de cette vertu, quand il dit qu'elle consiste à dire les choses comme elles se passent dans le cœur, sans réflexions inutiles.

L'humilité de ce bon Frère n'était pas moins remarquable. Ne rien dire qui tournât à son avantage; ne point se justifier; supporter sans se plaindre, et même sans en parler, ce que les procédés de son prochain pouvaient avoir de mortifiant; demeurer calme dans les humiliations; donner des marques de déférence à ses Frères; être heureux de leur rendre quelque service; changer d'occupation au premier signe de la volonté des Supérieurs, sans ces réflexions que fournit si souvent l'amour-propre : voilà quelques-uns des effets que produisait la sincère humilité de son ame. Chez lui, cette vertu portait l'empreinte de la simplicité; il ne se répandait pas en plaintes, en gémissements sur les dé-

fauts qu'il remarquait dans sa propre conduite; il s'en humiliait devant Dieu, et tâchait de s'en corriger. Le désir d'en venir plus facilement à bout, et de se punir même de ses moindres oublis, le portait souvent à en demander pénitence à M. le Directeur.

Un Frère si humble ne pouvait manquer de porter très-loin la pratique de la douceur. Les circonstances les plus propres à exciter l'impatience ne troublaient en rien la paix de son ame, et ne produisaient aucun changement dans son intérieur. Chargé long-temps, en second, de l'emploi de portier, il devait introduire les étrangers au parloir; avertir ceux des nôtres qui étaient demandés; répondre aux pauvres, qui se présentent chaque jour en grand nombre à la porte de notre Maison, et dont plusieurs se rendent très-importuns par leurs demandes exigeantes et leurs plaintes grossières. Dans un emploi si capable d'altérer la douceur la plus consommée, celle de notre Frère ne se démentit jamais; on le vit toujours calme et impassible, et si on lui adressait des paroles dures et offensantes, il n'y opposait que le silence, ou des réponses pleines d'égards et de mansuétude.

Sa mortification ne pouvait pas s'exercer à des austérités extraordinaires : son état habituel de faiblesse et de souffrance obligeait ses Supérieurs à ne lui en permettre aucune, et même à lui recommander de bien ménager sa santé, et de se bien soigner; mais la patience avec laquelle nous le verrons bientôt supporter ses infirmités et ses douleurs, qui, pendant les derniers mois de sa vie surtout, ont été très-aiguës, remplaçait bien les pénitences volontaires les plus rudes. Ajoutons que, tant que l'obéissance ne l'a pas obligé à reposer le matin, il se levait toujours au premier son de la cloche, et assistait exactement à l'oraison en commun, quoiqu'il y éprouvât des douleurs, qui souvent avaient commencé pendant la nuit, et lui avaient causé de longues insomnies. Au reste, s'il ne pouvait porter aussi loin qu'il le désirait la pratique de la mortification corporelle, il était un modèle de vigilance sur ses sens, et de modestie extérieure; et, ce qui est le principal, il possédait au plus haut degré la mortification intérieure, qui consiste dans le renoncement à son propre jugement et à sa propre volonté. On ne remarquait en lui aucun signe de la

moindre attache. Appelé successivement à divers offices, il se portait à tous avec tant de promptitude, qu'il était impossible de savoir s'il préférait l'un à l'autre.

Disons quelques mots de son zèle pour sa propre sanctification et pour celle des autres. En entrant dans la Congrégation, il était assez éclairé sur les dogmes et les devoirs du Christianisme; néanmoins, frappé de cette vérité qu'on ne manque pas d'inculquer à nos Frères, qu'une solide instruction chrétienne leur est de la plus grande nécessité pour s'appliquer à l'oraison, et asseoir sur un bon fondement l'édifice de la perfection à laquelle ils sont appelés, il se livra avec une sainte ardeur à l'étude de la Religion. Non content d'écouter avec attention les conférences spirituelles qu'on donne régulièrement à toute la Communauté, et celles qui sont particulières aux Séminaristes et aux Frères coadjuteurs, il allait de temps en temps prier son Directeur de lui faire réciter quelques chapitres du Catéchisme; il préparait avec soin cette récitation, sans préjudice de ses emplois; après qu'elle était faite, il répondait si bien aux questions qui lui étaient adressées, qu'il était facile de

voir que le sens, aussi bien que la parole, avait été l'objet de son étude. Il ne fut pas moins diligent pour s'instruire de nos Règles et des exercices de piété en usage dans notre Compagnie. Enfin, la manière dont nous lui avons vu pratiquer les autres vertus de notre vocation, prouve jusqu'à quel point il avait à cœur son avancement spirituel.

Le zèle de notre Frère ne se bornait pas à lui-même; il portait les autres à Dieu par ses conversations édifiantes. On était toujours sûr de parler de bonnes choses en sa compagnie. Quand l'occasion s'en présentait, il entretenait les Frères jeunes en vocation de la manière de faire l'oraison mentale; il en instruisit un sur le Catéchisme, en conférant chaque jour avec lui sur une leçon particulière. Il ne laissait passer aucun jour sans adresser à Dieu de ferventes prières pour la conversion des pécheurs et pour la multiplication des bons ouvriers évangéliques. La reconnaissance, se joignant à son zèle, lui inspirait le désir le plus ardent de voir prospérer les œuvres de la Compagnie, et ce désir s'élevait fréquemment de son cœur vers le ciel. Son zèle paraît d'une manière remar-

quable dans les lettres qu'il écrivit à sa vertueuse tante; elles expriment toutes le grand lésir qu'il avait du salut de ses parents.

Tel était déjà notre cher Frère, après deux années environ de séjour dans la Congrégation. A cette époque, il éprouva des douleurs de poitrine, qui portèrent le médecin à lui prescrire un régime, et à lui interdire le lever de quatre heures. Cependant ses maux et sa faiblesse augmentaient sensiblement; il n'ignorait pas que le médecin jugeait son état grave; et, ce qui édifiait singulièrement, il en ressentait une vive joie, dans l'espérance d'être bientôt uni à son Dieu. Aussi éprouva-t-il quelque répugnance à faire une neuvaine qu'on lui conseilla pour demander sa guérison : il la fit néanmoins en esprit d'obéissance. Après cette neuvaine, il recouvra assez de force pour reprendre son petit travail. L'amélioration de sa santé parut lui avoir été ménagée par la Providence, afin de lui faire obtenir plus facilement la permission de s'engager dans la Compagnie. Il prononça ses vœux le jour de Noël 1842. Pendant qu'il faisait sa retraite, pour se préparer à cette sainte action, il reçut la nouvelle que sa

mère était sur le point de mourir. On jugea convenable de ne pas la priver, dans cette extrémité, de la consolation, et surtout de l'édification que devait lui procurer la présence de son fils. Il alla donc la voir; mais il revint bientôt sans attendre qu'elle eût rendu le dernier soupir, pensant, comme il le dit lui-même, qu'il ferait mieux de reprendre sa retraite, puisqu'un plus long séjour auprès de sa mère ne pouvait la guérir, et que d'ailleurs elle était bien servie et avait reçu tous les secours de la religion. C'est ainsi que notre cher Frère, tout en remplissant le devoir d'un bon fils, mettait également en pratique l'avertissement que donne Jésus-Christ à ses disciples de tout quitter pour le servir, et de laisser les morts ensevelir les morts.

A peine quelques mois furent-ils écoulés depuis l'émission de ses vœux, qu'il retomba malade plus dangereusement que jamais. Ses douleurs devinrent très-violentes, surtout pendant les six derniers mois de sa vie. Une toux des plus opiniâtres et un ulcère scrofuleux, qui lui vint à la main droite, ne lui laissaient de repos ni le jour ni la nuit.

Mais plus son corps s'affaiblissait par les souffrances, plus son ame se fortifiait par la pratique des plus excellentes vertus. Tant que sa maladie le lui permit, il continua dans l'infirmerie ses exercices de piété. Quand la nature défaillante s'y refusa, il élevait souvent son cœur à Dieu, et unissait ses douleurs à celles de Jésus crucifié. Il se préparait avec grand soin à la communion, qu'il avait le bonheur de faire fréquemment. On aimait à le visiter, pour s'édifier de son calme et de sa patience. Si un redoublement de souffrance lui arrachait quelque plainte, ce qui était très-rare, il suffisait de lui rappeler un trait de la passion du Sauveur; aussitôt il reprenait sa sérénité ordinaire. Ce qu'on admirait surtout, c'était la joie avec laquelle il envisageait sa mort prochaine, et s'en entretenait avec ceux qui venaient le voir. Voici mot à mot une conversation qu'il eut, un mois avant sa mort, avec le Frère infirmier, qui va nous la rapporter lui-même : « Il me demanda si je pensais qu'il mourrait » bientôt. Je lui répondis que Dieu seul le » savait. Alors je lui demandai lequel il ai» mait mieux, de guérir, ou de mourir. Il

» me dit : Je désire que la volonté de Dieu » s'accomplisse en moi ; cependant je sou- » haite de mourir pour être plus tôt avec le » bon Dieu. O ! qu'ils sont heureux ceux qui » sont au ciel ! il me semble les voir. O, mon » Frère ! mourrai-je bientôt, afin de parta- » ger leur bonheur ? »

Nous ajouterons ici ce qu'il dit au même Frère, la veille de sa mort : « Mon Frère, » j'espère que ceci va bientôt finir. Je vous » remercie de tous les soins que vous m'avez » donnés. Quand je serai dans le ciel, je » prierai le bon Dieu pour vous. » L'infirmier, le trouvant plus mal, lui demanda s'il désirait parler à son confesseur : il répondit qu'il n'avait rien qui le gênât.

Cependant, comme il allait toujours en s'affaiblissant, chacun voulait le voir encore une fois avant sa mort. Nos Frères coadjuteurs surtout désiraient cette consolation. On leur permit de le visiter les uns après les autres. Il obtint la permission de leur donner en ce moment un dernier gage de son amour, en leur distribuant les petits objets de dévotion qui étaient à son usage. L'un reçut un livre, l'autre un reliquaire, celui-ci une croix,

celui-là une image : chacun emporta de lui un petit souvenir et une parole d'édification. Nos Fréres penseront souvent à ses touchants adieux pour s'exciter à imiter les vertus de celui dont ils bénissent la mémoire. Des Prêtres mêmes s'estiment heureux de posséder une image que leur a donnée ce vertueux malade sur son lit de mort.

Le 9 novembre, sa grande faiblesse ne lui permit plus d'expectorer les matières purulentes qu'alimentaient sans cesse ses poumons ulcérés. Pendant la journée et la nuit suivante, ses souffrances annoncèrent le commencement de l'agonie; le lendemain elle fut plus prononcée. On lui réitera l'indulgence plénière des mourans, bien qu'il l'eût reçue quelques jours auparavant dans une crise qui avait fait craindre une mort plus prochaine. On lui récita ensuite les prières de la recommandation de l'ame. A la fin de ces prières, notre cher Frère s'endormit paisiblement dans le Seigneur, le 10 novembre 1843, à sept heures et demie du matin

Quand le son de la cloche apprit à la Communauté qu'il avait rendu le dernier soupir,

cette sainte mort fit naître dans tous les cœurs des sentiments de consolation plutôt que de tristesse. Tout en priant pour le repos de son ame, on se sentait comme pressé de lui adresser des prières. Chacun parlait de lui comme d'un ange qui venait de s'envoler au ciel. Notre très-honoré Père ne put s'empêcher d'exhorter la Communauté, surtout nos Frères coadjuteurs, à marcher sur ses traces. La mémoire de ce digne enfant de saint Vincent ne périra jamais dans le cœur de ceux qui ont eu le bonheur de le voir de près. Elle sera comme un parfum d'une excellente odeur; elle sera douce comme le miel, à la bouche de tous. *Memoria* (ejus) *in compositionem odoris facta... in omni ore, quasi mel indulcabitur.* (Eccles. XLIX.)

NOTICE

SUR LE

FRÈRE COTTRET,

Frère coadjuteur, mort à Paris, le 12 novembre 1843.

Deux jours après la mort du Frère Corret, nous perdîmes notre cher Frère Cottret, que la Providence avait conduit à l'infirmerie en même temps que le premier, afin de les y sanctifier tous les deux ensemble, et de les rendre réciproquement témoins des moyens qu'ils employaient pour se préparer à la mort.

Notre Frère Désiré Cottret naquit, le 11 juin 1820, à Matigny, dans le diocèse d'Amiens, de parents pauvres. Aussitôt qu'il fut en état de travailler, il lui fallut penser à son avenir. Il entra comme apprenti chez un tourneur. Les mauvaises sociétés et l'esprit irréligieux de ceux qui l'environnaient lui rendirent alors assez difficile l'accomplisse-

ment de ses devoirs de Chrétien, mais la divine Providence ne l'abandonna pas; elle le conduisit chez un autre tourneur à Noyon. Ce nouveau maître était fort pieux, ainsi que toute sa famille. Ses exemples et ses paroles firent une vive impression sur le cœur du jeune Cottret. Il comprit combien il est doux de servir le Seigneur, et résolut de se consacrer à lui. Une voix lui disait ultérieurement : Quitte le monde, tes amis, tes parents; et viens dans la solitude où je te conduirai : c'est là que je te parlerai au cœur. Il reconnut la voix de l'Esprit saint et y fut docile.

Notre Maison était le lieu de son repos. Il y entra, le 13 août 1841, vers l'âge de vingt-un ans, connaissant parfaitement son état, et animé des meilleures dispositions. Il y a vecu deux ans et demi avec édification. On a trouvé après sa mort un cahier contenant ses résolutions, les avis qu'il avait reçus, quelques lignes sur les Conférences entendues dans la Maison pour se les rappeler, de petites prières pleines d'onction, composées par lui-même, un ordre de la journée bien propre à le sanctifier, et auquel il fut toujours fidèle jusqu'à son entrée à l'infirmerie. Cet

écrit prouve le zèle de notre cher Frère et son application à la vertu. Nous parlerons seulement de sa fidélité à trois de ses résolutions : la première regarde l'esprit de prière ; la seconde, la modestie ; la troisième, l'exactitude à remplir son office.

1° Son esprit de prière. A son lever, outre les actes dont s'acquitte un Chrétien, et les pratiques que nous a laissées saint Vincent, il récitait à genoux devant le crucifix les Litanies de la sainte Vierge et une formule de consécration de lui-même et de toute sa journée. Durant le jour, on le surprenait souvent en prières, au milieu du travail, et les élans de son amour pour Dieu le trahissaient plus d'une fois. Allait-il dans la Maison pour son office, ses plus chères délices étaient de pouvoir se jeter un instant aux pieds de son Bien-Aimé, dans la chapelle. On sait avec quel respect et quelle tendre dévotion il s'y tenait. Sa seule vue en cette rencontre a excité bien des cœurs à la piété. Plusieurs ont parlé de l'édification qu'ils en avaient reçue, et les prêtres eux-mêmes sentaient leur foi se ranimer au saint autel par la présence d'un tel servant de messe. On aimait à entendre ses répétitions d'o-

raison. Des pensées vives, pénétrantes, et que le feu de l'amour divin semblait rendre neuves, en faisaient le caractère distinctif. Des invocations nombreuses et pleines d'onction, écrites de sa main, prouvent sa grande dévotion envers Marie, saint Joseph, notre saint Fondateur, son ange gardien, et notre Vénérable martyr, M. Perboyre. Des raisons particulières lui faisaient honorer spécialement ce glorieux confesseur de la foi. Il avait composé une prière pleine d'affection, où il le priait pour lui et pour toute la Compagnie.

2° Sa modestie. Elle était accompagnée d'une douceur qui lui attirait tous les cœurs. Ceux qui l'ont vu savent qu'il était un modèle en ce point. Il conservait cette vertu au même degré, en quelque lieu et dans quelque circonstance qu'il se trouvât, à l'église, au réfectoire, dans les corridors, dans les Chambres, à la porte, où il avait des rapports avec tant de personnes pour remplir son office, et jusque dans les rues bruyantes de Paris. Le principe d'où découlait cette modestie, c'est que partout et toujours il était attentif à la présence de Dieu. Voici un fait qui ne permet pas d'en douter. Un jour qu'il

était en ville avec un de nos Frères coadjuteurs, celui-ci, voyant qu'il se découvrait de temps en temps comme pour saluer quelqu'un, lui demanda pourquoi il en agissait ainsi : « Je salue, lui répondit-il avec simplicité, les images et la croix que j'aperçois devant certaines boutiques. » Il semble que l'on voit saint Vincent s'élever à Dieu par la vue des créatures, et profiter de tout, dans les rues de la capitale, pour converser avec son Créateur.

Toute modestie ne plaît pas : celle du Frère Cottret était goûtée de tout le monde, tant il l'avait rendue aisée et comme naturelle. Une grande douceur, une activité toujours grave, une politesse pleine de simplicité, une intelligence qu'annonçaient sa physionomie et ses paroles, venaient encore relever sa modestie, et donnaient à ce jeune Frère un air d'amabilité qui le faisait chérir de tous. Cette modestie demandait de lui assurément un grand nombre d'actes de mortification, et favorisait la pratique d'autres vertus, particulièrement celle de la pureté, pour laquelle il avait une estime profonde et une affection rare : aussi prenait-il des précautions peu communes pour

la conserver, comme on le voit encore par son cahier de résolutions.

3° Son exactitude à remplir son office. Il fut chargé très-long-temps de celui de la porte. Malgré les difficultés qui se rencontrent dans cet emploi, il s'en acquitta toujours de manière à mériter les éloges de ses Supérieurs et de tous les Confrères, et l'estime des externes. Au reste, on n'est étonné ni de son exactitude, ni de cette approbation générale, quand on lit les résolutions qu'il avait prises pour bien remplir son office. On ne sera peut-être pas fâché d'en trouver ici une copie exacte. « J'ai considéré cet office et je l'ai trouvé très-important, 1° parce qu'on juge par le portier de toutes les autres personnes de la Maison ; 2° parce que c'est à lui de rendre compte de bien des choses à ceux de la Maison et du dehors, et qu'il peut commettre un grand nombre d'imprudences.

« Pour remplir mon office avec fruit, 1° j'adresserai à Dieu des prières ferventes, afin d'obtenir les grâces nécessaires.

» 2° J'éviterai d'agir tout humainement ; j'agirai avec un grand esprit de foi ; je considérerai Notre-Seigneur agissant dans tout ce

que je devrai faire; par là j'éviterai bien du mal, et je ferai beaucoup de bien. Je me représenterai Jésus-Christ dans les hommes, la sainte Vierge dans les femmes : ce sera un moyen continuel de témoigner à mon Sauveur et à la sainte Vierge mon amour, mon respect, mon obéissance, et toujours avec fruit pour moi et pour les autres.

« 3° On trouve à la porte beaucoup de dangers, celui de la dissipation en allant et venant, en voyant les personnes, en conversant avec ceux du dedans et du dehors; on peut aussi être tenté d'impatience, à cause des importunités, et contre la vertu angélique, en voyant toutes sortes de personnes : donc recueillement, modestie, prière, oraisons jaculatoires, présence de Dieu.

« 4° Je ne ferai pas attention à la condition humble des personnes; je serais bien sûr alors de ne pas les bien accueillir, parce que l'amour-propre me cacherait tout ce qu'il y a de bon en elles, et ferait que j'apercevrais des défauts qu'elles n'auraient pas. Encore une fois, je verrai Notre-Seigneur dans ces personnes, et plus particulièrement dans les pauvres;

« 5° Je penserai souvent que, si je reçois mal les gens, je pourrai nuire beaucoup à la Congrégation tout entière; par exemple, si je reçois mal un Ecclésiastique, qui est appelé à la Mission par le bon Dieu, et qui doit produire de grands fruits pour le salut des âmes : se voyant reçu avec rusticité, avec un cœur fermé, avec froideur, et quelquefois même avec une humeur fâcheuse, il sera découragé, jugeant par-là de la piété de la Maison, du séminaire. Je fuirai donc avec attention tous ces défauts, moyennant le secours de Dieu, que je demanderai sans cesse. Une pensée qui m'excitera à être fidèle à cette résolution, c'est que, si je ne le suis pas, au lieu d'avoir des intercesseurs auprès du souverain Juge après la mort, n'ayant pas contribué, comme je le devais, au bien de la Compagnie, et à éclairer les ames malheureuses qui sont dans les ténèbres, ces ames crieront vengeance contre moi, et demanderont ma condamnation. »

Telles étaient les résolutions de ce bon Frère, et il les mit fidèlement en pratique. Plusieurs séminaristes ont dit avoir été charmés de l'accueil qu'il leur avait fait à leur

arrivée. Il avait tellement à cœur de plaire à tout le monde dans le Seigneur, qu'un jour ayant commis un petit oubli involontaire envers un prêtre externe, qui était en retraite dans notre Maison, il s'empressa de réparer sa prétendue faute, en allant trouver ce prêtre dans sa chambre, baisant la terre, et lui demandant pardon; et cela avec tant de conviction et de modestie, que cet ecclésiastique en fut singulièrement édifié, et qu'il dit ensuite au directeur de sa retraite, que l'action du bon Frère et sa modestie l'avaient plus frappé que toutes les lectures de la retraite.

Voilà les principaux traits qui ont caractérisé la vie de notre Frère, et l'ont rendue si édifiante. Ils suffisent pour faire juger de tout l'ensemble de ses qualités. Une seule lui manquait, pour réaliser les espérances qu'il donnait à la Congrégation, c'était la force du corps.

Avant et depuis son entrée dans la Compagnie, il éprouvait des maux de cœur qu'on a crus occasionnés par un anévrisme, à la suite duquel survinrent aussi les affections pulmonaires. Malgré les ressources de l'art et les soins de toute espèce, la maladie fit de grands

progrès. Notre Frère avait de la peine à vaquer à ses occupations et s'affaiblissait tous les jours. Il souffrait patiemment et continuait d'édifier tout le monde. On fut enfin obligé de le retirer de son office. Le démon vint alors tenter le serviteur de Dieu. Une vive appréhension de la mort, dont on l'entretenait trop souvent, la crainte d'être renvoyé de la Congrégation, où il n'avait pas encore prononcé les vœux, le désir ardent de se rétablir pour conserver sa chère vocation, la vue du monde qu'il abhorrait, et au milieu duquel il tremblait d'être jeté de nouveau, les soins de sa santé auxquels l'entraînait le désir d'être bientôt utile à sa Compagnie, le plongèrent pendant quelques jours dans la mélancolie; par suite, il se livra à quelques petites exigences et à des recherches de lui-même, que l'intention excusait sans doute, mais qui ne laissaient pas d'étonner, peut-être même de malédifier quelques-uns de nos Frères. En même temps son état empirait beaucoup. Son directeur lui fit alors remarquer les illusions du malin esprit, l'assura qu'on voulait le garder dans la Congrégation; et, désirant le préparer à la mort que la nature de sa maladie

pouvait amener inopinément, il lui annonça que le danger était prochain, et qu'il devait se préparer à paraître devant Dieu. Le malade, accoutumé à la docilité, acquiesça sur-le-champ à cet avis; sa résignation fut prompte et entière. Il ne voulut plus que mourir, et cette sainte disposition ne l'a pas quitté un seul instant, quoiqu'il ait vécu encore un mois et demi, et malgré les langueurs qui accompagnent les maladies de cœur. La foi le soutenait et l'encourageait, au point qu'il s'applaudissait un jour de l'espoir qu'il avait conçu de mourir avant son vertueux compagnon d'infirmités. Comme il se sentait plus faible, il dit en riant : « Mon cher Frère Corret a beau tousser, je mourrai avant lui : ayez la bonté d'écarter les rideaux, je veux lui faire mes adieux. » Il les lui fit en effet, avec l'expression d'une sainte joie. Déjà il avait été administré, et on lui avait permis de faire nos saints vœux. Il les prononça d'un ton qui attendrit tous les assistants. Il vécut encore quelques jours, renouvelant souvent à Dieu le sacrifice de sa vie, persuadé qu'il est très-méritoire, surtout quand il est offert avec amour.

Le dimanche, 12 novembre, il était très-

faible, et ne pouvait plus expectorer. Son directeur, poussé par une secrète inspiration, résolut de lui donner l'indulgence à l'article de la mort, quoique d'autres fussent d'avis qu'on devait attendre encore. On ne tarda pas à voir que le Seigneur avait voulu accorder à ce pieux Frère toutes les faveurs qu'il a préparées aux mourants, dans le trésor de sa miséricorde infinie. Le malade suivait les prières, faisait tous les signes de croix avec le prêtre; et, peu de temps après, il expira, ou plutôt s'éteignit entre les bras du Frère infirmier, sans aucune convulsion ni aucun effort, vers six heures du soir. Ce fut bien là une mort de prédestiné. A voir sa physionomie douce et riante, ses joues légèrement empourprées, on eût dit, non qu'il était mort, mais que plongé dans un doux sommeil, il rêvait au bonheur du ciel, et que son cœur soupirait après son Bien-Aimé. On ne pouvait se lasser de contempler cette figure, sur laquelle semblait déjà briller un rayon de la beauté céleste; et on se sentait porté à dire avec le prophète : *Moriatur anima mea morte justorum!*

NOTICE

SUR

M. BOULLANGIER,

Prêtre, mort à Paris, le 1er décembre 1843.

La Congrégation a fait une perte bien sensible dans la personne de M. Boullangier, décédé dans notre Maison de Paris, le 1er décembre 1843, à l'âge de 85 ans.

M. Joseph Mansuet Boullangier naquit à Fontenay-le-Château, en Lorraine, dans le diocèse de Saint-Dié, le 30 août 1758. Son père était procureur dans ce comté.

Entré de bonne heure dans la Maison de Saint-Lazare, il y fit ses études de philosophie et de théologie, et après qu'il eut reçu la prêtrise, ses Supérieurs le placèrent, en qualité de Procureur, dans le séminaire de Saint-Firmin, rue Saint-Victor, à Paris. Par une protection toute spéciale de la Providence, il fut sauvé du massacre du 3 septembre 1792,

auquel n'échappa aucun des autres Directeurs de cet établissement.

Il a lui-même donné autrefois, en Angleterre, à l'abbé Baruel, le récit de son évasion; et ce récit, écrit en entier de sa main, est encore conservé à Paris. Seulement un sentiment de modestie l'a porté à supprimer son nom. Mais le titre de Procureur, qu'il portait seul dans cette Maison, le fait suffisamment connaître. Après avoir raconté l'arrestation d'un grand nombre de prêtres fidèles de ces quartiers, la conduite inhumaine avec laquelle on procédait à leur égard, ainsi que les menaces terribles qu'on leur adressait, M. Boullangier continue ainsi :

« A huit heures du soir du même jour » (dimanche 2 septembre 1792), le Procu- » reur du séminaire, qui avait une carte pour » aller dans la cuisine, fut arrêté en y allant » par un garçon boucher, qu'il ne connaissait » que pour l'avoir vu, et dont le maître ne » fournissait pas le séminaire. Cet honnête » homme prit le Procureur par la main, et » lui dit en versant des larmes : *Mon cher* » *ami, sauvez-vous, on doit vous égorger tous* » *ce soir. Mon maître pleure chez lui sur vo-*

» *tre sort; il n'a osé venir jusqu'ici pour vous*
» *en informer.* Le Procureur, qui ne pouvait
» croire à une atrocité semblable, et qui
» craignait qu'on ne lui tendît un piége, alla
» sur-le-champ faire part au Supérieur de ce
» que lui avait dit le garçon boucher. Le
» Supérieur répondit, comme le Procu-
» reur, que cela n'était pas possible; il ajouta
» qu'il fallait envoyer le domestique s'infor-
» mer à la section, qui était alors assem-
» blée à Saint-Victor, s'il y avait à craindre
» pour le séminaire. Le Procureur retourna
» à la cuisine, fit la commission dont il était
» chargé, entra dans l'office de la dépense,
» et y retrouva le garçon boucher, qui se
» saisit une seconde fois de lui, et qui lui re-
» nouvela ses instances pour le faire sortir,
» en lui ajoutant que les prisonniers des Car-
» mes étaient déjà égorgés, qu'on allait ve-
» nir au séminaire, et que dans un quart
» d'heure il ne serait plus temps de sortir. Au
» même instant arrivent deux autres jeunes
» gens, dont un armé de son fusil avec sa baïon-
» nette; ils tinrent le même langage au Pro-
» cureur. Celui-ci leur dit : *Et le corps-de-*
» *garde qui est à la porte du séminaire, le*

» *comptez-vous pour rien? Est-ce qu'il ne*
» *nous défendra pas?* Un des trois répondit :
» *Il va venir quatre mille brigands sur vous,*
» *comment voulez-vous que le corps-de-garde*
» *leur résiste? D'ailleurs, ne comptez pas sur*
» *le corps-de-garde, plusieurs des gardes sont*
» *contre vous*. Le Procureur, effrayé de ces
» propos, remonte chez le Supérieur, à qui
» il fait part de son entretien aves ces libé-
» rateurs. Il ajoute que l'on n'a aucune nou-
» velle de la section, et que le boucher
» le presse vivement de s'en aller. Le Su-
» périeur fait alors ses dispositions pour
» sortir. Le Procureur..... descend une troi-
» sième fois à la cuisine, où il retrouve ses
» trois libérateurs. Le boucher le saisit de
» nouveau, et lui fait promettre de sortir.
» Les trois ensemble lèvent les obstacles qu'il
» y avait à passer par le corps-de-garde, où
» il était connu. Il s'avance, il passe au mi-
» lieu des sans-culottes qui arrivaient au
» corps-de-garde (c'était pour les patrouilles
» de nuit). Le voilà dans la rue. Il prend le
» boucher par le bras; celui-ci lui offre son
» lit. Le Procureur lui met un Louis d'or
» dans la main, le boucher le refuse, saute

» au cou du Procureur en pleurant et en lui
» disant qu'il ne veut rien, qu'il est trop heu-
» reux de lui avoir sauvé la vie. Le Procu-
» reur l'embrasse, le remercie, et le prie de
» courir au séminaire avertir ses Confrères de
» sa fuite et des motifs qui l'ont forcé de fuir. »
Le lendemain, à cinq heures et demie du matin, tous ses respectables Confrères tombaient sous les coups des assassins.

Après avoir erré pendant quelque temps, pour se soustraire aux recherches des révolutionnaires, M. Boullangier passa en Angleterre, se fixa à Londres, où il eut fréquemment l'occasion de rendre des services importants, soit aux prêtres français, soit à d'autres infortunés réfugiés sur cette terre hospitalière. Rentré en France, à l'époque du Concordat, il fut souvent inquiété par la police à cause des rapports intimes dont l'avait honoré, dans son exil, le comte d'Artois, depuis Charles X. Ces vexations l'obligèrent de séjourner pendant quelque temps au sein de sa famille.

Quelques-uns de ses anciens confrères s'étant réunis à Amiens, pour essayer de former une école ecclésiastique, il vint se joindre à eux. Bientôt la Restauration permit

à son zèle et à son activité de se déployer pour le bien du diocèse auquel il avait consacré ses travaux. Ce fut par ses soins et ses nombreuses démarches que les bâtiments magnifiques du séminaire d'Amiens furent rendus à leur destination primitive. En 1817, appelé à Paris par M. Bougeard, qui était Vicaire-général de la Congrégation, il y exerça les fonctions de procureur-général. On eut à se féliciter d'un choix si propre à relever l'édifice de la famille de saint Vincent de Paul, à demi ruiné par la tempête de la Révolution. Les qualités estimables dont Dieu avait favorisé M. Boullangier, et surtout l'aimable simplicité et la franche loyauté de son caractère lui eurent bientôt gagné la bienveillance du gouvernement; et il en obtint la Maison qui est aujourd'hui le chef-lieu de la Congrégation. Déchargé de la procure, en 1827, ce digne prêtre devint assistant du Supérieur-Général. En 1835 il cessa de faire partie de l'administration de la Congrégation, à laquelle son âge avancé ne lui permettait plus de rendre d'autre service que celui de ses bons exemples.

Les dons de la nature, et plus encore ceux

de la grâce, lui conciliaient l'amour et la vénération des personnes qui le connaissaient, et surtout de ses Confrères. Une gaieté naïve, qui ne s'écartait jamais des règles de la bienséance la plus exquise et de la politesse la plus délicate; une franchise de conduite, qui inspirait la confiance à ceux que des affaires appelaient auprès de lui; une bonté généreuse, compatissante, et dont le seul défaut, qu'on serait presque tenté d'appeler une vertu, était de ne pas se défier assez des personnes qui pouvaient en abuser; tel fut le fond de son caractère. Ces qualités, jointes à un talent exquis de narration, à un grand nombre d'anecdotes curieuses dont il avait conservé le souvenir, et à des faits remarquables dont les circonstances si variées de sa longue vie l'avaient rendu témoin, faisaient rechercher à tout le monde, et particulièrement à ses jeunes Confrères, le plaisir de sa conversation. Les traits édifiants, les exemples d'intrépidité chrétienne et de dévouement généreux, les sacrifices héroïques dont la religion a multiplié les traits dans les combats qu'elle a soutenus contre l'impiété révolutionnaire du dernier siècle, étaient les sujets d'entretien

qu'il choisissait de préférence. Il ne voulait pas seulement contenter la curiosité; son but était d'instruire et de porter au bien. Une foule de traits qui le concernaient n'eussent pas manqué de captiver l'attention, mais il les cachait avec soin; ou s'il en parlait, il trouvait le moyen de s'humilier dans ce qui lui faisait le plus d'honneur. Combien de fois ne l'a-t-on pas vu arrêter tout court, au milieu d'une de ses conversations les plus intéressantes? On s'apercevait sans peine que la suite des faits l'avait amené, sans qu'il s'en doutât, à parler de lui-même. Que de fois encore a-t-on essayé inutilement de lui faire raconter les circonstances qui avaient accompagné son évasion, lors du massacre des ecclésiastiques détenus à Saint-Firmin?

Une foi vive animait ce vénérable Confrère, et son zèle le faisait gémir sans cesse sur l'aveuglement des infidèles et des hérétiques. Personne ne prenait plus d'intérêt que lui à l'œuvre de la Propagation de la Foi. Il encourageait avec une bonté paternelle, ceux de ses jeunes Confrères qui allaient porter dans les pays infidèles la lumière de l'Evangile; il les accompagnait de ses vœux les plus ardents;

tous avaient l'assurance bien fondée que ce saint vieillard les aiderait, par une prière fervente, dans leurs pénibles et généreux combats contre le prince des ténèbres. Son expérience, et le séjour qu'il avait fait dans un pays hérétique, pendant son émigration, lui fournissait des arguments simples, mais pleins de force, pour fermer la bouche au protestantisme, et il saisissait avec joie l'occasion de les inculquer aux jeunes étudiants de la Congrégation; mais, n'oubliant pas que la prière est l'arme la plus puissante contre l'erreur, il ne laissait passer aucun jour sans demander à Dieu la conversion des ennemis de l'Eglise.

Sa charité pour le prochain était admirable; on la remarquait surtout par le soin qu'il prenait de ne jamais parler des autres qu'en bonne part, et d'excuser dans leur conduite ce qui ne pouvait être loué.

Digne émule de saint Vincent de Paul, il compatissait à toutes les misères, et il aurait voulu n'en laisser aucune sans soulagement. Il regardait comme le bien des pauvres tout l'argent dont il pouvait disposer. On voyait chaque jour un grand nombre de malheureux

se présenter à notre Maison, et c'était toujours à M. Boullangier qu'ils s'adressaient, comme à leur ami et à leur père. Aussi une de ses plus douces jouissances était de se trouver au milieu d'eux, et de leur distribuer, avec les secours temporels, l'aumône spirituelle de ses paroles, dans lesquelles il savait si bien réunir le double talent de plaire et de consoler. On sait que saint Vincent avait introduit dans la Maison de Saint-Lazare la pieuse coutume de recevoir chaque jour, après dîner, un certain nombre de pauvres choisis dans les familles les plus indigentes du voisinage : on leur distribuait de la soupe et les restes du repas, après qu'un des étudiants leur avait fait une lecture ou une courte instruction. Cet usage a été remis en vigueur dans la Congrégation. M. Boullangier, attiré par sa charité, allait souvent voir ces pauvres, qu'il réjouissait par sa présence, et s'offrait volontiers pour remplacer le jeune Confrère chargé de les catéchiser. Il n'était pas moins édifiant de voir, dans une saison rigoureuse, ce prêtre octogénaire, dont les mains tremblaient de froid et de vieillesse, distribuer lui-même à chacun de ces pauvres une portion de bois que

sa sollicitude prévoyante leur avait procuré. On l'a plus d'une fois averti que sa charité excessive ne se tenait pas assez en garde contre ceux qui cherchaient à le tromper en lui faisant le récit d'une indigence qu'ils n'éprouvaient pas, et il faut avouer qu'il s'est laissé surprendre dans plusieurs occasions ; mais ces impostures, qu'on avait aussi pratiquées à l'égard de saint Vincent, ne rendirent pas sa charité plus circonspecte. Il ne s'inquiétait guère de mériter un reproche adressé autrefois à notre bienheureux Instituteur. En terminant ce que nous avions à dire de la tendresse de ce vertueux Confrère pour les membres souffrants de Jésus-Christ, nous ne laisserons pas dans l'oubli une particularité qui montre bien l'estime que cette vertu lui avait acquise. Quand son âge et ses infirmités l'obligèrent à se décharger du soin des affaires de la Congrégation, il jeta un regard sur le passé, mais ce ne fut pas pour regretter le rang que ses fonctions lui donnaient. Son humilité profonde le porta à remercier Dieu de l'en avoir dépouillé. Toutefois, il y en avait une qu'il eût été trop pénible à sa charité de ne plus exercer, c'était le soin principal des

pauvres dont il s'était occupé jusqu'alors, à raison de la charge d'Assistant particulier de la Maison de Paris, qui lui avait été confiée depuis plusieurs années, avec celle d'Assistant du Supérieur-Général. On comprit que ce sacrifice eût trop coûté à son cœur, et on se garda bien de l'exiger; il fut prié, au contraire, comme autrefois saint Paul, de continuer à s'occuper des pauvres; et son cœur put dire, avec cet apôtre, que *c'était là aussi l'objet de sa plus tendre sollicitude.*

Son esprit de mortification mérite de trouver place ici pour l'édification commune. Cet homme si bon et si compatissant pour les autres était très-dur pour lui-même. On était touché en le voyant, déjà courbé sous le poids des ans et des infirmités, se lever, même dans les plus grands froids, à quatre heures du matin. A l'exemple de notre saint Fondateur, ce n'est que peu d'années avant sa mort qu'il a consenti à avoir du feu dans sa chambre; et tant que ses forces n'ont pas été entièrement épuisées, il n'a voulu accepter aucun soulagement de la part des Frères coadjuteurs. Pour tout dire, en un mot, il s'était tellement appliqué à la mortification extérieure, qu'il

paraissait insensible aux impressions de l'air et à toutes les autres incommodités. Il en a donné une preuve bien convaincante par sa patience admirable durant les quinze mois qui ont précédé sa mort. Quoiqu'il eût mené une vie très-active, il a passé tout ce temps au lit, toujours dans la même posture ; et cependant jamais la plainte la plus légère n'est sortie de sa bouche ; jamais il n'a donné le moindre signe d'impatience dans un état si gênant pour la nature ; et, lorsque ses Confrères s'apitoyaient sur sa position, il leur répondait avec un sourire qu'il n'en était nullement incommodé.

Les peines intérieures, dont Dieu permit qu'il fût tourmenté pour épurer et perfectionner sa vertu, donnèrent plus d'exercice à sa patience. Une crainte extrême du péché le jetait dans le trouble et dans des inquiétudes qui, allant quelquefois jusqu'à l'angoisse la plus vive, étaient devenues pour lui une espèce de martyre continuel. La manière dont il a supporté cette rude épreuve l'a enrichi de bien grands mérites ; car il en a profité pour pratiquer l'humilité la plus profonde et la résignation la plus parfaite. Mais nous

devons signaler ici un effet admirable de la grâce, qui, pour conduire ses élus à la perfection, se sert quelquefois des moyens en apparence les plus propres à les en éloigner. Ce fidèle serviteur de Dieu, au milieu de ses obscurités intérieures, et quand tout sujet d'espérer semblait disparaître à ses yeux, produisait les actes les plus fervents, et, comme un autre Abraham, s'armait de foi et d'espérance dans les promesses et la bonté du Seigneur. Les passages nombreux où le roi-prophète exprime sa confiance en Dieu et chante ses miséricordes, faisaient sur son cœur une vive impression. Il les prononçait souvent avec un sentiment profond qu'il communiquait aux autres.

Nous avons déjà dit que, plus d'un an avant sa mort, M. Boullangier avait été obligé de garder le lit. Ses jambes affaiblies, qu'il avait tant fatiguées, se consacrant sans relâche aux œuvres de charité et aux intérêts de la Congrégation, se refusèrent tout à coup à porter le poids de ses années. Depuis ce temps jusqu'à sa mort, il a pratiqué avec perfection tout ce que nos saintes Règles prescrivent aux malades. Outre la patience et la résignation

dont nous avons parlé, il a montré constamment une exacte obéissance au médecin et aux Frères infirmiers; il respectait le moindre signe de leur volonté, et leur demandait souvent des permissions avec la simplicité ingénue d'un enfant. Jamais on n'a remarqué en lui ces exigences importunes auxquelles bien des malades se laissent entraîner, et qui ne sont pas une petite épreuve pour la patience des infirmiers. Quand il avait besoin de leurs services, il les demandait en termes honnêtes et même respectueux; leur témoignait souvent la peine qu'il avait de les déranger, et ne manquait jamais de les remercier affectueusement. Tous les moments qui n'étaient pas pris par les visites de ses Confrères ou de quelques personnes du dehors, il les employait exclusivement à la prière. C'est dans cet exercice qu'on était sûr de le trouver, à quelque heure qu'on allât le voir; le plus souvent il récitait le chapelet; car il avait une grande dévotion à la Mère de Dieu; il l'honorait avec plus de ferveur depuis quelques années, et c'était une dette de reconnaissance pour la protection sensible qu'il avait reçue d'elle dans la crise périlleuse d'une infirmité grave

dont il était incommodé depuis long-temps.

Les pauvres, qu'il aimait tant, et dont il était si justement aimé, témoignaient la plus vive douleur de ne pouvoir plus lui parler depuis que son état de faiblesse le retenait dans l'infirmerie. C'était pour lui aussi une des plus pénibles privations; et, plus d'une fois, il a fallu se rendre à ses désirs, en lui amenant quelque pauvre qui sollicitait le bonheur de l'approcher. Après l'avoir entretenu avec sa bonté ordinaire, il ne le congédiait jamais sans lui donner une aumône. Peu de jours avant sa mort, ne sachant pas ce qui restait dans sa bourse, il appelle un de ses Confrères, et le prie d'aller s'en assurer. La somme montait à vingt francs environ; il s'en fait apporter une douzaine, et les met dans la main d'un malheureux, qui est au côté de son lit, lui exposant ses besoins. C'est ainsi que ce vénérable Confrère se préparait prochainement à la mort, en se faisant, par ses bonnes œuvres, des amis auprès du souverain Juge, qui a promis de récompenser, comme exercée envers lui-même, la bienfaisance que nous pratiquons à l'égard des pauvres.

On peut regarder comme un gage de cette

récompense la sécurité avec laquelle il vit approcher sa dernière heure. L'infirmier, pour lui faire entendre qu'il touchait au terme de sa longue carrière, lui demanda, à genoux, sa bénédiction comme un dernier témoignage de l'affection dont il lui avait donné tant de marques. M. Boullangier ne parut pas étonné de cette démarche, et le bénit aussitôt avec l'expression de la plus tendre bonté.

Il désirait, lui aussi, être béni de la main d'un homme auquel son cœur était singulièrement dévoué, et pour lequel il avait toujours professé la plus grande estime; il désirait voir encore une fois le conseiller intime, en qui il avait placé toute sa confiance; celui que la Providence lui avait associé à l'époque où la Congrégation sortait de sa ruine; celui par lequel il avait été encouragé, secouru dans cette œuvre de reconstruction; celui, enfin, que les suffrages d'une assemblée générale, récemment convoquée, avaient élevé au gouvernement de la Congrégation, et dont le choix avait réjoui son ame, en lui donnant de si consolantes espérances sur l'avenir des deux familles de saint Vincent.

L'entrevue de ce vieillard mourant avec un

Supérieur qu'il connaissait si bien, et dont il était lui-même si parfaitement connu, présenta une scène solennelle et attendrissante à la fois. Leurs adieux mutuels partirent de cœurs profondément émus. L'amour de la Congrégation avait été le principal lien de leur union. En cet instant suprême, ils sentirent que ce lien se resserrait plus étroitement encore. Les dernières paroles de M. Boullangier à notre très-honoré Père furent l'expression de ses sentiments pour tous ses Confrères; il le pria d'en être l'interprète auprès d'eux, en se recommandant à leur pieux souvenir. Après ces graves épanchements d'une amitié religieuse, ce digne enfant de saint Vincent de Paul ne tarda pas à perdre l'usage de la parole; il ne s'entretint plus qu'avec son Dieu, et cette communication intime ne cessa qu'au moment où il accomplit enfin son laborieux pèlerinage, pour entrer dans le repos de la véritable patrie.

NOTICE

SUR

M. JOSEPH HAN,

Prêtre, mort à Sien-Hoa-Fou, le 22 juin 1844.

Notre cher défunt naquit en 1772, la trente-septième année de l'empire de Kien-long, dans une chrétienté de notre Mission française de la province de Pékin, à une dizaine de lieues de la capitale. Sa famille était noble autant que les familles peuvent l'être en Chine, où, les membres de la famille impériale exceptés, il n'y a pas de noblesse telle que nous l'entendons en Europe. Son grand-père était *ou-tsing-che*, c'est-à-dire reçu docteur militaire; son père et ses deux oncles paternels étaient *ou-sieou-tsai*, c'est-à-dire parvenus au grade de bachelier militaire. Sans être bien riche, sa famille était assez favorisée des biens de la fortune, surtout eu égard à ce pauvre pays.

Ce qu'il y a de plus estimable, c'est que, depuis longues années, elle avait reçu, par une faveur spéciale de Dieu, le don de la foi; elle était chrétienne, ce qui fit que le jeune enfant fut baptisé peu de temps après sa naissance, et reçut alors saint Joseph pour patron. Selon l'usage des familles chinoises aisées, on invita dans la famille un savant lettré pour faire son éducation et celle de ses frères. Quoique l'aîné de la famille et le plus capable de lui conserver, d'augmenter même son bien-être dans le monde, il voulut embrasser l'état ecclésiastique et être prêtre de la Mission. Son père et sa mère y consentirent assez facilement; mais il eut des contrariétés à souffrir de la part de ses oncles, qui craignaient de voir ainsi périr en lui la gloire mondaine de leur famille. On sait que les Chinois, même pauvres, désirent éperdûment de survivre, après leur mort, dans une nombreuse et longue postérité, qui perpétue ici-bas leur nom et leur mémoire, et vienne, chaque année, aux époques fixées, honorer d'un culte superstitieux leurs mânes sur le lieu où furent jadis déposées leurs dépouilles mortelles. Les oncles de M. Han, suivant par trop

cet usage infidèle, s'en appuyaient pour faire une vive opposition à la vocation de leur neveu. La constance du jeune Joseph ayant triomphé de ces obstacles, il alla se présenter à notre église française du Saint-Sauveur à Pékin, pour y être admis au nombre des élèves qui se destinaient au sacerdoce. Étant déjà avancé dans l'étude du Chinois, et d'un excellent caractère, il fut admis sans difficulté à notre séminaire interne. Je n'ai pas sous la main le registre des vœux, et je ne puis même pas dire au juste l'année où il fut admis au séminaire interne; c'était, je crois, l'an 1790, à l'âge de dix-huit ans. M. Raux venait de fonder à Pékin le séminaire interne, dont il avait confié la direction à M. Ghislain. M. Sué, entré chez nous plusieurs années après, se rappelle avoir ouï dire aux Confrères de M. Han que dès-lors sa candeur, sa simplicité, sa douceur, sa patience, son humilité, son obéissance lui méritaient déjà les éloges de tout le monde, et notamment des autres séminaristes et de son inestimable directeur.

M. Han fut le quatrième prêtre formé par ses soins; il reçut l'ordination à Pékin des mains de son propre évêque, Mgr de Govéa,

l'an 1798, âgé seulement de vingt-six ans. Il était d'une taille plus haute que la commune; son corps maigre et fluet, son tempérament faible faisait craindre qu'il ne vécût pas longtemps, et qu'il ne pût rendre à l'Église et à la Compagnie les services que sa vertu et ses talents faisaient espérer. Cependant des remèdes confortatifs qu'il prit pendant plusieurs années consécutives lui donnèrent peu à peu une santé excellente, peu sujette aux maladies, et un corps robuste capable de supporter les plus grandes fatigues. Par là il a été à même de rendre à la Religion, dans ces pays infidèles, les plus grands services pendant quarante-cinq ans de ministère en mission. Il en passa quarante-un dans cette province, et quatre dans notre Mission du Ho-Nan, où M. Lamiot l'envoya en 1828 ou 1829, et d'où, par ordre de M. Lorette, il revint dans cette Mission, en 1832 ou 1833.

Pendant les premières années de son sacerdoce, il visitait presque seul toutes les Chrétientés de cette Mission; le peu d'années que nous venions d'être établis dans ces Missions françaises, à la place des Jésuites supprimés, ne nous ayant pas encore permis de former

un nombre suffisant de prêtres chinois, et ses Confrères ordonnés avant lui ayant dû être envoyés dans nos Missions françaises du Ho-Nan, du Hou-Pe, du Kiang-Si, du Kiang-Nan, du Tche-Kiang, pendant les quinze ou vingt ans qui s'étaient écoulés depuis la suppression des Jésuites jusqu'à notre substitution à leur place, les Missions de la province de Pékin étaient à peu près restées sans Missionnaires; et on peut juger par là de l'état déplorable où les Chrétiens étaient réduits; que de misères spirituelles! M. Han se dévoua à leur salut avec tout le zèle d'un apôtre; il était toujours par voies et par chemins, exerçant rapidement le saint ministère, se trouvant partout, et ne séjournant nulle part, afin de pouvoir distribuer à tous le pain de la parole, et leur administrer les sacremens de pénitence et d'eucharistie. La pauvreté et la persécution ayant obligé un grand nombre de Chrétiens de se réfugier en Mongolie, on craignait beaucoup pour leur foi. Ne sachant où ils avaient été se fixer, comment les déterrer dans ce pays où il y avait alors si peu de Chinois? Les plus grandes fatigues, les dangers de tout genre, rien n'effrayait notre intrépide

Confrère, rien n'amortissait l'ardeur de son zèle, il faisait tant qu'à la fin il les trouvait. Plusieurs fois il lui arriva de ne pas rencontrer un pauvre gîte pour passer la nuit, alors il se tapissait dans la première petite chapelle d'idole qui se présentait, et y dormait tranquillement jusqu'au lendemain, après avoir pris une modique réfection, si toutefois il avait apporté avec lui un peu de riz ou quelques morceaux de pain. Le bon Dieu bénissait son zèle; il conserva ou fonda ainsi plusieurs de nos Chrétientés actuelles de Mongolie. Néanmoins on repoussa parfois les pressantes instances de son zèle respectable. Je me rappelle entre autres deux endroits où les Chrétiens n'étaient rien moins que ce qu'ils devaient être. Un soir, qu'il frappait à nuit close à la porte d'une de ces misérables familles, on ne lui ouvrit pas. « C'est toi ! lui cria-t-on, tu ne te lasses pas de venir manger chaque année notre riz; nous sommes vraiment fatigués de te servir, de te nourrir; nous ne te voulons plus. » Une autre famille, moins impolie, le recevait chez elle et le traitait assez bien, mais elle ne voulait pas de son ministère; personne ne priait, ne se confessait, etc. etc. Fatigué

de voir annuellement ce manége, et désespérant de réussir par ses voies ordinaires de douceur et de charité, M. Han se fâche, leur parle vertement, les menace de l'enfer, et, secouant sur eux la poussière de ses souliers, il se retire sans accepter même leur thé. Dans le cours de mes visites, en 1838-39, je trouvai cette seconde famille dans ce même misérable état, et je dus la traiter de la même manière; la première famille est actuellement éteinte.

Tous les Chrétiens estimaient la science et la vertu de M. Han, et aimaient à l'entendre prêcher; sa belle prononciation du chinois mandarinal de Pékin, jointe à son savoir, faisait goûter ses instructions, plus que celles de ses Confrères. Aussi fort qu'eux pour le latin et la théologie, il était supérieur à tous par sa science chinoise. M. Ghislain lui ayant donné les méditations de Busée à traduire en chinois, quelque occupé qu'il fût, il fit assez promptement ce travail qu'un catéchiste lettré l'aida à perfectionner. Cette traduction a mérité l'applaudissement de tous ceux qui l'ont lue, et n'a pas peu contribué à alimenter et à fortifier la piété de nos Chrétiens et même de

nos prêtres. On s'en sert toujours dans les retraites pour les laïques.

Malgré cela M. Han était bien loin de se prévaloir de son mérite ; simple et sans prétention, il était on ne peut plus humble, affable et honnête avec tout le monde. Dans ses loisirs il aimait à raconter des histoires aux Chrétiens, et ses sujets favoris étaient pris de l'ancien Testament, qu'il lisait habituellement, même dans sa vieillesse. Je trouve dans ses papiers deux analyses qu'il en avait faites lui-même en chinois. Laborieux et studieux, hors le temps de la récréation, on ne le trouvait jamais oisif dans sa chambre. Il prenait des notes sur les livres qu'il lisait, il faisait des recueils de textes pour prêcher, etc. etc. Un peu versé dans la médecine, il usait de ce moyen pour attirer des Chrétiens à leurs devoirs et les ramener à Dieu, et pour procurer le baptême aux enfants des Infidèles, à l'article de la mort.

Je ne sache pas qu'il ait eu à souffrir personnellement des persécutions de la part des Mandarins, mais ayant été plusieurs fois pris avec sa chapelle et reconnu pour maître des Chrétiens, il sut toujours se tirer simplement et gaiement d'affaire. Une infinité de fois il

est allé visiter dans les prisons les Confesseurs de la foi, qu'il trouvait toujours moyen de confesser et de nourrir du pain des forts.

M. Han aimait et estimait beaucoup notre Congrégation et les Missionnaires européens. Mgr Pérès, évêque de Nankin et administrateur de Pékin, avait une estime toute particulière pour M. Han, il avait confiance en lui beaucoup plus qu'en ses prêtres, et l'avoit choisi pour son confesseur. Il demanda de le garder à Pékin, dans son palais, pour l'aider dans ses derniers moments. En effet, M. Han ferma les yeux à ce respectable prélat, le dernier des Européens habitant publiquement à Pékin.

Il observait nos saintes Règles autant que notre situation peut le permettre dans ce pays. Ce n'est que les deux ou trois dernières années de sa vie, qu'en vertu d'une permission, ou plutôt d'un ordre que Mgr Mouly lui donna, à cause de son grand âge et de ses infirmités, qu'il se levait seulement à cinq heures du matin. Simple dans ses habits, comme dans ses manières, il ne s'écartait pas des règles de pauvreté qu'on lui avait données. Il s'appliquait tout doucement à acquérir les vertus de notre saint état, et

faisait remarquer particulièrement en lui celles de simplicité, d'humilité, de douceur et de patience. Ces belles vertus, pendant le cours de sa vie, qui fut longue, lui concilièrent partout l'estime et l'amour de ses Confrères, des Chrétiens et même des Infidèles. Il s'était habitué à avoir avec tout le monde qui l'approchait un air gai et riant qui les charmait tous. On a trouvé après sa mort dans ses papiers des notes et des résolutions qui prouvent les efforts qu'il avait dû se faire pour se rendre tel. D'une obéissance humble et prompte, il n'avait garde de contrister ses Supérieurs; il était toujours un des premiers rendus aux exercices de la retraite.

Vers la fin de sa vie, il n'avait presque plus de mémoire, et sa vue s'était notablement affaiblie; de manière que les trois ou quatre dernières années, on balançait beaucoup pour lui permettre de célébrer les saints mystères. Cependant, après lui avoir fait exercer les cérémonies de la messe, on crut pouvoir lui laisser cette consolation, à cette condition qu'il lirait souvent les rubriques du Missel et les prières qui doivent se réciter par cœur. Cette condition fut acceptée sans

peine. Depuis, on le voyait profiter de tous ses moments libres pour étudier sa leçon comme un enfant soumis et docile. Quand enfin, quelques mois avant sa mort, on fut obligé de lui retirer cette permission, ce fut pour lui une bien douloureuse privation ; cependant il obéit avec la plus grande docilité et sans rien faire paraître. Dans ses contrariétés et infirmités, et dans sa dernière maladie, on n'apercevait en lui aucune impatience ; toujours même gaîté, même affabilité. Quand il usait de remèdes, attendant de Dieu seul la guérison, il était tranquille et joyeux à son ordinaire; que le résultat fût heureux ou malheureux, la pensée de la volonté de Dieu le rassurait.

Retiré sans rien faire depuis sept ou huit mois dans le *Kong-lo*, ou résidence de la ville de *Suen-Hoa-Fou*, il y est mort de vieillesse, le 22 juin 1844, samedi, vigile de la fête de saint Jean-Baptiste, à l'âge soixante-onze ans et quelques mois; il avait quarante-sept ou quarante-huit ans de vocation. M. Sué l'a assisté dans ses derniers moments, et lui a administré les sacrements des mourants.

Les Chrétiens, pleins de vénération et de

reconnaissance pour notre cher Confrère, voulaient lui faire, par honneur, un convoi bruyant et pompeux avec la musique et les autres solennités d'usage dans ce pays, mais cela ne convenait pas à de pauvres Prêtres de la Mission. Après la grand'messe, célébrée pour lui avec grand concours de Chrétiens, on porta modestement ses restes au cimetière des Chrétiens de la ville, où M. Sué bénit la tombe et termina les cérémonies de l'enterrement. C'est là qu'il repose avec trois autres de ses Confrères. Sur sa tombe s'élève, selon l'usage, une pierre sur laquelle sont gravés quelques caractères chinois indiquant son âge, sa qualité de Prêtre de la Mission, et le jour de sa mort.

NOTICE

SUR LE

FRÈRE PECHA,

Frère coadjuteur, mort à Rome, le 9 décembre 1844.

NOTRE cher Frère coadjuteur, Jean Pecha, naquit le 25 octobre 1806 dans un village de Bohême. A l'âge de six ans, il fut, suivant la coutume de ces contrées, envoyé hors du pays à l'école où il s'adonna à l'étude des lettres et de la musique. Nous avons heureusement appris après sa mort, par une lettre de son frère, qu'aujourd'hui encore ses maîtres, ainsi que les prêtres et les curés qui l'ont connu, s'accordent pour assurer qu'il l'emportait sur tous ses condisciples, non-seulement par son application et ses progrès, mais encore par la parfaite régularité de ses mœurs; il se faisait surtout remarquer par son main-

tien édifiant, doux et paisible, par son respect pour ses maîtres, sa soumission, sa droiture et sa sincérité. Affectueux et serviable avec ses camarades, il ne formait pourtant pas avec eux de liaisons trop intimes, et se gardait de se joindre à eux s'il s'agissait de plaisirs, de jeux ou de conversations dangereuses. Dans ses moments de loisir, et lorsqu'il était libre de ses occupations, il s'appliquait volontiers à la lecture des livres de dévotion qui faisaient ses délices. Sa tempérance, au dire de tous ceux qui l'ont connu, était extrême, parfois même il alla jusqu'à souffrir de la faim sans faire entendre de plaintes. La piété et la dévotion du Frère Pecha étaient remarquables, aussi le donnait-on, à juste titre, pour modèle aux jeunes gens de son âge, qui avaient pour lui la plus grande estime, et le vénéraient déjà comme un petit saint. Ici s'arrête la lettre parvenue à Rome après sa mort.

Arrivé à un certain âge, le jeune Pecha s'appliqua au métier de tailleur, et passa successivement dans différentes villes d'Allemagne en se perfectionnant dans sa profession. En 1826, à Klagenfurth, capitale

de la Carinthie, où il se trouvait alors, il eut quelques relations avec un Tyrolien qui, à la même époque, exerçait dans cette ville la profession de boulanger. Dans leurs conversations, le boulanger vint à lui dire qu'il n'attendait que les fêtes de Pâques pour se rendre à Rome où déjà il avait été, et était resté pendant cinq années. Vous devriez, ajouta-t-il, être mon compagnon de voyage. On ne saurait exprimer la joie dont Pecha fut saisi à cette proposition : à l'âge de vingt ans, dans toute sa vigueur, un long voyage était pour lui un plaisir. La sainteté du lieu était un grand attrait pour sa piété, et la compagnie d'un Allemand connaissant la langue italienne, pour lui qui n'en savait pas un mot, aplanissait singulièrement la difficulté de l'exécution. Pourtant deux grandes difficultés restaient à vaincre, 1° le manque d'argent; 2° le défaut d'un passeport nécessaire. Mais ces difficultés furent bientôt aplanies par la charité du bon boulanger, et peut-être aussi par son désir de s'assurer un tel compagnon. « Quant à l'argent, dit le Tyrolien, vous paierez votre part tant que vous en aurez, quant au surplus, j'y pourvoirai, et lorsque nous se-

rons arrivés à Rome, vous me le rembourserez à votre aise; pour le passeport, Dieu viendra à notre secours, n'y pensez donc plus. » La Pâque arrivée, ils se mirent aussitôt en voyage, pleins de confiance en la divine Providence.

Ainsi Dieu conduisit notre Frère Pecha à Rome, où ayant immédiatement trouvé place dans une boutique de tailleur, il put s'entretenir du produit de son travail, et payer encore la dette de 7 à 8 écus qu'il avait contractée envers son compagnon; ce que, grâce à son habileté, il eut bientôt exécuté.

Pendant qu'il vaquait à sa profession de tailleur, il n'oubliait aucune des œuvres de piété qui sont pratiquées à Rome par les Allemands; il suivait tous ces exercices avec une grande exactitude et avec une touchante dévotion. En même temps il fit connaissance et eut des relations avec les religieux les plus renommés de sa nation, ce qui ne servit pas peu à entretenir et à augmenter le grand désir qu'il éprouvait de se consacrer à Dieu. Ce désir devint si ardent, qu'il essaya d'entrer dans plusieurs maisons de religieux; mais ses démarches furent inutiles, parce que son

visage pâle, quoique assez plein, sa barbe rare, sa voix un peu faible le firent juger comme ayant peu de santé; il se vit refusé partout.

Il y avait quatre ans qu'il vivait à Rome, dans un continuel regret, quand le jour de saint Marc de la même année 1826, s'étant arrêté sur le pont Saint-Ange pour voir défiler la procession, il se vit salué par une personne qui s'étant approchée de lui, lui parla en allemand. « Comment me connais- » sez-vous? » lui demanda-t-il. — « Je vous ai » déjà vu plusieurs fois, reprit l'inconnu, dans » l'église de l'Ame, et j'ai pensé que vous étiez » allemand. » — Dans la conversation, on vint à discourir sur les occupations particulières à chacun d'eux, et ce dernier dit qu'il était boulanger de profession, et attaché comme domestique à la Mission, ne se sentant pas de vocation pour l'état religieux. — « Mais si » moi, je ne suis pas appelé, continua-t-il, » vous pourriez, vous, être plus heureux que » moi. » — « Moi? reprit Pecha; mais quelle » institution est-ce? — Que faut-il faire » pour y entrer? Je suis entre les mains de » Dieu, et ma pensée ne va pas plus loin;

» car je regarde comme une chose impossible
» d'entrer dans une Communauté religieuse,
» puisqu'aucune ne veut me recevoir. » — Sur cela, ils se quittèrrent. Mais une autre fois, à la fête suivante, notre jeune homme se trouvant, dans l'après-midi, à de pieux exercices qui se font dans l'église du cimetière des Allemands, il vit encore à son côté le boulanger inconnu, qui, l'ayant appelé à part, lui dit : « Vous saurez que déjà
» je vous ai proposé aux Supérieurs de la
» Mission, et que je veux vous présenter à
» eux, et j'espère que vous en serez content. »
Ce fut ainsi que le jeune Allemand fut présenté à M. Baccari, qui était alors Visiteur. A la première vue, ce vénérable vieillard conçut de ce jeune homme les idées les plus avantageuses, mais il n'osa pas l'accepter de suite, le croyant faible de santé. Il voulut auparavant consulter notre Frère infirmier et le médecin; sur leur avis favorable, M. Baccari n'hésita plus à l'accepter comme Postulant dans la Maison, ne doutant pas que ce nouveau Frère ne rendît d'assez utiles services à la Congrégation. L'espoir de M. Baccari ne fut pas trompé, au contraire, il fut grande-

ment surpassé, car notre cher Frère Pecha déploya, comme Postulant et comme novice, tant d'activité d'action, montra tant de sagesse et de conduite, une si grande exactitude dans l'observance des Règles et des pratiques usitées dans la Compagnie, qu'il devint le modèle et l'exemple de tous ses compagnons.

Ayant prononcé ses vœux le 15 octobre 1832, il resta peu de temps à *Monte-Cavallo*, puis il passa à *Monte-Citorio*, d'où il ne partit que dans l'année 1836 pour aller à Florence, où il fut envoyé pour mettre de l'ordre et de l'économie dans les deux ateliers de tailleurs en blanc et en noir. Le Frère Pecha demeura pendant trois ans dans cette Maison, y remplissant parfaitement le but dans lequel il y avait été envoyé, et donnant toujours les exemples les plus beaux de mortification et de l'observance des Règles, soit dans la Maison, soit en Mission où ses Supérieurs le conduisirent.

Dans le courant de l'année 1839, M. Cremisini, alors Supérieur de la Maison de Florence, ayant été nommé par M. le Supérieur-Général, Visiteur de la Province romaine, emmena avec lui le Frère Pecha à notre Mai-

son de *Monte-Citorio*, où il servit de compagnon pendant plusieurs années au Procureur-Provincial, remplissant toutes ses charges avec une ponctualité et une exactitude exemplaires, tout en ne négligeant pas de remplir les autres emplois de Frère, lorsqu'ils étaient en rapport avec ce qui lui était prescrit par l'obéissance.

Pendant ce temps-là, on crut nécessaire de renvoyer le computiste de la Maison qui, tout en touchant des appointements élevés, ne rendait qu'un faible service, et notre bon Frère le remplaça; il réussit merveilleusement dans cette fonction, à la surprise de tous, il devint si expérimenté dans l'étude des archives, qu'il parvint à mettre en ordre et continuer, sous la direction de notre confrère M. Casoni, le livre généalogique des affaires économiques négligées depuis l'époque de la première invasion française.

Peu de temps après, il commença à souffrir de violentes douleurs dans les viscères, qui, malgré les remèdes employés, mirent bientôt sa vie en danger. Alors, pour essayer de rétablir la santé de notre bon Frère, on l'envoya à Tivoli. Il fut reçu dans cette maison de cam-

pagne, avec la plus grande satisfaction, d'autant plus qu'on espérait, qu'après le rétablissement de sa santé, il pourrait aider à débrouiller les affaires embarrassées de cette Maison, comme il l'avait déjà si heureusement fait pour celles de la Maison de Monte-Citorio. Mais au lieu de voir sa santé s'améliorer, le Supérieur eut le chagrin de la voir empirer, et par conséquent il se vit obligé de le ramener lui-même à Rome. C'était le 7 septembre 1844, et après trois mois d'une maladie douloureuse, qui s'était à la fin changée en hydropisie, notre cher Frère mourut en paix le 9 du mois de décembre suivant, à l'âge de trente-huit ans, dont il en avait passé quatorze dans la Congrégation.

Il serait inutile de parler maintenant de sa conduite, de rappeler son habileté dans les emplois qui lui furent confiés, d'autant plus qu'il eut tous ceux qui peuvent être confiés à un Frère, et qu'il les remplit tous avec exactitude et perfection. Il fut tour à tour tailleur, infirmier, sacristain, maître de Maison; le plus souvent même il remplissait plusieurs de ces charges à la fois. On ne dira rien de son habileté à écrire, à

lire, à parler notre langue, de telle manière qu'on ne pouvait le distinguer d'un véritable Italien instruit. Nous ne relèverons pas non plus sa capacité à tenir les livres d'administration, qui était telle qu'il pouvait supporter sans crainte la comparaison du computiste le plus exercé. Nous parlerons seulement de son entière résignation aux volontés de Dieu : cette grande vertu qui est, selon notre saint Fondateur, au-dessus de tout ce qu'il y a de plus saint, et qui est la plus grande perfection. Cette haute vertu, qui en suppose et en comprend beaucoup d'autres, semble être celle qui forme le caractère principal de la vie de notre cher Frère, et qui le rendit estimable au plus haut degré, quoiqu'il ne parut en lui rien d'extraordinaire. Il ne connaissait aucunement ce respect humain qui fait souvent agir avec mauvaise foi; simple et loyal, il se prêtait à tous et à toute chose avec une gaieté et une promptitude admirable; comprimant chacun de ses désirs, il semblait vivre comme un homme dénué de toute volonté, et toujours disposé à accomplir celle de Dieu dans celle d'autrui, et surtout dans celle de ses Supérieurs. Par suite de cela,

les plaintes des Supérieurs, la critique des ordres donnés, les prétextes pour s'en affranchir, étaient des choses inconnues pour le Frère Pecha; et, si quelquefois il se crut en droit d'exprimer quelques observations, il le fit avec tant de modestie, qu'à la plus petite réponse il baissait respectueusement la tête devant la volonté d'autrui.

Voyager de longues heures pendant l'ardeur du soleil, ou au milieu de la boue, et même par la pluie; retarder au-delà de toute coutume l'heure du dîner ou du souper, abréger au besoin son sommeil, veiller à toute heure et en tout temps au besoin de la Maison et remplir les commissions au-dehors, assister en même temps à différents offices, s'occuper exclusivement d'un grand nombre de choses intérieures, ou devoir tout interrompre pour aller en mission, tout lui était indifférent, parce qu'il recevait tout de la main de Dieu; il remplissait tout le monde d'étonnement, non-seulement à la vue de son activité, qui, à elle seule, valait plusieurs Frères, mais aussi à raison de la paix, de la tranquillité et de la bonne volonté avec lesquelles on le voyait toujours agir. Son caractère continuellement

égal faisait que l'on trouvait toujours notre cher Frère dans le même état et les mêmes dispositions.

L'astucieuse hypocrisie pourrait bien peut-être réussir à contrefaire quelque chose de semblable, mais, outre qu'elle n'est pas capable de résister à l'épreuve du temps, les effets de la vertu du Frère Pecha, qui accompagnaient sa résignation et l'égalité de son ame, rendaient un témoignage authentique qu'elle n'était pas seulement apparente, mais inébranlable, incorruptible et solide. En effet, l'humilité qui est la base de notre perfection, fut aussi une des vertus que notre cher Frère pratiqua avec le plus d'édification. Possédant de rares talents, agréable aux Supérieurs, cher aux égaux dans l'intérieur, estimé des externes, on ne le vit jamais cependant donner un signe de vanité et d'orgueil; mais plutôt se regardant comme le dernier de tous, il semblait que les emplois les plus bas lui fussent dus, et, quand il avait le choix, il les choisissait de préférence à toute autre chose. Jamais on n'observa qu'il prît le ton d'un homme instruit. S'il avait à proposer quelque chose d'utile, il ne savait employer que cette expres-

sion : « Si vous croyez que ce fût bien, on pourrait dire ou faire telle chose. » Jamais il ne s'attribuait la gloire d'aucune chose. Lorsque, malgré sa grande humilité, il lui arrivait que des louanges lui fussent adressées, et que des témoignages d'amitié lui fussent donnés par quelques personnages remarquables, il était vraiment beau de voir la modeste rougeur qui couvrait ses joues et qui témoignait de la confusion qu'il éprouvait au-dedans de lui-même. Cela lui arriva quelquefois; car, entr'autres, Mgr le cardinal Mezzofanti se plaisait à parler allemand avec le Frère Pecha. Mais la preuve de la véritable humilité existe dans l'humiliation soufferte, et celle-ci ne lui manqua pas. Ainsi, pour ne mentionner qu'un fait, on lui ôta, tout-à-fait à l'improviste, l'emploi de compagnon du Procureur-Provincial dont il était le bras droit dans l'importance et la grande multitude des affaires de cette charge, et il fut destiné à la lingerie, comme s'il eût été un homme de peu de mérite. A cet ordre imprévu, il ne fit aucune plainte, mais il passa, avec promptitude et avec une abnégation complète de lui-même, à cet humble emploi.

Si notre Frère Pecha sut si bien renoncer à lui-même, cela n'étonnera pas qu'il réussît aussi à se détacher des choses extérieures, puisque l'humilité est la base de l'entier abandon à Dieu. Nous ne parlerons pas ici de son indifférence pour les livres richement reliés, pour les saintes gravures ornées de beaux cadres, ou pour les tabatières élégantes, car ces choses auxquelles quelquefois on s'attache par faiblesse humaine, ne furent jamais connues de notre Frère Pecha. Mais nous ferons remarquer son désintéressement pour l'argent, dont il est bien rare qu'on se détache entièrement sous divers prétextes. « Avez-» vous de l'argent, mon Frère? » lui demandait un jour un Confrère qui l'avait pour compagnon de voyage.—« Non, Monsieur, pas » même un sou, et, pour parler franchement, » je dois vous dire que je m'étais mis de côté » quinze francs d'épargne de mon travail, » pendant que j'étais encore dans le monde; » ils étaient chez le Procureur; mais combien » de fois m'arrivait-il d'être guetté par des » pauvres et de me sentir de la répugnance à » refuser cet argent, moi qui étais entretenu » par la charité! Je me décidai, à la fin, de

» demander au Supérieur la permission d'en
» disposer ; je le donnai tout en aumônes, et il
» me sembla être délivré d'un grand poids,
» et être aussi plus libre de mettre toute ma
» confiance en Dieu. »

Mais si son détachement universel de toutes choses extérieures et intérieures fut comme le fondement de son complet abandon à Dieu, sa piété et son empressement à lui plaire dans l'exercice des actes de la Religion en furent la preuve manifeste. Pour cela il suffira de citer la dévotion avec laquelle on le voyait s'approcher des Sacrements. Lorsqu'il parlait de Dieu, c'était toujours, non-seulement avec une grande justesse d'idées, mais avec un cœur enflammé des plus vifs sentiments d'amour, selon le témoignage qu'en peuvent rendre beaucoup de Frères italiens et allemands, vivants encore, qui lui étaient confiés pendant qu'ils étaient postulants et novices; il les instruisait, avec une sainte onction, des habitudes de sa Congrégation, et les excitait toujours au détachement du monde et au saint amour de Dieu.

Mais ce qui montre plus qu'aucune autre chose son abandon à Dieu, c'est la patience

invincible avec laquelle il a supporté pendant quatre ans les plus cruelles douleurs; si quelquefois l'excès de ses souffrances lui arrachait quelque gémissement, ou quelque contorsion, une petite prière le calmait et le rappelait à son entière résignation. A la dernière extrémité, il fit un entier abandon de sa vie à Dieu avec un détachement absolu, comme peuvent le dire tous ceux qui ont eu le bonheur d'être témoins de sa bienheureuse mort.

Telle fut la vie de notre cher Frère qui pourrait avec raison être mis en comparaison pour la piété et le zèle avec les Frères les plus pieux. On peut même ajouter, sans exagération, qu'il les surpassa tous par son intelligence et son habileté à remplir toute sorte d'offices.

Il me semble que nous devons être reconnaissants et rendre à Dieu les plus vives actions de grâces de nous avoir donné de nos jours tant de beaux exemples de vertu dans un de nos Frères coadjuteurs, et que nous devons le prier avec ferveur de nous apprendre à mettre toute notre joie en lui, à n'aimer que ce qu'il aime, et à ne rien agréer que ce qui lui plaît, comme l'enseignait notre saint Fondateur, et comme le pratiqua si bien notre Frère Pecha.


327.820





PARIS. — IMPRIMERIE D'ADRIEN LE CLERE ET Cie.
RUE CASSETTE, N° 29, PRÈS SAINT-SULPICE.

RELATIONS ABRÉGÉES

DE LA VIE ET DE LA MORT

DES PRÊTRES, CLERCS ET FRÈRES

DE LA

CONGRÉGATION DE LA MISSION.

Nouvelle Série.

TOME Ier. — N° 2



PARIS.

LIBRAIRIE D'ADRIEN LE CLERE ET Cie,

[illegible]

Rue Cassette, 29, près Saint-Sulpice

1847.

NOTICE

SUR LE

FRÈRE CHARLES FREZZO,

Frère-Coadjuteur, mort à Rome, le 5 juin 1845.

La vertu des Elus, nous dit l'Ecriture, se perfectionne dans les infirmités, c'est-à-dire que l'adversité est le creuset où Dieu l'éprouve avec une violence proportionnée à son degré de perfection.

C'est ainsi que Dieu a manifesté à notre Maison de Monte-Citorio à Rome, dans la douloureuse maladie de notre cher Frère Charles Frezzo, une vie, qui, pour avoir été toute cachée, n'en a été que plus précieuse aux yeux du Seigneur, et dont le dernier éclat a dévoilé la beauté.

Charles Frezzo naquit de parents simples et craignant Dieu, le 28 octobre 1825, dans la

ville de Civita-Lavinia, au diocèse d'Albano. Il parut, dès son jeune âge, prévenu des bénédictions du Ciel : la nature le favorisa d'un caractère doux, paisible, porté à la piété, et d'une simplicité naïve, qui en faisait le fond. Rien n'avait altéré la candeur de son ame, quand, à l'âge de dix-sept ans, il fut reçu, comme Frère coadjuteur, dans notre maison de Monte-Citorio.

Employé d'abord à un office fort pénible, il se mit à exercer une pénitence et une mortification extraordinaires, mangeant fort peu et dormant sur la dure. Cependant, un Frère, qui s'en aperçut, l'ayant averti qu'il ne pouvait rien faire sans la permission du Directeur, il sacrifia aussitôt son inclination à l'obéissance. Cette générosité ne fut point en lui l'effet d'un premier élan de ferveur, elle l'accompagna jusqu'à ses derniers moments, et lui fit fournir en quelques années une longue carrière, dans la pratique constante des devoirs et des vertus de sa vocation.

Il fut employé à l'office de sous-cuisinier peu de temps après son entrée, et il y demeura jusqu'à la maladie qui le conduisit à la mort. Ce sera donc dans cet office que nous le ver-

rons pratiquer devant Dieu la perfection des vertus du Missionnaire.

Sa foi se montrait par son recueillement habituel, et surtout devant le très-saint Sacrement, où il passait les moments libres que lui laissait son emploi. Son espérance et sa confiance en Dieu parurent surtout, lorsque, sur le point de faire les vœux, atteint de sa dernière maladie, il pria tant Notre-Seigneur et sa sainte Mère qu'il en obtint que les médecins ne reconnussent pas son mal. Peut-on douter que son amour pour Dieu ne fût extraordinaire, si on considère qu'il priait du matin au soir, soit à son office, soit au pied de l'autel, où il ressentait quelquefois les ardeurs que Dieu envoie à ses Saints? Notre-Seigneur aime à s'entretenir avec les ames simples. Et il n'est peut-être pas hors de propos de remarquer que, avant son entrée dans la Compagnie, dans une maladie qui le conduisit presque aux portes de la mort, notre cher Frère consola sa mère en l'assurant qu'il ne mourrait pas encore et qu'il serait religieux : preuve que dès lors il recevait des faveurs spéciales.

Il possédait à un degré peu ordinaire les vertus de notre état. Sa simplicité était bien

celle de la colombe; jamais il n'agissait pour acquérir l'estime des créatures, mais pour accomplir la volonté de Dieu : nulle considération ne pouvait le détourner de la ponctualité à la Règle. Il ne dissimulait point à ses frères leurs défauts, trouvant toujours moyen de les leur représenter avec une délicatesse qui charmait. Il sut cacher ses vertus par une humilité profonde, à laquelle il joignait l'exercice continuel de la mortification. Souvent il demandait à M. le Directeur des pénitences particulières. Quand on lui faisait quelque correction, il ne disait jamais un mot pour sa défense, lors même qu'il était innocent, comme on s'en apercevait ensuite. Si sa simplicité naturelle provoquait le rire de ses Frères, il riait gaîment avec eux. Il les respectait tous sans exception, toujours prêt à obéir même aux plus jeunes en vocation. Sa douceur et sa condescendance charmaient tout le monde, et son zèle paraissait en toute occasion, soit pour avertir ses Frères, soit lorsqu'il était appelé au parloir, où il trouvait toujours le moyen de ne parler que de Dieu, de la sainte Vierge et de la fuite du monde. Il avait en Marie une dévotion et une confiance

toute filiale, aimant à la prier, confiant entre ses mains tous ses intérêts, et en parlant avec l'onction d'un tendre amour.

On peut juger de la perfection de son obéissance à l'égard de ses Supérieurs par son entière condescendance aux désirs légitimes du dernier de ses Frères, et nous en verrons encore des preuves, comme de toutes les autres vertus, dans le cours de sa maladie.

Au milieu de cette vie humble, simple, mortifiée, il sut préserver sa candeur et sa chasteté, vertu qui est, comme on a dit justement, une belle fleur qu'il faut entourer d'épines. Etabli dans une sainte indifférence et une entière conformité à la volonté de Dieu, il n'a jamais rien demandé, ni rien refusé. Le feu de la cuisine lui causait de vives douleurs et altérait sa santé; cependant il demeura toujours dans cet emploi, au milieu de ses souffrances continuelles, sans solliciter son changement; et même lorsque les médecins lui conseillèrent de le quitter, il manifesta à son Directeur, qu'il était prêt à le reprendre si c'était la volonté de Dieu.

Cependant, au milieu de ces exercices de vertu, approchait pour notre cher Frère le

temps des saints vœux. On sent assez combien son cœur dut soupirer après cette consécration définitive à son bien-aimé. Il l'appelait de tous ses désirs, et ses prières en sollicitaient sans cesse la grâce auprès de la sainte Vierge et de saint Vincent.

Mais alors, contrairement à l'usage ordinaire, le Supérieur de Monte-Citorio, par considération pour sa vertu, l'emmena avec lui dans la Mission d'Amelia. Ce fut-là que se montra et commença à se développer le germe du mal qui le conduisit au tombeau. De retour de la Mission, il dissimula quelque temps les douleurs qu'il souffrait au pied droit; mais enfin il fallut le faire visiter. Le chirurgien déclara que ce n'était qu'une simple fluxion du *tibia :* il lui donna tous les soins de l'art; on crut à une guérison parfaite, et le Frère Frezzo reprit son office. Ce *mieux* ne fut que momentané, et bientôt le mal reprit son intensité. Le Frère Frezzo entra alors dans de vives appréhensions, l'époque des vœux étant proche. Il mit ses intérêts entre les mains de ses protecteurs au ciel, et il en obtint la faveur tant désirée. Les médecins, appelés par le Visiteur pour l'examiner, déclarèrent que

la maladie n'était pas dangereuse, et qu'on pouvait l'admettre aux saints vœux... et cependant, un mois après, le mal était sans remède.

A cette nouvelle, notre fervent Novice, comblé de joie, ne songea plus qu'à se bien préparer à cette grande action, qu'il accomplit le 19 mars, fête de saint Joseph, patron des Novices. On pouvait juger du bonheur qu'il ressentait en ce moment par la joie et la reconnaissance qu'il montra ensuite, en parlant de la faveur que Dieu lui avait faite de l'admettre dans la petite Compagnie, et il redonbla ses actions de grâce, lorsque vers la fin d'avril, la douleur et l'enflure augmentèrent d'une manière si prodigieuse, que les médecins déclarèrent aussitôt l'opération indispensable.

Ce fut à ce moment que Dieu fit éclater le trésor de ses vertus. Cloué sur son lit de douleur, il y demeura plus d'un mois, toujours dans la même posture, sans pouvoir faire un mouvement qui ne lui causât d'atroces douleurs. Le seul soulagement qu'il eût encore était un simple mouvement des yeux. Mais quel beau modèle de patience! son vi-

sage respirait toujours la joie et le contentement. Tout le monde dans la Maison, Prêtres, étudiants, Frères, voulaient venir s'édifier à son chevet, et ils en remportaient une douce joie : l'empressement était si grand qu'on fut bien des fois obligé de prier les visiteurs de se retirer pour ne pas fatiguer le malade. Si quelquefois il élevait la voix, c'était pour implorer le secours du Ciel, ou pour se recommander aux prières de ceux qui le venaient voir : il demandait aux Prêtres leur bénédiction.

Il montra bien dans le cours de sa maladie, quel attachement il avait pour les Règles. Non content de remplir tous ses exercices de piété accoutumés, il y ajoutait des neuvaines. Chaque jour il faisait l'Oraison, entendait la sainte Messe de sa chambre, y faisait la visite au saint Sacrement, la lecture spirituelle, récitait le chapelet et s'exerçait à d'autres pratiques de dévotion et à des neuvaines à la sainte Vierge et à notre vénérable Martyr; il faisait aussi souvent la sainte Communion; en sorte qu'il était, comme en pleine santé, continuellement uni à Notre-Seigneur. Il prenait tout ce qu'on lui présentait, nourri-

ture ou médecines sans jamais témoigner de répugnance. Plusieurs fois il poussait son amour pour la mortification jusqu'à demander, malgré son état de souffrance, quelque pénitence à son Directeur en expiation de ses péchés. Cependant Dieu lui envoya encore une nouvelle épreuve en permettant que parfois il fût pris d'un grand désir de recouvrer la santé; mais alors il suffisait de lui rappeler la volonté de Dieu, et aussitôt son visage reprenait toute sa sérénité. Comme on lui demandait s'il n'avait aucune crainte de la mort et si rien ne le troublait, il répondit avec sa simplicité accoutumée que rien ne l'inquiétait et qu'il mourrait content, surtout après la grâce que Dieu lui avait accordée de faire les saints vœux. « J'espère, ajoutait-il, que, par la bonté de Dieu et l'intercession de la sainte Vierge, j'irai droit au ciel sans passer par les flammes du purgatoire. » Et on pouvait bien en effet juger de la paix entière de son ame par la constante sérénité de son visage, et par une si douce amabilité qu'à la première vue on ne pouvait croire qu'il fût en proie à de si cruelles souffrances.

Comme il inspirait la joie à tous ceux qui

venaient le visiter, un jour son Directeur lui dit, pour plaisanter, de se lever et de venir avec lui faire une petite promenade au jardin. A peine le pauvre malade pouvait-il se mouvoir; cependant il se leva à demi sur son lit, mais accablé aussitôt par la violence de la douleur, il se laissa retomber en disant : « Oh ! si j'avais eu un peu plus de foi, je serais guéri. » Telle était à son lit de mort son aveugle obéissance et sa profonde humilité.

Cependant le moment fatal approchait. On lui administra les sacrements qu'il reçut avec amour, et après lesquels il attendit paisiblement sa dernière heure. L'habitude de prier qu'il avait contractée depuis son enfance ne se démentit pas tant qu'il eut un souffle de vie. Enfin le matin du 5 juin, après une nuit passée dans de cruelles douleurs qui épuisèrent le reste de ses forces, et dans une prière continuelle, on l'entendit, vers quatre heures et un quart, réciter d'une voix presque éteinte l'*Ave Maria* et le *Gloria Patri*, etc. et puis il ajouta : *C'est assez*. Il reçut à ce moment la dernière absolution, et, sans faire aucun mouvement, il s'endormit d'une manière si suave qu'aucun de ceux qui étaient présents

ne s'en aperçut : on ne peut douter que ce ne soit du sommeil des justes.

Sa mort ne laissa dans la Communauté aucune impression de tristesse ou de douleur : sur tous les visages on ne lisait qu'une douce joie. On le croyait au ciel, et chacun était heureux de son bonheur.

Telle fut la belle vie et la précieuse mort du Frère Charles Frezzo de si heureuse mémoire.

Puisse-t-il maintenant, au ciel, par ses mérites et ses prières, nous obtenir la grâce d'imiter ses vertus dans cette vallée de larmes, et de parvenir avec lui au séjour de la félicité éternelle!

NOTICE

SUR

Mgr RAMEAUX,

Vicaire Apostolique du Tché-Kiang et du Kiang-Si, mort à Macao (Chine), le 14 juillet 1845.

Mgr François-Alexis Rameaux, qui a été enlevé d'une manière si subite et si déplorable à la Compagnie, et aux Missions de Chine dont il était le plus ferme soutien, était né dans le diocèse de Saint-Claude, le 24 mars 1802. A peine âgé de onze ans, il eut la douleur de perdre ses parents, un de ses oncles le fit étudier dans un collége. Après avoir terminé ses humanités, il songea à faire choix d'un état de vie. Quelque temps il pencha pour l'art militaire, pour lequel il se sentait du goût, et où deux de ses frères s'étaient déjà distingués. Cette inclination annonçait ce caractère ferme, généreux et décidé, qui

devait en faire plus tard un vaillant soldat de Jésus-Christ : car c'était dans sa sainte milice que Dieu l'appelait, et il obéit à sa voix.

M. Rameaux entra au Séminaire de Besançon, où il fit avec succès ses études théologiques. Après les avoir terminées, il demanda à entrer dans la Congrégation, où il eut le bonheur d'être admis le 20 juillet 1824. Il fit son noviciat avec une grande édification, et se fit remarquer par un zèle constant pour l'observation de nos saintes Règles. Ses Supérieurs ne tardèrent pas à reconnaître en lui le talent dont Dieu l'avait doué ; et pour le rendre plus tôt utile à la Compagnie, ils ne tardèrent pas à l'envoyer, quoiqu'il ne fût encore que diacre, au séminaire de Montauban. Malgré sa jeunesse, il s'acquitta de l'emploi qui lui fut confié de manière à se concilier l'estime et l'affection de ses élèves. C'est à Montauban que M. Rameaux fut promu au sacerdoce.

Peu de temps après, de graves difficultés ayant obligé nos Confrères d'abandonner la direction du Séminaire de Montauban, M. Rameaux fut associé à la Compagnie des Missionnaires qui évangélisaient alors la Picardie. Il travailla à cette œuvre principale de

la Congrégation avec tout le zèle d'un enfant de saint Vincent.

Au bout de quelque temps, la Congrégation s'étant chargée du collége de la ville de Roye, en Picardie, M. Rameaux en fut nommé Supérieur. Dans ce nouveau poste, notre cher Confrère eut l'occasion de manifester le zèle qui l'animait. Les occupations de sa charge, quoique très-multipliées, ne l'empêchèrent pas de se livrer à l'exercice du saint ministère. Pendant tout le temps qu'il resta à la tête du collége, il rendit de grands services à la paroisse de Roye, et même à plusieurs autres paroisses des environs, où il allait fréquemment annoncer la parole de Dieu.

Ces diverses fonctions n'étaient que le prélude de son apostolat. La divine Providence voulait le préparer par là à la mission bien autrement importante, qu'elle lui réservait dans les secrets de sa bonté infinie. Un théâtre plus vaste allait être ouvert au zèle sans borne de notre cher Confrère. Son cœur, noble et généreux, avait toujours soupiré après les missions étrangères; plusieurs fois il avait sollicité le bonheur d'aller annoncer le nom de Dieu à tant de pauvres ames qui crou-

pissaient dans l'ignorance et l'oubli de leurs destinées, si belles et si glorieuses, depuis qu'un Dieu est mort pour elles sur la croix. Aussi, quand la volonté de Dieu se fut manifestée par la voix de ses Supérieurs, il appelait de tous ses vœux le moment où il lui serait donné de quitter la France pour voler au secours de M. Torrette, qui se trouvait alors seul Missionnaire français à Macao. Il s'embarqua à Bordeaux, en 1831, avec notre très-honoré Confrère, aujourd'hui Mgr Laribe; ils arrivèrent, après une heureuse traversée, à Macao, où M. Torrette les reçut avec les sentiments de la joie la plus vive et de l'affection la plus sincère. M. Rameaux s'occupa sérieusement de l'étude de la langue chinoise; à peine six mois s'étaient-ils écoulés depuis son arrivée, qu'il dut partir pour l'intérieur du céleste Empire, et aller déployer son zèle au milieu des habitants du Hou-Pé, qui étaient alors dans une grande détresse. De nombreux combats l'y attendaient, et bientôt il montra que son cœur était celui d'un vrai Missionnaire.

Il fut reçu, il est vrai, par les Chrétiens de cette province comme un Ange descendu du ciel; mais il n'en fut pas ainsi de la part de

quatre à cinq prêtres chinois qui avaient alors le soin de cette Mission. Apprenant l'arrivée du nouveau Missionnaire, ils pensèrent qu'ils allaient avoir en lui un maître; et ils en avaient d'autant plus de besoin qu'ils éprouvaient plus de peine de son arrivée. Il leur était bien nécessaire d'avoir sous les yeux les exemples de ferveur, de régularité, de zèle et de toutes les vertus apostoliques que venait leur donner M. Rameaux ; enfin, ils furent pour le nouveau Supérieur les premières épines qu'il rencontra en arrivant dans le lieu de sa Mission. Nous pouvons nous figurer la pénible position de ce Missionnaire : seul, étranger, dans un pays dont les mœurs et les usages sont si opposés aux nôtres, sans secours, n'ayant personne pour lui servir d'interprète et de premier maître dans la langue du pays; car il faut bien remarquer qu'arrivé dans l'intérieur de la Chine on trouve que ce que l'on a appris à Macao est bien peu de chose. Cependant, par son travail et par sa patience, et surtout par le secours de Dieu, trois mois seulement après son arrivée, M. Rameaux commença à confesser et à remplir les fonctions du saint ministère.

Une seconde épreuve l'attendait encore à

son arrivée au Hou-Pé, épreuve bien rude pour son cœur tendre et compatissant. Une grande famine désola cette province dans les premiers temps de son ministère, et elle dura pendant trois ans; des espèces de sauterelles avaient dévoré les espérances de la moisson et tout ce qui servait à la sustentation d'un peuple déjà très-pauvre. Notre Missionnaire ne se sentait pas le courage de prendre quelque nourriture, lorsqu'il se voyait entouré de gens mourant de faim ; et cependant il ne laissait pas de se livrer aux plus rudes fatigues, étant obligé de courir d'un lieu à un autre pour porter les secours de la religion aux nombreuses victimes du fléau destructeur. Ce qui rendait ce ministère encore plus pénible, c'est que plusieurs de ces infortunés étaient attaqués de la dyssenterie. Notre cher Confrère se sentait le cœur percé de douleur à la vue de tant de misères auxquelles il ne pouvait remédier; les scènes les plus déchirantes se passaient à tout instant sous ses yeux. Un jour un Chrétien vient se présenter à M. Rameaux en implorant son secours, aussitôt le généreux Missionnaire lui offre de partager avec lui les quelques sapèques qui lui restent; cet homme les refuse

en disant au prêtre : « Je n'ai que faire de nourriture, il y a trop long-temps que je n'ai pas mangé ; j'ai le gosier desséché, il m'est impossible de faire passer quelques grains de riz dans mon estomac, je demande seulement au Père le bienfait de l'Extrême-Onction. » Il est impossible de décrire avec quel serrement de cœur M. Rameaux lui accorda cette grâce, après laquelle ce pauvre malheureux s'en alla mourir content. Enfin, pour avoir une idée des peines et des souffrances de toutes sortes que M. Rameaux eut à supporter pendant les six à sept ans qu'il fit mission dans le Hou-Pé, il faut savoir que tout se réunissait pour éprouver son courage et sa patience : pusillanimité de la part des Chrétiens dans la crainte continuelle des persécutions, trahison et tracasseries de la part de quelques faux frères, dangers dans les voyages, toujours dans la crainte d'être reconnu pour Européen. Un jour M. Rameaux voyageait dans une barque, où un passager fumeur d'opium vint à mourir ; cette circonstance attira beaucoup de monde dans cette barque. Un individu de la foule reconnut notre Confrère pour européen, et déclara qu'il lui fallait 1,000 piastres

pour ne pas le dénoncer au Mandarin ; dans cette perplexité ; M. Rameaux n'eut point d'autre moyen que de s'abandonner à la Providence ; elle vint en effet à son secours, et ceux qui naturellement devaient se montrer ses plus grands ennemis, se déclarèrent ses protecteurs, sans qu'on sache quel pouvait être leur motif. Deux Mandarins de Pékin faisaient route dans cette même barque ; ils déclarèrent au dénonciateur qu'ils répondaient de cet homme, et dans toute la suite du voyage ils s'appliquèrent à le traiter de la manière la plus affable. Une autre fois, notre Confrère faisait mission sur des barques à de pauvres pêcheurs qui n'avaient point d'autre demeure ; après avoir confessé, il se mit à réciter son bréviaire, lorsque tout à coup un païen entre dans la barque, et voit le prêtre le livre à la main. Aussitôt il comprit ce que c'était, fit des menaces, et partit sans retard comme pour se rendre à la demeure des satellites ; voilà tous les Chrétiens saisis de crainte et ne doutant nullement que les satellites du Mandarin n'arrivassent bientôt pour s'emparer de la personne du Missionnaire. Ce qui était encore plus pénible dans

cette circonstance, c'est qu'il n'y avait aucun moyen de fuir, vu le mauvais temps et le vent contraire; il fallut attendre le secours de la Providence, qui se chargea encore une fois de dissiper les alarmes, car on ne vit venir ni les satellites ni le païen. Dans une autre circonstance, M. Rameaux voyageait à pied accompagné de deux hommes; il faisait mauvais temps et nos voyageurs étaient tout mouillés, cependant la nuit approchant, il fallut penser à chercher un asile pour se refaire des fatigues de la journée. Cet asile n'était pas facile à trouver; ils arrivent à un petit endroit sans auberge et demandent à une porte l'hospitalité; une femme de cette maison leur lança pour toute réponse une nuée de sottises, les traitant de voleurs qui ne cherchaient qu'à nuire aux gens; il fallut donc passer outre, la nécessité urgente leur fit frapper à une autre porte, là on ne les traita pas aussi mal, mais ce ne fut pas sans une grande défiance qu'on leur donna pour passer la nuit une espèce de grange, dans laquelle ils eurent pour lit la terre à peu près nue; et pour surcroît de peine, les eaux étant grandes, à cause de la grande quantité de pluie

qui était tombée, elles firent irruption jusque dans le gîte de nos voyageurs et vinrent inonder leur lit. Nous passons sous silence mille autres anecdotes semblables, qui prouvent combien notre Confrère a eu à souffrir pendant tout le temps qu'il a travaillé dans cette province, et combien grands sont les mérites qu'il y a acquis par sa patience et son courage, qui ne se sont jamais démentis.

Au milieu de ces épreuves le Seigneur avait ménagé à M. Rameaux une bien douce consolation, celle de se voir aidé par de nouveaux Confrères arrivés de France à diverses époques. En 1839, il y avait dans le Hou-Pé plusieurs bons Missionnaires, lorsque le Seigneur sembla fixer son attention sur deux d'entre eux par lesquels il voulait être glorifié et sur lesquels il avait de grands desseins, c'étaient M. Perboyre et M. Rameaux. Celui-ci reçut en un même moment et la nouvelle de la prise de notre cher martyr et celle de sa nomination à l'épiscopat pour administrer les deux provinces du Kiang-Si et du Tche-Kiang, sous le titre de Vicaire apostolique : ces deux nouvelles causèrent à notre Missionnaire une double douleur; la dignité

épiscopale ne flattait nullement son ambition, il l'aurait refusée, si les circonstances et la volonté trop manifeste de Dieu ne l'eussent mis dans l'impossibilité de le faire. D'un autre côté il se plaignait de n'avoir pas le bonheur de M. Perboyre, disant que si Dieu voulait une victime il désirait de tout son cœur être choisi. Mais, s'il n'eut pas ce bonheur, il eut au moins la gloire d'être désigné nommément à la rage des persécuteurs par son zèle et ses travaux.

A l'époque où M. Perboyre fut arrêté, Mgr Rameaux se trouvait au Ho-Nan, où il était allé au secours de son Confrère. Mais Dieu voulait pour le moment couronner l'un de la palme du martyre, et envoyer l'autre, la mitre en tête, paître son troupeau dans le Kiang-Si, et accroître ses mérites d'une autre manière. Il se hâta de se rendre dans cette province à la manière d'un fugitif, en supportant mille incommodités ; privé de presque tout asile et sans cesse poursuivi par les satellites, il fut assez heureux pour échapper à toutes les perquisitions. Peu de temps après, Mgr Rameaux se rendit au Fo-Kien pour recevoir la consécration épiscopale de

la main du Vicaire apostolique de cette province.

Ce vénérable prélat, qui est mort il n'y a que quelques années, était le doyen de tous les Evêques du monde. Son zèle incomparable et ses travaux apostoliques, unis à la plus aimable douceur, rendaient doublement vénérables sa vieillesse et ses cheveux blancs. On ne pouvait l'approcher sans se sentir tout à coup pénétré pour sa personne d'une vénération profonde et d'une respectueuse affection. Tous nos Confrères qui ont eu occasion de passer par le Fo-Kien en pénétrant dans l'intérieur de la Chine, parlent de Mgr Carpena dans les termes de la plus haute estime et de la plus vive reconnaissance pour la bonté et l'affabilité avec laquelle il les avait reçus à leur passage. Mgr Rameaux saisit avec empressement l'occasion de son sacre pour renouer plus étroitement encore les liens d'estime, d'affection et de reconnaissance qui l'unissaient déjà depuis long-temps à Mgr Carpena.

De retour dans son Vicariat, le nouvel Évêque n'oublia pas que le premier devoir d'un bon Pasteur, c'est de connaître ses ouailles et

de se faire connaître à elles. Aussi son premier soin fut-il de faire la visite générale de toutes les Chrétientés des deux provinces qui étaient confiées à sa sollicitude pastorale. Pour donner une faible idée du zèle qu'il déploya et du bien immense qu'il opéra durant le cours de cette visite, il faudrait citer en entier la lettre admirable écrite par lui-même en 1842, dans laquelle il rend compte de tout ce qu'il a fait. Son principal but, dans cette visite, était, comme il le dit lui-même dans sa lettre, de connaître à fond tous les Missionnaires ainsi que la manière de faire d'un chacun dans son district, et de voir par lui-même les abus et les besoins des différentes Chrétientés. Aussi sa visite fut-elle une mission perpétuelle. Partout on voit Mgr Rameaux encourager le zèle du Missionnaire, travailler avec lui à distribuer le pain de la parole et à administrer les sacrements, réveiller la tiédeur des Chrétiens indifférents, remédier aux abus, et employer les moyens les plus propres à faire refleurir la ferveur.

Parmi ces divers moyens, il en est un surtout que notre Vicaire apostolique recom-

mandait avec une grande prédilection. Convaincu que l'instruction, et surtout l'instruction de la jeunesse, est le moyen le plus efficace pour travailler à la régénération d'un peuple et à l'avancement du royaume de Dieu dans les ames, il établit un grand nombre d'écoles tant de garçons que de filles; et son but était de les augmenter encore à mesure que la Providence lui en fournirait les moyens, si la mort n'était venue mettre un terme à tous les bons desseins de ce cœur si plein de zèle pour la gloire de Dieu.

C'est pendant le cours de ces visites que Mgr Rameaux fut, par deux fois différentes, obligé d'interrompre ses courses apostoliques pour se dérober aux poursuites dirigées nommément contre lui. Voici comme il en parle lui-même dans la lettre citée plus haut :

« Je me proposais de faire mission dans ce » district (Lin-Kiang-Fou); mais un petit » contre-temps vint me forcer à chercher ail- » leurs un asile. J'avais commencé à faire » faire la retraite à mes deux Prêtres; nous » étions au quatrième jour, lorsque nous » crûmes ressentir un contrecoup de la per- » sécution du Hou-Kouang. Le nom de *Mou-*

» *Tao-Yuen* (1) est certainement célèbre
» dans cet Empire céleste. On m'apporte la
» copie de l'édit qui me recommande à la vi-
» gilance des Mandarins sous ce fameux nom
» qui a fait trembler le Fils du Ciel (2) et mis
» en mouvement les Mandarins de toutes les
» provinces. L'alarme se répand parmi nos
» Chrétiens : vite il faut se séparer et aller
» chercher ailleurs une retraite. On me con-
» duisit dans un district voisin, Chouy-Tcheo-
» Fou, à une journée de là. Je fus reçu dans
» un village de cinquante et quelques familles
» toutes chrétiennes, mais qui formaient une
» Mission on ne peut plus froide. En atten-
» dant que l'orage éclatât ou se dissipât, je
» ne crus pas pouvoir mieux utiliser les mo-
» ments de loisir que me laissait ma retraite,
» qu'en travaillant à ramener à la vie ces
» pauvres gens qui paraissaient près d'expi-
» rer..... J'eus la consolation de voir ces
» Chrétiens autrefois si froids et si indiffé-

(1) C'était le nom chinois de Mgr Rameaux. (*Note du Réd.*)

(2) Titre que les Chinois donnent à leur empereur. (*Id.*)

» rents, se ranimer et rentrer dans le devoir.
» L'école que j'y établis a produit son fruit;
» et je puis dire qu'actuellement c'est une de
» nos plus belles Chrétientés.........

» Enfin l'orage étant dissipé, ou paraissant
» un peu calmé, je continuai ma visite, et me
» rendis à la ville capitale Nan-Tchang-Fou,
» où je trouvai M. Pé, Prêtre chinois. Nous
» commençâmes la mission; mais à peine tou-
» chions-nous à la fin des exercices, qu'une
» nouvelle alarme vint nous forcer à nous sé-
» parer une seconde fois. Le Mandarin savait
» que *Mou-Tao-Yuen*, ayant changé son nom
» en celui de *Tchang*, s'était réfugié du Hou-
» Pé au Kiang-Si dans telle et telle ville, et
» qu'il continuait à y prêcher sa religion, etc...
» La chose était si claire, qu'il n'y avait pas
» à différer, il fallait au plus tôt prendre des
» précautions et s'éloigner du grand Manda-
» rin, à la porte duquel nous nous trouvions
» alors. Je regagnai mon ancienne retraite,
» où je fus reçu, quoiqu'après deux mois seu-
» lement d'absence, avec un empressement
» et des démonstrations de joie que je n'ai
» vues nulle part ailleurs, et qui me prou-
» vaient assez la reconnaissance de ces pau-

» vres gens et leurs bonnes dispositions à » mettre à profit les soins que je leur avais » donnés. »

En 1843, Monseigneur fit un voyage jusqu'à l'île de Tchou-Chan qui se trouve sous sa juridiction; ses manières affables et pleines d'urbanité le firent estimer et rechercher bientôt par les officiers anglais qui occupaient cette île. Il portait son costume chinois; les habitants ne pouvaient revenir de leur étonnement en voyant un officier de premier grade parmi les Anglais, présenter dans la rue sa main à un homme chinois (ou qu'ils croyaient Chinois) et agir à son égard avec toutes les prévenances que la bonne urbanité peut suggérer. Il fut reçu par le commandant anglais qui donna ordre de le traiter en grand personnage : on lui prépara donc un logement dans une pagode d'où l'on avait chassé les Ho-Chang (1) et les Pou-Ssa (2), on lui disposa un bon lit à la manière européenne. Et comme Monseigneur trouvait sans

(1) Ce sont des espèces de prêtres attachés au service des pagodes.

(2) Idoles très-répandues en Chine.

doute que ce lit était trop doux pour lui, le commandant eut la curiosité de lui demander comment était constitué son lit dans l'intérieur de la Chine; il apprit bientôt qu'il consistait en une simple natte ou mince couverture étendue sur des planches avec une autre couverture pour s'envelopper le corps. Le gouverneur ne pouvait revenir de son étonnement : Est-ce donc là, dit-il, le lit d'un Évêque? Ah! nos ministres n'en sont pas là! de sorte que ce premier officier crut à la vérité du dévouement du Prêtre et de l'Évêque catholique; il ne cessait de lancer mille imprécations contre les ministres de sa secte.

Monseigneur étant venu à *Ting-Haï* pour remplir ses devoirs de pasteur, voulut aussi parcourir les îles environnantes, où le pauvre peuple n'a jamais entendu parler du vrai Dieu; il n'avait d'autre intention pour le moment que de sonder le terrain; il conçut dès lors le dessein de revenir dans ces îles pour y prêcher Jésus-Christ avec tout le zèle dont il était animé dans les premiers temps de son ministère apostolique, sans se laisser effrayer par l'idée qu'en changeant de pays il faut changer de langage, et sans redouter le tra-

vail auquel il devrait se livrer pour apprendre la manière de parler des nouveaux peuples à évangéliser. Il aurait vraisemblablement exécuté son dessein, si la mort ne l'avait pas prévenu. De là vient sa première pensée à demander au souverain Pontife la division des deux provinces confiées à ses soins, afin d'en partager le fardeau avec son cher Co-Adjuteur Mgr Laribe. De retour de Ting-Haï, Monseigneur visita plusieurs endroits de son Vicariat, où il fit quelques missions qui consolèrent son cœur d'Évêque et de père.

Sur ces entrefaites Monseigneur apprit que la France avait envoyé en Chine un ambassadeur pour traiter les affaires du Gouvernement, et l'on entendait dire que les Français n'oublieraient pas les intérêts de la Religion auprès de l'Empereur. C'était avec une sainte impatience que Monseigneur attendait des nouvelles de l'issue des négociations; il fut enfin informé que la France et la Chine avaient fait un traité de commerce, mais que les intérêts de la Religion n'entraient pour rien dans ces conventions. Il en conçut une cuisante peine, mais elle n'abattit pas son courage. « On ne veut pas, écrivit-il, nous don-

ner la liberté de prêcher la Religion; hé bien, nous la prendrons, et nous n'en aurons que plus de mérite. »

Cette même année, 1845, Monseigneur étant appelé de nouveau au Tche-Kiang par ses confrères pour des affaires importantes, il pensa de suite à sacrer son *cher* Co-Adjuteur, c'était ainsi qu'il se plaisait à désigner M. Laribe. Ce Confrère se trouvait alors dans une Chrétienté fort éloignée, occupé à y faire Mission; c'est là qu'il reçut la lettre de Mgr Rameaux. Au premier ordre de son Vicaire apostolique, M. Laribe partit sans délai, malgré toute la répugnance que son humilité lui faisait éprouver à se laisser consacrer. C'est avec la plus grande joie que Mgr Rameaux conféra la consécration épiscopale à son cher Confrère. Depuis long-temps il soupirait après le jour où il lui serait donné de le faire; c'était une des choses qu'il désirait le plus pouvoir exécuter avant de mourir. Quelque temps avant d'apprendre que M. Laribe était désigné pour son Co-Adjuteur, il disait que s'il avait à faire ce choix, il n'en trouverait pas de plus digne et de plus capable que cet excellent Missionnaire.

Nos deux Évêques étaient encore dans toute la joie de la belle cérémonie qui venait de donner au Kiang-Si un nouveau Pasteur, lorsque arriva un jeune Confrère de Macao, M. Tchieou, apportant la nouvelle de la liberté de la Religion dans tout l'Empire. Une supplique avait été présentée à l'empereur, et Tao-Kouang avait approuvé et signé la supplique; la joie était à son comble, NN. SS. rendirent des actions de grâces à Dieu de la manière la plus solennelle possible, et célébrèrent avec les Chrétiens de l'endroit où ils se trouvaient la fête de la liberté de la Religion, avec les sentiments de la plus vive reconnaissance. Mais, au milieu de cette espèce d'ivresse de joie et d'espérance, le lendemain même de ce beau jour, arrive la nouvelle que huit adorateurs du vrai Dieu d'une Chrétienté voisine viennent d'être saisis et conduits à la capitale de la province comme des scélérats. La consternation a bientôt fait place à la joie, et l'on ne sait que penser d'une telle contradiction. Dans le Hou-Pé, des individus de la secte des Pé-Lien-Kiao (secte de rebelles), avaient massacré deux Mandarins, l'un préfet d'une ville et l'autre gouverneur

militaire, et le bruit courait que les coupables s'étaient réfugiés dans le Kiang-Si. C'est pour cette raison que les satellites chargeaient de fer, indifféremment les hommes des différentes sectes, et même les Chrétiens ; et tout cela pour extorquer de l'argent. Telle fut la cause de la prise de ces huit Chrétiens. Mgr Rameaux, ainsi que tous ses Confrères, éprouvaient de vifs sentiments d'indignation. « Après nous être concertés, écrivait Mgr Rameaux à un de ses Confrères, nous avons résolu de faire un coup, nous l'avons fait, et l'on s'en souviendra. » En effet, il partit sur-le-champ pour la capitale de la province avec deux de ses Confrères. L'un d'eux M. Tchieou, muni des pièces authentiques concernant la liberté de la religion, alla se présenter devant le grand Mandarin pour lui demander raison de la violation de la nouvelle loi. Une démarche si extraordinaire mit toute la ville en mouvement ; le Mandarin et trois autres qu'il avait appelés auprès de sa personne passèrent une belle nuit blanche à se consulter, et le lendemain matin on mit nos Chrétiens en liberté avec armes et bagages, c'est-à-dire avec tous les objets de religion qui leur avaient été

enlevés. Les Mandarins montrèrent, dans cette circonstance, leurs mauvaises dispositions à l'égard de la religion; car ils semblaient prendre à cœur de ne point publier le nouvel édit de l'empereur. Voyant cette mauvaise volonté de leur part, Mgr Rameaux, qui avait l'intention de se rendre au Tche-Kiang, changea son itinéraire, et résolut d'aller trouver l'envoyé du gouvernement français pour lui exposer le véritable état de la religion en Chine, et le presser d'obtenir la publication d'un édit qui, demeurant inconnu au peuple, ne délivrerait pas les Chrétiens des vexations auxquelles ils se voyaient tous les jours exposés. Monseigneur se rendit donc à Macao, où il arriva le 24 juin de cette année. Tout le monde se promettait les plus heureux résultats des services qu'il pouvait rendre dans cette circonstance. Monseigneur savait très-bien manier la langue chinoise, il pouvait conférer également et avec les autorités chinoises et avec l'envoyé du roi des Français. Il avait acquis par sa longue expérience une connaissance approfondie des mœurs et du caractère des Chinois; il était parfaitement au courant de la tactique,

des ruses, du cérémonial de tous ces Mandarins éminemment fourbes et orgueilleux. Outre cela, Mgr Rameaux venait apporter un fait qui était une infraction notoire de la faveur que l'empereur venait d'accorder à la religion, sur la demande de l'envoyé français. Que n'avions-nous pas à espérer de la présence du Prélat à Macao ! Il y avait une vingtaine de jours qu'il se trouvait dans cette ville, lorsqu'on vit enfin mouiller en rade le bâtiment qui portait M. de Lagrenée, revenant d'une excursion dans les îles voisines. Tout était prêt, le moment de l'entrevue était fixé, tous les cœurs se livraient aux plus flatteuses espérances; et cependant ce jour tant désiré devait être pour nos Missions de Chine un jour de deuil et de larmes bien amères ! Dieu, dans les desseins impénétrables de sa sagesse, avait marqué là la fin de la belle carrière de notre vénéré Confrère. Monseigneur avait témoigné le désir de prendre un bain de mer pour fortifier sa santé; le médecin le lui avait permis.

C'était le 14 juillet. Sur les neuf heures du soir, après la prière, par un beau clair de lune et une température superbe, Monseigneur pria M. Guillet de l'accompagner jus-

qu'à la mer, qui baigne les murs du jardin de notre maison de Macao, dans le dessein d'y prendre un bain. Ils s'y rendirent avec le Frère Vautrin et sept à huit courriers. Tout étant prêt, Monseigneur se mit à l'eau, où il avait été précédé par notre cher Frère qui sait suffisamment nager. Monseigneur se mit à nager supérieurement bien ; il se félicitait lui-même de ce qu'après quatorze ans de missions, pendant lesquelles il n'avait jamais eu l'occasion de se baigner, il n'avait pourtant pas oublié. M. Guillet l'ayant complimenté sur son habileté, Monseigneur se met de nouveau à la nage, et voilà que tout à coup, n'étant éloigné que d'une quinzaine de pas et dans un endroit où il y avait à peine six pieds d'eau, il cria au Frère Vautrin : Prenez-moi, nagez vite. Le Frère le saisit, Monseigneur ne tient point la main du Frère; le Frère le saisit une seconde, une troisième fois; mais il ne peut l'enlever. Monseigneur était tombé, à ce qu'il paraît, le visage contre terre. Ce n'est que le lendemain qu'on le retrouva au même endroit où il était tombé. Sa figure n'était pas du tout altérée : on eût dit un homme endormi. Tous les médecins s'accordèrent à

dire qu'il avait été frappé d'une attaque d'apoplexie foudroyante; quelques jours auparavant il en avait ressenti une légère qui lui avait enlevé pour quelques instants l'usage de la parole. Dès le 15, au matin, toutes les autorités portugaises et étrangères, ainsi que nos amis, eurent connaissance de la mort de Mgr de Myre. Le 16, dès la pointe du jour, le canon de la citadelle annonça que la cérémonie funèbre devait avoir lieu ce jour-là; à chaque demi-heure, un coup partait, et il était immédiatement suivi d'un branle général des cloches de toutes les paroisses de la ville. A neuf heures, la troupe se rendit près de notre maison avec la musique, qui ne cessa de jouer des airs tristes et funèbres. Mgr Matta, accompagné de son Chapitre et de tout le clergé de Macao, arriva quelques instants après pour commencer la cérémonie. Il fut suivi de M. de Lagrenée, accompagné du consul de France, des secrétaires de l'ambassade et de plusieurs officiers de l'escadre française, ainsi que d'un grand nombre d'étrangers. Après avoir chanté deux Nocturnes de l'Office des Morts dans notre chapelle, le corps fut porté en grande pompe

à l'église de la paroisse, où on acheva le troisième Nocturne suivi des Laudes. On célébra ensuite la Messe solennelle, à laquelle tout le monde assista. Le corps fut enfin porté au cimetière, où il a été placé près de M. Torrette et de M. Yzabel. Telle fut la fin du premier Évêque du Kiang-Si.

Les desseins de Dieu sont impénétrables, la Providence a ses vues sans doute, et, malgré une fin qui nous paraît si tragique, nous pouvons dire pour notre consolation que le Seigneur avait pris un soin tout spécial de son Évêque, de son fidèle et dévoué serviteur, dans ces derniers instants. Monseigneur venait de terminer une retraite de trois jours, qu'il avait voulu faire d'avance, et comme par un secret pressentiment de sa fin prochaine, pour se préparer à la retraite annuelle qu'il se proposait de commencer après la fête de notre saint Fondateur. Tous les jours il se préparait à la mort : il avait dit à M_{gr} Laribe, avant de le quitter pour la dernière fois, qu'il n'avait pas long-temps à vivre ; on lui a souvent entendu dire qu'il désirait voir sa carrière bientôt terminée ; il l'écrivait un jour à un de ses Missionnaires, pour le consoler dans une assez

grave maladie que le bon Dieu lui avait envoyée : « Ne pensez pas à désirer la mort, disait-il, vous n'avez encore rien fait : c'est plutôt à nous, qui avons blanchi au bivouac, qu'il appartient d'aller trouver la récompense. » Aussi une personne, témoin de ce funeste événement, ne put s'empêcher de s'écrier : A qui le Seigneur réserve-t-il son Paradis, s'il ne le donne à Mgr Rameaux ?

La mort de Mgr de Myre, qui aurait pu donner des inquiétudes si tout autre eût été frappé ainsi à l'improviste, n'a rien d'alarmant lorsqu'on pense au soin avec lequel ce vénérable Confrère se disposait tous les jours à paraître devant son Juge, et aux généreux efforts qu'il ne cessait de faire pour retracer dans sa conduite les vertus de saint Vincent, notre bienheureux Père. Nous allons essayer d'en faire connaître quelques traits que sa modestie n'a pu tenir cachés.

SA RÉGULARITÉ.

Mgr Rameaux s'était fait une grande réputation de régularité parmi ses Confrères. Toujours il donna l'exemple de l'accomplissement

exact de tous les points de nos saintes Règles. Il fut très-scrupuleux à observer et à faire observer le lever du matin de quatre heures, se plaisant à consacrer les prémices de sa journée au Seigneur, en la commençant par cet acte de ponctualité et de mortification. Il avait grand soin de faire en commun sa prière, sa méditation, les examens particuliers, ainsi que l'examen général du soir, comme s'il eût vécu au milieu d'une Communauté nombreuse. Jamais il ne manquait de faire sa lecture du chapitre du Nouveau-Testament, sa lecture spirituelle, et de réciter une partie du Rosaire. Chaque dimanche, Monseigneur lisait nos Règles communes; chaque semaine, il faisait sa confession, et chaque année la retraite ordinaire de huit jours.

Cet amour de la régularité était si grand dans notre vénérable Confrère, qu'il s'étendait non-seulement à tous les points les moins importants en apparence de nos saintes Règles, mais même jusqu'aux pieuses pratiques en usage dans la Compagnie, comme de faire la génuflexion devant le crucifix en entrant dans la chambre. Sur l'observation qu'on lui fit un jour que cette pratique de la

génuflexion ne pouvait pas facilement être observée dans les Missions de Chine, parce que l'on se trouvait souvent avec des étrangers, il repartit qu'il n'était pas de cet avis, que nous pouvions souvent faire notre génuflexion sans inconvénient. Il est à remarquer que, quoiqu'il ne paraisse pas grande vertu à la fidélité dans toutes nos pratiques, l'exactitude sur ce point n'est cependant pas d'un petit mérite en Chine, vu les obstacles de la part des lieux, des occupations et de différentes circonstances particulières à ce pays.

Durant son dernier séjour à Macao, Mgr Rameaux édifia les Confrères de cette Maison d'une manière particulière par cette régularité admirable. Cet ancien Missionnaire qui, depuis longues années, n'avait pu rendre ses hommages au saint Sacrement hors le temps de la sainte Messe, entrant dans notre Maison, et aussitôt après les premiers signes d'affection fraternelle donnés à ses Confrères, demanda où était la chapelle pour aller saluer tout d'abord le Maître de la maison. Aussi nos Missionnaires de Macao témoignent-ils dans leurs lettres qu'ils ont remarqué, avec une singulière édification, que pendant tout le temps que

Mgr Rameaux est resté au milieu d'eux, il était le premier rendu à l'oraison, à la chapelle et à tous les autres exercices.

SA SIMPLICITÉ.

La simplicité est le caractère distinctif des enfants de saint Vincent, c'était aussi une des vertus favorites de notre vénéré Confrère. Cette aimable vertu reluisait dans toute sa personne, dans ses actions, dans toutes ses paroles. Quoique obligé de traiter habituellement avec un peuple dont l'esprit de ruse et de fourberie est si opposé à la simplicité, Mgr Rameaux ne se départit jamais de la maxime de notre saint Fondateur, que la meilleure manière de gagner les personnes fourbes et rusées, c'est d'agir à leur égard avec la plus grande simplicité. Mais c'est surtout dans ses rapports avec ses Confrères que Mgr Rameaux faisait le plus éclater la simplicité. La franchise, l'ouverture et la cordialité avec laquelle il les traitait, lui conciliaient tout d'abord le cœur de tous ceux qui étaient sous sa conduite. Son élévation à l'épiscopat ne changea rien à ses habitudes de simpli-

cité, elle ne fit qu'y ajouter un nouveau prix par le contraste de sa nouvelle dignité.

A cette simplicité de la colombe, Mgr de Myre savait parfaitement allier la prudence du serpent; non, il est vrai, cette prudence de la chair qui ne peut que ruiner les œuvres de Dieu, mais cette véritable prudence des enfants du ciel, qui pèsent toutes leurs démarches dans la balance de l'éternité, et s'abandonnent avec le plus grand calme entre les mains de la divine Providence, de laquelle seule ils attendent le succès de leurs entreprises. Quelquefois il paraissait, au premier abord, agir en dehors des règles ordinaires de la prudence, mais l'issue n'a jamais manqué de justifier sa conduite.

Un jour, c'était dans le Hou-Pé, un mauvais Chrétien, vrai renégat de sa religion, avertit les Chrétiens qu'il voulait emprunter de l'argent à leur Missionnaire, sous prétexte d'un besoin simulé; il menaçait, en cas de refus, d'avertir les satellites et d'occasionner aux Chrétiens et à leur Prêtre de mauvaises affaires. Les Chrétiens alarmés avertissent Mgr Rameaux des intentions hostiles de cet individu; Monseigneur leur répondit que, si

cet homme voulait lui emprunter de l'argent, il n'avait qu'à venir lui-même le chercher, qu'il ne quitterait pas l'endroit où il était que cet individu ne fût venu lui exposer ses besoins. Ce mauvais Chrétien ne s'attendait pas à une telle réponse; mais comptant sur la réputation d'homme redoutable qu'il s'était faite parmi les Chrétiens, il ne doutait pas que le Missionnaire ne se hâtât de prévenir ses menaces en lui prêtant quelque argent qui ne devait jamais être rendu. Déchu dans son espoir, il n'osait pas venir se présenter devant le Missionnaire; d'un autre côté, il avait fait le premier pas et ne voulait pas subir la honte d'une défaite, il fallut donc paraître devant Monseigneur, mais il eut la précaution d'emporter avec lui quelques présents pour les lui offrir. — Pourquoi donc tant tarder à venir? lui dit Monseigneur; il y a huit jours que je t'attends ici; et puis sache bien que je n'ai pas d'argent à te prêter, et que si j'en avais, ce ne serait pas pour toi, qui n'es pas pauvre, et qui n'es qu'un mauvais Chrétien, mais bien pour les autres infortunés qui manquent de tout, et qui cependant servent le bon Dieu. A cette apostrophe, notre homme oublia toute

son intrépidité pour s'humilier, et offrit même sa maison à Monseigneur pour lui servir de refuge en cas que les satellites le poursuivissent.

SON HUMILITÉ.

Notre vénérable Confrère avait appris des exemples et des leçons de saint Vincent, que cette vertu est le fondement de toutes les autres, qu'elle doit surtout accompagner le Missionnaire dans ses travaux apostoliques, afin d'attirer sur eux les bénédictions d'en haut. Et cette admirable doctrine, qui n'est autre que celle de l'Evangile même, Mgr Rameaux ne se contentait pas de la professer en théorie, mais il s'appliquait encore plus à la réduire en pratique. Aussi son humilité et sa modestie étaient-elles un sujet d'édification pour toutes les personnes qui l'approchaient. Quoique ancien Missionnaire, ayant déjà blanchi dans les travaux apostoliques, quoique Evêque et Vicaire apostolique, il ne dédaignait pas de s'adresser à des Confrères jeunes et depuis peu en Chine, pour leur demander des avis et des conseils dans les circonstances critiques. Ce

qui prouve encore que sa haute dignité ne l'avait point rendu plus grand dans son esprit, et qu'il conservait toujours les sentiments d'un simple Prêtre de la Mission, c'est la patience et la condescendance avec laquelle il se donnait la peine de servir de maître aux nouveaux Missionnaires qui lui arrivaient d'Europe, dans cette langue de Chine qu'il appelait magique. Ce travail ingrat est peut-être aussi pénible et certainement plus fastidieux pour le maître que pour l'élève; il faut apprendre mot par mot, phrase par phrase, autrement on ne serait jamais compris des Chinois. Il faut imiter absolument leur manière de parler et leur tour de phrases qui n'a presque aucune règle. Dans mille autres circonstances, Mgr de Myre laissait clairement apercevoir le peu d'estime qu'il faisait de lui-même : il se plaignait quelquefois qu'il avait été fait Supérieur trop jeune, qu'il n'avait pas eu le temps d'apprendre à obéir. Du reste, il a toujours ressenti beaucoup d'inclination pour se soumettre aux lois de l'obéissance. Son humilité parut surtout dans la circonstance où Dieu l'appela à la dignité épiscopale. Son ancienneté, son expérience, son zèle et ses tra-

vaux, l'estime générale dont il jouissait auprès des Chrétiens, tout le désignait au choix de ses Supérieurs pour cette charge éminente; aussi sa nomination fut-elle applaudie d'une voix unanime, et par les Missionnaires et par les simples fidèles. Notre cher Confrère était le seul à ignorer son mérite; et il était facile de voir qu'en disant qu'il était indigne de cette promotion, c'était le cœur qui lui dictait ces paroles. Dans le voyage que Monseigneur fit à *Ting-Haï*, où il se trouva avec plusieurs Confrères, entr'autres avec M. Faivre, alors Visiteur, ce fut à savoir qui présiderait aux exercices; Monseigneur prétendait que cet honneur appartenait au Visiteur; le Visiteur, au contraire, disait ne pouvoir souffrir qu'un Evêque passât pour inférieur. Et si à la fin Monseigneur céda aux instances qui lui furent faites, son humilité ne fut pas moins éclatante, puisqu'il appartient à la vraie humilité de se soumettre à la volonté des autres.

SA DOUCEUR.

Mgr Rameaux, sur ce point, est un vrai modèle pour les Missionnaires; un abord facile, une affabilité simple et digne le faisaient

chérir de tous les Chrétiens; le pauvre pouvait toujours s'approcher de sa personne et lui exposer ses peines et ses besoins, et lui demander ses conseils. On peut, sous le rapport particulier de cette vertu, le comparer à nos excellents Confrères qui travaillaient avec lui en Chine, et même à M. Perboyre de si heureuse mémoire et qui a laissé de si précieux souvenirs de sainteté dans les lieux qu'il a fréquentés. Monseigneur l'emportait même en affection dans le cœur des Chrétiens sur tous les autres Missionnaires; et on pourrait citer des faits qui démontreraient les détours et les ruses que les Chrétiens ont quelquefois employés, pour entraîner Mgr Rameaux dans leurs familles, afin qu'il y fît mission, préférablement à d'autres Missionnaires qui devaient s'y rendre. Cependant notre vénérable Confrère ne manquait pas de fermeté; il avait compris qu'avec les Chinois il faut se servir quelquefois de la verge, être ferme et énergique, mais il savait si bien allier la fermeté et la douceur, que tout en se faisant craindre et respecter, comme il était nécessaire pour faire le bien, il sut encore plus se faire aimer et chérir de toutes ses ouailles.

SA MORTIFICATION.

En Chine surtout il n'est pas nécessaire d'aller chercher bien loin les occasions de pratiquer cette vertu; Monseigneur ne craignait pas les peines attachées à la vie de Missionnaire; d'abord la nourriture de ce pays fut pour lui une mortification continuelle; il passait plusieurs jours quelquefois sans pouvoir presque rien prendre; on avait peine à comprendre comment il pouvait se soutenir en prenant si peu de nourriture; on l'a vu malade, et si gravement que l'on commençait à craindre pour sa vie. Au milieu de toutes ses incommodités il était joyeux et content. Dans les accès de fièvre il imitait à peu près ce saint homme dont parle saint Vincent, qui par amour pour les souffrances appelait la fièvre sa sœur; étendu sur son lit de douleur il appelait quelquefois un Confrère pour qu'il le félicitât du bonheur qu'il avait de souffrir; il rapportait à ce sujet quelques pensées frappantes de sainte Thérèse sur les souffrances, et se les appliquait. Pendant qu'il travaillait dans le Hou-Pé il fit un voyage très-pénible

et même dangereux pour sa santé; c'était à l'époque où la chaleur est excessive ; il marcha cinq jours consécutifs, et cela uniquement pour remplir son devoir pascal. Aussi il contracta dans ce voyage une assez grande infirmité; l'ardeur du soleil avait pénétré dans l'intérieur de la tête; de là une violente douleur qui en parcourait les différentes parties, et lorsque cette douleur venait se placer au-dessus de l'œil droit, Monseigneur éprouvait une grande souffrance, et quelquefois même il était privé de la vue.

On l'a vu encore au milieu des fatigues des Missions jeûner tous les vendredis; cependant il prêchait deux fois par jour, le reste du temps se passait à entendre les confessions ou à quelque autre occupation pénible, il n'avait ensuite pour réparer ses forces que la grossière nourriture du pauvre Chrétien, qui est si opposée à nos goûts européens. Aussi Monseigneur avouait-il, l'année qui précéda sa mort, qu'il ne pouvait plus entendre un grand nombre de confessions, à cause d'une infirmité qu'il avait contractée dans le Hou-Pé en faisant de trop longues séances de confessionnal. Tous ces

travaux, toutes ces fatigues, joints à la sévérité avec laquelle Mgr Rameaux se traitait lui-même, le firent blanchir avant l'âge. Quoiqu'il eût à peine quarante-trois ans lorsqu'il est mort, sa barbe cependant était en grande partie blanche comme la neige, à tel point qu'un Chinois ne pouvait croire que Monseigneur eût moins de soixante-dix ans.

SA CHARITÉ ET SON ZÈLE.

Mais ce qui fait le caractère du vrai Missionnaire, c'est la charité et le zèle qui en est comme la flamme. Aussi Mgr Rameaux se distinguait-il dans la pratique de ces deux admirables vertus. Toutes ses pensées, tous ses desseins étaient sans cesse tournés vers ce but, la conversion des ames; il était sans cesse préoccupé des moyens qu'il pourrait employer pour arracher au démon les malheureuses victimes de ses séductions infernales. Monseigneur gémissait du plus profond de son cœur en considérant cette innombrable multitude qui habite la Chine, et qui reste obstinément plongée dans les ténèbres de l'idolatrie; il disait que ce peuple était vraiment

fait pour être Chrétien, que s'il le devenait une fois, il serait peut-être le plus ferme dans la Foi et le plus fidèle à servir Dieu, car il est naturellement religieux, et malgré l'absurdité et la grossièreté de son culte, il tient à ses pratiques superstitieuses d'une manière étonnante.

Le Hou-Pé présenta un vaste champ à la charité et au zèle de Monseigneur, à cause de la famine dont nous avons parlé et de la pauvreté du plus grand nombre des Chrétiens. Avant de pouvoir leur administrer les secours spirituels, il fallait commencer par envoyer à plusieurs d'entre eux quelques toiles, afin qu'ils se fissent des vêtements, et pussent venir décemment recevoir les sacrements. Monseigneur venait à leur secours autant que ses faibles ressources pécuniaires pouvaient le lui permettre, et il le faisait avec un cœur plein de générosité et de compassion. Dans ce temps de famine, avec moins d'une dizaine de piastres distribuées à propos il sauva la vie à plusieurs centaines de personnes. Dans la province du Kiang-Si, Monseigneur fut appelé un jour pour administrer un malade, qui demeurait à une ou deux journées de chemin

de l'endroit où il se trouvait alors; il était lui-même malade et avait la fièvre; un second messager arriva bientôt pour le détourner de faire ce voyage, à cause d'un mauvais Chrétien qui avait fait déjà beaucoup de mal, et qui ne pouvait ignorer l'arrivée de l'Évêque européen; mais ni le premier obstacle, ni le second ne purent arrêter la charité de Monseigneur qui voulait aller au secours du moribond. Aussi Dieu sembla bénir son zèle, car la fatigue du voyage n'aggrava pas sa maladie; et le mauvais Chrétien reçut ce jour-là une bonne roulée de coups de bâtons qui l'obligea à rester au lit pour attendre la guérison de ses blessures.

Dans le Kiang-Si se trouvait une Chrétienté malheureuse qui, ayant oublié son Dieu, était redevenue presque païenne; Monseigneur vint y faire Mission, et il eut alors besoin de tout son zèle et de toute sa patience pour venir à bout de triompher de la froideur et de l'indifférence de ces pauvres gens. Voyant qu'ils ne venaient pas même l'écouter, son zèle ardent lui suggéra un moyen de les attirer qui lui réussit à merveille. Il prit d'abord quelques enfants auxquels il enseigna le catéchisme

avec une bonté et une condescendance sans pareille; à force d'exhortations, de persévérance à instruire les petits, peu à peu les plus grands se mirent à apprendre la doctrine, et à entrer dans de meilleurs sentiments; enfin tout le pays changea de face, et c'est aujourd'hui une des Chrétientés les plus ferventes de la Province.

A l'époque où la nouvelle de la liberté de Religion se répandit en Chine, ce zélé Missionnaire éprouvait dans le cœur des sentiments d'une joie inexprimable, se voyant à la veille de voir tomber l'invincible obstacle qui avait empêché jusqu'alors le peuple chinois d'adorer le vrai Dieu; il éprouvait dans son ame tous les élans d'un zèle plus grand que jamais. Aussitôt il forme de grands projets, il veut courir au Tche-Kiang pour y bâtir une magnifique église, et prendre toutes sortes de moyens pour l'avancement de l'œuvre de Dieu ; mais auparavant il veut voir l'ambassadeur français, s'aboucher, s'il le faut, avec les autorités chinoises, et faire disparaître tout obstacle à la prédication de l'Évangile. Et c'est au milieu de ces élans de ferveur, de charité et de zèle, que le bon

Dieu, dont les desseins sont toujours impénétrables, l'appelle à lui. Nous ne pouvons qu'adorer ses volontés suprêmes, et, sans laisser abattre notre courage, nous faire héritiers des vertus apostoliques de celui que nous avons perdu, et penser que Dieu, qui nous ôte notre grand espoir, va faire par lui-même ce que Mgr Rameaux semblait être appelé à exécuter.

Après ces quelques mots sur les vertus de Monseigneur, il ne faut pas omettre un article qui est bien digne d'attention, et qui regarde la connaissance de la langue chinoise. Tout le monde sait quelle grande difficulté les Missionnaires européens éprouvent pour apprendre cette langue de manière à pouvoir se faire entendre des Chrétiens. C'est à cela ordinairement que se borne toute leur ambition; ils n'osent guère aspirer à la parler correctement et purement. Monseigneur en avait une connaissance suffisante pour traiter toutes sortes d'affaires, pour communiquer avec toutes sortes de personnes; il savait assez bien peindre les caractères, de manière même à tromper les Confrères chinois, qui prétendaient qu'il serait toujours facile de distinguer la

main d'un européen de celle d'un indigène. Sa manière de parler plaisait à tout le monde, et les Chrétiens sont tous de ce sentiment, que Monseigneur était plus facilement compris que les Prêtres chinois eux-mêmes. Il parlait d'une manière si claire et si distincte que chacun aimait à l'entendre. Mais il n'avait pas craint le travail et la peine. Nous voudrions pouvoir représenter Monseigneur prêchant aux Chrétiens : son aptitude, ses manières jointes à son costume simple d'Évêque, la force et en même temps la simplicité de ses paroles, ses yeux pleins de feu, tout, jusqu'au mouvement d'une barbe vénérable qui descendait sur sa poitrine, semblait parler en lui. C'était pour l'auditeur une jouissance de l'entendre, et de le voir déclarer au nom de Dieu les volontés célestes.

Tant de vertus et de qualités réunies dans notre vénérable Confrère n'ont fait que rendre encore plus sensible à la Compagnie la funeste catastrophe qui l'a privée si tôt des services éminents qu'elle était en droit d'en attendre. Il semblait que l'ère nouvelle dans laquelle la Chine commence à entrer; ère, qui, malgré les obstacles et les vicissitudes de tout genre,

finira, il faut l'espérer de la bonté divine, par tourner au profit de la Religion chrétienne ; il semblait, disons-nous, que cette ère rendait plus nécessaire que jamais le coup-d'œil sûr et hardi, la prudence consommée et la fermeté de Mgr Rameaux pour le bien de nos Missions. La divine Providence en a jugé autrement ; nous devons adorer ses desseins, alors même qu'ils sont impénétrables. D'ailleurs, au milieu de notre douleur, nous avons une consolation, celle d'espérer avec fondement que notre cher et vénéré Confrère n'a été si tôt ravi à notre estime et à notre affection, que parce que ses travaux apostoliques l'avaient rendu de bonne heure mûr pour le ciel, et que du haut de ce séjour de gloire il attirera les bénédictions célestes sur toute la Congrégation, et sur la Chine en particulier. Son passage sur la terre, quelque court qu'il ait été, produira des fruits de salut bien précieux, même après sa mort, si nous sommes fidèles à prendre pour modèle de notre conduite les vertus d'un Missionnaire si rempli de l'esprit de saint Vincent.

NOTICE

SUR

M. PIQUEMAL,

Prêtre, mort à Paris, le 10 septembre 1815.

M. Joseph-Louis Piquemal, était né le 2 janvier 1816, à Arrien, dans le diocèse de Pamiers. Nous regrettons beaucoup de n'avoir pas de renseignements détaillés sur les premières années de sa jeunesse, qui durent être bien édifiantes, à en juger par le petit nombre de celles qu'il a passées au sein de la Congrégation.

Arrivé à Saint-Lazare au mois d'août de l'année 1841, M. Piquemal fut admis dans la famille de saint Vincent après la retraite ordinaire de probation. Ses désirs étant comblés, il éprouva dès lors la vérité des paroles de Notre-Seigneur, qui a promis le centuple dès cette vie même à ceux qui quittent tout pour le suivre; sa

joie fut grande, son bonheur inexprimable. Voici ce qu'il en écrivit peu de temps après; nous ne changerons pas une seule de ses paroles, qui expriment si bien les sentiments qu'il éprouvait : « Oh! que la vocation de Mis-» sionnaire est digne d'envie ! On ne saurait » en témoigner assez sa reconnaissance au » Seigneur. Ici on sent redoubler en soi cette » soif ardente de la gloire de Dieu et du salut » des ames; je ne saurais exprimer toute la » joie que j'éprouve depuis mon entrée à Saint-» Lazare, mes vœux sont satisfaits...... » Un peu plus bas il ajoutait : « Dégagé de tout in-» térêt terrestre, on n'a en vue que Dieu seul, » on ne respire que pour sa gloire! Oh! l'on » ne regrette pas les parents, le monde, et » tout ce que l'on a quitté; tout cela, on le » voit d'une vue claire, *néant et digne de* » *mépris*, en comparaison du salut des ames » pour lesquelles Jésus-Christ a versé tout son » sang; ce que l'on ambitionne, ce que l'on » a continuellement à l'esprit, c'est la gloire » de Dieu, c'est le salut des ames, et après » cela la belle couronne qui nous attend dans » le ciel, peut-être même la couronne du » martyre que l'on désire ici de tous ses

» vœux. Quelque affection que j'aie pour » mes parents, je ne me repens pas de les » avoir quittés pour suivre ma vocation, et » je le ferais mille fois encore s'il le fallait. »

Tels étaient les sentiments de joie, de zèle pour la gloire de Dieu et le salut des ames qui remplissaient, dès les premiers mois de son séminaire, le cœur de notre vertueux Confrère; voilà l'estime qu'il faisait dès lors de sa vocation; et ces sentiments, ils ont été toujours les mêmes en lui, ou plutôt ils devenaient plus parfaits encore à mesure qu'il approchait du jour auquel il devait faire les saints vœux; jour qu'il appelait jour de grâces, jour de faveurs, jour du Seigneur. « Oh! quel bonheur, s'écriait-il ce jour-là » même, que de grâces Dieu accorde à un mi- » sérable! » Plus tard, il exprimait les mêmes sentiments de joie à un autre de ses amis. Avec un cœur si bien disposé à recevoir la grâce de Dieu, quels rapides progrès ne fit-il pas dans les vertus? Convaincu qu'il ne pourrait jamais être un véritable enfant de saint Vincent, s'il n'en possédait l'esprit, il s'appliqua d'une manière particulière à la pratique des vertus qui composent cet esprit.

La première de ces vertus est la *simplicité.* Saint Vincent l'avait apprise de Notre-Seigneur qui disait à ses disciples : *Estote simplices sicut columbæ.* M. Piquemal possédait cette vertu à un haut degré, on la voyait reluire dans toute sa conduite ; ses manières, ses conversations étaient empreintes de simplicité ; seul ou en compagnie, il était toujours le même. Il ignorait tous ces détours qu'invente la vanité pour s'attirer l'estime des hommes ; on ne l'entendit jamais proférer des paroles ambiguës, fruit de la duplicité et de la ruse ; et cette simplicité extérieure fut dans notre vertueux Confrère une marque infaillible de la simplicité intérieure, car il avait l'hypocrisie en horreur ; témoins ces désirs qu'il avait de converser seul avec Dieu. Il souffrait son mal en secret, ne voulant avoir pour témoin de ses douleurs que Dieu seul.

L'humilité, cette vertu si chère à Notre-Seigneur, et dont saint Vincent fut un si parfait modèle, fut une des vertus auxquelles M. Piquemal s'appliquait avec le plus de soin ; et quoique, à l'exemple des saints, il ait fait tous ses efforts pour la cacher aux yeux des hommes, Dieu a permis cependant, pour l'é-

dification des enfants de saint Vincent, que cette belle vertu parût ostensiblement en lui. La présomption, la vaine gloire, la jactance, l'opiniâtreté, tout autant de filles de l'orgueil, n'eurent jamais accès auprès de notre vertueux Confrère. Jamais en effet on ne l'entendit prononcer une parole qui pût tourner à son avantage, jamais on ne le vit s'excuser ni laisser paraître de susceptibilité ; il avait les plus bas sentiments de lui-même, et quoiqu'il ne fût pas de ces hommes qui se plaisent à parler de leurs défauts et de leur incapacité pour les emplois, il n'a pas laissé de faire connaître la basse opinion qu'il avait de lui-même à quelques-uns de ses plus intimes amis. Voici ce qu'il disait dans une de ses lettres où il a peint sa belle ame sans le vouloir : « Il est vrai, » disait-il, qu'en pensant à la dignité de ma » vocation, et à la vue de ma misère et de » mon indignité, je ne saurais comprendre, » sans les vues de la foi, comment Dieu vou- » dra se servir d'un si vil instrument ; mais la » confiance en sa miséricorde m'encourage ; » qu'importe, après tout, l'instrument entre » les mains de celui qui a tiré le monde du » néant ? Ne se plaît-il pas à se servir de ce

» qu'il y a de plus abject dans la nature pour » opérer les plus grandes choses? C'est qu'il » veut faire comprendre à l'homme que de » lui-même il est incapable de tout, et qu'il » ne saurait que gâter l'œuvre de Dieu ; n'est-il » pas vrai que cela doit nous encourager et » nous exciter à une confiance sans bornes en » la bonté de Dieu et à une pleine défiance de » nous-mêmes ! Soyons bien humbles, et nous » n'aurons rien à craindre ! Saint Vincent » l'avait bien compris en recommandant » d'une manière toute spéciale à ses Mission- » naires la sainte vertu d'humilité; deman- » dons-la donc, et nous deviendrons de véri- » tables enfants de notre bienheureux Père, » et des instruments utiles entre les mains de » la Providence. » Il disait encore, en parlant des saints vœux : « Je soupire, malgré mon » indignité, après le moment où je pourrai » me consacrer au Seigneur par des engage- » ments irrévocables. » Ce jour, qu'il dési- rait si vivement tout en le redoutant, arriva enfin pour lui : ce fut le 30 août 1843 qu'il prononça les saints vœux de la Congrégation.

Autant il comprenait qu'il ne pouvait rien par lui-même, autant il était persuadé qu'a-

vec Dieu il pouvait tout. Et encore une fois, ce cher Confrère ne faisait pas consister l'humilité dans les sentiments et dans les paroles, mais dans les actes de cette vertu. Il savait que l'essentiel de la vraie vertu n'est pas dans la spéculation mais dans la pratique. *Totum opus nostrum in operatione consistit.*

On pourrait raconter beaucoup d'autres actes de l'humilité de M. Piquemal; mais passons à une autre vertu compagne inséparable de l'humilité, et que notre vertueux Confrère posséda aussi bien que l'humilité et la simplicité; c'est-à-dire, la douceur. On le vit toujours calme, toujours égal, toujours impassible; jamais une parole amère ne sortit de sa bouche. Sa douceur et son humilité le faisaient aimer de tout le monde à Montdidier comme à Paris. Ses Confrères surtout qui admiraient son affabilité et son abnégation, avaient conçu pour lui la plus vive affection.

Comment parler de sa mortification, qu'il a poussée si loin, et qui fut, on peut le dire, sa vertu favorite? S'il ne s'est pas livré à des austérités extraordinaires que nous admirons dans les plus grands saints, l'obéissance seule a pu l'en empêcher : sa santé presque conti-

nuellement faible ne pouvait d'ailleurs les lui permettre. Mais ce qu'il ne pouvait pratiquer, il l'estimait, il le désirait : il ne soupirait qu'après les souffrances des Missionnaires ; les missions les plus pénibles, la Chine, la Perse, étaient celles qu'il ambitionnait, parce qu'il y avait plus à souffrir que partout ailleurs, parce qu'il pouvait espérer de mourir pour Jésus-Christ, quoiqu'il se crût indigne de cette grâce qu'il demandait cependant à Dieu dans ses prières. Mais, comme il s'aperçut bientôt que sa santé ne lui permettrait jamais de se livrer à ces travaux pénibles de la vie apostolique, notre vertueux Confrère s'appliqua plus que jamais à la mortification ordinaire, qui n'est pas la moins difficile à pratiquer. Son recueillement et sa modestie frappaient tous ses Confrères; que d'actes n'en a-t-il pas faits pendant plus de trois ans qu'il a passés à Paris! surtout lorsqu'il était obligé de traverser cette capitale si riche en monuments capables d'exciter la curiosité. Tout en évitant la singularité, jamais il ne retournait la tête pour admirer ces riches magasins, ces superbes édifices. Ce qu'il ne pouvait s'empêcher de voir, loin de le dis-

traire, le portait au contraire à Dieu, et lui faisait dire que tout cela n'était que de la fumée, de la vanité, que le ciel seul était digne d'attirer nos regards et d'exciter notre admiration. Jamais il ne chercha ses aises et ses commodités : il semblait insensible aux froids de l'hiver et aux chaleurs de l'été. Presque continuellement malade, il souffrait avec une patience admirable. On sait que l'observation ponctuelle, constante, universelle d'une règle, n'est pas une petite mortification; or notre saint Confrère fut un modèle de régularité : au premier son de la cloche, il quittait tout travail, jusqu'à une lettre commencée, et jamais le second coup ne le trouva dans la même place que le premier. Depuis quatre heures du matin jusqu'à neuf du soir, c'est-à-dire depuis le lever jusqu'au coucher, il suivait de point en point l'ordre des exercices de la journée : aucune raison ne pouvait l'en dispenser, si ce n'est l'obéissance. Quand il allait au parloir et que le temps accordé par la Règle était écoulé, il disait avec douceur et honnêteté, aux personnes qui étaient venues le visiter, qu'elles ne trouvassent pas mauvais s'il était obligé de

les quitter, la Règle ne lui permettant pas de demeurer plus long-temps : ce qui n'édifiait pas peu ces personnes. M. Piquemal ne pratiquait pas seulement la mortification extérieure, il allait jusqu'au solide de cette vertu, car il s'appliquait d'une manière toute spéciale à la mortification intérieure qui consiste dans le renoncement à son jugement et à sa volonté propres. Vouloir paraître plus instruit qu'on ne l'est le plus souvent, s'opiniâtrer dans son sentiment, raisonner sur tout ce qui se présente à l'esprit, tels sont les funestes effets du jugement propre et de l'orgueil. Notre vertueux Confrère avait ces défauts en horreur; témoin sa profonde humilité dont nous avons déjà parlé; témoin son empressement à demander pardon à ses Confrères, lorsqu'il lui arrivait de soutenir son sentiment au-delà des bornes qu'il s'était prescrites. Quant à la volonté, il n'en avait pas d'autre que celle de Dieu qui lui était manifestée par la Règle ou par les avis de ses Supérieurs.

Son obéissance était parfaite. Il était si content d'en avoir fait le vœu! Il ne reçut jamais d'ordre de ses Supérieurs, car il obéis-

sait à leurs intentions; il n'attendit un ordre que sur un point dont je dois parler à l'article de sa mortification. Il avait appris de saint Vincent combien il est dangereux de retourner en son pays, après l'avoir une fois quitté par la grâce de Dieu. Fidèle imitateur de ce bienheureux Père, M. Piquemal résista à tout ce que l'amour maternel a de plus séduisant. Cependant il semblait avoir de fortes raisons pour légitimer un voyage en son pays; sa santé si faible, la mort presque subite de son père, la maladie continuelle de sa mère, l'affection tendre qu'il avait pour ses parents, tout cela, dis-je, était bien capable de le tenter. Mais ce vrai disciple de Jésus-Christ a toujours préféré suivre les inspirations de la grâce et les conseils du Sauveur qui ne voulut pas permettre à un de ses Disciples d'aller ensevelir son père, et à un autre d'aller vendre son bien pour le distribuer aux pauvres. Un mois et demi avant la mort de notre vertueux Confrère, le médecin crut d'abord que l'air natal pourrait lui faire du bien : M. Piquemal fut alarmé de cette proposition, mais voulant être obéissant jusqu'à la mort, à l'exemple de Jésus-Christ, il consentit enfin à faire tout

ce qu'on voudrait de lui. Dieu n'exigea pas cependant que ce saint Confrère, si détaché de son pays et de sa famille, fût contraint d'y retourner, car le médecin déclara le lendemain qu'il le croyait trop faible pour faire ce voyage. Il demeura donc à Paris; mais déjà il avait auprès de Dieu le double mérite de l'obéissance et de la sainte indifférence. Nous ne saurions mieux terminer cet article de sa mortification qu'en rapportant une résolution qu'il avait prise pour s'exciter à l'amour des souffrances et des humiliations. « Pour » m'exciter à l'amour des souffrances, disait-il, » je me représenterai souvent Jésus-Christ » devant moi, ayant son cœur à découvert, » me le montrant d'une main, et me regar- » dant d'un œil triste et affligé; de l'autre » main me montrant les pécheurs qui ont ré- » duit son cœur à cet affreux état. Je pourrai » aussi, dans ce triste tableau, me représenter » la sainte Vierge, abîmée dans la douleur, » considérant son divin Fils, et ayant elle- » même son cœur saignant et transpercé d'un » glaive. »

La cinquième vertu que saint Vincent nous recommande, c'est le zèle de notre propre

sanctification, le zèle de la gloire de Dieu et du salut des ames, vertu dont nous avons déjà parlé, et que notre Confrère pratiquait si fidèlement. Sa grande régularité, son application constante à acquérir l'esprit de sa vocation, voilà autant de preuves du zèle qu'il avait de sa propre sanctification. Il avait sans cesse à l'esprit, que, pour sanctifier les autres, il faut être saint soi-même; qu'après tout il ne sert de rien *de gagner le monde entier, si l'on vient à perdre son ame.* Toute la vie de M. Piquemal nous montre qu'il était pénétré de ces maximes. Mais en travaillant à sa propre sanctification, il n'oubliait pas les pécheurs. Les infidèles surtout avaient tous les jours une large part à ses prières. Il brûlait du désir de les attirer tous à son Dieu. Il soupirait sans cesse après le jour où il lui serait donné de traverser les mers pour aller étendre le royaume de Jésus-Christ. Parlait-on de missions, lisait-on quelque lettre de nos Missionnaires, son cœur s'enflammait aussitôt : il lui semblait déjà être au milieu d'eux; parlait-on du petit nombre d'Ouvriers dans tel ou tel pays, le souvenir du pauvre peuple l'affligeait et lui faisait faire des neu-

vaines et des prières pour que le Père de famille envoyât des Ouvriers dans sa vigne. Il se distinguait surtout à Montdidier par son zèle pour la sanctification des élèves du collége où il avait été envoyé pour rétablir sa santé. Il employait mille moyens pour les porter au bien. Dans une circonstance il écrivit à un de ses amis qui se trouvait à la Maison-Mère, pour lui demander une trentaine de petits livres de piété qu'il prètait ou donnait aux élèves, et par ce moyen il jetait dans leur cœur la semence de la vertu qu'il enseignait par ses exemples.

Avec les vertus de simplicité, d'humilité, de douceur, de mortification et de zèle, on peut assurer que M. Piquemal possédait toutes les autres. Que ne pourrait-on pas dire de son amour envers Notre-Seigneur, au très-saint Sacrement, devant lequel il se tenait comme un Ange? Les médecins lui ayant interdit quelques exercices de piété en usage dans la Compagnie, il obéit avec peine, sans doute, mais avec beaucoup de résignation. Toutefois, sa plus grande privation fut de ne pas pouvoir célébrer la sainte Messe. « Oh ! de quelle conso- » lation on me prive! disait-il en pleurant. Si je

» pouvais au moins dire la sainte Messe, que
» je serais heureux ! » Un grand esprit de foi l'animait dans toutes ses actions : sa confiance en Dieu était extrême, surtout dans les derniers jours qui ont précédé sa mort. Il ne parlait plus que du ciel, où il lui semblait être déjà avec saint Vincent et ses autres Confrères.

Une autre vertu bien chère à ce digne Confrère fut la vertu de pauvreté. Il avait tout quitté pour son Dieu ; il avait fait vœu de pauvreté, et une de ses résolutions qu'on a trouvées dans ses papiers, nous montre trop bien l'esprit de pauvreté dont M. Piquemal était rempli, pour qu'on ne la fasse pas connaître. A certaines époques de l'année, on distribue les vêtements dont on peut avoir besoin : or, la veille d'un de ces jours, cet aimable Confrère avait pris la résolution suivante : « Je demanderai ce dont j'aurai besoin
» à Notre-Seigneur, en esprit d'humilité, et
» comme un pauvre qui attend quelque
» chose d'un riche ; je lui demanderai ce qu'il
» y aura de pire, et si je ne peux l'obtenir, je
» m'en humilierai, regardant mes péchés
» comme en étant la cause. Toutes les fois
» que je ne pourrai pas être remarqué, je

» prendrai ce qu'il y aura de plus pauvre » parmi les objets qui sont communs. Je » m'appliquerai surtout à la pauvreté de » cœur, faisant pour cela de temps en temps » ma méditation sur l'esprit de détachement, » de pauvreté et de mépris pour les biens du » monde. Je remercierai le bon Dieu de m'a- » voir délivré du danger des richesses en » m'appelant à la Congrégation. »

Pour achever de faire connaître tout ce que la vie de ce cher Confrère a eu d'édifiant, nous croyons devoir insérer ici le témoignage que rend de lui un des professeurs du collége de Montdidier.

« Voici ce que j'ai remarqué concernant M. Piquemal, pendant les deux années que j'ai eu le bonheur de vivre avec lui dans l'intimité.

» Dès la première entrevue, je me suis senti porté vers lui, par un penchant irrésistible, tant sa modestie, son recueillement, sa charité, et ses manières pleines d'affabilité et d'un je ne sais quoi d'indéfinissable, ont fait impression sur mon cœur. Dans le cours de mes relations avec lui, j'ai observé qu'il avait une ame grande, noble; un cœur bon, sensible et d'une générosité sans égale; une con-

science bien droite, également éloignée du relâchement et de la sévérité. Il était d'un caractère très-enclin à la vivacité; mais il savait si bien se maîtriser, qu'il n'en laissait presque rien paraître au dehors; et si parfois quelques premiers mouvements d'impatience échappaient à la nature, il ne manquait pas de les reconnaître de suite et d'en faire ses excuses.

» Il était rempli de charité et de prévenance à l'égard de ses Confrères, cherchant à deviner ce qui pouvait leur faire plaisir. Il s'offrait volontiers, et à toute heure, pour les remplacer dans leur emploi, lorsqu'il les croyait tant soit peu dans l'embarras. Très-attaché à la Compagnie et à l'esprit de saint Vincent, il n'en parlait jamais sans une grande estime et sans attendrissement : « Oh ! que je suis » heureux, disait-il, de ne plus appartenir au » siècle ! Que je remercie le bon Dieu de ce qu'il » a daigné m'appeler à la petite Compagnie ! » Il était dévoré de zèle pour la maison du Seigneur, et on peut dire qu'il en est mort victime. Oui, un excès de zèle l'a tué, comme il l'a reconnu lui-même, mais trop tard. Chargé d'un emploi très-pénible, il y a consacré, la

première année, tous les instants de la journée, à l'exception des heures de prières, des repas et des récréations. Lorsqu'on lui faisait observer qu'il ne ménageait pas assez sa santé, il répondait que la Congrégation ne perdrait pas grand'chose en perdant *sa pauvre carcasse*. Il employait, pour porter les enfants au bien, mille petits moyens qui lui attiraient leur estime et lui gagnaient leur confiance. Il souffrait singulièrement lorsqu'il en voyait quelqu'un s'éloigner du droit chemin, et faisait tout ce qui dépendait de lui pour le ramener à de meilleurs sentiments. Il brûlait du désir d'aller en Chine, et d'y verser son sang pour l'amour de Jésus-Christ. Il s'est bercé de ce doux espoir tant qu'il ne s'est pas cru gravement malade. Pour lors une seule pensée a occupé son esprit, la pensée de la mort.

» Indulgent pour les autres, il était très-sévère à l'égard de lui-même. Vers la fin de la première année, sa santé s'affaiblit insensiblement, sans qu'il changeât rien à son train de vie. Dès le commencement de la seconde, la maladie fit d'assez rapides progrès, sans qu'on s'en aperçût ; car il avait un talent singulier

pour cacher ses souffrances. A toutes les questions qu'on lui faisait sur l'état de sa santé, il répondait avec un certain air d'indifférence, et comme s'il se fût agi d'un autre : « Je vais assez bien, merci ; ou bien, ma pauvre carcasse ne va pas. » Quoiqu'il souffrît horriblement depuis long-temps, il continuait à remplir les fonctions dont il était chargé avec un courage vraiment héroïque. Il ne se relâchait en rien de ses exercices de piété. Tous les matins, il était le premier à l'oraison, après avoir passé la nuit au milieu des plus vives souffrances. Il avait une piété solide, éclairée, et non une piété d'impression. Pendant les méditations et les visites au Saint-Sacrement, on l'entendait soupirer paisiblement, et on voyait sa poitrine se soulever, tant l'amour qu'il avait pour Notre-Seigneur était ardent. Sa résignation et sa patience, au milieu de ses souffrances, étaient pour nous tous un sujet d'édification.

» Quelques jours après Pâques, le médecin lui ordonna de cesser toute occupation, et de ne plus suivre les exercices de la Communauté, ce qui parut vivement l'affliger. Peu de jours avant son départ pour Paris, il

parlait de la mort avec une tranquillité et un calme vraiment admirables. Plusieurs fois, il a prié les Confrères avec instance et avec larmes de lui faire connaître la décision du médecin sur son état, afin qu'il pût se préparer d'une manière plus prochaine à la mort. « Souvent, disait-il, on abuse les malades par » de vaines espérances, dans la crainte de trop » les effrayer. N'agissez pas de même à mon » égard, je vous prie. » Il répétait souvent ces paroles de l'apôtre saint Paul : *Cupio dissolvi et esse cum Christo*. C'est dans les derniers jours qu'il a passés à Montdidier qu'il appréciait plus que jamais le bonheur qu'il avait de mourir dans la Congrégation ; il ne pensait plus aux choses de la terre. On avait beau lui parler de la Chine, ou bien d'autres choses, rien ne pouvait le distraire de la pensée de la mort. Sa conversation habituelle était sur ce sujet.

» Sa charité, sa bonté, sa condescendance, son amour du bien, et mille autres qualités qu'on admirait en lui, lui avaient gagné ici tous les cœurs. Confrères et élèves, tous, nous le regardions comme un saint. Pendant tout le temps qu'il a vécu au milieu de nous, il a mené une vie mortifiée et cachée en Jésus-

Christ, de sorte que je passe plusieurs traits qui édifieraient beaucoup, et que Dieu seul connaît. »

Telles sont les principales vertus qu'on a le plus remarquées dans la vie de M. Piquemal depuis son entrée à Saint-Lazare jusqu'à sa mort. Il ne reste plus qu'à dire un mot de ses derniers moments. Dieu allait donc appeler à lui ce digne enfant de saint Vincent; il allait lui donner la récompense qu'il avait méritée par ses vertus et ses sacrifices. Huit jours avant sa mort, notre cher Confrère se trouva un peu plus faible qu'à l'ordinaire. On lui parla de recevoir les derniers Sacrements. Mais comme on lui dit aussitôt : Peut-être que cela vous fait de la peine : « Oh non, reprit le malade, je serai » même très-heureux et très-content. Parlez-en » à mon Directeur. » — Eh bien ! M. votre Directeur le veut bien, et M. le docteur aussi l'a jugé à propos. Le lendemain on lui administra en cérémonie les Sacrements des mourants.

Il les reçut avec la piété la plus tendre, il était très-ému, surtout lorsqu'on lui présenta le crucifix, qu'il baisa en versant des larmes; il répondit aussi à toutes les prières et demandes que l'on fait en cette occasion.

« Oh! que de grâces je viens de recevoir! » disait-il quelques heures après la cérémonie. « Comment en témoignerai-je ma reconnais- » sance à mon Dieu ? » Et aussitôt il baise le crucifix qu'il tenait presque toujours entre ses mains, et avec lequel il fit le Chemin de la Croix jusqu'au jour de sa mort. Lui parlait-on des souffrances de Notre-Seigneur, il écoutait attentivement et en silence, et ensuite il baisait amoureusement les cinq plaies de ce divin Maître : ce qui n'a pas peu édifié ceux qui en ont été les témoins. Le dimanche qui précède la Nativité et le jour même de la fête, il fit encore la sainte communion, car il demeurait ordinairement à jeun jusqu'à cinq heures du matin; mais, comme s'il eût tardé à Marie d'attirer au ciel son serviteur, il se trouva beaucoup plus faible le jour de sa fête; on lui appliqua l'indulgence plénière, dernière grâce que l'Eglise accorde à ses enfants.

Il y avait long-temps que M. Piquemal avait fait le sacrifice de sa vie; il le renouvelait souvent à mesure qu'il s'affaiblissait. Le lendemain de la Nativité, veille de sa mort, le Frère infirmier lui parlait de ce moment ter-

rible, mais avec certains détours que l'on prend ordinairement avec les malades qui craignent cette dernière heure. M. Piquemal se retourna vers le Frère infirmier : « Mon » cher Frère, lui dit-il, ne craignez pas de me » parler de la mort. Je suis très-content de » mourir, vous le savez bien, et pour vous en » donner une preuve, je veux encore une fois » faire devant vous le sacrifice de ma vie à » mon Dieu qui me l'a donnée. » Et aussitôt prenant le crucifix et l'embrassant avec émotion : « Vous savez, ô mon Dieu, dit-il, vous » savez que je ne tiens plus à la vie. Je vous en » fais volontiers le sacrifice, je remets mon » ame entre vos mains. » Le Frère fut très-édifié, moins encore des paroles que du ton avec lequel elles furent prononcées ; aussi assurait-il n'avoir jamais vu de malade si édifiant.

Voici, du reste, comment le Frère infirmier parle lui-même, dans une note qu'il a laissée par écrit, de l'édification qu'il a reçue de M. Piquemal, pendant tout le temps que ce Confrère a passé à l'infirmerie :

« Parmi les vertus qui m'édifièrent le plus dans M. Piquemal, sa patience, et sa parfaite résignation à la volonté de Dieu, firent sur

moi une vive impression, et me firent apprécier combien, lorsqu'on les possède à un tel point, elles rendent doux et léger le joug du Seigneur, quelles que soient les croix et les souffrances par lesquelles il lui plaît nous faire passer. La croix que le Seigneur avait réservée à notre cher Confrère était bien lourde, si on l'envisage humainement; et cependant à voir son air calme et serein, on ne se serait jamais douté qu'il fût en proie à de si cruelles souffrances.

» Pendant les quatre mois qu'il passa à l'infirmerie, il eut à souffrir des douleurs atroces. Il était atteint d'une phtihsie pulmonaire, tel était du moins le caractère principal de sa maladie. Souvent des semaines entières, le hoquet ne lui permettait aucun repos. Beaucoup d'autres incommodités très-fatigantes vinrent ajouter à ses douleurs. Dans un état aussi pénible, M. Piquemal ne se démentit jamais, toujours il conservait le même air de calme, de tranquillité et d'affabilité envers tous; il assistait tous les jours à la sainte Messe, ainsi qu'à tous les offices le dimanche; il faisait tous ses exercices de piété comme s'il eût été bien portant. Huit jours avant de

mourir, il fut atteint de souffrances si cruelles, et d'une prostration de forces telle, que le médecin, craignant qu'il ne rendît le dernier soupir d'un moment à l'autre, jugea qu'il était temps de lui faire administrer les derniers sacrements. Notre malade les reçut avec grande édification pour tous ceux qui étaient présents; à voir sa ferveur, on eût dit qu'il n'était plus de ce monde. Il était calme au milieu de ses souffrances. Sa faiblesse était si grande, qu'il ne pouvait dire deux mots de suite, et cependant il se levait la plus grande partie de la journée et regrettait beaucoup de ne pouvoir assister à la sainte Messe.

» J'admirai d'autant plus sa patience, que je savais qu'il y avait long-temps qu'il souffrait avant d'entrer à l'infirmerie. Un Frère, qui était présent à une opération qu'on lui fit dans la bouche, il y a quatre ans, et qui dura près de deux heures, me disait que les souffrances qu'endurait notre cher malade étaient si grandes que tous ceux qui étaient présents se sentaient tomber en défaillance, et que M. Piquemal seul supporta cette douloureuse opération sans laisser échapper une plainte. Cela ne m'a pas étonné, car quelque cui-

santes que fussent les souffrances de cette opération, elles ne surpassèrent pas celles de sa dernière maladie pendant laquelle il ne se démentit jamais.

» Jamais il ne put souffrir qu'on lui apportât le dîner avant l'heure de la communauté, ni qu'on lui servît autre chose que ce qui était servi à tout le monde, craignant toujours de déranger les Frères de la cuisine ou de donner trop d'occupations. Il fallait prévenir ses besoins, car il se serait passé des choses les plus nécessaires dans la crainte de déranger ou de se rendre à charge. Il ne pouvait supporter qu'on lui rendît les petits services qu'on rend d'ordinaire aux autres malades, et jusqu'à son dernier moment il a tâché de se rendre aussi utile qu'il le pouvait à ceux qui étaient à l'infirmerie. »

Cependant la dernière heure de M. Piquemal allait sonner. Il avait encore toute sa connaissance, mais il ne pouvait plus parler. Le Frère infirmier s'empresse d'avertir son Directeur. Celui-ci récite les prières des agonisants, et comme il finissait les dernières prières indiquées dans le Rituel pour les mourants, notre cher Confrère rendit paisiblement son ame à

Dieu. C'était le 10 septembre à une heure après midi, second jour de l'octave de la Nativité de la sainte Vierge et veille de l'anniversaire du glorieux martyre du vénérable Perboyre auquel il était très-dévot.

Ce fut bien une mort de prédestiné : sa physionomie douce et calme ne fut nullement altérée ; elle semblait exprimer déjà les joies pures du séjour des bienheureux.

NOTICE

SUR

M. LAVABRE,

Prêtre, mort à Naxie, le 21 septembre 1845.

M. Théodore-Auguste Lavabre, né à Combe de la Bastide, près Saint-Affrique, dans le diocèse de Rodez, le 15 mars 1814, rendit sa belle ame à Dieu à Naxie, après une fièvre typhoïde de neuf jours, qui lui laissa toutes ses facultés intellectuelles, pour ainsi dire, jusqu'au dernier moment, et lui permit de recevoir tous les secours de la religion avec les sentiments qu'animaient une foi vive et un saint désir d'entrer dans la cité des élus. Ce digne Confrère qui avait sucé avec le lait la piété, l'amour de Dieu et toutes les vertus chrétiennes, les avait cultivées avec un tel soin, une telle vigilance, et y avait fait tant de progrès, qu'on ne saurait dire pour laquelle il

avait le plus d'attrait, ni laquelle il pratiquait avec le plus de perfection. La charité, l'humilité, l'obéissance, la douceur, la simplicité, la modestie, la régularité, la mortification, la piété, l'amour de Dieu, la reconnaissance, étaient comme innées en lui et toujours actives. Dès son entrée au Séminaire de Rodez, où il avait suivi son cours de théologie, sa charité commença à se dilater, et son zèle pour la gloire de Dieu à prendre de l'essor. Une Congrégation dont la fin principale était de prier les uns pour les autres, et d'obtenir, par un concours de prières, l'esprit et la vocation pour les Missions étrangères, y fut établie; s'il n'en fut pas l'auteur, il y eut une grande part; et il en était comme l'ame, tant par la force de ses exemples, que par l'éclat de ses vertus; aussi, quoique plus jeune que plusieurs de ceux qui s'y étaient enrôlés, en était-il considéré comme le *patriarche;* c'est le titre que lui donnait dans une lettre un curé son ancien confrère, qui lui écrivait pour lui recommander la petite Société pour laquelle il disait tous les jours none et une dizaine de chapelet, et tous les ans une messe vers l'époque de l'ordination. C'était une obli-

gation contractée pour toujours; mais il ne s'en tenait pas là, le zèle dont il était embrasé pour le salut des ames, la pensée de tant d'infidèles qui vivent et meurent dans les ténèbres de l'idolâtrie, lui suggéraient mille autres pratiques, et sa charité redoublait surtout lorsqu'il apprenait la défection de quelque membre de cette Congrégation. Ces épreuves exercèrent souvent l'ardeur de son zèle, car il eut la douleur de la voir presque éteinte, quoiqu'il se fût à peine passé quatre ans depuis qu'il cessait de l'animer par sa présence; mais Dieu, qui voulait ainsi le mûrir pour le ciel par la considération de l'inconstance humaine, lui tenait compte de sa sollicitude, et le faisait marcher à grands pas dans la voie de la perfection.

Ce zèle si précoce était une admirable préparation pour la carrière où la divine Providence appelait notre vertueux Confrère. Il eut de bonne heure la pensée d'entrer dans notre Congrégation, où il pourrait se consacrer aux travaux des Missions étrangères. Arrivé à Paris au commencement du mois de juin 1840, il eut le bonheur d'être admis, après l'épreuve ordinaire de la retraite, le

8 du même mois, au Séminaire interne. Il était déjà diacre. Là, sa piété, sa ferveur et son zèle ne firent que s'accroître de jour en jour. Il s'y fit surtout remarquer par un amour filial pour saint Vincent et la Compagnie, par une vertu solide, par une vie mortifiée et par une charité sans bornes, unie à une douceur inaltérable et à une affectueuse cordialité. Ces vertus et ces qualités le rendirent particulièrement cher à tous ses condisciples, qui conçurent bientôt pour lui la plus haute estime. Son air angélique, sa tenue toujours pleine de la plus aimable modestie, étaient un sujet d'édification continuelle pour toutes les personnes qui le voyaient, tant au dedans qu'au dehors de la Maison. Ses jeunes Confrères en faisaient souvent le sujet de leurs conversations et se le proposaient comme un modèle à imiter. On a su même que des personnes externes avaient été singulièrement édifiées par la seule vue de M. Lavabre.

Comme il avait fini ses études de théologie avant d'entrer dans la Congrégation, dès qu'il eut terminé la première année de son séminaire, il fut ordonné prêtre, et envoyé bientôt après dans les Missions du Levant. Il tra-

vailla pendant quelques mois à Santorin, d'où il fut ensuite envoyé à Naxie, où il est mort. Partout il a laissé des preuves frappantes de son zèle, ainsi que de toutes les vertus qui doivent distinguer les vrais Missionnaires, les vrais enfants de saint Vincent. Nous allons essayer d'en donner un court aperçu.

Nous devons placer au premier rang l'humilité et l'obéissance qui brillèrent en lui d'un éclat peu commun. Ces vertus lui inspiraient une telle défiance de lui-même, malgré la justesse de son jugement et sa pénétration naturelle, merveilleusement favorisées par la grâce, que l'emploi le plus ordinaire lui paraissait au-dessus de ses forces. Il consultait de vive voix, par écrit, ceux qu'il connaissait expérimentés dans les voies de Dieu, et il n'y avait que l'obéissance, compagne toujours inséparable de la vraie humilité, qui lui fit vaincre ses répugnances et qui le tranquillisât. Ce fut particulièrement quand il fut sur le point d'être promu aux ordres sacrés, surtout à la prêtrise, et de faire les saints vœux, que parut cette humilité, ainsi que l'obéissance; ce qui lui mérita un nouveau surcroît de grâces. Jamais on ne l'entendait parler de

lui, ni rien dire qui pût tourner à sa louange. Il s'arrêtait tout court quand un autre parlait, et ne reprenait point le fil de son discours, à moins qu'on ne l'y ramenât. Il préférait toujours le sentiment des autres au sien propre; s'il devait dire son avis, il le faisait en peu de mots et le motivait de même; hors de ces cas il se taisait et se contentait d'écouter. Ce silence, que son humilité lui dictait, pouvait paraître un défaut pour quiconque en ignorait la cause, ou ne le connaissait pas assez pour apprécier son esprit d'oraison et de recueillement; mais comme Dieu était partout son centre, c'est là qu'il se plaisait et où il aurait voulu se trouver toujours; pour marcher pourtant plus sûrement dans la pratique de l'humilité, soit dans les pensées, soit dans les paroles, soit dans les actions, il en avait tracé les principaux caractères dans un recueil fait à dessein, pour pouvoir se les rappeler plus aisément et plus souvent.

La *douceur*, M. Lavabre la possédait à un tel degré, qu'elle paraissait être en lui l'ouvrage de la nature, et qu'il était inaccessible à la colère ou à l'impatience. La surveillance des enfants, leur légèreté, leur dissipation,

l'école, tout cela fournit mille occasions de montrer de la fermeté, de la sévérité, une certaine colère même; néanmoins, il était toujours tellement maître de ses mouvements, que jamais on n'a remarqué en lui la moindre altération, ni dans ses paroles, ni dans le ton de la voix. Cette égalité d'humeur, cette douceur de caractère, jointes à une simplicité sans faste qui laissait entrevoir toute la candeur de son ame, le rendaient aimable à tous et lui gagnaient les cœurs. Aussi, comme elles partaient toutes les deux du même principe, et qu'elles puisaient à la même source, pouvait-on dire de lui ce que Notre-Seigneur recommandait d'apprendre de lui-même : Qu'il était doux et humble de cœur, simple et candide comme un enfant.

Notre cher Confrère était continuellement appliqué à s'instruire par la lecture et l'étude de tout ce qui pouvait contribuer à sa sanctification, à celle des autres, à la gloire de Dieu dans l'exercice de ses fonctions et du saint ministère; jamais on ne le trouvait sans quelque livre à la main, soit en allant à la promenade ou au retour, soit pendant les récréations et la surveillance dont il s'acquit-

tait par ce moyen avec le triple avantage de mieux connaître le caractère des uns et des autres, de mieux observer tout ce qui se passait sans le faire paraître, et de se faire aimer de tous en faisant son devoir. Pourtant il ne laissait pas de se méfier de luimême, de prier pour obtenir les lumières et les qualités dont il se croyait dépourvu, et de recourir tantôt au Supérieur du Séminaire qui avait été son guide pendant ses cours de philosophie et de théologie, et qui tout blanchi et expérimenté qu'il était dans la direction des ames, se recommandait à son tour à ses prières et à ses lumières, tantôt au Directeur du Séminaire interne de la Congrégation en qui il avait une entière confiance, tantôt à son Supérieur immédiat. Il écrivait toujours non-seulement les avis, mais même les plus petites observations qui étaient pour lui comme des oracles, et il les observait si fidèlement qu'il n'y avait plus lieu de revenir sur le même sujet.

C'est la modestie surtout qui brillait en lui. Ce vrai miroir de la candeur de l'ame se réfléchissait dans tout son extérieur et le rendait recommandable à tous ceux qui le fré-

quentaient ou qui le voyaient. Ses regards, sa démarche, ses discours, son maintien, tout parlait en lui et annonçait cette gravité et ces sentiments religieux que le Concile de Trente exige des Ministres du Seigneur, et dont il s'étudiait à se bien pénétrer. Une de ses maximes favorites qu'il avait placée en différents endroits de ses écrits, et dont il se servait comme d'un instrument propre à toute chose, était celle-ci : *Christus caput Ecclesiæ, omnia in omnibus operatur.* Jésus-Christ est la tête de l'Eglise. De même que la tête perfectionne le corps ou les membres qui le composent, il faut aussi que les membres à leur tour servent à la perfection de la tête. Cette maxime, qu'il trouvait dans tout ce qui était le plus à son usage, lui rappelait, pour ainsi dire, à chaque instant Notre-Seigneur et sa modestie, par laquelle saint Paul conjurait les Corinthiens. Aussi son application était de la retracer en tout, et d'être, selon l'expression de saint Anselme, sa bouche, *Os tuum, os Christi*, surtout en parlant peu. Il n'ignorait pas d'ailleurs, comme dit saint Thomas d'Aquin, que l'ame profite dans le silence; que quand la bouche du four est ouverte, la

chaleur en sort, et que celui qui parle beaucoup avec les hommes montre par là qu'il s'entretient peu avec Dieu.

Cette application à converser avec Dieu et à élever vers lui son esprit et son cœur, le rendait extrêment régulier et ponctuel, non-seulement dans l'observance des Règles, mais encore jusque dans les moindres choses. Néanmoins, pour être plus fidèle et plus constant dans la régularité de ses devoirs, de ses résolutions, il s'était donné à Dieu en qualité d'esclave, se considérait comme tel, puisque Notre-Seigneur avait donné son sang pour le racheter; en cette qualité, il s'étudiait à faire en tout sa volonté, comme l'esclave fait toujours la volonté de son maître. Il s'animait souvent en s'adressant à lui-même ces paroles de l'Evangile : « Auguste, le royaume des cieux souffre vio-» lence; en ce moment combien d'autres tra-» vaillent et s'enrichissent pour la vie future ! » Cette pensée, qui commençait au premier instant de son réveil, le suivait partout et entretenait en lui une sainte ardeur pour la prière, l'oraison, le saint sacrifice, l'office, et, en général, pour toutes les actions de la journée. Elle favorisait aussi en lui

merveilleusement l'esprit de mortification.

Cette vertu, si difficile à acquérir et à pratiquer, lui était devenue comme naturelle, tant pour le corps que pour les sens. Il la portait aussi loin qu'il pouvait le faire, ayant toujours soin de la couvrir du spécieux prétexte de sa faiblesse. Néanmoins, pour la pratiquer avec un double mérite, il s'était fait autoriser en certaines choses, comme de se coucher une heure plus tard que la Règle ne permet, et de ne rien prendre le matin, pas même le café. Il est aisé de comprendre par là quel était son goût pour la mortification, et quelles devaient être ses privations volontaires en tout genre.

La piété devait naturellement trouver son compte dans ce mépris, dans cette abnégation universelle de lui-même. Cette vertu qui, comme dit saint Paul, s'adapte à tout et est très-utile à tout, il la possédait dès son enfance; c'est elle qui lui inspira toujours l'affection et le respect le plus profond pour la religion en général et pour ses pratiques. Elle était pour lui une source de grâces et de consolations dont son humilité s'alarmait, en lui faisant craindre les illusions du démon. Aussi

le Directeur du Séminaire interne, qui avait été le dépositaire de ses communications et qui devait bien le connaître, dans une lettre qu'il lui adressa à son arrivée à Santorin, lui disait-il : « Ne craignez pas, mon cher enfant, » les épreuves, si Dieu daigne vous en en- » voyer; si, au contraire, Dieu continue de » vous gâter et de vous nourrir de lait, re- » merciez-le, car il fait tout bien, et soyez » toujours gai. » Il était gai, en effet, de caractère, mais sa gaîté, dont la paix de l'ame était le principe, était tellement tempérée par ses autres vertus qu'on l'aurait plutôt cru porté à la mélancolie, et c'est ce qui explique cette prudente réserve qui était comme le mobile de ses affections et de ses mouvements.

Ainsi prévenu de bonne heure de la grâce, notre cher Confrère fut si fidèle à ses mouvements qu'il pouvait dire, avec saint Paul, qu'elle n'avait pas été stérile en lui; aussi les effets de cette grâce étaient-ils manifestes dans sa conduite. Le premier fut l'amour qui lui faisait dire, comme le disciple bien-aimé parlant de Notre-Seigneur : *Aimons-le, puisqu'il nous a aimés le premier*. Cet amour dont

son ame était inondée n'était pas seulement dans les paroles ou dans l'imagination, mais réel, efficace, pratique, lui faisant voir partout Notre-Seigneur, lui faisant aimer ce qu'il a aimé, et pratiquer ce qu'il a pratiqué. L'extrême désir qu'il avait de marcher sur ses traces et de le glorifier comme lui-même a glorifié son Père, lui avait inspiré la résolution, et fait prendre l'habitude de lui dire à son réveil : « Seigneur, que demandez-vous de moi au-» jourd'hui ? » Ce même désir lui dictait la réponse qu'il avait placée à la tête de ses résolutions : « Dans toutes tes actions, particulière-» ment dans l'oraison, le saint Sacrifice, l'of-» fice, célèbre ma grandeur, ma charité, mon » amour, ma bonté, ma miséricorde et ma » justice. Porte la croix, et suis-moi. »

Quoiqu'il n'ignorât pas que le Père est honoré dans le Fils, pour imiter saint Vincent, qui avait une dévotion spéciale à la sainte Trinité et l'a prescrite à ses enfants, il avait déterminé un jour pour l'honorer d'une manière particulière ainsi que chacune des trois Personnes adorables. Le dimanche était consacré à la sainte Trinité, le lundi à Dieu le Père, le mardi au Fils, le mercredi au Saint-Esprit,

le jeudi au saint Sacrement, le vendredi à la Passion, le samedi à la sainte Vierge, dans le sein de laquelle il voyait tons les prédestinés cachés, gardés, nourris, entretenus dans ce monde jusqu'à ce qu'elle les enfante à la gloire. Mais que n'aurions-nous pas à dire, si nous voulions donner une idée de la dévotion, de la confiance qu'il avait en Marie, sous la protection de laquelle il avait mis ses vœux de baptême, et à laquelle il avait consacré son corps, son ame, ses biens intérieurs, extérieurs, passés et futurs pour obtenir par sa médiation la vraie sagesse de Dieu, et pour être reçu de son divin Fils par elle, comme il avait été racheté par elle. Cette dévotion si solide, cette confiance sans bornes pour la Mère de Dieu, devaient être en effet inséparables de l'amour du Fils, lui inspirer, et entretenir en lui les sentiments de la plus vive reconnaissance pour l'un et pour l'autre. Pour comprendre jusqu'où allait la générosité de son cœur à ce sujet, il faudrait avoir éprouvé les consolations dont Dieu inondait son ame et avoir été témoin des sentiments qu'elles faisaient naître dans son cœur. Tout ce qu'on peut dire ici, c'est qu'il ne pouvait séparer l'a-

mour de Dieu de l'amour de Marie; la reconnaissance ne lui permettait pas non plus de choisir, et il sentait trop l'effet de la grâce en lui pour y être insensible. C'est ce qui lui faisait dire souvent : « Saint François se di» sait le plus scélérat des hommes, que se» rais-je moi-même, si... » Aussi avait-il l'habitude, après chaque exercice, de prier son ange-gardien de remercier Dieu pour lui; d'offrir avant le repas ses petites privations à la sainte Vierge; à l'action de grâces, d'épancher longuement son cœur et de prier Jésus-Christ de glorifier de plus en plus sa sainte Mère, et de répandre de plus en plus son culte chez les infidèles, les hérétiques, les schismatiques, et chez tous ses ennemis.

Une vie si réglée, si sainte, un amour si soutenu et si persévérant, un détachement si exemplaire et si universel ne pouvaient être suivis que d'une sainte mort: aussi a-t-elle édifié tous ceux qui s'y sont trouvés présents.

Atteint, le 12 septembre, d'une petite fièvre, il n'y fait pas d'abord attention, n'en dit rien, vaque à ses exercices et à ses travaux comme à l'ordinaire. Le soir, un mal de tête se joint à la fièvre qui augmente, et il se cou-

che pour ne plus se lever. Le lendemain, le mal de tête ne paraît cesser que pour faire place à l'insomnie, à une chaleur interne et à un dégoût universel qui ne le quittent plus. La fièvre également continue jusqu'au dix-sept, mais si légère que le médecin en plaisantait et disait que ce n'était rien, que lorsqu'il aurait pris la quinine il serait guéri. Il continuait à réciter le Bréviaire qu'il voulait avoir toujours près de lui, ainsi que le chapelet, et à faire la méditation. Le 17 cependant le dégoût pour toute nourriture continuant, et le feu intérieur augmentant toujours sans qu'il pût rien prendre pour l'éteindre, ces symptômes commencèrent à inspirer quelque crainte sur l'issue de cette maladie; le médecin lui-même ne put s'empêcher de voir alors que si la nature ne l'aidait pas, il était en danger. Dès lors notre malade dut s'interdire toute prière vocale, mais il demanda, en grâce, d'avoir son chapelet qu'il tenait toujours à la main et qu'il garda, pour ainsi dire, jusqu'au dernier moment. Toujours calme, toujours tranquille, riant même, il ne paraissait malade que parce qu'il était au lit. Le 18 il commença à être plus oppressé, la

faiblesse augmentait considérablement ; le 19 au matin il reçut le saint Viatique avec une vive foi peinte sur son visage et dans ses paroles ; puis il demanda qu'on le laissât seul, pour pouvoir s'entretenir plus à son aise *avec son Dieu.* Depuis ce moment jusqu'à son dernier soupir, il ne cessait de répéter ces courtes mais bien significatives paroles : « O mon Dieu ! ô mon Dieu ! » Il ne les interrompait que pour faire tout bas quelques aspirations jaculatoires qui exprimaient bien sa grande confiance en la miséricorde de Dieu, ou pour répondre quand on lui parlait. Le soir vers les onze heures, il reçut l'extrême-onction avec les sentiments d'une tendre reconnaissance, répondant lui-même à toutes les prières ; à deux heures après minuit il reçut enfin l'indulgence plénière accordée aux moribonds, et, chose étonnante, il avait toute sa connaissance, il parlait, et quoique tout son corps fût froid, le feu qui le dévorait à l'intérieur, laissait paraître encore quelques lueurs d'espérance qu'une crise forte ramène quelquefois tout d'un coup, lorsqu'il commence à se plaindre avec un accent qui annonçait une vive impatience : « Mon Père, s'écrie-t-il,

pourquoi me retenez-vous encore? que fais-je ici à présent? ô mon Père, je vous en prie, laissez-moi donc partir. » — Non, lui dit son Supérieur, il n'est pas encore temps; lorsque le moment sera venu je vous ouvrirai non-seulement la porte, mais même les deux battants. Aussitôt il rentre dans son calme ordinaire pour pratiquer encore une fois avant de mourir, une vertu qui lui était si chère, l'obéissance. Ces paroles perçantes et l'air expressif et suppliant avec lequel elles étaient prononcées, frappèrent tous ceux qui les entendirent; les attribuant cependant au premier abord à un commencement de délire, on n'y fit pas beaucoup d'attention : ce ne fut qu'après, en rapprochant ces paroles de la manière avec laquelle il termina sa longue agonie, que l'on put en comprendre toute la signification. Néanmoins cette impatience si extraordinaire, ce désir si expressif en lui qui n'avait jamais eu de volonté, pas même dans le cours de sa maladie, avaient laissé une telle impression que M. Descamps ne pouvait guère s'en défendre, et soit pour le satisfaire, soit parce qu'en effet son heure était venue, il avança les prières des agoni-

sants, auxquelles le malade paraissait très-attentif; ces prières furent suivies de celles qu'on ne dit ordinairement qu'après que l'ame est sortie du corps; et au moment même, à la lettre, où on terminait l'oraison qui vient après le répons *Subvenite, sancti Dei, occurrite, angeli Dei,* M. Lavabre s'éteignit comme une lampe qui n'a plus d'huile, sans efforts, sans mouvement aucun; il s'endormit ainsi dans le Seigneur, vers lequel il soupirait quelques instants auparavant avec tant d'ardeur. C'était un fruit mûr pour le ciel, et les anges le recueillirent pour le présenter au Très-Haut. C'était à cinq heures du matin, heure à laquelle il était le plus uni à lui depuis son entrée dans la Congrégation.

Sa vie avait été toute cachée en Dieu, et Dieu voulut le glorifier devant les hommes après sa mort. Il ne connaissait presque personne à Naxie, il n'était allé dans aucune maison, et tout le monde lui payait son tribut de regrets et de louanges; tout le monde voulait le voir, chacun portait envie à son bonheur, tout en partageant notre douleur. Aussi ses funérailles furent plutôt une fête qu'une cérémonie lugubre. Monseigneur vou-

lut chanter la messe pontificalement, quoique ce fût le jour de la fête de saint Matthieu. Il avait proposé de donner une certaine pompe à ces obsèques, le peuple alla plus loin et voulut à toute force qu'on fît le tour de la ville, avant de porter le corps à l'église. C'est ce qui eut lieu avec le concours de tous les ministres de l'autel revêtus de leurs ornements sacrés, comme cela se pratique le jour des processions solennelles. Les Grecs eux-mêmes, quoique ne connaissant pas pour la plupart notre cher défunt, étaient groupés en différents endroits pour voir passer le cortége, et manifestaient par leur recueillement la grande part qu'ils prenaient à ce deuil universel, transformé en quelque sorte en pompe religieuse. Cette cérémonie, avec la messe qui la suivit, se prolongea jusqu'à une heure après midi, et au-delà; malgré cela personne ne trouva le temps long; il y avait pourtant bon nombre de personnes réunies à l'église depuis sept heures du matin. Il n'y avait qu'une voix pour rendre hommage à la vertu de notre Confrère, et plusieurs ont dit après, que pendant qu'on lui rendait les honneurs funèbres, ils se sentaient plutôt portés à le prier d'in-

tercéder pour eux, qu'à prier pour lui. Aussi les petits objets qui avaient été à son usage étaient saisis ou reçus avec un empressement que l'idée seule de sa sainteté pouvait faire naître. C'est ainsi qu'ignoré de plusieurs, méprisé peut-être de quelques-uns pour son humilité et sa simplicité pendant sa vie, Dieu a permis que notre cher Confrère emportât après sa mort les regrets et la vénération de tous.

NOTICE

SUR

M. FABRE,

Clerc Séminariste, mort à Paris, le 4 avril 1846.

Quelque cachée que puisse être la sainteté des serviteurs de Dieu, il s'en échappe toujours quelque trait qui les trahit, et fait éclater le trésor de grâces dont le Seigneur les enrichit. C'est surtout à leur mort que l'odeur suave de leurs vertus se fait le plus sentir. On dirait un vase rempli de parfums, qui vient de se briser, et qui embaume tous ceux qui l'approchent. C'est ce qui est arrivé à la mort d'un de nos Séminaristes. A peine se fut-il endormi du sommeil des justes, qu'il n'y eut qu'une seule pensée dans toute la maison : c'est que son ame, riche de vertus, s'était envolée dans les cieux, pour aller se reposer dans le sein de Dieu.

Nous devons au Seigneur, principe de toutes grâces, et à l'édification des membres de la Compagnie, de donner quelques détails sur la vie de ce jeune Confrère, enlevé sitôt à notre amour et à nos espérances. Nous nous contenterons de rapporter en toute simplicité quelques traits de vertu que son humilité n'a pu nous dérober.

M. Marie-Germain Fabre était né en Languedoc, dans la paroisse de Grezes, près de Carcassonne, le 2 mai 1826. Il montra de bonne heure une grande application à tout ce qu'on lui enseignait. De beaux succès couronnèrent ses études. La piété sanctifiait tous ses travaux en lui donnant une nouvelle ardeur. Il ne tarda pas à comprendre le danger que la vertu court dans le monde : aussi manifesta-t-il bientôt le désir de se consacrer à Dieu. D'un autre côté, le désir de contribuer au salut des autres l'occupa. Il ne pouvait se lasser d'admirer le bonheur de ceux qui se dévouent au ministère apostolique, et qui, par leurs travaux, ouvrent le ciel à une infinité d'ames. Il crut remplir son double dessein en entrant dans notre Congrégation, où il eut le bonheur d'être admis le 16 juillet 1844, trois

jours avant la fête de notre saint Fondateur.

Son cœur était comme une terre fertile et bien préparée, qui n'attend que la semence pour produire au centuple. Il goûta de suite les vérités qui mènent à la perfection ; il en rechercha avidement les moyens et les mit avec ardeur en pratique. Il ne s'arrêta pas à ces vertus spéculatives, qui font souvent illusion à ceux qui commencent dans la carrière de la perfection, vertus qui s'évanouissent à la première épreuve. Dès son entrée, il posa les fondements solides de sa sanctification. Il montra une bonne volonté qui charma M. le Directeur. Sa docilité pour ses avis était exemplaire; aussi ses progrès furent-ils rapides.

Durant le peu de jours qui s'écoulèrent avant son admission au Séminaire interne, il fut confié, suivant l'usage, aux soins d'un Séminariste qui, sous le nom d'Ange, est chargé d'initier le postulant, et de le préparer à l'entrée dans le Séminaire. « Je ne tardai pas, dit celui qui lui servait d'Ange, à découvrir dans M. Fabre une sainte avidité de connaître et de suivre les usages et les pratiques de la Congrégation. Il semblait rayonner de joie, lors-

que je lui faisais connaître une règle qu'il ignorait encore, et il m'en remerciait avec une effusion de cœur qui m'édifiait. » Tout son noviciat répondit à un début si favorable.

Une condition indispensable pour faire des progrès dans l'acquisition de ces vertus fortes et solides qui constituent le Missionnaire, c'est un amour tendre et sincère de sa vocation. Alors tout profite. Notre novice fut remarquable par cet endroit. Il ne cessait de remercier le Seigneur de l'avoir appelé dans la Compagnie. Il sentait pour elle un amour vraiment filial. La joie d'en faire partie se peignait sur les traits de son visage, et il l'exprimait en toute circonstance. Il ne se tròuvait heureux qu'au milieu de ses Confrères. Quelques mois après son arrivée à Paris, on jugea à propos de l'envoyer à la campagne, à quelque distance de la capitale, pour remettre un peu sa santé. Il écrivait à son Directeur : « Bien que je sois l'objet de soins tendres et continuels, je me regarde comme un exilé... Je veux célébrer ici le jour de ma vocation aussi bien que possible : je me recommande aux prières de mes Confrères. Oh! que je

voudrais être parmi eux, pour recevoir leurs charitables avis, et diminuer ainsi mes grands défauts ! »

Les Supérieurs crurent devoir lui offrir, à plusieurs reprises, durant sa maladie, la permission d'aller dans sa famille respirer l'air natal. Les encouragements les plus affectueux et les plus rassurants pour sa vocation lui furent prodigués. Le vertueux Novice manifesta toujours le vif désir de ne pas se séparer de la famille qu'il avait adoptée. Cet amour de M. Fabre pour sa vocation n'était pas seulement tendre, mais aussi effectif. On voyait avec une grande édification l'esprit de saint Vincent se développer en lui. On peut dire que l'amour de sa vocation fut, pour le jeune Séminariste, ce que la sagesse fut pour Salomon : avec cette vertu vinrent toutes les autres. C'était comme une source d'où découlait l'affection qu'il avait pour toutes les règles, pour les pieuses pratiques en usage dans la Compagnie, pour toutes les vertus du véritable enfant de saint Vincent, et pour les moyens particuliers de sanctification que nous fournit notre vocation. A ce sujet, nous nous plaisons à transcrire ici la résolution

suivante, que nous avons trouvée dans ses cahiers : « Je tâcherai de profiter de la lecture de la vie des Confrères, et pour cela de me rappeler leurs actes de vertu. Ces vies nous font plus de bien que la vie des Saints, parce que, dans la lecture des premières, nous reconnaissons l'esprit de notre vocation ; c'est plus notre affaire ; c'est un Confrère qui fait ce qui nous est recommandé. Je tâcherai également de rapporter quelques traits de ces vies dans les Conférences, Colloques, Répétitions d'oraison et conversations. »

Hâtons-nous de le voir travailler à un édifice qui devait, en si peu de temps, s'élever si haut et devenir si magnifique : parcourons les vertus, nous les trouverons en lui bien vives et bien solides.

L'esprit de foi paraissait dans toute sa conduite. Dans le lieu saint, on était frappé de son recueillement. Il portait ce respect dans tous les exercices de piété. « Il m'est arrivé, dit un de ses condisciples, de le regarder au commencement de quelques exercices, dans le seul but de m'exciter par son exemple. » Il composait tellement son corps et tous ses sens qu'on voyait qu'il était absorbé en Dieu, et ou-

bliait tout le reste. On remarquait cet esprit de foi dans les moindres actes et dans les circonstances où il est si facile de se laisser conduire par ce qu'on est convenu d'appeler la routine : par exemple, quand il se découvrait au son de l'horloge, ou qu'il saluait par ces mots : *Laudetur Jesus Christus*. Il redoublait de recueillement le jour qu'il devait se préparer à la confession, ou à faire sa communion. Sa foi se manifestait partout. En récréation, on voyait que la pensée de Dieu le pénétrait. Cette même foi paraissait par son recueillement à sa place au Séminaire, par l'ordre et la propreté qui régnaient autour de lui. Là, son air recueilli, ses yeux fixés tantôt sur son crucifix, tantôt sur son livre ou le cahier des Règles, annonçaient que son esprit et son cœur étaient pleins de Dieu, et qu'il sanctifiait tout par la prière. Lorsqu'il lisait la sainte Ecriture, la vie de notre saint Fondateur ou ses Conférences, on remarquait sur sa figure le désir qu'il avait de graver dans son cœur et de retracer dans sa conduite le modèle qu'il avait sous les yeux.

Avec une telle foi, son amour pour Dieu ne pouvait manquer d'être tendre et ardent. Il

faudrait pouvoir transcrire ici les élans de cœur que renferment ses petits écrits, lorsque seul avec son Dieu dans ses retraites, ses études spirituelles du noviciat, ou après ses méditations et certains exercices, il confiait au papier les sentiments qui brûlaient son ame. Voici une de ses résolutions écrites : « Je ne prononcerai jamais le nom de Dieu sans le faire précéder du mot *bon*, afin de m'habituer à l'aimer tendrement. » On trouve, en effet, très-souvent cette épithète dans ses cahiers, quand il parle de Dieu, et l'on se souvient qu'il l'employait aussi dans les Colloques, les Conférences, les répétitions d'oraison et les conversations. Mais ces mots étaient prononcés avec un tel sentiment d'amour que les auditeurs en demeuraient frappés. Un Confrère ancien a dit avoir été attendri jusqu'aux larmes et s'être vivement reproché ses négligences, en entendant seulement ces deux mots : Bon Dieu, de la bouche de notre saint Novice, dans une conversation qu'ils avaient ensemble. Tous ses condisciples ont remarqué dans lui un grand amour pour Notre-Seigneur. Il dit un jour à l'un d'entr'eux, malgré son attention à cacher

ses grâces : « Oh ! mon cher, quel bonheur quand on reçoit Notre-Seigneur ! qu'on l'a dans la bouche et dans le cœur ! c'est le moment le plus heureux de la vie. » Le même Confrère étant allé le visiter à l'infirmerie, la veille de la fête de saint Joseph, lui dit : Que voulez-vous que je demande demain pour vous par l'entremise de saint Joseph ? Votre guérison, n'est-ce pas ? — Non, non, répondit le malade : Demandez pour moi au bon Dieu l'union avec Notre-Seigneur ; tout est là. »

Le calme et la sérénité qui ne quittaient jamais ce bon jeune homme, surtout la joie qu'il éprouvait à la pensée de la mort, et dont nous parlerons plus bas, attestent assez sa vive et entière confiance en Dieu.

Un cœur ainsi disposé par les vertus théologales qui sont la vie de toutes les autres, ne pouvait qu'avancer rapidement dans celles qui composent l'esprit de notre sainte et sublime vocation : M. Fabre crut devoir s'attacher d'abord à l'humilité. Tantôt sous un rapport, tantôt sous un autre, il poursuivait sans cesse dans la pratique cette vertu si nécessaire et si rare ; ses progrès y furent très-sensibles. Quoique doué d'un esprit vif et de

talents supérieurs, il ne cherchait pas à se faire remarquer. Il s'exprimait avec simplicité dans les colloques spirituels et dans les conversations : ses répétitions d'oraison étaient admirables tout à la fois d'humilité et de simplicité; il savait présenter avec tant d'adresse et de naïveté les prétendus défauts de son caractère, qu'il aurait donné la plus basse opinion de lui-même, si on ne l'avait pas connu. Il s'accusait de ses fautes, dans les exercices où nous avons coutume de le faire, de la manière la plus humiliante, sans jamais blesser la prudence. Son humilité paraissait encore dans les entretiens qu'il avait avec ses Confrères. Si la conversation tombait sur un sujet qu'il possédait très-bien et où il aurait pu briller, il se contentait de quelques mots pour satisfaire les autres; il savait adroitement détourner le discours, il paraissait même quelquefois ignorer ce qu'on lui racontait. Un jour, un de ses condisciples racontait un trait d'histoire; on vit M. Fabre prêter toute son attention et l'écouter avec beaucoup d'intérêt, mais bientôt après on apprit qu'il en était mieux instruit que celui qui le lui avait rapporté. Il écartait avec soin les discours qui

pouvaient donner une bonne opinion de lui-même. S'entretenant un jour avec un de ses condisciples, la conversation tomba sur les signes par lesquels on peut reconnaître les jeunes gens doués de talents. Ce condisciple qui se rappelait les succès obtenus par M. Fabre au collége, lui dit, peut-être un peu à dessein : Que ceux qui avaient eu tous les prix pendant leurs études devaient avoir beaucoup de talent. — Oh ! lui répondit-il, et comme comprenant sa pensée, cela n'est pas un signe bien certain; car il peut arriver qu'on se trouve avec une classe bien faible; les succès ne sont pas alors difficiles, et ne demandent pas une grande capacité. Il portait toujours sur lui le *livre d'Or*, ou *l'Humilité en pratique ;* il l'estimait beaucoup et le lisait souvent; sa conduite en était l'expression habituelle. S'il lui échappait un mot ou un acte qui lui parût attaquer cette vertu, il allait aussitôt s'en humilier devant M. le Directeur. Quand il se portait bien, il choisissait toujours au Séminaire ce qu'il y avait à faire de plus pénible et de plus humiliant, et à l'infirmerie, il se délectait à aider le Frère infirmier : tantôt il préparait la table avant le

repas pour lui et pour les autres malades, tantôt il lavait les verres, allait remplir la carafe, etc.; souvent il lui arriva, lorsque les infirmiers étaient absents pour un moment, de faire leur office en aidant les malades. Plusieurs fois il leur a rendu les services les plus bas et les plus dégoûtants, vidant les baignoires lorsqu'on avait pris des bains de pieds; il allait encore plus loin, ce qu'on n'aurait jamais su, si les malades ne l'avaient dit.

Quiconque a fait une étude consciencieuse et approfondie des Règles de la Congrégation est sans doute bien convaincu que l'humilité et la mortification sont les deux grands pivots sur lesquels doit rouler toute la vie du Missionnaire, ou plutôt, que ce sont là comme les deux ailes qui doivent le faire voler avec vitesse vers le double but de son état, sa sanctification propre et celle des autres. C'était la conviction profonde de notre Novice : c'est pourquoi à la pratique de l'humilité il joignait avec le même zèle la pratique de la mortification.

La faiblesse de sa santé ne lui a pas permis de pratiquer de grandes mortifications; sa ferveur l'y portait toujours. Il gémissait et

s'humiliait de ce qu'il appelait ne rien faire pour Dieu. Autant il était fidèle à la défense qu'on lui faisait de certaines austérités et mortifications extraordinaires, autant il estimait le sort de ces ames crucifiées qui deviennent les heureuses victimes de Jésus-Christ en macérant leur chair. Il sut se dédommager par la mortification ordinaire, plus commune il est vrai, mais continuelle et exercée sur tous ses sens intérieurs et extérieurs. Qui pourrait dire jusqu'où il a porté celle-ci?

On ne peut lire sans admiration et sans être touché, la manière dont il en parle dans ses papiers, les résolutions édifiantes prises tous les jours sur cette vertu, le choix heureux qu'il faisait des passages du livre de l'Imitation pour appuyer ses résolutions, les idées vives et comme nouvelles que le Saint-Esprit lui avait données sur ce point. Il faut l'avouer cependant, tout cela serait d'un mince intérêt, si la pratique n'avait suivi ces beaux sentiments; mais M. Fabre était ennemi de la spéculation toute seule. Pour lui, dire et faire, c'était tout un. Son jugement était parfaitement mortifié, non-seulement dans les dispositions de la Providence, comme chacun a pu s'en convaincre

dans sa maladie, mais aussi dans les volontés des Supérieurs, et même dans les simples désirs de ses Confrères, qui lui tenaient lieu de loi. Il n'avait pas de volonté propre, il ne l'a jamais fait paraître en quoi que ce soit : il était semblable à ce bon serviteur de l'Évangile, à qui son maître dit : *Vade, et vadit; fac hoc, et facit; Allez, et il va; faites ceci, et il le fait.* On pouvait dire de lui ce que saint Vincent disait d'un confrère de son temps : Qu'on ne savait pas de quelle couleur était sa volonté. On ne voyait en lui ni désirs empressés, ni tristesse, ni trouble; il était toujours calme, toujours égal à lui-même.

Ceux qui l'ont connu savent avec quel soin il veillait sur tous ses sens, et combien frappante était sa modestie : souvent on le comparait à un ange. Jamais sa récollection ne se démentait, parce qu'elle provenait de son union avec Dieu; il était partout le même, dans les réunions publiques, au réfectoire, au séminaire, dans les récréations, dans les rues, sachant toutefois proportionner sa modestie aux temps et aux lieux.

Il avait bouché ses oreilles avec ces salutaires épines qui empêchent d'entendre la

langue du médisant; il était insensible aux choses curieuses, aux affaires du monde. Avec quelle adresse ne détournait-il pas alors le discours? Étant homme de Dieu, il n'écoutait volontiers que ce qui était de Dieu et qui pouvait conduire de quelque manière à son amour et à procurer sa gloire. Il désirait ardemment de mortifier son goût. Pour cette raison, ce fut une véritable peine pour lui d'avoir une nourriture différente et des soins qu'il croyait toujours trop grands. Dans certaines circonstances il était tout naturel qu'il cueillît quelques fleurs et les flairât; on le voyait s'en abstenir. Dans les premiers temps, à l'infirmerie, il ne se mettait pas dans les fauteuils. Le Frère infirmier voulut qu'il en usât: « Une chaise est déjà trop bonne pour moi, » répondit le pieux malade. Néanmoins, craignant de manquer à l'obéissance, il s'y mit dès ce moment. Il avait appris du sage que *rien n'est plus méchant que l'œil*, aussi ne se contentait-il pas de détourner promptement ses regards des objets dangereux; il les mortifiait encore sur les choses permises. Ce qui prouve l'empire qu'il avait sur lui-même et la force de sa mortification, c'est qu'il la pratiquait

dans des circonstances où tout excite fortement à regarder; la nouveauté des objets qui s'offrent de tout côté à la vue dans la ville de Paris, les paroles des admirateurs, l'idée que ces choses font accourir de très-loin des milliers de curieux, rien n'était capable d'ébranler sa résolution. On est dans l'usage, pendant quelque temps de l'année, de procurer aux Séminaristes dans l'intérêt de leur santé, des promenades extraordinaires aux environs de la capitale. Le château royal de Saint-Cloud, l'hôtel des Invalides, la magnifique église de Saint-Denis et les tombeaux de nos rois, le parc de Meudon, la manufacture royale de porcelaine de Sèvres, le Mont-Valérien, avec son coup-d'œil enchanteur, le bois de Boulogne et celui de Vincennes avec son fort, les divers monuments de Paris furent pour M. Fabre l'occasion de grands actes de mortification. On est sûr qu'il ne s'est retiré d'aucun de ces lieux sans en offrir plusieurs à son Dieu. Un de ses condisciples raconte le fait suivant : « Tous les étudiants ayant obtenu la permission d'aller au Jardin des Plantes pour visiter les cabinets d'histoire naturelle, je me trouvais avec M. Fabre, et j'eus occasion de voir combien il

savait mortifier la vue en présence d'objets si attrayants. Dans la visite des salles, je voyais que son esprit et son cœur s'occupaient plutôt du Créateur que des créatures. Je fis attention à lui, et malgré l'adresse et le soin qu'il mettait à cacher ses actes de vertu, son regard modeste le trahit en cette rencontre. Comme il évitait de paraître singulier, il regardait néanmoins ces objets précieux lorsque je les lui faisais remarquer, ce qu'il faisait sans doute par charité et par le désir de ne pas paraître se mortifier. Lorsque nous entrâmes dans la salle où sont les choses les plus curieuses, et où se trouvaient aussi des personnes de toute condition, son regard devint encore plus modeste, sans manquer à son affabilité et à son aisance ordinaire. La réserve polie qu'il mit dans son attention aux choses que je continuai de lui montrer, m'indiquait assez sa pensée. Je l'avoue, je fus très-frappé, et il me sembla comprendre la vertu. »

Une attache très à craindre en communauté, très-féconde en tristes suites, et contre laquelle notre saint Fondateur nous prémunit avec tant de soin par son exemple et par ses paroles, c'est l'amour déréglé des parents.

Cette tentation aurait pu devenir très-facilement celle de notre Novice, tout se réunissant pour attirer son cœur vers eux. La piété qui caractérise ses parents, leur tendresse singulière pour leur enfant, qui avait constamment demeuré auprès d'eux durant ses classes au collége de Carcassonne, et les avait rendus témoins de ses grands succès et de sa bonne conduite, les lettres si tendres, quoique pleines de foi et de résignation, qu'ils lui écrivaient, son état de maladie, l'éloignement de toute étude et de toute occupation trop sérieuse pendant le long espace de dix mois; tout cela pouvait lui occasionner des retours de tendresse trop grande et amener des tentations. Mais il avait médité les promesses que Jésus-Christ fait à ceux qui quittent père, mère, frères et sœurs; il connaissait aussi les menaces que le même Jésus adressait un jour à la multitude qui le suivait : *Si celui qui vient après moi ne hait pas son père et sa mère, celui-là ne peut être mon disciple.* Notre fervent Novice voulait être disciple fidèle du Sauveur, recevoir ici bas le centuple, et dans l'éternité une couronne plus brillante; aussi, quoiqu'il eût un cœur bon et bien fait, il

n'aima jamais ses parents que saintement. La barrière de la chair et du sang ne put l'arrêter un seul instant. La voix de Jésus qui se faisait entendre au-delà couvrit toujours celle de la nature. Ce qui suit est rapporté par un de ses jeunes confrères, qui, frappé de sa vertu, aimait à recueillir tout ce qui venait de lui : « J'eus une fois, entre antres, l'occasion de remarquer le détachement qu'il avait pour ses parents. Il venait de recevoir d'eux une lettre pleine de tendresse; il m'en fit part après l'avoir lue. Je lui demandai si elle ne l'avait pas ébranlé dans sa vocation. « Pas le moins » du monde, » me répondit-il; et il me cita ensuite l'exemple de saint Vincent, ajoutant qu'il ne serait pas digne d'être son enfant s'il ne pensait pas comme lui. »

Pendant les dix mois qui précédèrent sa mort, toute étude lui fut interdite, et il lui fut aussi défendu d'assister aux classes. On conçoit la grandeur de cette privation pour un jeune homme studieux et actif comme lui. Dans M. Fabre, pas la moindre peine : « Dieu le veut, disait-il, quand on lui en parlait; je suis content, très-content. » La volonté de Dieu était devenue la sienne en tout; c'était

sans doute le fruit de cette résolution qu'on trouve écrite de sa main : « Je serai très-dévot à ces paroles : *Fiat voluntas tua, sicut in* « *cœlo et in terra.* »

Son détachement s'appliquait à tout, aux lieux, aux livres, aux habits... Il fut impossible de savoir à quoi il tenait. Pour si peu d'attache qu'il crût sentir pour quelque objet, il cherchait aussitôt à s'en défaire. Il se servait ordinairement de vieux livres, trouvant adroitement le moyen de mettre les autres à l'usage de ses Confrères. Il a voulu quelquefois agir de même pour certains habits; l'obéissance seule fut capable de les lui faire garder; les Supérieurs l'exigèrent, parce que ces habits étaient plus chauds pour lui. On comprend combien ces dispositions étaient favorables à la pratique de la pauvreté dont nous faisons vœu, et à laquelle on ne l'a jamais vu manquer. Ce qui a édifié le plus, c'est son indifférence pour la santé. On lui annonça qu'on allait lui procurer la visite des médecins les plus renommés de la capitale; il se montra tout-à-fait indifférent. Il fut longtemps sans demander sa guérison au Seigneur, et il ne le fit que lorsque M. le Directeur lui

eut dit qu'il le voulait; tant était grande la répugnance qu'il avait pour cette demande.

La vie n'était rien pour lui; le ciel avec Dieu, avec Jésus, avec Marie, avec saint Vincent, avec nos vénérables martyrs et tous les saints Missionnaires; rien hors de là.

Sa douceur n'était pas moins admirable. Si un de ses Confrères avait à lui demander quelque chose, le sourire paraissait sur ses lèvres, et il s'empressait avec joie de satisfaire à ce qu'on désirait de lui. Jamais il ne montra ni résistance, ni ombre de murmure; il ne changeait même pas de contenance, quelque chose qu'on lui commandât ou qu'on lui conseillât. On ne le vit jamais ni fâché, ni troublé; jamais on ne l'entendit répondre avec humeur. Cette douceur ne lui était pas naturelle, elle lui avait coûté bien des efforts; son caractère était prompt, et à une grande vivacité il joignait une extrême sensibilité; mais il avait acquis une égalité de caractère remarquable. Sa belle ame se manifestait par la plus heureuse physionomie et par une modestie angélique; la sérénité de ses regards découvrait la pureté de son cœur; aussi sa douceur a-t-elle été louée par tous ses Con-

frères sans exception. Un d'entre eux raconte le trait suivant, qui pourra donner une idée de sa douceur et de sa patience admirables : « Lorsqu'il commença à être malade, et qu'il fut placé dans le corridor des étudiants pour pouvoir reposer plus facilement, j'eus l'avantage d'être son voisin. Il était obligé de rester au lit pour prendre un remède qu'on devait apporter du dehors chaque matin, et qui se faisait attendre long-temps. Un jour surtout on tarda plus qu'à l'ordinaire; je souffrais en moi-même de le voir obligé de demeurer au lit sans être assez malade pour cela ; j'allai donc le trouver pour lui demander à qui il fallait s'adresser pour le faire servir au plus vite. J'étais impatient, et je me figurais trouver un homme, résigné sans doute, mais du moins un peu peiné de se voir ainsi cloué au lit pour si long-temps. Quelle fut ma surprise, lorsque je trouvai M. Fabre tout riant et plus affable que jamais! Il me remercia affectueusement de mon offre, et me pria de ne rien dire. » C'est cette douceur de notre cher Novice qui lui attirait tous les cœurs.

Son zèle ne le céda pas à ses autres vertus. Qui dit *Missionnaire*, dit un homme plein

d'ardeur pour le salut des ames. C'est l'idée que nous en donne saint Vincent, l'idée qu'offre le nom de Missionnaire donné par les Bulles d'institution de la Congrégation à tous ses enfants.

Aussi, une fois au Noviciat, nous devons entretenir et exciter sans cesse ce divin feu dans nos cœurs. M. Fabre en avait le sien tout embrasé : il lui tardait de l'allumer dans celui des pécheurs, et il soupirait après les missions étrangères, dont il aimait à parler. En attendant, il exerçait son zèle par ses prières, et en portant à Dieu tous ceux qu'il pouvait. Il priait beaucoup pour les pécheurs, pour les œuvres de la Compagnie, pour ses Supérieurs, pour tous ses anciens condisciples, pour ses Confrères et pour ses parents, ainsi qu'en font foi ses résolutions. S'il croyait y avoir manqué, il en tenait compte auprès de M. le Directeur, sachant bien que le zèle est une vertu essentielle aux Missionnaires. Il l'exerçait encore par ses paroles et par ses actions.

1° Par ses paroles. L'expérience nous rend sensibles tous les jours les bons effets des conversations pieuses. L'esprit y est éclairé, et le cœur embrasé, comme celui des disciples qui allaient à Emmaüs le fut par les paroles de

vie et de salut qui sortaient de la bouche de Notre-Seigneur : *Nonne cor nostrum ardens erat in nobis, dùm loqueretur in viâ?* Il est difficile de parler de piété comme il faut. Beaucoup de personnes, même réellement pieuses, sont loin d'avoir ce talent : notre Novice le possédait à un degré supérieur ; tous ses Confrères l'ont avoué; chacun aimait sa conversation, s'y plaisait, et se sentait échauffé par le feu de l'amour divin. Dieu sait toutes les saintes impressions qu'il a fait naître dans les cœurs, toutes les résolutions qu'il a fait prendre, et les redoublements de ferveur qu'il a occasionnés. Son zèle éclatait encore dans les avertissements qu'il donnait à ses Confrères. Lorsque quelqu'un venait le trouver pour lui demander d'être averti de ses défauts, il réfléchissait un peu avant de répondre, puis, il disait avec franchise et charité ce qu'il avait remarqué dans sa conduite. Tout le monde désirait être averti par lui. Il n'oubliait rien pour se rendre agréable, utile et intéressant à ses Confrères. On ne connaissait pas chez lui de tristesse, de rêverie, de taciturnité, de ce recueillement mal entendu qui, sous prétexte de piété, manque à l'a-

mour fraternel. Toujours attentif à ce que l'on disait, il paraissait prendre un intérêt égal à tous ceux qui parlaient. Il avait un talent particulier pour chasser l'ennui et conserver la gaieté pendant les récréations les plus longues; il parlait rarement de lui, adhérait facilement au sentiment des autres, et cherchait à s'entretenir sur les choses qui leur plaisaient. Lorsqu'il arrivait qu'une discussion s'élevait sur des questions de controverse, il gardait le silence, et attendait que la conversation fût un peu calmée; il tâchait alors, par quelques paroles adroites et pleines d'une suave charité, de faire comprendre combien ces discussions nuisent à cette vertu. On n'entendit jamais sortir de sa bouche un mot qui fût défavorable au prochain, qui pût faire de la peine; et si, par mégarde, on disait devant lui quelque chose qui pût blesser la charité, on voyait qu'il souffrait, et il ne craignait pas de le relever, mais avec prudence et douceur. S'il avait du zèle pour les autres, il était bien éloigné de s'oublier lui-même; il suppliait ses Confrères de l'avertir de tout ce qu'ils remarquaient en lui. Un de ses condisciples, pressé de lui rendre ce service,

lui ayant fait une observation sur ce qu'il appelait à peine une imperfection, M. Fabre lui fit un reproche de ne l'en avoir pas repris devant tous ses Confrères, les étudiants et les séminaristes.

2° Quel zèle encore pour ses chers Confrères dans ses actions ! Ayant été désigné *Soin de Séminaire*, son zèle prit de nouveaux accroissements dans cette fonction, ou plutôt M. Fabre ne fit que multiplier les preuves de ce grand zèle qui le dévorait déjà pour l'accomplissement de la Règle. Il veillait à ce que tous les offices fussent remplis exactement ; et à cet égard, sa charité pour ses Confrères redoublait avec son zèle pour la Règle ; il voulait suppléer à ceux qui, ayant été désignés pour remplir un office, en étaient empêchés ; il aurait voulu servir à table pour les autres, balayer les corridors, faire la lecture au réfectoire, servir aux messes, etc.; il voulait rendre service à tous.. La seule obéissance put mettre un frein à sa charité. Il ne craignait pas de se déranger, ni de suspendre ses lectures et ses exercices pour écouter les Séminaristes. Quelques-uns ont dit avoir été singulièrement édifiés en ces rencontres. Quelque fréquent que fût ce recours

vers lui à cause de son office, il accueillait toujours avec un doux sourire. Devant, par son emploi, former les autres aux offices auxquels il les nommait, et son zèle pour notre Seigneur Jésus-Christ n'étant pas content de la manière dont certains servaient la sainte messe, il demanda souvent des heures à M. le Directeur pour les réunir et le leur apprendre. Si quelque chose n'allait pas tout-à-fait bien au Séminaire, il courait vite, disent ses Confrères, pour l'arranger, et c'est lui qui mettait la main à l'œuvre.

On peut comprendre, par tout ce que nous avons dit, sa charité pour les Confrères. Elle était douce, prudente, sagement empressée, toujours aimable; il excitait l'un, encourageait l'autre, compatissait à celui-ci, donnait un avis à celui-là, supportait les défauts de tous. Nous ne pouvons résister au désir de transcrire quelques-unes de ses paroles, qui, sorties de son cœur plutôt que de sa plume, au pied du Crucifix, nous manifestent si bien ses sentiments de charité mêlés d'humilité : « O mon Sauveur, pardon de tous mes péchés; pardon aussi, vous, mes bons Confrères Séminaristes; si vous suiviez l'exemple de

votre *Soin de Séminaire,* il vous aurait déjà menés à votre perte, bons et pauvres Confrères! Vous êtes de petits agneaux, bons et doux comme eux, peut-être avez-vous conservé tous l'innocence baptismale; et je serais indisposé contre vous pour de petites fautes! Pauvre Fabre! que de péchés n'as-tu pas commis! Estime donc les Séminaristes qui sont tous des saints, tandis que tu es, toi, quoi?... Dieu le sait. Que cela me porte à leur céder toujours, à leur faire bon visage. Mais, Seigneur, que viens-je de dire? Ai-je bien dans le cœur ce que j'ai pensé? Cependant, c'est bien vrai, si cela n'y est pas, veuillez bien l'y mettre, ô mon Sauveur, mon bon Jésus! »

Son obéissance ne laissait rien à désirer. Elle était aveugle, prompte, cordiale, parce qu'elle était surnaturelle, ayant coutume de regarder Dieu dans les Supérieurs, et les Supérieurs en Dieu, d'après la maxime de saint Vincent. Sa fidélité à la Règle était exemplaire. Le plus petit point lui paraissait important; il obéissait au moindre signal : « Il faut le faire, disait-il, comme la chose la plus importante; cela est grand aux yeux de Dieu, puisque c'est sa volonté. » Etre fidèle aux

Règles, c'était sa résolution constante et de chaque jour. L'esprit de Dieu, qui s'était reposé sur cette ame docile et qui enflammait son cœur, lui avait fait sentir que c'est là la voie la plus sûre pour devenir un bon Missionnaire et arriver à la perfection, objet de ses vœux, et que tout autre chemin est semé d'illusions et conduit à l'abîme.

« On ne se souvient pas, disait un de ses condisciples, de l'avoir vu manquer à aucune Règle. » Si la ponctualité est exemplaire lorsqu'on jouit d'une bonne santé, c'est surtout dans la maladie qu'elle devient plus méritoire et plus édifiante, parce qu'elle est plus difficile. M. Fabre a soutenu cette épreuve, et sa régularité, loin de s'affaiblir dans la maladie, n'a fait que prendre un nouvel essor avec sa vertu. Il fut partout un modèle de régularité, et regardé comme tel par tout le monde; dans la maison, aux environs de Paris, où il fut envoyé d'abord, à la maison de campagne, à l'infirmerie. Il ne manquait à aucun de ses exercices, pas même à ceux qui se font auprès du Directeur seul dans sa chambre, au point que M. le Directeur, le voyant monter de l'infirmerie chez lui malgré sa faiblesse, fut

obligé de le lui défendre, en lui promettant, pour contenter sa piété, qu'il se rendrait lui-même à l'infirmerie, et que là, dans la chapelle, le malade pourrait lui demander ses pénitences, et autres choses semblables.

Un enfant n'est pas plus attaché à son père chéri, que ne l'était M. Fabre à M. le Directeur. Sa docilité à ses avis était entière et filiale. Il les recevait dans son cœur, et les y gravait fidèlement. Il en faisait tant d'estime, qu'il se mettait aussitôt en devoir de les transcrire, et on les a trouvés tous, après sa mort, dans les notes qu'il avait prises. On ne s'étonne pas de ces sentiments, quand on lit la résolution suivante. : « Je parlerai avec M. le Directeur comme avec un Séminariste, sauf le respect que je lui dois. Si je dis quelque chose qui n'aille pas bien, il m'avertira cordialement, voilà tout. Ici tout se fait en famille. »

Il est une vertu que saint Vincent nous recommande surtout, comme étant la première de notre vocation, et la plus propre aux Missionnaires : nous voulons parler de la simplicité. On croira peut-être que nous l'avons oubliée, ou bien que nous ne l'avons pas trouvée dans notre cher Novice ; il n'en est rien ce-

pendant. M. Fabre la possédait à un très-haut degré, et nous la croyons si nécessaire, que nous avons voulu la faire paraître par tout ce que nous avons dit de lui. En effet, en parlant de son humilité, nous avons dit qu'il était simple dans ses colloques, ses conférences, ses répétitions d'oraison; qu'il ne cherchait que Dieu dans ses actions. En parlant de son obéissance, nous avons remarqué qu'il portait le cœur sur la main dans les rapports avec ses Supérieurs, qu'il traitait avec eux comme un enfant bien né et affectueux en use avec son père. Quelle ingénuité, quel abandon dans ses communications! Tout portait le caractère de la vérité et de la simplicité. Dans l'article de sa charité, nous avons loué son zèle et sa franchise à avertir ses Confrères de leurs manquements, et à dire les choses telles qu'elles étaient dans son cœur. A l'occasion de son détachement, nous avons signalé son goût pour les objets simples et les habits pauvres.

Du reste, ceux qui l'ont vu ont toujours admiré en lui une simplicité, accompagnée de noblesse, qui faisait l'ornement de ses autres vertus. Son recueillement et la gaieté de son visage venaient ajouter leurs charmes à ceux

de la simplicité et de la candeur. Chacun se disait en l'approchant : Voilà une ame simple, favorisée de la grâce, amie de Dieu. Un de ses condisciples dit avoir remarqué qu'il craignait extrêmement de blesser la vérité, et qu'il évitait toute exagération. Un jour, il alla trouver un de ses Confrères ; il paraissait très-affligé : il lui demanda pardon d'avoir avancé une chose dont il n'était pas bien sûr. Comme on le voit, il remplissait parfaitement la résolution qu'il prit un jour en ces termes : « Dans mes oraisons, mes visites au Saint-Sacrement, partout enfin, je chercherai les moyens d'être simple. Non, non, point d'arrière-pensée... ; je ne resterai pas tranquille jusqu'à ce que j'aie trouvé la simplicité. » Sa simplicité était accompagnée d'une grande prudence ; il suffisait de s'entretenir une seule fois avec lui, ont dit plusieurs personnes, pour s'apercevoir de la justesse de son jugement, pour se convaincre qu'il saisissait promptement et solidement les choses, et qu'il ne se laissait pas conduire par l'imagination. Sa prudence fut admirée dans les divers emplois qu'il exerça au Séminaire, et partout où il fut envoyé pour rétablir sa santé. Ce qui ajoute un nouveau

prix à cette vertu dans lui, c'est qu'il était fort jeune. Néanmoins, c'était toujours du positif et du sensé, toujours foi ou raison ; aussi jouissait-il de la confiance entière de ses Confrères, en même temps que les Supérieurs fondaient sur lui de grandes espérances.

De telles vertus n'étaient pas entrées dans cette ame sans qu'elle aimât Notre-Seigneur, la sainte Vierge, saint Vincent, saint Joseph, patron du Séminaire interne, et nos glorieux martyrs. Ces diverses dévotions étaient trop caractérisées en lui pour que nous n'en disions pas un mot.

Sa dévotion à Notre-Seigneur se manifestait d'abord dans les communions. On le voyait tout absorbé, tout anéanti, pendant la préparation et surtout pendant l'action de grâces. Sa figure calme, mais enflammée, disait assez ce qui se passait dans son ame. « Quand je vais voir M. Fabre à l'infirmerie, disait un de ses Confrères, je connais les jours où il a communié, à son visage qui reste animé toute la matinée. » Cette même dévotion paraissait encore sensiblement dans les visites au Saint-Sacrement, durant le saint sacrifice de la messe et devant son crucifix.

La dévotion à la sainte Vierge découle naturellement de celle que l'on a pour Jésus; elle en est comme un ruisseau limpide. Il est impossible d'honorer le Fils sans honorer la Mère. Le nom seul de Marie, prononcé par notre vertueux Novice, avait je ne sais quoi de pénétrant, de doux et de tendre. Il trouvait un plaisir indicible dans ces mots : *Tota pulchra es, Maria!* C'est à sa *bonne Mère* qu'il dédia son premier essai de discours : il parla sur ses grandeurs avec respect et amour. Dans les colloques du Séminaire, il montrait Marie, les mains pleines de grâces pour tous ceux qui l'invoquent. Lorsqu'il eut fait le *Bon propos*, il demanda et obtint d'aller dans l'église de Notre-Dame-des-Victoires, remercier la sainte Vierge de la faveur qu'il venait d'obtenir. « J'ai tout confié à ma *bonne Mère*, disait-il à un de ses condisciples, je l'ai priée pour ceux qui me sont chers, et puis pour tous en général. »

Le désir extrême qu'il avait de se remplir de l'esprit de saint Vincent, les efforts qu'il faisait pour l'exprimer dans toutes ses actions, annoncent assez l'amour qu'il avait pour notre saint Fondateur. Il le regardait comme son

père, et l'objet de tous ses vœux était d'être jugé digne d'être admis parmi ses enfants. « Nous ne sommes au Séminaire, disait-il un jour, que pour acquérir son esprit. » Durant le temps du Séminaire, les Novices ne s'occupent que de former leur esprit et leur cœur à la piété : ils ne sont pas astreints aux études, afin qu'ils puissent mieux étudier saint Vincent et les Règles. M. Fabre connaissait le prix de ce temps, et redoutait d'en perdre la moindre partie; aussi disait-il qu'un Novice ne devait pas faire trop diversion, ni trop écrire sur les matières qu'il lisait, de peur de ne pas s'appliquer à lui-même les vérités. Cette dévotion au saint Fondateur lui faisait préférer la lecture des Règles, de la Vie, des Conférences et des lettres de saint Vincent, à tout autre livre. C'est là, en effet, étudier directement et véritablement le saint Instituteur. Elle le portait à se découvrir avec un grand respect au nom de saint Vincent. Il avait toujours à la bouche ses maximes et ses exemples : c'était pour lui une règle irréfragable, qui le dispensait de tout raisonnement. Il avait été frappé, en récréation, de ces paroles d'un de ses Confrères; et il ne manqua

pas de les écrire aussitôt : « Avant de venir ici, disait ce pieux Séminariste, je cherchais, en lisant le Nouveau-Testament, où je pourrais trouver l'esprit de Notre-Seigneur, qui est enseigné dans ce livre divin. Je l'ai cherché dans beaucoup de saints, et je ne l'ai trouvé nulle part comme dans saint Vincent. Dans cette maison, j'ai été satisfait : j'ai rencontré ce que je cherchais, la vie cachée; et je l'y trouve bien mieux caractérisée que dans d'autres saints... » « J'ai médité sur ces paroles qui m'ont frappé, ajoute M. Fabre. » C'est ainsi que tout ce qui lui parlait de saint Vincent excitait ses sympathies.

Sa dévotion était aussi très-grande, très-vive et très-éclairée envers saint Joseph. En parler avec effusion de cœur, le prier souvent, tous les jours demander par lui des ouvriers pour la petite Compagnie, le joindre à saint Vincent dans ses prières particulières : voilà une partie des actes de dévotion mentionnés dans son cahier de résolutions. Etant *Soin de Séminaire*, il lui recommandait les Séminaristes plusieurs fois par jour.

Il est impossible de rendre ses sentiments par rapport à nos vénérables martyrs,

surtout à l'égard du vénérable Perboyre, pour qui Dieu lui avait inspiré une dévotion tendre et fraternelle. Il la lui témoignait en toute occasion. Il ne prenait pas une résolution sans la mettre sous sa protection, après avoir imploré celle de Marie, de saint Vincent et de saint Joseph. On a trouvé parmi ses papiers des Litanies en son honneur, qu'il avait composées lui-même, et qu'il récitait chaque jour. Il cherchait à inspirer cette dévotion aux autres. Il lui recommandait sa personne, ses petites entreprises, le Séminaire, la Compagnie tout entière, et baisait avec affection et respect son reliquaire. On sera bien aise sans doute de lire ici les pensées que le Seigneur lui donna le jour de la fête de saint Laurent, dans lesquelles il faisait allusion aux paroles de ce martyr, au Pape saint Sixte. Il les mit par écrit aussitôt après la méditation : « O vénérable Perboyre, où allez-vous sans votre Novice? Grand saint, où allez-vous sans votre serviteur? Vous allez au ciel; vous me laissez sur la terre, et vous m'y laissez sans vertu... Oh ! si je pouvais mourir un jour pour mon Dieu! ô Sauveur de mon ame, faites-moi mourir tous les jours à moi-même,

si je ne puis répandre mon sang pour vous, et ensuite, que je sois au ciel avec le vénérable martyr, mon protecteur!... » Notre vertueux Novice a été exaucé : il est mort à lui-même, a porté avec joie la croix que Dieu lui ménagea sur la terre, et nous espérons qu'il est au ciel avec notre glorieux martyr. Son nom fut la dernière parole qu'il prononça dans son agonie : ce qui frappa tous ceux qui connaissaient sa dévotion pour lui.

Telles étaient les vertus et la piété de M. Fabre : mais la Compagnie ne devait pas conserver long-temps ce trésor; le Seigneur sembla ne l'avoir appelé parmi nous que pour le faire le modèle de ses Frères, et la seule mission que Dieu lui destinait était de pratiquer les vertus du Novice dans toute leur perfection. A peine six mois s'étaient écoulés depuis son arrivée à Paris, qu'il commença à sentir les atteintes du mal qui devait le consumer peu à peu. On se rappela alors ce qu'avait annoncé un médecin étranger qui le vit quelques jours après son arrivée se promener dans le jardin. Comme on lui faisait remarquer l'air de santé qui paraissait sur son visage et dans tout son corps, il dit : « Ne vous

y trompez pas, ce jeune homme vous échappera. » Il devait, en effet, bientôt s'échapper du filet de cette vie, pour aller jouir de la félicité du ciel. Après ces six mois, on l'envoya, comme nous l'avons déjà dit, à quelques lieues de Paris. Sa santé s'était un peu remise, cependant à son retour, il alla à la maison de campagne, où il suivit un *régime* et reçut tous les adoucissements jugés convenables. C'était au commencement de juin 1845. Ce fut pour lui une belle occasion de manifester le fonds de vertu qu'il avait amassé; il fut aimé et admiré de nos Confrères anciens qui étaient à la campagne, et de nos Frères co-adjuteurs, qui tous en faisaient l'éloge à M. le Directeur. Il continua de se porter avec la plus grande soumission à la volonté des Supérieurs. Il suivait le réglement qui lui avait été donné avec une fidélité inviolable, s'abstenait d'études graves et fatigantes, parce que cela lui avait été interdit. Ses plus doux moments dans les intervalles des exercices de piété, étaient ceux qu'il passait à contribuer aux ornements de la chapelle qu'on venait d'élever, à remplir l'office de sacristain, ou à arroser et à entretenir les

petits parterres qui environnent dans le jardin les statues de la sainte Vierge, de saint Vincent et de saint Joseph. Le temps de son *Bon propos* arriva; il vint à Paris pour le faire. Sa santé paraissait beaucoup meilleure; on lui permit d'y demeurer et d'aller en classe avec les Etudiants, à condition qu'il n'étudierait presque pas et qu'il suivrait toujours son régime. Autant que ce régime le lui permit, il suivit avec sa ponctualité ordinaire les Règles des Étudiants. Voici les avis que lui donna en cette occasion M. le Directeur, et que nous trouvons soigneusement transcrits dans ses papiers : 1° Être exact à tous les exercices de piété; 2° très-fidèle aux Règles et à l'ordre de la journée des Étudiants, au silence, à la communication et à demander les permissions; 3° ne pas se figurer que, quand on est étudiant, il faille prendre d'autres allures : quelques-uns voient plus tard que cette idée les conduit trop loin; 4° point de gêne, mais respect, humilité, soumission et reconnaissance à l'égard de Messieurs les Professeurs, se représentant Notre-Seigneur dans eux; égards et cordialité envers les autres Étudiants; 5° se rappeler souvent ces deux mots de saint

Paul : *Scientia inflat*, et ceux des Règles communes où saint Vincent nous apprend à exprimer notre sentiment sur les questions ; sans quoi, l'orgueil pénètre bientôt dans notre cœur et dans notre entendement. Point de contention dans l'étude; elle nuit à la piété, à l'acquisition de la science, à la cordialité et à la santé; 6° modestie et grande propreté dans la chambre; 7° voir souvent M. le Directeur; aller lui dire, le plus tard dans quinze jours, comment vous traite ce nouveau genre de vie; vous savez combien saint Vincent craignait pour la ferveur le passage aux études; il comparait les Novices passant aux études à des vases qui sortent du four pour aller à l'air froid; 8° étant malade, je dois travailler très-peu, et prévenir de mes infirmités M. le Préfet des études et MM. les Professeurs, reposer tous les matins.

Bien que la santé de notre étudiant ne parût pas s'affaiblir, on jugea à propos de l'envoyer de nouveau à la Maison de campagne. Son embonpoint qui devint de jour en jour plus sensible et le retour d'une partie de ses forces firent espérer de le conserver. Mais d'abondants crachements de sang arrivèrent

et l'affaiblirent tout à coup. On se hâta de le ramener à Paris, où les soins étaient plus faciles. Il eut la visite de plusieurs médecins des plus renommés même de la capitale. Les crachements cessèrent, le malade fut mieux, et l'on commença à espérer de nouveau; c'est alors qu'on lui offrit encore la permission d'aller chez lui. Voici sa réponse édifiante à M. le Directeur chargé de lui manifester cette offre : « *Mon parti est tout pris,* Monsieur, un seul motif pourrait *m'engager* à aller dans ma famille, le plaisir d'embrasser mes parents; c'est précisément pour cela que je ne dois pas y aller. J'y renonce donc. Que pourrait-il m'arriver? de mourir bientôt? je le vois bien, je ne me fais pas illusion; hé bien! je mourrai, mais je mourrai auprès de saint Vincent, auprès de mes Supérieurs, auprès de vous et auprès de mes Confrères. » Comme les médecins étaient loin d'assurer que l'air natal pût le guérir, et qu'un voyage si long n'était pas sans péril, les Supérieurs le laissèrent libre, et se crurent heureux de posséder encore leur cher malade. A peu près vers ce même temps, la Retraite annuelle eut lieu. On l'empêcha d'y participer,

lui promettant qu'il la ferait plus tard.

La privation de pareilles grâces fatigue et attriste quelquefois certaines ames pieuses. Celle de notre malade, accoutumée à voir tous les événements comme des effets de la sagesse divine, n'éprouva pas la moindre peine; il tâcha cependant de participer aux grâces qui descendaient sur la Maison pendant ces saints jours. Son recueillement devint plus profond, son cœur s'ouvrait plus souvent à la prière; il pria pour lui, il pria pour toute la Maison. Qui sait si les grâces qu'il reçut ne furent pas plus abondantes que celles des autres? Quelque temps après, sans se trouver guère mieux, il témoigna le désir de faire sa Retraite, qu'on pensait bien être la dernière. On voulut bien la lui accorder comme nouveau moyen de se préparer à mourir. Sa ferveur le portait à suivre le réglement commun; l'obéissance mit encore ici un frein à ses pieux désirs. Il ne fit que trois jours de Retraite, et il diminua le nombre et la longueur des exercices. Il écrivit ses sentiments et ses résolutions, selon sa coutume. A mesure qu'il s'approchait du ciel, ses sentiments devenaient plus célestes. Quelle pro-

fondeur dans les pensées, quelle vivacité de foi, quelle intelligence des vertus qui doivent caractériser le Missionnaire! quelle affection pour notre bienheureux Père, pour sa vocation, pour tous ses Confrères! Il prenait les sujets de ses méditations et de ses lectures dans nos Règles communes, et dans la vie de saint Vincent. Alors M. Fabre savait que sa poitrine était attaquée; s'il pensait qu'il pouvait encore guérir, il pensait aussi qu'il pourrait mourir bientôt : « Vous nous recommandez, disait-il en riant à M. le Directeur, de faire chaque Retraite comme si elle devait être la dernière de notre vie. Pour le coup, vous pouvez me donner ce motif. » C'est dans cette Retraite que son désir de la mort s'accrut sensiblement; il en parlait avec joie. C'était le sujet le plus ordinaire et le plus délicieux de sa conversation, surtout avec M. le Directeur. Etant l'objet de soins tendres, continuels et pleins d'intelligence, de la part de nos Frères infirmiers, il put, durant trois mois encore, aller et venir dans la maison, assister aux exercices du Séminaire, faire même de courtes promenades au-dehors; il dirigeait ordinairement son compagnon vers

l'église de Notre-Dame-des-Victoires, où l'on aimait à le voir épancher son cœur devant sa tendre Mère.

Cependant, il allait toujours s'affaiblissant; il fut enfin obligé de garder le lit; peu de jours après, il fallut lui administrer les derniers sacrements. La mort n'avait rien d'effrayant pour un cœur si bien disposé; au contraire, il la désirait : aussi reçut-il avec joie cette annonce, et se prépara-t-il pour le lendemain, conservant toujours la même gaieté. Les Supérieurs ajoutèrent une nouvelle grâce à celle qu'il allait recevoir, en lui permettant de faire les vœux de la Compagnie. Il prononça la formule d'un ton ferme et avec un épanouissement de figure qui montrait sa vive satisfaction, immédiatement avant de recevoir le viatique du corps et du sang de son bien-aimé Sauveur. Tous les Étudiants et Séminaristes assistaient à la cérémonie; nous n'essaierons pas de décrire leurs émotions, ni l'édification que chacun emporta d'auprès du vertueux malade. Pour lui, il savoura assez long-temps, les yeux fermés, la présence de son divin Maître et les grâces dont il le comblait; puis il ouvrit les yeux,

et, avec un sourire qui avait quelque chose de céleste, il remercia M. le Directeur qui était resté dans l'infirmerie.

Dieu lui accorda encore dix jours de vie, et à nous le bonheur de jouir plus longtemps d'un si beau modèle, et de contempler le juste sur son lit de mort Nous allons maintenant transcrire le témoignage que nous a donné le Frère infirmier qui l'a soigné dans toute sa maladie. Il y a tant de simplicité dans ce récit, que nous nous ferions scrupule d'en retrancher quelque chose :

« Je regrette beaucoup de n'avoir pas écrit, » du moins pour moi-même, les innombra- » bles actes de vertu que j'ai vu pratiquer à » M. Fabre, pendant les sept mois qu'il a de- » meuré à l'infirmerie, quoiqu'il fût bien dif- » ficile de s'en apercevoir, parce qu'il ne met- » tait pas moins de soin à les cacher, qu'il en » avait à les faire. Son obéissance aux ordres » du médecin était exemplaire. Jamais il ne » s'est plaint du régime, bien qu'il y eût quel- » quefois une extrême répugnance. Je m'a- » perçus un jour qu'il lui prenait de fré- » quentes envies de vomir. L'ayant interrogé » là-dessus : « Je crois, me dit-il, que cela

» vient du régime. C'est égal, apportez tou-
» jours, mon Frère; n'écoutez pas ce que je
» pourrais vous dire : le médecin l'ordonne,
» cela suffit; il sait mieux que moi ce qu'il
» me faut, puis, en faisant sa volonté, on fait
» celle de Dieu. » Je ne laissai pas néanmoins
» de faire changer le régime.

» Je n'ai remarqué en lui aucune de ces
» fantaisies auxquelles on se laisse aller dans
» la maladie. Sa charité pour les malades et les
» infirmiers était admirable. Préparer la table
» et la desservir, se lever de table, s'il man-
» quait quelque chose, pour aller le prendre;
» rendre aux autres malades les services les
» plus humbles; les égayer, les encourager,
» les édifier par son maintien, par sa figure
» gracieuse; développer les avantages des ma-
» ladies, les dispositions nécessaires aux ma-
» lades, et cela de manière à faire voir qu'il
» les avait lui-même; ce n'est là qu'une partie
» de ses actes de charité. Lorsqu'un Frère était
» malade, on voyait qu'il prenait un plaisir
» particulier à l'instruire : avec quelle joie il
» lui parlait de notre saint Fondateur, des
» traits de sa vie, de notre vocation, ou de
» tout autre sujet! Il redoublait de zèle,

» quand c'était un Frère nouveau dans la » Maison.

» L'exactitude avec laquelle il faisait ses » exercices de piété m'a paru aussi bien » digne de remarque; il voulait les faire à » la même heure que la Communauté, excepté » l'oraison durant laquelle il devait reposer; » il me priait d'arranger les choses de telle » sorte que cela fût possible; il a continué » d'agir ainsi presque jusqu'à ses derniers » jours; il s'était rendu cette pratique facile » en dressant un petit règlement admirable. » On lui avait recommandé de méditer peu » de temps à la fois, et de compléter l'heure » d'oraison par petits morceaux; mais il était » si uni à Dieu, que souvent il demeurait une » heure dans ses méditations, sans s'en aper- » cevoir. La même chose lui arrivait dans ses » lectures spirituelles, surtout quand il lisait » la vie de saint Vincent. »

Notons en passant que cette application douce et soutenue à l'oraison a été remarquée par d'autres. Un jour, un Étudiant entra dans une des salles de la maison : il vit M. Fabre tout seul dans un coin, les yeux fermés, sans se remuer, et dans une attitude extrêmement

modeste; il crut qu'il dormait, et ne lui dit rien; il rentra quelque temps après; même attitude dans M. Fabre. Alors l'Étudiant lui parla. « Je fais mon oraison, » lui répondit doucement le malade.

Reprenons le récit du Frère.

« La vie du saint Fondateur faisait ses dé-
» lices : *Oh! que c'est beau!* s'écriait-il pres-
» que toujours en finissant; *c'est vraiment*
» *beau : je ne me lasserais jamais de lire ce*
» *livre. Plus je lis, plus je veux lire; j'y trouve*
» *toujours du nouveau.* Après avoir lu le
» Nouveau-Testament ou l'Imitation, il por-
» tait toujours le livre à la bouche, et le bai-
» sait respectueusement. Non-seulement il
» était fidèle au silence, mais encore il influait
» adroitement et efficacement sur les autres
» pour qu'ils le gardassent. Il conférait quel-
» quefois avec moi sur la manière de nous y
» prendre pour le faire bien observer, et il ne
» le faisait jamais sans me demander pardon
» des scandales qu'il pensait m'avoir donnés
» sur ce point. Il lui arrivait de temps en
» temps de vouloir me faire faire attention,
» dans mon office, à de petits manquements;
» il y mettait une charité et une prudence ex-

» quises qui me charmaient. Sa reconnaissance
» et sa politesse étaient au-dessus de tout éloge.
» Je ne lui ai jamais rien présenté, jamais
» rendu le moindre service, sans qu'il me re-
» merciât. Il lui semblait sans cesse qu'on en
» faisait trop pour lui. J'étais singulièrement
» édifié de ses manières et de ses paroles. C'é-
» tait un vrai plaisir de le servir. Ce qui me
» frappait le plus, c'était ses dispositions par
» rapport à la mort; il apprit souvent qu'on
» faisait des neuvaines pour sa guérison, et il
» me disait : *Ils feraient bien d'en faire pour*
» *obtenir ma mort, je serais bien plus content.*
» Plusieurs fois j'ai entendu des personnes lui
» demander s'il avait peur de la mort : *Non,*
» *non,* disait-il aussitôt, *je m'y attends; je ne*
» *la crains pas. Je suis entre les mains de*
» *Dieu; qu'il fasse de moi ce qu'il voudra.* Le
» dimanche de la Passion, le voyant tout
» abattu par la maladie, je lui dis : C'est un
» beau jour, il est doux de souffrir aujour-
» d'hui... *Oui, cher Frère, mais j'espère que*
» *j'irai bien faire la Pâque avec Notre-Sei-*
» *gneur dans le ciel, après avoir souffert avec*
» *lui.* On eût dit, à la fin de chaque neuvaine,
» qu'il craignait que le miracle ne s'opérât;

» au point que quelqu'un lui dit un jour fort
» sérieusement : Mais nous avons beau faire,
» vous paralyserez l'effet de nos prières par ce
» désir ardent de la mort ; au moins, ayez la
» volonté conforme à celle de Dieu ; veuillez
» guérir, si Dieu le veut. — *Hé bien! allons,*
» *je veux ce que Dieu voudra.* — Toutes les
» fois qu'on lui parlait de la mort et qu'on lui
» faisait entendre qu'il en approchait, un lé-
» ger sourire errait sur ses lèvres et faisait
» bien voir qu'il la désirait. Il avait une dévo-
» tion extraordinaire au vénérable Perboyre,
» notre glorieux Martyr. Comme ses trois
» derniers jours il délirait un peu, voici le
» moyen que nous avons pris pour l'empêcher
» de s'agiter et de se fatiguer : nous lui pré-
» sentions le reliquaire du vénérable Per-
» boyre; aussitôt il le prenait avec la main et
» le baisait respectueusement et à plusieurs
» reprises, puis il le rendait; alors on pouvait
» lui parler : il profitait de ces moments pour
» faire les actes de religion dont il était ca-
» pable. Du reste, même pendant son délire,
» on voyait qu'il n'était occupé que de Dieu et
» des choses de Dieu : tout ce qu'il disait
» montrait que son cœur en était plein ; sa

» bouche parlait vraiment de l'abondance de
» son cœur. Cependant il déclinait sensible-
» blement; le 3 avril, au soir, son agonie
» commença : à part quelques crises, elle fut
» douce et paisible; elle dura toute la nuit.
» Peu avant sa mort, le délire cessa; ses pen-
» sées étaient claires et rassises. Alors le Frère
» qui le veillait lui demanda s'il était con-
» tent d'aller avec Jésus-Christ : « *Quoi*
» *de plus heureux?* » répond le malade. Il
» était très-faible; nous craignions qu'il ne
» vît pas le jour.... Le même Frère lui de-
» manda si quelque chose lui faisait de la
» peine, et s'il désirait voir M. le Directeur :
« *Rien ne me gêne, grâce à Dieu.* » Telle fut
» la réponse du mourant. Toutefois, M. le
» Directeur ayant recommandé de l'avertir
» quand on le verrait plus mal, on ne laissa
» pas de l'appeler. Nous faisions pour lui les
» prières des agonisants. Notre cher malade
» sentit enfin que sa dernière heure arrivait; il
» éleva la voix pour nous remercier tous des
» bons offices que nous lui avions rendus; puis
» il dit encore une fois en baissant la voix :
« *Allons, mes Frères, je vous remercie tous.*
» *Adieu, je m'en vais...* » Ensuite, il dit quel-

» mots que nous ne pûmes comprendre et » que noùs présumâmes être sa dernière » prière. Il fit encore le signe de la croix avec » de l'eau bénite qu'on lui présenta, puis il » laissa tomber la tête et rendit doucement sa » belle ame à Dieu. »

C'était le 4 avril 1846, à quatre heures du matin, à l'heure précise à laquelle il s'était levé tant de fois, d'après la Règle, pour louer Dieu et commencer ses saintes journées. Cette fois ce fut pour commencer le grand jour de l'éternité. Dieu voulut récompenser la fidélité de son serviteur, et l'appeler à cette même heure à la joie et au repos éternel. C'était un samedi; Marie exauça le désir qu'avait son enfant de mourir un jour qui lui fût consacré. Lorsque la nouvelle de cette mort fut annoncée à la Communauté, chacun, tout en priant pour ce cher défunt, se surprenait à l'invoquer. Ce n'était pas de l'estime, mais de la dévotion qu'on lui témoignait. On coupa une partie de ses cheveux; nos Etudiants et Séminaristes se les partagèrent, s'estimant heureux de les posséder pour s'exciter aux mêmes vertus. On a placé sur sa tombe une croix sur laquelle est gravé

son nom. Un petit grillage conserve à ses Confrères cette tombe chérie, auprès de laquelle ils pourront aller méditer sur les vertus de leur état et apprendre à mourir de la mort des justes : *Moriatur anima mea morte justorum!*

NOTICE

SUR

M. DAVIERS,

Prêtre, mort à Smyrne, le 21 septembre 1816.

M. Pierre-Julien Daviers naquit à Bourbon-Vendée, le 7 décembre 1767. Nous n'avons pas de détails sur les premières années de sa vie; mais la ferveur de sa piété, qu'il avait conservée jusque dans sa vieillesse, ne nous permet pas de douter que les prémices d'une vie si belle n'aient été consacrées tout entières au Seigneur.

Ce fut le 3 juillet 1787 qu'il entra au séminaire de Saint-Lazare pour y faire son Noviciat; il eut pour Directeur notre vénérable martyr M. Clet, alors chargé des Novices. Son but en entrant dans la Congrégation était surtout de se consacrer à la gloire de Dieu et

au salut des ames dans les Missions étrangères. Pour embrasser tout d'un coup tout ce que ces Missions ont de pénible et de crucifiant, il souhaitait ardemment d'aller évangéliser les peuples de la Chine. Plus d'une fois il en sollicita la faveur; mais sa surdité, qui déjà commençait à se faire sentir, mit obstacle à la réalisation de ses vœux. Toute sa vie il conserva de l'affection pour cette première vocation ; souvent il exprimait le regret de n'avoir pu la suivre; il s'intéressait vivement à tout ce qui concernait nos Missions de Chine, et appelait par ses prières les bénédictions du ciel sur les travaux de nos Missionnaires dans cette contrée. La Providence le destinait aux Missions du Levant; Smyrne en particulier devait être le théâtre de son zèle pour la conservation et l'extension de la foi catholique.

La révolution qui commençait à désoler la France le contraignit de la quitter avant d'avoir terminé le cours de ses études. La Maison de Saint-Lazare ayant été pillée et saccagée en 1789, M. Daviers sortit de Paris, et se dirigea vers Marseille. Il n'y arriva qu'après avoir couru bien des dangers. A Marseille même les sans-culottes ne lui laissèrent la vie, et ne con-

sentirent à son départ que dans le cruel espoir, comme ils n'eurent pas honte de le lui dire, que sa tête tomberait bientôt sous le cimeterre musulman. Après une heureuse navigation il aborda à Naxie, où il acheva ses études théologiques, et reçut la prêtrise. Bientôt après il fut appelé à Smyrne, où il arriva le 16 juillet 1791. C'est dans cette ville que M. Daviers passa presque toute sa longue et édifiante vie, d'abord comme simple Missionnaire, puis en 1802 jusqu'à sa mort comme Supérieur de la Mission. Pour mettre quelque ordre dans les différents faits qui l'ont abondamment remplie, nous parlerons 1° de ce qu'il a fait pour conserver et agrandir la Mission confiée à ses soins; 2° de son zèle à soutenir et à étendre la foi; 3° de sa conduite particulière et des vertus qui ont le plus brillé en lui.

La France ne fut pas le seul théâtre où la révolution exerça ses fureurs; partout elle avait ses agents. Si dans le Levant on n'incarcéra point, on n'égorgea point les prêtres, on eut recours à d'autres moyens pour les tourmenter; à Smyrne les résidents français formèrent, sous la direction du consul, une

sorte de comité non moins hostile à la religion que les clubs de Paris. Cependant on n'inquiéta point M. Daviers sur ses principes religieux; on n'essaya point de l'engager à prêter le serment constitutionnel; mais il eut d'autres combats à soutenir, d'autres tracasseries à supporter. Sous le prétexte d'entretenir quatre frégates de guerre qui restèrent long-temps en station à Smyrne, les révolutionnaires se proposèrent de s'emparer des biens de la Mission et d'en consacrer les revenus à alimenter ces armements de guerre. A cet effet, ils convoquèrent une assemblée; heureusement, parmi les membres qui la composèrent, il y en avait quelques-uns qui aimaient et estimaient M. Daviers. Notre cher Confrère alla les trouver, chacun séparément, et par ses prières et ses sollicitations les détermina, non-seulement à ne rien faire contre lui, mais encore à s'opposer fortement au mauvais dessein des autres; de sorte qu'il fut décidé presqu'à l'unanimité des voix qu'on ne toucherait point aux biens de la Mission. Ce premier orage passé, il s'en éleva bientôt un autre, qui dura plus long-temps et fut plus violent. Les consuls de France n'avaient point

encore de maison consulaire ; ils étaient obligés, à leur arrivée, de se procurer une maison de louage pour se loger, ce qu'ils regardaient comme peu convenable à leur dignité ; ils cherchaient donc à s'installer d'une manière stable et commode. La maison des Missionnaires leur paraissait propre à cette fin ; à l'aide de quelques agrandissements et de quelques embellissements ils pouvaient facilement la disposer à recevoir un consul. S'en emparer ne leur semblait pas difficile. Les prêtres étaient détestés en France, leurs biens vendus au profit de l'État, la république ne se ferait point scrupule de leur permettre de ravir une petite propriété qui leur convenait si bien. Mais ils avaient affaire à un Missionnaire qui, sans autres armes que sa foi et sa simplicité, sut bien leur tenir tête. Pour parvenir plus sûrement à leur fin, les ravisseurs commencèrent par accuser les Missionnaires d'être des paresseux, de ne rendre aucun service à la nation. Afin de détruire ces perfides et mensongères insinuations, M. Daviers se hâta de former une école qui fut bientôt composée de quatre-vingts enfants. De concert avec M. Picot, il leur enseignait la langue française,

leur faisait chaque jour le catéchisme, et chaque dimanche une petite instruction. Bien lui en valut; car, à quelque temps de là, le chancelier du consul se présente pour faire le recensement des élèves. Il s'en trouvait quatre-vingts, parmi lesquels dix-huit appartenant à des familles françaises. Ce fait était trop patent pour ne pas faire tomber l'accusation d'oisiveté portée contre les Missionnaires; on fut, au contraire, obligé de reconnaître qu'ils savaient très-bien consacrer leurs instants à servir la Religion et la France. Aussi n'osa-t-on point, cette fois, toucher à leur maison. Le consul ne perdit point néanmoins l'espoir de s'en emparer tôt ou tard; il se borna pour le moment à y planter le mât de pavillon. C'était par là accoutumer la nation à considérer la Mission comme résidence consulaire, afin de pouvoir s'en emparer plus tard à ce titre. M. Daviers le comprit bien et protesta formellement contre ce commencement d'envahissement; mais il eut beau protester, le mât n'en resta pas moins planté pendant plus de douze ans sur notre Maison. Enfin, en 1816, un coup de vent le renversa, et le consul voulant le faire relever,

M. Daviers s'y opposa fortement et adressa en même temps une requête à l'ambassadeur, qui ne fut point reçue favorablement. La même année M. Beaujour, nouveau consul, se déclara en faveur de la Mission, engagea M. Daviers à présenter une seconde requête, que lui-même appuya fortement, et qui fut mieux accueillie de l'ambassade. Enfin, en 1817, M. Méchain ayant succédé à M. Beaujour, fit arborer le pavillon français à un mât dressé près de la maison qu'il occupait, et termina ainsi cette longue querelle qui coûta tant de peines à M. Daviers, et, par cette loyale démarche, assura aux Missionnaires la paisible possession de leur propriété.

Ce ne fut point seulement contre ses compatriotes que notre courageux Confrère eut à lutter pour conserver à la Congrégation ce qui lui avait été donné, mais encore contre les Musulmans; et même de ce côté la lutte fut bien plus acharnée et la résistance demanda bien plus d'efforts et de combats. Napoléon, à la tête de quarante mille hommes, s'était rendu maître d'Alexandrie et de plusieurs autres places de l'Egypte, et la Porte hésitait encore à lui déclarer la guerre; enhardie ce-

pendant par la défaite de la flotte française à Aboukir, elle se déclara enfin l'ennemie de la France. Dès lors tous les Français sont recherchés et emprisonnés, leurs biens confisqués. Pour se dérober au danger qui le menace, M. Daviers sollicite et obtient la protection de l'Espagne; mais les Turcs s'obstinent à ne vouloir point la reconnaître, mettent les scellés sur tous les immeubles appartenant à la Mission, et menaçent d'incarcérer notre Confrère. Pour éviter la prison, M. Daviers a recours à une autre protection, il sollicite celle de l'Autriche qui, au défaut de la France, est en droit de protéger les établissements religieux de l'Orient. Le consul auquel il s'est adressé lui fait répondre qu'il a reçu l'ordre de Constantinople de ne point le protéger. Notre Confrère ne perd point courage, il s'adresse directement à l'Internonce et le supplie de retirer son ordre. L'Internonce accorde enfin sa protection pour les personnes seulement de la Mission, mais non pour les biens. C'était quelque chose, mais ce n'était pas tout, car la Mission demeurait toujours au pouvoir des Turcs. M. Daviers fait de nouvelles instances et sollicite une pleine et en-

tière protection. Sa supplique venait de partir, lorsqu'arriva à Smyrne un firman du grand seigneur qui ordonnait au gouverneur de vendre les biens de la Mission au profit de l'Etat. Bientôt les Grecs se présentent comme acquéreurs, le contrat va être conclu. Que fait M. Daviers? Il adresse sur-le-champ une requête en forme au consul d'Autriche, par laquelle il le somme, au nom des capitulations et des droits qui y sont concédés à son souverain, de protéger la Mission, de ne pas permettre que sa propriété soit aliénée. Cet acte de vigueur inspire de l'énergie au consul, qui fait suspendre la vente jusqu'à ce qu'on ait reçu un second ordre de la Porte. En même temps M. Daviers se hâte de rédiger un mémoire qu'il expédie à l'Internonce, et dans lequel il lui expose les motifs qui le portent à réclamer une protection pleine et entière et les droits qu'il a de l'obtenir. L'Internonce se rend à ses instances et lui accorde ce qu'il sollicite avec tant d'ardeur, sans toutefois lui faire donner par la Porte un firman à cet effet. Cet oubli des formalités devient une nouvelle source de tracasseries, car les Turcs n'ayant point d'ordre de leur souverain se re-

fusent à lever les scellés et à rendre les clefs. Il fallut que M. Daviers écrivît de nouveau dans le but d'obtenir ce firman, et la Porte, au lieu de le lui délivrer, lui intima l'ordre de montrer les titres qui lui assuraient la possession des biens dont il réclamait la libre jouissance. M. Daviers répondit que ces titres avaient péri dans l'incendie, que d'ailleurs on pouvait consulter les archives et qu'on y trouverait un firman autorisant les PP. Jésuites à s'établir à Smyrne. Cette réponse ne parut point satisfaisante ; les Turcs répliquèrent qu'ils n'avaient toléré les PP. Jésuites que pour faire plaisir à la France, mais que maintenant étant en guerre avec cette puissance ils ne voulaient plus les tolérer. M. Daviers répondit qu'il réclamait la restitution de ses biens, non comme Français, mais comme prêtre appartenant au Souverain Pontife ; qu'ils avaient accordé à l'Autriche le droit de protéger tous les sujets du Saint-Père. Il ne faut pas perdre de vue que c'était à Constantinople que cet intrépide Missionnaire était obligé d'adresser toutes ces explications, que c'était contre la Porte elle-même, par l'entremise de l'Internonce, qu'il défendait ainsi la

Mission confiée à ses soins. Que de travaux, que de peines cette négociation ne lui coûta-t-elle point! que d'inquiétudes, que d'alarmes n'eut-il point à éprouver pendant tout le temps que cette affaire fut pendante! « Après cette dernière démarche, dit-il lui-même dans un Mémoire qu'il a laissé, il ne me restait plus rien à faire; je ne m'attendais plus qu'à un firman définitif qui m'arracherait à la Mission. Ce fut alors que je mis la Maison sous la protection du Sacré-Cœur de Jésus. Je fis vœu que, si elle échappait au danger et que nous puissions un jour reconstruire l'Eglise, je demanderais à mes Supérieurs qu'elle fût dédiée à ce Cœur adorable. Je fis également vœu de placer dans notre chapelle domestique l'image du Sacré-Cœur.» Après cette pieuse démarche, ce saint Missionnaire se sentit soulagé et rempli d'un nouveau courage; il prit la résolution de rester sur le terrain de la Mission jusqu'à ce que l'on vînt l'en arracher de force, et prépara en même temps une protestation en forme contre cet acte de violence, si toutefois il avait lieu. Il n'eut point besoin de protester. Le Cœur sacré de Jésus avait entendu ses soupirs et exaucé sa prière. Le fir-

man qui vint de Constantinople fut moins hostile qu'il ne l'avait craint : au lieu de le dépouiller de ses biens, on les lui rendait à la condition qu'il paierait 1,000 piastres d'impôt chaque année. Mais bientôt la France et la Turquie s'étant réconciliées, M. Daviers jouit en paix et sans redevance des biens de la Mission, avec la consolation de les avoir conservés à la Compagnie.

Ce n'était point assez pour ce digne Missionnaire d'avoir su conserver la Mission, il devait encore avoir la gloire de la faire sortir de ses ruines et de la rendre plus florissante que jamais. Le 15 mars 1797, les janissaires, pour se venger de la mort de l'un d'eux qu'un Vénitien avait massacré, mettent le feu au quartier franc. En vain veut-on arrêter les progrès de l'incendie, ils massacrent tous ceux qui tentent de mettre obstacle à la rapidité des flammes. En peu d'heures tout ce vaste quartier n'offre plus à l'œil effrayé qu'un immense foyer. Dans l'impossibilité d'arracher la Mission au terrible fléau, M. Daviers ne pense à fuir qu'après avoir sauvé tout ce qu'il a pu ; il fait à la hâte un petit paquet qu'il compose de deux chemises, de quelques mouchoirs et

de son bréviaire, et se retire abandonnant la maison aux flammes qui l'ont bientôt réduite en cendres. Ce ne fut qu'avec bien du danger, et à travers une foule de Turcs furieux qui le menaçaient de leur cimeterre, qu'il put parvenir à se réfugier chez un de ses amis. Le voilà seul, sans logement, sans ressource, que va-t-il devenir? Ce saint Confrère ne s'abandonne point au découragement; mais, à l'exemple de notre saint Fondateur, plus il se voit délaissé, dénué de tout, plus il espère dans le secours de Dieu, et son espérance ne fut point vaine. Le lendemain de l'incendie il va frapper à la porte du couvent des Capucins que les flammes avaient épargné; ces bons Pères le reçoivent avec joie, et sont ravis de pouvoir lui donner l'hospitalité. Il leur en témoigna toute sa vie la plus grande reconnaissance, et leur en donna encore une preuve bien sensible dans le dernier incendie en leur faisant offrir le logement. Un seul accepta et resta dans notre Maison pendant quelques mois. Cependant, pour n'être point à charge à ces bons Pères, M. Daviers leur promit quelque dédommagement. Il n'avait plus rien, que pouvait-il donner? C'est dans les

trésors de la Providence qu'il comptait puiser, et il paya en effet exactement sa pension pendant les cinq années qu'il y resta. Bien plus, il parvint à réparer toutes les pertes qu'il avait éprouvées. Ceci tient du prodige; mais que ne peut la foi soutenue d'une vive confiance!... Des ames charitables vinrent à son secours; il n'était pas rare de voir de bons catholiques l'approcher et lui dire, en lui remettant un fort honoraire: « Tenez, père Daviers, vous direz une messe. »

C'est avec ces ressources de la charité et les emprunts qu'il faisait presque toujours sans intérêt, qu'il fit réédifier la Maison et lui créa un petit revenu. Quand le tout fut achevé, il régla ses comptes et s'aperçut que le chiffre de ses dettes s'élevait à 40,000 francs; c'était beaucoup pour un Missionnaire qui ne pouvait alors rien attendre de la France. Comment parviendra-t-il à les éteindre? par un travail assidu et une sage économie. Dès qu'il put retourner à la Mission, il y ouvrit un pensionnat; son attention à faire faire des progrès aux élèves, les soins qu'il prenait d'eux, le firent prospérer. Les parents confiaient volontiers leurs enfants à ce bon

prêtre, qui ne négligeait rien pour les former à la science et à la piété, et lui en fournissaient autant qu'il pouvait en loger. Chaque année le pensionnat lui donnait un petit revenu; il appartenait tout entier à ses créanciers : il se hâtait de le leur porter. A ce moyen de se libérer, il en ajoutait un autre, celui de la plus grande économie. Rien n'était plus pauvre que le mobilier de la Mission; on n'y trouvait que les meubles indispensables : point de fauteuil, de canapé, quoique dans l'Orient les pauvres même ne puissent s'en passer. Sa nourriture, disent encore aujourd'hui ceux qui à cette époque vivaient dans son intimité, était des plus frugales, ses vêtements des plus ordinaires. Il n'était pas rare de le voir avec une soutane tout usée et dont les morceaux attestaient la vétusté. Il se trouvait parfois des personnes qui lui en faisaient la remarque; mais il les laissait dire, et se trouvait heureux de pouvoir par là et satisfaire à ses créanciers, et pratiquer la sainte vertu de pauvreté pour laquelle il eut toute sa vie la plus grande affection. C'est par ces moyens, que lui suggéraient sa foi et son zèle, qu'il sut en quelques années couvrir toutes

ses dettes, faire même quelques avances qu'il tenait en réserve pour aider, quand le temps en serait venu, à reconstruire la Maison du Seigneur; car la reconstruction de l'église fut toujours l'objet de ses vœux les plus ardents. Brûlée du temps des PP. Jésuites, elle n'offrait plus aux yeux affligés qu'un monceau de décombres. Notre pieux Confrère gémissait de voir les pierres du sanctuaire dispersées sans pouvoir les réunir. Souvent il conjurait le Seigneur de signaler ses anciennes miséricordes, et de lui accorder la consolation de voir les murs de Jérusalem se relever. C'est à sa vieillesse qu'était réservée cette consolation, c'est par cette belle œuvre qu'il devait couronner sa longue et édifiante carrière. Le ciel même lui accorda plus qu'il n'avait demandé. A côté de l'église reconstruite, il vit s'élever deux autres établissements également chers à la Religion, celui des Sœurs de la Charité, et celui des Frères des Écoles chrétiennes. Il prit une part active à la fondation de ces divers établissements, il sollicita les secours nécessaires, il en dirigea les travaux par ses conseils. Sans doute il ne fut point seul dans l'exécution de ces pieuses entreprises, d'autres Confrères l'aidèrent de leur zèle;

mais il n'y fut point étranger, et s'il ne mit point la main à l'œuvre un peu plus tôt, c'est que, comme il le disait souvent, il lui fallait, pour commencer, des Missionnaires et des ressources. Aussi, dès qu'il put obtenir ce qu'il désirait, avec quelle ardeur ne se hâta-t-il point d'entrer dans les vues de la Providence, de donner à la Mission tous les développements qui pouvaient la rendre plus utile à la Religion ! C'est ainsi que jusqu'au bout de sa carrière on le vit toujours animé d'un saint zèle, soit pour conserver, soit pour augmenter la portion du champ du père de famille confiée à ses soins, et cela toujours en vue de la gloire de Dieu et du salut des ames, qui étaient le double objet de toutes ses entreprises; ce qu'il est facile de remarquer surtout dans tout ce qu'il a fait pour conserver et étendre la foi catholique.

Smyrne, comme toutes les villes commerçantes du Levant, se trouve composée de toutes sortes de nations et, par conséquent, de religions. Les disciples de Mahomet, de Photius, de Nestorius, d'Eutichès, de Luther, de Calvin, etc., s'y voient réunis. C'est au milieu de cette confusion de sectes que doivent vivre les véritables disciples de Jésus-Christ,

les enfants de l'Eglise catholique; de là aussi pour eux le danger de se laisser séduire, d'abjurer leur foi pour en embrasser une autre, s'ils ne sont point bien affermis. Le Prêtre doit donc surtout s'appliquer à soutenir ces fidèles, à les éclairer, à les fortifier dans la sainte religion qu'ils ont le bonheur de professer, et voilà aussi ce à quoi M. Daviers consacra tous les instants de sa longue vie. Le moyen de rendre la foi ferme et durable dans les cœurs, c'est de l'y planter de bonne heure, afin qu'elle y prenne mieux racine et que le souffle de l'erreur ne puisse jamais l'en arracher. Notre cher Confrère le comprit : aussi regarda-t-il toujours comme une de ses plus importantes occupations celle de catéchiser les enfants, de leur enseigner, avec les premiers éléments de la science profane, les vérités fondamentales de notre sainte religion. Il s'y dévoua toute sa vie, et ne cessa de s'y livrer que quand sa surdité l'en eut totalement rendu incapable. Chacun sait combien ce ministère est pénible, quel renoncement il exige. Se trouver dans la poussière d'une classe, au milieu d'une troupe d'enfants légers, tapageurs, qu'on ne peut maintenir qu'à

force de patience, leur répéter sans cesse les mêmes choses, et cela toute l'année, chaque jour, matin et soir, rien sans doute de plus rebutant, de plus assujétissant. Mais la foi de notre pieux Missionnaire l'élevait au-dessus de tout. Ses efforts étaient couronnés de succès, chaque année il voyait sortir de ses classes une jeunesse forte dans la foi, instruite sur ses devoirs et disposée à les remplir; c'en était assez pour le dédommager des peines qu'il se donnait, pour lui faire supporter cette sorte de servitude à laquelle il s'était réduit. Il renonçait à tout, il se renonçait lui-même pour exercer une fonction si chère à Dieu, si utile à la religion et si avantageuse au prochain. Quand il avait ainsi jeté les premières semences de la foi dans le cœur des jeunes gens, il ne les laissait pas à eux-mêmes dans ce monde si plein d'écueils où ils étaient entrés. Ne pouvant plus les réunir autour de lui, il les rassemblait dans les temples, au pied de la chaire, et là leur distribuait une nourriture plus forte, des lumières plus étendues sur leurs devoirs, et leur fournissait des motifs plus pressants de les remplir fidèlement; car la prédication fut encore un des principaux

moyens qu'il mit en œuvre pour conserver et étendre la foi parmi les fidèles. Annoncer la parole de Dieu, ce fut là son œuvre chérie, son occupation continuelle, son bonheur, sa vie. Il oubliait ses infirmités quand il fallait prêcher; était-il indisposé, il suffisait de lui parler de sermon pour lui rendre la santé et la vigueur. Aussi prêchait-il aussi souvent qu'il le pouvait et ne cessa-t-il cette fonction que lorsque ses forces, entièrement épuisées, ne lui permirent plus de monter en chaire, ni de prêcher de l'autel, et cela quelques semaines seulement avant sa mort. Il remplissait à la lettre le précepte du grand Apôtre : *Prædica verbum, insta opportunè, importunè, argue, obsecra, increpa in omni patientiâ et doctrinâ.* Ses sermons étaient simples, dépouillés des vains ornements de l'éloquence humaine, mais forts, bien raisonnés, abondamment fournis de passages de la sainte Ecriture et des saints Pères; il pouvait, en montant dans la chaire, répéter ces paroles de l'Apôtre : *Veni non in sublimitate sermonis... non enim judicavi me scire aliquid inter vos, nisi Jesum Christum et hunc crucifixum.* Dans sa vieillesse il avait perdu cette action, ce feu qui,

joiuts à la parole sainte, la font plus facilement pénétrer dans les cœurs; il était même sujet à des redites qui fatigaient parfois son auditoire : mais la vue de ce bon vieillard, courbé sous le poids des années et du travail, montant péniblement les degrés de la chaire, consacrant les restes d'une voix épuisée à parler de Dieu, du salut, de l'éternité, n'était-elle point, à elle seule, une prédication bien touchante? et ne pouvait-il point répondre avec le disciple bien-aimé, à ceux qui se plaignaient de l'entendre toujours répéter les mêmes choses : Mes enfants, faites ce que je vous annonce, et vous aurez accompli toute la loi? Et, du reste, ce n'est point au débit d'un sermon qu'on peut juger de sa bonté, mais aux fruits qu'il produit, et certés ceux que notre Confrère a faits n'ont point été infructueux. Grand nombre de fidèles qui l'ont entendu, lui doivent leur conversion ou leur persévérance, et tous se plaisent à reconnaître qu'il fut toujours ce bon et fidèle serviteur attentif à faire valoir les talents de son Maître, un Prêtre zélé pour la gloire de Dieu et le salut des ames. Cet éloge paraît bien mérité quand on pense au nombre presque prodigieux de

sermons qu'il a prêchés. Il commença de bonne heure à monter en chaire et ne termina le cours de ses prédications, comme nous l'avons déjà dit, qu'avec la vie. Il y a deux ans que, sur le point de monter en chaire, il disait à ses Confrères avec sa simplicité ordinaire : *Il y a quarante-cinq ans que j'ai prêché le sermon que je vais donner, je ne pense pas que ceux qui l'ont entendu, s'il en est encore quelques-uns, puissent se le rappeler.* Non-seulement il prêcha toute sa vie, mais en tout temps et en toute circonstance, soit en français, soit en grec, qu'il possédait aussi bien que sa langue maternelle. Chaque année, il faisait plusieurs sermons dans l'Avent et le Carême; souvent même il remplissait toute la station. Il seconda puissamment feu Mgr de Forbin-Janson dans la Mission qu'il donna à Smyrne en 1820, à son retour de la Terre-Sainte. Outre que notre zélé Confrère fit alors tous les sermons grecs, il traduisit encore dans cet idiome tout ce que Mgr de Janson disait au peuple. Il prêcha plusieurs Jubilés, soit à Smyrne, soit à Constantinople, et il se proposait de prêcher encore celui de 1851, si Dieu n'en avait disposé autrement. Il donna

une quantité de Retraites. Allait-il à Constantinople, dans les îles de l'Archipel, c'était pour y donner des Retraites aux Prêtres, aux Religieuses et au peuple, et il les prolongeait quelquefois autant qu'une Mission. En France, où il fit un voyage en 1828, son zèle pour la prédication ne demeura point oisif, il parcourut les églises, les séminaires, les colléges, annonçant partout la parole de Dieu. Aussitôt qu'à Smyrne l'église fut sortie de ses ruines, il y établit le mois de Marie, qu'il prêcha trois années de suite; il y établit aussi l'Archiconfrérie du saint Cœur de cette Vierge immaculée, afin de pouvoir, chaque dimanche, satisfaire le désir insatiable qu'il avait de répandre dans les cœurs la bonne semence de l'Evangile. Quel était donc le motif puissant qui le portait à se livrer avec tant d'ardeur au ministère de la prédication? Point d'autre que celui de faire connaître et servir Dieu. Il s'oubliait lui-même, repoussait avec soin les moindres sentiments de complaisance, et renvoyait au Seigneur les éloges que son zèle ne manquait pas de lui attirer; il n'ambitionnait d'autre honneur que celui de procurer la gloire de Dieu, de sauver les ames qui lui ont tant coûté, de

travailler à la conservation et à l'extension de la foi catholique. C'est encore ce même motif qui le portait à une autre œuvre non moins intéressante, non moins utile à la religion, je veux dire à l'instruction des marins qui lui demandaient à faire leur première communion.

Souvent pendant l'hiver le port de Smyrne voit dans son enceinte divers bâtiments de guerre français qui viennent s'y mettre à l'abri des tempêtes, qui sont fréquentes et dangereuses sur la Méditerranée pendant la mauvaise saison. Dans ces casernes flottantes se rencontrent fréquemment des individus qui, ayant pris du service fort jeunes en qualité de mousses, sont parvenus à l'âge de vingt et trente ans sans avoir fait leur première communion, sans connaître même les vérités les plus essentielles au salut. Ceci se remarquait surtout au sortir de notre malheureuse révolution, où la religion proscrite par l'Etat était aussi répudiée par ceux qui servaient l'Etat. Privés d'Aumônier, ces infortunés n'avaient pu se faire instruire. Durant leur séjour à Smyrne, M. Daviers ne les oubliait pas; il sollicitait de leurs chefs la permission de les ca-

téchiser, et quand il l'avait obtenue, aidé de M. Trivoux, son collègue, il leur enseignait les choses nécessaires au salut, leur faisait faire une confession générale, et quand il les trouvait suffisamment disposés, il les envoyait à la table sainte. De 1816 à 1819, il procura ce bonheur à plus de deux cent trente marins. C'est ainsi que ce bon Missionnaire saisissait avec empressement toutes les occasions d'étendre le règne de Dieu, de lui ménager partout des adorateurs en esprit et en vérité. Et, tout en s'occupant avec tant de zèle du salut de ses frères, notre cher Confrère ne négligeait point le soin de sa propre sanctification. Toute sa vie il y travailla et pratiqua les vertus d'un bon Prêtre, d'un excellent Missionnaire. C'est l'hommage que se plaisaient encore à lui rendre naguère tous nos bons Catholiques, et les paroles qui s'échappaient de leur bouche au moment où ils apprirent sa mort, montraient assez la haute estime qu'ils faisaient de ses vertus : Le Saint est mort, disaient-ils, c'était un autre Vincent de Paul... Si ce bon Prêtre n'est point au ciel, qui pourra y entrer? Ses Confrères surtout, qui ont eu le bonheur de vivre dans son intimité, n'oublieront ja-

mais les beaux exemples qu'il leur a donnés, et le souvenir de ses vertus sera toujours pour eux un puissant encouragement à marcher sur ses traces.

La foi, sans laquelle on ne peut plaire à Dieu, avait jeté de bonne heure de profondes racines dans son ame, et il sut la conserver toujours vive, toujours ferme; il recherchait avec empressement tout ce qui pouvait la nourrir et la fortifier en lui. Il lisait avec un intérêt toujours nouveau les *Annales de la Propagation de la Foi*, et il se plaisait dans ses conversations à raconter ce qu'il y avait vu de plus beau, de plus touchant, de plus propre à enflammer la foi. A l'émotion qu'il ressentait en parlant et qui se trahissait souvent par des larmes, on voyait combien sa foi était vive, combien il avait de joie d'apprendre que Dieu était connu et glorifié. Cette foi l'accompagnait partout, vivifiait toutes ses actions; c'était elle qui le portait à remplir ses devoirs de piété avec un soin qui allait souvent jusqu'au scrupule; il récitait son Bréviaire avec beaucoup d'attention et de ferveur, il choisissait les heures et les lieux les plus convenables pour être moins distrait.

Quoique sourd, il voulait s'entendre lui-même en le récitant, ce qui parfois le fatiguait beaucoup. Tous les jours régulièrement il disait la sainte Messe; il fallait qu'il fût bien indisposé pour se priver de cette consolation, et pendant sa dernière maladie, quoique faible et pouvant à peine se tenir debout, nous le décidâmes bien difficilement à ne plus la dire. Il se préparait toujours dès la veille à offrir la sainte Victime, et le matin il consacrait encore une demi-heure à se recueillir avant de monter à l'autel. Après avoir dit la messe il faisait régulièrement son heure d'oraison, et, quelqu'occupation qu'il eût, il n'y manquait jamais. Il regrettait beaucoup de ne pouvoir faire cet exercice avec la Communauté; il en était empêché par sa surdité, et plus encore par une infirmité qui, mettant ses nerfs en mouvement, le rendait incapable de faire quelque chose tant qu'il n'avait rien pris. Dans l'après-midi il faisait sa lecture spirituelle, récitait son chapelet, et allait faire une visite au saint Sacrement, laquelle durait une demi-heure. Il avait pour la sainte Vierge une bien grande dévotion, il mettait tout son zèle à l'honorer et à la faire honorer. C'est

dans ce but qu'il introduisit parmi les fidèles les exercices du mois de Marie et ceux de l'Archiconfrérie de son Saint et Immaculé Cœur. Nous avons déjà vu avec quelle activité et quelle joie il se prêtait à remplir ces pieuses pratiques en l'honneur de la Mère de Dieu. Il honorait également d'une culte particulier notre saint Fondateur, il se disposait par une neuvaine aux jours où la Congrégation célèbre sa mémoire, et recommandait au Procureur, à l'approche de ces jours, de faire aux pauvres quelque aumône particulière.

Quand il avait rempli ses exercices de piété, il consacrait à l'étude ou au travail le temps qui lui restait : il ne demeurait jamais oisif; il était toujours occupé, ou à composer ses sermons et les graver dans sa mémoire, ou à lire l'histoire ecclésiastique et à repasser sa théologie. Par cette étude habituelle, il avait acquis une bien grande science dans toutes les matières que doit connaître le Prêtre. Aussi fut-il toujours fort considéré par tout le clergé de la ville, qui avait recours à ses lumières dans les cas difficiles. Il fut long-temps Grand-Vicaire honoraire du diocèse, et Mgr Cardeli devant faire la visite dans les îles de l'Archipel,

le prit avec lui en qualité de son théologal.

Ainsi, tous les jours de ce bon Prêtre étaient des jours pleins, des jours partagés entre l'étude et la prière. Ce bon emploi du temps attirait sur lui les bénédictions du ciel, ses prières ferventes lui méritaient les grâces nécessaires pour pratiquer les vertus qui font les parfaits Missionnaires. Et d'abord il eut toujours pour sa chère vocation une prédilection toute particulière, et se montra constamment attaché au saint état qu'il avait eu le bonheur d'embrasser.

Pendant plus de vingt ans que la Congrégation demeura proscrite en France, que ses membres furent dispersés en différentes contrées, il resta toujours presque seul, abandonné à lui-même, ne pouvant avoir de rapports avec ses Supérieurs que bien difficilement et de loin en loin; il lui était aisé de faire comme beaucoup d'autres, d'entrer dans le Clergé séculier; les circonstances dans lesquelles il se trouvait eussent paru à bien des personnes moins attachées que lui à leur vocation, des motifs plus que suffisants pour s'y déterminer. Pour lui, il n'en eut pas même la pensée; il demeura toujours au poste que l'o-

béissance lui avait assigné, toujours attaché d'esprit et de cœur à la petite Compagnie dont il était membre, attendant avec une sainte impatience des jours plus heureux où il pourrait avoir avec ses Supérieurs des rapports plus faciles et plus fréquents. Et quand ces jours furent venus, avec quelle joie ne se hâta-t-il pas de resserrer les liens qui l'unissaient à la Congrégation, de vouer obéissance à ses Supérieurs, de correspondre fréquemment avec eux, de suivre de point en point leurs avis touchant ce qui concernait la Maison qu'il dirigeait! Avec quel bonheur ne recevait-il point leurs lettres! Chacun sait que les jours où le courrier les lui apportait étaient pour lui des jours de fête. C'est dans cet amour pour sa vocation qu'il puisait ce zèle à observer nos saintes Règles et à les faire observer à ceux qu'il dirigeait. Il les lisait fréquemment, afin de les bien graver dans sa mémoire et d'en pénétrer l'esprit. Il se levait toujours exactement à quatre heures, et cette régularité est d'autant plus louable qu'étant presque toujours seul, il lui était facile de se laisser aller au relâchement, n'ayant point l'exemple des autres pour se soutenir. Quoi-

que dans sa vieillesse il dormît peu, étant obligé de se lever fréquemment à cause de ses infirmités, il voulait néanmoins qu'on le réveillât comme les autres, et si parfois on y manquait, il en témoignait une grande peine. Il se rendait de même très-régulièrement à tous les exercices de la journée; comme il n'entendait point la cloche, il se faisait avertir, ou partait quelques minutes avant l'heure, afin d'être arrivé à temps. Quoique faible et marchant à peine, il voulut, tant qu'il le put, malgré toutes les observations qu'on lui fit à cet égard, descendre au réfectoire pour éviter au domestique la peine de lui porter son repas à sa chambre, et surtout pour donner jusqu'au bout l'exemple de la régularité. Dans les derniers jours de sa vie, il s'y traînait à l'aide d'un bâton. Après de tels exemples de régularité, il pouvait bien la prêcher aux autres sans craindre le reproche de l'Evangile : *Medice, cura teipsum.* Il le faisait, en effet, avec beaucoup de zèle, et recommandait souvent à ses Confrères par des avis, soit généraux, soit particuliers, de se conformer à nos saintes Règles. Quand nos Supérieurs, pour rendre à la Congrégation son esprit pri-

mitif, prescrivirent de rétablir certains exercices que le malheur des temps avait fait tomber en désuétude, il se conforma avec empressement à leur volonté, et se hâta de les remettre en vigueur dans sa Communauté, veillant avec soin à ce que chacun les observât.

A cette fidèle observance des Règles, il joignait une grande fidélité à tout ce qui nous est prescrit touchant les saints vœux. Comme on l'a déjà vu, il pratiquait la pauvreté par principe d'économie, mais il la pratiquait surtout par amour pour cette vertu et par conformité avec notre divin Sauveur qui, étant souverainement riche, a voulu néanmoins vivre dans l'extrême pauvreté. Ce pieux Confrère était réellement pauvre, pauvre dans ses vêtements, qu'il portait aussi long-temps qu'il le pouvait, pour n'en avoir de neufs que le plus rarement possible; pauvre dans son mobilier, qui était des plus simples; pauvre dans ses aliments, qui étaient en tout temps communs et ordinaires; pauvre dans tout ce qui servait à son usage, ne voulant avoir que le nécessaire, se refusant toujours ce qui ressentait la commodité, supportant avec une grande

résignation toutes les privations qu'il eut à endurer; pauvre jusqu'à son dernier soupir. Dans sa vieillesse, on ne put le déterminer qu'à force d'instances à avoir un peu de feu dans sa chambre; il opposait mille raisons à ce qu'on pouvait lui dire pour l'y engager. Dans sa dernière maladie, on lui proposa de mettre un petit tapis auprès de son lit pour poser les pieds, lorsqu'il en descendait; il ne voulut point y consentir, trouvant que le plancher suffisait bien.

Son amour pour la chasteté était extrême, il usait de toutes sortes de précautions pour conserver précieusement son cœur pur, il ne souffrit jamais qu'une femme mît les pieds dans l'intérieur de la maison, encore moins dans sa chambre. Dans une maladie qu'il fit à la suite du choléra-morbus, une dame, pleine de vénération pour lui et qui désirait beaucoup le voir, osa se présenter à sa porte; elle s'en repentit bientôt, car le saint Missionnaire mécontent lui défendit d'entrer et la congédia avec un ton dont la vivacité lui montra que sa démarche ne lui plaisait point. C'est à l'aide de ces précautions nécessaires en tout lieu, mais surtout en Orient, qu'il sut

se mettre, toute sa vie, à l'abri de tout soupçon, et acquérir la réputation d'un Prêtre d'une sévérité de mœurs exemplaire.

Son obéissance était parfaite, il lui suffisait de connaître la volonté de ses Supérieurs pour s'y soumettre; on ne l'entendait jamais blâmer la conduite de ceux qui avaient autorité sur lui; et si parfois il faisait des observations, c'était pour les éclairer et non pour leur résister. Il exerçait également cette docilité à l'égard des Evèques et du Clergé, il leur témoignait beaucoup de respect et de déférence, et était toujours disposé à leur rendre les services qu'ils sollicitaient de lui, tellement qu'il vécut toujours avec eux en bonne intelligence, ce qui n'est pas bien facile dans le Levant, où les membres du Clergé différant entr'eux d'origine, diffèrent aussi de sentiments et d'intérêts.

On peut dire que la simplicité formait le fond de son caractère; il ne pouvait ouvrir la bouche sans qu'on s'aperçût bientôt que c'était-là sa vertu favorite. Il avait dans ses paroles une bonhomie, une naïveté qui lui gagnaient tous les cœurs; on se plaisait dans sa compagnie. Beaucoup d'officiers de marine

venaient assidument à la maison pour se procurer le plaisir de l'entendre. L'amiral de Rigny, l'amiral Lalande, tant qu'ils étaient en rade, ne manquaient pas, chaque jour, de lui faire visite, et de passer quelque temps à faire la causette au coin du feu. Il n'y avait dans sa conversation ni duplicité, ni dissimulation, ni respect humain ; il parlait aux grands avec la même franchise qu'aux petits ; il évitait avec grand soin tout ce qui pouvait blesser le prochain, il ne craignait point d'imposer silence à la langue médisante.

La pratique de la patience lui coûta beaucoup d'efforts et de combats. Il était né avec un tempérament vif, et de plus il était sujet à une irritation de nerfs presque continuelle. Aussi veillait-il beaucoup sur lui pour ne point se laisser aller à la vivacité ; il en réprimait avec soin et promptitude les premiers mouvements. Pour demeurer toujours calme dans les occasions les plus propres à l'agiter, il usait d'une aspiration de sa composition qu'il répétait souvent : « Sainte Patience, priez pour nous. » Et quand il lui arrivait, malgré sa vigilance, de se laisser aller à la vivacité, il s'en humiliait beaucoup, en demandait

pardon, et conjurait ceux qui en avaient été témoins de prier Dieu pour lui; il regagnait ainsi par l'humilité ce qu'il avait perdu par ce défaut de douceur.

L'humilité, ce fondement de toutes les vertus chrétiennes, avait jeté dans son ame de profondes racines; il s'efforçait de marcher sur les traces de notre saint Fondateur, et on peut dire qu'il approcha beaucoup de ce grand modèle de l'humilité. S'il parlait de lui, c'était toujours de ses misères, et jamais de ce qui aurait pu lui attirer quelque estime; il repoussait avec soin tout éloge, et attribuait soit à Dieu, soit aux autres, le bien qu'il faisait; il préférait les actions communes et ordinaires à celles qui avaient plus de brillant. Toute sa vie se passa dans cet exercice d'humilité. Faire le bien, le faire à petit bruit et sans éclat, mais d'une manière solide et durable, tel fut toujours son principe, duquel il ne dévia jamais.

Enfin à toutes ces vertus il joignait celle qui en est la reine, la charité; il l'exerça à l'égard des siens, il les aimait tendrement, il s'en montrait le père, il les consolait dans leurs peines, leur faisait fournir abondamment ce qu'ils pou-

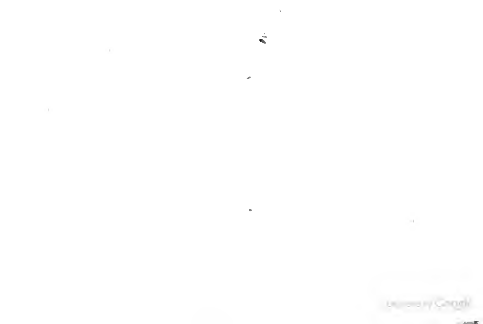
vaient raisonnablement désirer. Quelqu'un d'entre eux était-il malade, il n'avait plus de repos, il allait le voir, le consoler, veillait à ce qu'il ne manquât de rien; il ne pouvait se reposer sur un autre du soin de s'assurer s'il avait tout ce qui lui était nécessaire. Il exerça cette vertu de charité à l'égard de tous ceux qui étaient dans quelque nécessité soit de l'âme, soit du corps. Pendant la révolution qui rendit aux Grecs leur liberté, il donna l'hospitalité à plus de trois cents catholiques, et les mit ainsi à couvert, sous le drapeau français, de la fureur des Turcs qui les cherchaient pour les massacrer. Il agit de même en faveur des Arméniens catholiques persécutés, obligés de fuir pour se dérober à la mort. Il l'exerça à l'égard des étrangers qui affluent en grand nombre à Smyrne, et manquent souvent de ressources pour continuer leur route; il s'intéressait à leur sort, sollicitait pour eux des places gratuites à bord des paquebots, et les aidait par ses largesses à poursuivre leur voyage. Il l'exerça à l'égard des pauvres de la ville, qui le pleurèrent à sa mort comme leur bienfaiteur. Tout ce qu'il pouvait posséder leur appartenait; il implorait pour eux la

compassion des riches, soit par ses sermons, soit par ses exhortations particulières ; il soutint pendant long-temps de son zèle et de ses conseils une Assemblée de Charité que Mgr de Janson avait formée parmi les dames, à la suite de la Mission. En un mot, comme saint Vincent, le pauvre fut toujours son poids et sa douleur, il mit tout en œuvre pour le consoler, l'instruire et le nourrir.

Il était temps que ce bon Missionnaire allât jouir de la récompense que ses bonnes œuvres et ses vertus lui avaient méritée. Soixante-dix-neuf années passées à faire le bien l'avaient rendu mûr pour le ciel. Depuis près d'un an, ses infirmités s'étaient considérablement augmentées et présageaient sa mort prochaine. Peu à peu ses forces diminuèrent ; son estomac se refusant à toute sorte de nourriture le laissait dans une langueur presque habituelle. Cependant, par une faveur particulière de Dieu qui voulait épargner à son serviteur les frayeurs de la mort, il conserva toujours quelqu'espoir de guérison, sans que néanmoins cet espoir l'empêchât de se préparer à tout événement. Il reçut les derniers sacrements avec beaucoup de foi et de piété,

répondant aux prières qu'on faisait pour lui. L'avant-veille de sa mort, ayant aperçu au fond de sa chambre un de ses plus intimes amis, il le fit approcher, et, d'une main faible et tremblante, il lui donna sa bénédiction en prononçant distinctement toutes les paroles. Un de ses Confrères lui dit alors : « Et vos enfants, ne les bénirez-vous pas ? » Derechef il leva la main et appela sur eux les bénédictions du ciel. Bientôt après il perdit sa connaissance pour ne plus la reprendre ; il n'eut presque point d'agonie, il s'éteignit peu à peu, sans douleur et sans convulsions. Quelques minutes après sa mort, nous doutions s'il respirait encore ; ses traits ne s'altérèrent point, au contraire, ils semblèrent perdre ce que la souffrance leur avait donné de rude ; il paraissait sur son lit de parade comme un homme qui jouit d'un doux et léger sommeil. Il est impossible de dire les témoignages de respect et de vénération qu'on lui donna dans ses funérailles. Tous les catholiques de Smyrne y accoururent, les rues où passaient ses dépouilles mortelles étaient aussi encombrées que dans les processions du Saint-Sacrement. C'était à qui le verrait une dernière fois sur

son lit funèbre, à qui lui toucherait les vêtements, à qui baiserait cette main qui avait tant de fois béni la foule du haut de la chaire. Toutes les bouches s'ouvraient pour rendre hommage à ses vertus, à son zèle, à sa sainteté. Bien des ames pieuses firent offrir le saint sacrifice de la Messe pour le repos de son ame; d'autres, persuadées qu'il était au nombre des bienheureux, tout en faisant prier pour lui, avaient l'espoir qu'il leur obtiendrait telle faveur qu'elles sollicitaient depuis long-temps. Ses dépouilles ont été déposées dans le péristyle de notre église, à côté de celles de l'un de nos Frères et d'un Frère des Écoles chrétiennes. On se dispose à placer sur la pierre qui les recouvre une petite inscription.



RELATIONS ABRÉGÉES

DE LA VIE ET DE LA MORT

DES PRÊTRES, CLERCS ET FRÈRES

DE LA

CONGRÉGATION DE LA MISSION.

[illegible]

TOME I[illegible] — N° 3.



PARIS.
LIBRAIRIE D'ADRIEN LE CLERE ET Cie
IMPRIMEURS DE NOTRE SAINT PÈRE LE PAPE ET DE L'ARCHEVÊCHÉ,
rue Cassette, n° 29, près Saint-Sulpice.

1849

NOTICE

SUR M. CARAYON,

Prêtre, mort au Ho-Nan (Chine), le 17 août 1847.

M. Joseph-Laurent Carayon naquit au Truel, village du diocèse d'Albi, le 10 août 1814. Ses parents, possesseurs d'un modeste patrimoine, vivaient honorablement du travail de leurs mains. Ils avaient eu le bonheur de conserver, au sein de leur famille, avec la simplicité des mœurs anciennes, cet attachement inviolable à la foi et aux pratiques de notre sainte religion, qui en faisait le plus beau caractère. Aussi furent-ils bénis du Seigneur dans leurs enfants, dont deux se consacrèrent à son service et furent revêtus du sacerdoce. L'aîné, après avoir exercé le saint ministère pendant quelques années dans son diocèse, se consacra, jeune encore, aux ri-

gueurs de la plus austère pénitence, entrant dans le couvent de la Trappe d'Aiguebelles, où deux ans après son admission, son zèle et ses vertus le firent élire Abbé. Le plus jeune est celui dont nous parlons dans cette notice.

Nous n'avons aucun détail sur les premières années de son enfance et de son adolescence. Mais tout nous porte à croire que les commencements de notre cher Confrère furent le digne prélude des vertus solides qu'il pratiqua dans la suite. En effet, la gravité précoce de son caractère, la maturité de son jugement, son éloignement pour tout ce qui porte à la dissipation, et son amour pour la vie calme et recueillie, étaient si universellement remarqués, même pendant ses premières études, que ses condisciples lui appliquaient ce passage du livre de Tobie : *Cùm esset junior..., nihil tamen puerile gessit in opere* (1). Quoique jeune, il ne fit jamais rien de puéril.

Après avoir terminé, dans un petit Séminaire, les cours de latinité et d'humanités, il entra au grand Séminaire d'Albi, pour y faire ses études de philosophie et de théologie, et pour s'y préparer d'une manière plus pro-

(1) Tob. I, 4.

chaine à la sublime vocation, vers laquelle il s'était senti attiré par l'esprit de Dieu dès ses plus tendres années. Là sa piété prit de nouveaux et rapides accroissements. Sa ferveur augmentait d'une manière sensible, à mesure qu'il approchait du terme de sa vocation. Pendant les quatre ans qu'il passa au Séminaire, il se montra constamment un modèle accompli de piété, de recueillement, d'obéissance, d'humilité et de mortification. Quoique son jugement droit et sûr, et son amour pour la réflexion et le travail l'eussent rendu un des meilleurs élèves de son cours, il ne cherchait jamais à paraître et à briller; au contraire, il s'appliqua constamment à demeurer le plus qu'il pouvait dans l'oubli et l'obscurité, tout en s'acquittant exactement de ses devoirs.

L'estime que ses condisciples faisaient dès lors de sa vertu était si haute, que lorsque son frère aîné quitta le ministère pour entrer à la Trappe d'Aiguebelles, ils se persuadèrent que M. Carayon ne tarderait pas d'aller le rejoindre dans son austère solitude. En effet, notre Confrère balançait alors entre le désir de se vouer aux

rigueurs de la pénitence, et celui de se consacrer à l'OEuvre des Missions. Ce ne fut qu'au mois de juillet 1838 qu'il se détermina à entrer dans notre petite Congrégation, à la suite d'une retraite qu'il était allé faire à la Trappe même d'Aiguebelles, auprès de son frère, qui dès lors en était Abbé.

Il partit d'Aiguebelles pour se rendre à Paris, où il arriva dans les premiers jours de septembre. Une circonstance frappante marqua son arrivée. Nous ne devons pas l'omettre, parce que toute petite qu'elle est en elle-même, elle donne une idée de l'humilité et de la mortification du Postulant, et parut d'un heureux augure pour la suite. Un malentendu et le retard d'une lettre furent cause que l'arrivée de M. Carayon ne fut pas annoncée d'avance à la Maison de Paris; on fit donc d'assez grandes difficultés pour admettre un jeune homme qu'on ne connaissait pas, et qui se présentait sans autorisation préalable. Cependant, sur les renseignements fournis par un Séminariste arrivé depuis quelques mois du Séminaire même d'Albi, il fut reçu à titre provisoire, en attendant qu'on pût obtenir des renseignements authentiques. Mais cette

première humiliation ne fut que le prélude d'une seconde, qui l'attendait à son entrée dans la Maison. La Providence permit qu'à ce moment on n'eût absolument aucune cellule disponible pour y loger le Postulant; force fut donc de faire un lit de camp dans un petit réduit obscur, à côté d'un escalier, où l'on serrait toute sorte d'objets inutiles. Et comme son compatriote, qui avait été désigné pour être son ange, s'efforçait, en le conduisant à ce triste logement, de lui faire des excuses, en lui représentant l'impossibilité où l'on se trouvait de le loger plus convenablement, M. Carayon l'arrête tout court, en entrant dans le réduit : « De grâce, mon ami, ne me plaignez pas! Savez-vous que c'est un grand bonheur pour moi d'être logé ici, comme saint Alexis dans la maison de son propre Père!.... C'est me faire trop d'honneur. » Le sentiment de foi et d'humilité, qui lui inspirait ces paroles était si sincère et si profond, que, deux ou trois jours après, une chambre s'étant trouvée libre, on eut bien de la peine à le faire consentir à quitter son *cher réduit,* comme il l'appelait.

Un si heureux début ne se démentit pas

au Séminaire interne. M. Carayon trouva dans le calme et le recueillement de cette solitude, et dans les pieux exercices qui en remplissent tous les moments, la satisfaction des désirs les plus ardents de son cœur. Plusieurs fois, malgré sa réserve et sa modestie habituelle, on l'entendit exprimer à ses Confrères, en termes non équivoques, le bonheur qu'il y goûtait, et qu'il aimait à comparer à celui de Pierre sur le Thabor, en s'appliquant ces paroles : *Bonum est nos hic esse.* Aussi pendant les trois ans qu'il passa à Paris, avant son départ pour les Missions de Chine, plusieurs Étudiants et Séminaristes ont déclaré qu'ils avaient dû beaucoup de grâces à ses pieuses conversations. On aimait à converser avec lui, parce que ses entretiens, sans exclure une douce et modeste gaieté, étaient toujours assaisonnés de cette gravité, de cette solidité, de cette maturité qui faisait le fond de son caractère. Il avait d'ailleurs une adresse merveilleuse à faire tomber la conversation sur des matières pieuses et édifiantes, sans aucune contrainte ni aucune importunité; mais alors son cœur se trouvant dans son centre, donnait à ses pa-

roles une onction qui touchait profondément.

L'amour si prononcé que nous avons déjà remarqué dans M. Carayon, tout jeune encore, pour la vie humble et cachée, se trouvant en harmonie avec l'esprit de la petite Compagnie, et plus particulièrement avec l'esprit du Séminaire interne, y prit de grands développements. Cette attention à se tenir humble et caché aux yeux des autres, le mépris intérieur qu'il faisait de lui-même était si grand, que plus d'une fois le Directeur du Séminaire interne crut devoir modérer ce zèle extraordinaire pour l'humiliation et l'obscurité, dans la crainte qu'il ne nuisît aux services que M. Carayon pouvait rendre à la Congrégation par sa capacité et ses bonnes qualités. Le climat de Paris et la vie sédentaire lui ayant occasionné un mal de tête assez violent et presque continuel, son esprit, naturellement un peu lent, en ressentit une plus grande difficulté à rendre ses idées. Loin d'éprouver aucune peine de ce fâcheux incident, qui pouvait faire juger sa capacité d'une manière très-défavorable, M. Carayon en ressentait une joie bien sincère. Pourvu qu'on me garde dans la Compagnie, disait-il, cela

me suffit; je serai toujours trop heureux d'être réputé le dernier et le plus indigne de tous.

Cette humilité profonde avait tellement fait mourir M. Carayon à lui-même, qu'il avait acquis une soumission peu ordinaire à la sainte volonté de Dieu. Il voulait en tout dépendre de cette volonté adorable, et recevait tout de la main de Dieu, peines et consolations, avec une égale soumission. Son indifférence était si parfaite, qu'il ne demandait ni ne refusait jamais rien, content de faire en tout la volonté de son Dieu. C'est là le caractère des âmes vraiment mortes à elles-mêmes et intimement unies à Dieu.

Notre jeune Confrère ne put cependant s'empêcher d'éprouver un désir et de le manifester; mais ce désir lui-même n'était qu'une preuve de plus de son abnégation et de sa grande vertu. Il se sentait depuis long-temps appelé à travailler dans les Missions étrangères; c'était là ce qui avait achevé de le déterminer à embrasser notre sainte Vocation. Mais de toutes les Missions, son humilité et son renoncement lui firent choisir les plus lointaines, les plus pénibles, celles en un mot qui exigeaient le plus le sacrifice de tout soi-

même. M. Carayon manifesta à ses Supérieurs le désir d'être envoyé en Chine. Le sang glorieux de notre vénérable martyr, M. Perboyre, qui venait d'arroser cette terre infidèle ne fit qu'augmenter ce désir de M. Carayon. Pour mériter la faveur de partager les travaux et les souffrances de nos Missionnaires dans cette partie si ingrate de la vigne du Seigneur, il redoubla de zèle par la pratique continuelle de la mortification intérieure et extérieure; il faisait même, avec l'autorisation de son Directeur, quelques pénitences extraordinaires; son tempérament naturellement fort et robuste le lui permettait, et il avait commencé de s'y adonner dès avant son entrée dans la Congrégation.

Ses vœux furent exaucés; il fut destiné à la Mission de Chine, et partit avec son compatriote, M. Combelles, dans les premiers mois de 1841.

Après avoir séjourné quelque temps dans notre Procure de Macao, il fut envoyé dans la Mission de Mongolie; c'était à la fin du carême de l'année 1843. Pour se rendre à sa destination, il dut traverser le vaste empire de Chine dans toute sa longueur; et ce long et

pénible trajet ne fut pour notre cher Confrère qu'une nouvelle occasion de manifester son amour pour les souffrances et les privations, et sa grande confiance en Dieu au milieu des dangers. Son humilité et sa modestie surtout eurent beaucoup à souffrir, comme il l'écrivit lui-même à un de ses Confrères, de l'expédient employé pour l'introduire dans l'intérieur de la Chine, et passer les nombreuses douanes des villes sans être reconnu. Ses courriers voulurent lui faire jouer le rôle de Mandarin, et malgré toutes ses répugnances, il dut se soumettre et subir la pompe indispensable au rang qu'on lui assignait.

Arrivé, après trois mois d'un pénible voyage, à sa destination, M. Carayon dut prendre immédiatement la direction du Séminaire. Là, tout en s'occupant avec zèle à former les jeunes Lévites tartares à la piété et à la science ecclésiastique, il donnait encore ses soins à la chrétienté du lieu. Ce double emploi, il le remplissait avec tout le dévouement d'un cœur tout brûlant d'ardeur pour la gloire de Dieu et la conversion des âmes. Mais il était arrêté dans les des-

seins du Seigneur que ces travaux du nouveau Missionnaire ne seraient pas de longue durée. Notre fervent Confrère était sans doute trop humble pour oser désirer la gloire suprême du martyre, quoiqu'il en ressentît tout le dévouement ; mais le Dieu des vertus, jaloux d'exalter le mérite modeste de ses élus, voulut au moins le décorer de l'auréole des Confesseurs.

Ce fut à la fin de l'année 1843 que M. Carayon tomba inopinément entre les mains des satellites chinois, en passant la grande muraille du nord de la Chine, et se vit, à l'exemple de son divin Maître, traîné de tribunal en tribunal, de prison en prison pendant le long espace de six mois. Voici comment il rapporte lui-même son arrestation dans la lettre qu'il écrivit à ce sujet à M. notre très-honoré Père.

« Voguant sur la mer orageuse de ce monde, je ne dois pas m'étonner qu'un coup de tempête soit venu me transporter des déserts de la Mongolie jusqu'à Macao. Dieu en soit béni ! j'ai par-là matière et occasion de vous écrire une longue lettre. Le 11 décembre de l'an dernier, après avoir solennisé de mon mieux la

Fête de l'Immaculée Conception de notre bonne et tendre Mère, avec M. Vincent *Ou* et les étudiants de *Siao-Tong-Keou;* après avoir confié la direction de la Chrétienté et du Collége aux mains de ce jeune Prêtre, qui donne de si belles espérances, je me rendais à Si-Wan pour prendre soin de sept jeunes gens venus de Macao, en attendant l'arrivée de M. Faivre. J'emmenais avec moi un ancien élève du Collége de Saint-Joseph, qui y avait étudié pendant quatre ans et était rentré dans le monde, gardant toujours le célibat et menant une bonne conduite. Après une vingtaine d'années de commerce à Péking, il n'avait pas encore fait fortune. Il eût pu professer avec honneur la langue chinoise, mais c'est en vain que les hommes forment de beaux projets. Il fut pris avec moi en passant la grande muraille. A cause du froid et de la neige nous avions pris le chemin des voitures dans l'intérieur de la grande muraille; entrant par la petite porte *Si-Keou* et devant sortir par la grande porte de *Tchang-Kia-Keou*, nous avions monté la voiture que Mgr Mouly nous avait envoyée avec deux élèves, François *Lieou* et Pierre Tsâi, revenus de Macao. Le 12 décembre, au soir, en met-

tant pied à terre pour passer la porte, comme le prescrit l'usage, nous sommes séparément interrogés par le gardien, notre cocher pâlit, tremble, et répond d'une manière peu satisfaisante; mon compagnon, questionné à son tour, se déclare marchand de profession, se rendant à Si-Wan; il ajoute que *Ho-Kien-Fou* (ville de Pe-Tché-Li qui n'est pas loin de la mer) est sa patrie. On m'interpelle moi-même : je réponds que je suis de Canton, et maître d'école. Des regards quelque peu scrutateurs et des oreilles par trop délicates me reconnaissent une physionomie et un accent étrangers. Avis en est aussitôt donné au Mandarin gardien de la porte, qui, du seuil de sa chambre nous appelle près de lui, et, après nous avoir fait quelques questions auxquelles je laisse répondre *Tso* Jean, mon compagnon : L'Empereur, nous dit-il, m'ordonne d'examiner sévèrement les passants, je dois faire mon devoir; allez à l'auberge, demain matin nous verrons. Or ce Mandarin n'ignorait nullement qui nous étions. On sait dans toute la contrée que les Siwanais sont Chrétiens et qu'ils ont des chefs de religion européens. Les gardes nous consignent à l'au-

berge sans visiter nos paquets, ce qui nous arrangeait fort. Pendant la nuit, nous mettons de côté tous les articles suspects, et nous les faisons porter ailleurs par un Chrétien de *Si-Wan* qui se trouvait à l'auberge. Du reste, il paraît bien qu'on ne voulait pas de nos objets. Le lendemain, le Mandarin nous fait appeler de nouveau; il refuse pour *caution* ce Chrétien de *Si-Wan*, et le maître de l'auberge, quoique païen. Allez voir le Mandarin de la ville, nous dit-il, il vous donnera un passe-port; puis, il ajoute, en me frappant l'épaule d'une manière caressante : Les Chrétiens ont un bon Maître! Ne craignez pas; point d'affaires, dans les dix-huit provinces de l'Empire où il y a des Chrétiens.

» On nous conduit donc, mon compagnon de captivité et moi, au tribunal de la ville haute. *Tchang-Kia-Keou*, entrepôt de commerce des régions du nord et du nord-ouest avec la Chine, se partage en ville haute et en ville basse. Quatre Mandarins militaires de l'armée du nord, après plusieurs questions adressées aux gardes de la porte et aux personnes qui se donnaient pour notre caution, après s'être long-temps concertés gaîment entre eux, et

nous avoir interrogés en peu de mots, écrivent mon nom chinois, Yang-To (Brebis-Prêtre) et celui de mon compagnon Tso-Jo-Wang (Jean), rédigent une lettre officielle (ven-chou), par laquelle ils nous renvoient au grand Mandarin de la *ville-basse*, qui gouverne tout le pays du centre, en dehors de la grande muraille, habité par les Chinois. Allez, nous disent-ils; le *Li che fou* (c'est le nom de dignité de ce Mandarin) vous donnera un passe-port, et vous fera accompagner jusqu'à Si-Wan pour s'assurer de la vérité; puis, invitant même M. Tso à prendre lecture de la lettre : Voyez, ajoutent-ils, elle ne dit rien contre vous. Le *Li che fou* était parti la veille pour aller traiter une affaire en Mongolie, à 60 lieues de là; il ne devait revenir que dans un mois environ. Or, le Mandarin de la porte et les quatre autres Mandarins le savaient bien. Aussi était-il permis de croire qu'ils nous arrêtaient seulement dans l'intention de nous extorquer de l'argent. Le remplaçant du grand Mandarin, intendant des prisons, nous fit subir un interrogatoire à l'entrée de la nuit du même jour. La basse-cour du tribunal était remplie de gens que le bruit de cette affaire

avait attirés. Plusieurs Chrétiens, venus ce jour-là au marché, étaient aussi présents. A genoux, à une distance respectueuse, avec présence d'esprit et sans la moindre peur, je réponds au Mandarin qui m'adresse maintes questions, dont voici l'abrégé: D'où êtes-vous? — De la province de Canton. — De quelle ville? — De Canton. — De quel *hien* (ville du troisième ordre)? Point de réponse. J'ignorais que Macao fût régi par la ville du troisième ordre qu'on appelle *Shiang-Chang;* d'ailleurs je ne voulais pas déclarer mon origine européenne. Le Mandarin, d'un ton fort élevé et fort courroucé, me réitère la même question pour la deuxième et troisième fois. Même silence. Alors, rassuré par l'édit de l'empereur, je déclare hautement que je suis Français. Quelle est ta profession? — Je propage la religion du Maître du ciel. — Dans quels lieux as-tu été? — Je suis passé par presque toutes les villes des environs; je n'ai pas de demeure fixe; je vais partout où il y a des Chrétiens. — Connais-tu un grand nombre de Chrétiens? — J'en connais plusieurs mille. — Depuis combien d'années es-tu ici? — Depuis trois ans. — Es-tu venu seul? — *I ko-*

yen-lao-leao : c'est-à-dire, dans mon sens, en entrant en Chine j'étais seul. — As-tu parcouru un grand nombre de provinces? En arrivant, j'en ai traversé cinq; désormais je ne m'éloignerai plus de ces lieux. — Ton pays est-il bien loin d'ici? — Il est éloigné de 6,000 lieues. (Grande admiration.) — T'en retourneras-tu plus tard? — Ce n'est pas mon intention, car je suis trop loin de mon pays. — Oh! oui, oui! Quel âge as-tu? — Trente-un ans. (Étonnement; on n'en croit rien à cause de ma longue barbe.) — A Si-Wan, qui connais-tu? — Je nommai le grand Catéchiste Tchen-sau-yè très-connu dans les tribunaux, où il est même redouté. — Lui as-tu prêché? — Non, il est instruit, il n'a pas besoin qu'on lui explique la doctrine. — As-tu passé quelquefois la grande porte? — Oui, je l'ai passée deux fois. — D'où venais-tu hier? D'où étais-tu parti? — De la campagne, hors la porte occidentale de la ville de *Suen-Hoa*. — Comment s'appelle cet endroit-là? — Je prie le Mandarin de m'excuser, résolu à tout souffrir plutôt que de compromettre quelqu'un; je n'en dirai rien. Le Mandarin n'a pas osé réitérer sa question. — Comment

t'y prends-tu pour prêcher la religion? — Je ne prêche guère aux païens; je préside aux prières des Chrétiens; je leur explique la doctrine, etc. etc. — Depuis quand es-tu avec ton compagnon? lui as-tu prêché la doctrine? — Depuis deux jours seulement je voyage avec *Tso-Yo-Wang;* c'est par rencontre en chemin que nous allons ensemble. Je ne lui ai point prêché la doctrine, parce qu'il a lu beaucoup de livres de religion et qu'il les a compris par lui-même. Lui, non plus, ne prêche pas aux autres. — Portes-tu des livres de religion? — Non; mais je pourrai en procurer au Mandarin, s'il le désire. — Bien, bien.... En effet, je fis venir de *Si-Wan* plusieurs livres de controverse, et je les distribuai aux païens que je croyais désireux de connaître notre sainte religion. »

Nous ne rapporterons pas en détail toutes les circonstances de cette longue captivité; elles sont consignées dans la lettre de M. Carayon, dont nous venons de citer un extrait, et qui se trouve à la page 460 du tome XI des *Annales de la Congrégation de la Mission.* Cependant comme la modestie de notre cher Confrère

lui a fait supprimer plusieurs particularités de nature à prouver tout ce qu'il a eu à souffrir, et le courage qu'il a montré dans ces rencontres, nous croyons devoir les retracer.

Ce premier interrogatoire fut suivi de plusieurs autres qui n'aboutirent qu'à faire renvoyer M. Carayon de tribunal en tribunal jusqu'à tribunal supérieur du vice-Roi de la Province. Jusque-là il n'avait souffert aucun mauvais traitement; les Mandarins, au contraire, avaient eu pour lui des ménagements extraordinaires. On lui permit même, aux Fêtes de Noël et de l'Épiphanie, d'aller, en donnant caution, célébrer les saints Mystères au milieu des Chrétiens de la ville où il se trouvait. Mais peu après, quelques imprudences commises, malgré ses sages recommandations, par des Chrétiens qui l'accompagnaient, servirent de prétexte aux Mandarins pour changer de conduite à l'égard de leur prisonnier, et pour le traiter avec sévérité, comme un séditieux et un *Pe-Lien-Kiao*. Cependant le Seigneur qui connaissait toute la force que sa grâce avait communiquée au cœur du Missionnaire, n'avait permis ce revirement de fortune, que pour mieux faire éclater sa foi

vive, sa constance inébranlable, et son zèle à prêcher Jésus-Christ jusqu'au milieu des prétoires chinois.

Un jour un Mandarin lui fait subir un interrogatoire, qu'il rapporte lui-même en ces termes : « D'où es-tu ? — Je suis Français d'origine. Je parlais clairement, de crainte qu'on ne me prît pour un Anglais. — Es-tu vraiment Chrétien ? Quel avantage y a-t-il d'être Chrétien ? — Un très-grand avantage ; toutefois ce n'est pas dans ce monde.... Après que j'aurai prêché la religion, Dieu me fera jouir au Ciel de l'éternel bonheur. Il y a donc un très-grand avantage d'être Chrétien. — Si, plaçant la croix devant toi, je te commandais de la fouler aux pieds, le ferais-tu ? D'un ton résolu et animé, j'ai répondu : Je préfère mourir cent fois, dix mille fois, plutôt que de le faire ! — Es-tu venu en Chine par des chemins détournés ou par les grandes routes ? — Par les grandes routes. — Comment se fait-il que tu parles chinois ? — J'ai commencé à étudier le chinois en Europe ; on y trouve beaucoup de livres chinois et même des Professeurs. » Cette courageuse confession de sa foi fut à l'instant même récompensée. M. Carayon fut conduit au Man-

darin militaire, qui lui fit mettre les menottes aux mains, à lui et à son compagnon. En rapportant cette circonstance, notre zélé Confrère ne peut s'empêcher de manifester la joie qu'il en éprouva : « C'était du nouveau pour moi, « s'écrie-t-il, je les reçus avec un singulier « plaisir, et un salut fut le signe de ma recon- « naissance envers le Mandarin et le satellite « qui me les avait mises. Mais notre bonheur « ne fut pas long; nous ne les portâmes « qu'une demi-journée. »

Ce bonheur tant envié par notre Confesseur de porter les chaînes pour le nom de Jésus-Christ, la Providence le lui procura dans la suite de son voyage du Pe-Tche-Ly à Macao, avec plus de libéralité.

Arrivé au Chan-Tong *le maître d'école* (car c'est sous ce titre que les Mandarins faisaient voyager M. Carayon) ne put obtenir que bien rarement une monture; et le plus souvent il était obligé de la payer avec son argent. On commença à lui mettre assez régulièrement la chaîne; quand il arrivait dans une ville, on le conduisait au cachot, et il était jeté à l'endroit le plus horriblement infect de cette obscure demeure. Notre Confrère se plaint beau-

coup des geôliers du *Chan-Tong* qu'il appelait « *des monstres à figure humaine.* » C'est dans une des dernières villes de cette province, sur les frontières du *Kiang-Nan*, qu'un geôlier s'est porté à un acte d'atroce brutalité, pour extorquer de l'argent à l'innocent prisonnier. Il prit le bout de la chaîne que le Missionnaire portait au cou, le passa dans un anneau de fer fiché en terre, et puis il tirait dessus de toutes ses forces, en criant : *Donne de l'argent, ou je te tue.* M. Carayon veut protester contre la violence, il est souffleté. Cependant le féroce gardien continue de tirer sur la chaîne et de crier : *Donne de l'argent, ou je te tue.* La tête de M. Carayon se trouvait déjà pressée contre la terre et l'anneau de fer, il avait de la peine à respirer, il fallut capituler et promettre de l'argent pour se soustraire à cet horrible supplice.

Dans les Provinces du Kiang-Nan et Ngan-Oey on rencontra une bande de forçats qu'on exilait dans les provinces du Midi, on leur associa M. Carayon, et on l'amarra à la même chaîne. Comme les forçats, il marchait à pied portant son sac sur le dos, accablé d'injures et de coups. C'était la saison des

pluies, il était presque toujours trempé et courait dans la boue les pieds nus; le soir la prison était le lieu de son repos. M. Carayon s'étonnait lui-même comment il n'était pas mort de la cruelle dyssenterie dont il a été atteint vers ce temps là. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine et à prix d'argent qu'il put obtenir pour quelques jours seulement le soulagement d'une brouette.

La compagnie de ces forçats fut pour M. Carayon le supplice le plus cruel. Lorsqu'il était malade, ou que, harassé de fatigue, il tombait sur la route, son camarade de chaîne le tirait violemment, en l'accablant des plus horribles malédictions: Ah! que ne puis-je t'arracher les boyaux et les mettre au soleil!

Au moment des repas, il arrivait souvent à notre cher Confrère de se retirer sans avoir pu presque rien manger. Ses compagnons, en vraisChinois, avalaient le riz tout bouillant, et ils en avaient englouti trois ou quatre tasses, avant qu'il en eût pu prendre à peine quelques bouchées.

Mais ce qui faisait le plus souffrir notre Confrère, c'était le cynisme révoltantdes con-

versations de ces misérables, qui semblaient se plaire, en toutes circonstances, à couvrir de confusion sa pudeur et sa modestie. Ainsi, étant enchaînés l'un à l'autre, s'ils se trouvaient obligés en route de satisfaire aux besoins naturels, le camarade de chaîne était obligé de s'arrêter, car la chaîne qui les liait n'était pas très-longue, et elle était passée à leurs bras. Or rien ne coûtait à M. Carayon, comme de se voir obligé de s'exposer à la vue de ses ignobles compagnons, qui tenaient les propos les plus infâmes. C'était à qui raconterait les crimes les plus horribles, à qui outragerait avec plus d'effronterie les premiers principes de la morale et de la pudeur.

Il est un usage assez généralement reconnu en Chine, qui autorise les prisonniers, passant par une ville, à enlever tout ce qui leur tombe sous la main, sauf à se voir poursuivis et rudement bâtonnés par les personnes volées. Les forçats auxquels était associé M. Carayon, ne se faisaient pas faute de profiter largement de ce prétendu droit, et c'était pour notre Confrère une nouvelle occasion d'être souvent maltraité; car c'était sur lui surtout que tombaient les coups, parce qu'il ne voulait

jamais se prêter à ces sortes de brigandages.

Enfin lorsque, après mille aventures de ce genre, les unes plus pénibles que les autres, on arrivait au lieu où devait s'arrêter la caravane, au lieu d'un moment de repos, notre cher Confrère n'y trouvait ordinairement qu'un surcroît de souffrances. Rien de plus affreux que les prisons en Chine, d'après ce qu'en a raconté M. Carayon lui-même, qui en avait visité une multitude depuis le Pe-Tche-Ly jusqu'à Canton. Pour s'en faire une idée, qu'on se figure une espèce de cave humide, infecte, éclairée par une lucarne, qui n'est point pratiquée à air libre ; qu'on suppose que cette cave est très-étroite, que le plancher en est très-bas, et que, pour comble, elle est remplie de poux, de rats et de paille à moitié pourrie : dans un coin se trouve un grand vase, destiné à recevoir les ordures de toute espèce. Voilà le lieu de repos que notre Confrère trouvait tous les soirs pour se délasser des fatigues de la journée. Encore même, en sa qualité d'innocent, il avait toujours la dernière place dans ces cachots affreux, il se voyait le rebut de ces scélérats qui le maudisaient, et le refoulaient jusque sur le vase d'ordures ; le cachot étant

étroit, nul n'avait envie de respirer de trop près les miasmes impurs qui s'en exhalaient.

Au Kiang-Sy sa triste position s'aggrava encore : chargé de chaînes, il était jeté avec les autres prisonniers à fond de cale, dans des bateaux étroits dont on fermait hermétiquement les panneaux ; là entassés les uns sur les autres, les prisonniers pouvaient à peine respirer, et souffraient horriblement d'une chaleur suffocante, car on était à la fin d'avril. Ils ne pouvaient même obtenir qu'on ouvrît un instant leur prison flottante pour satisfaire aux plus pressants besoins de la nature. Notre infortuné Confrère fut de nouveau attaqué de la dyssenterie, mais cette fois elle ne fut pas aussi violente.

A Canton même il fut logé sous un escalier fermé par des barreaux, espèce de cage à poules, mais en dehors de la prison. Les passants se moquaient de lui ; à plusieurs reprises il demanda de l'eau, soit pour étancher la soif brûlante qui le dévorait, soit pour délayer de l'encre, personne ne voulut lui en donner. On lui avait d'abord ôté ses chaînes; mais, comme il était remis à l'arbitraire des satellites, ceux-ci dans un mo-

ment d'humeur voulurent l'en charger de nouveau; mais sur les protestations énergiques du prisonnier, ils n'osèrent pas, et moyennant quelque argent il put obtenir qu'on le ferait partir au plus tôt pour Macao. Cependant il dut traverser toute la ville de Canton la chaîne au cou.

A Kiang-Chan il fut conduit chargé de chaînes devant le Mandarin qui siégeait dans son tribunal, et là, à genoux, il fut interrogé en même temps que les autres criminels, ayant devant les yeux tout l'appareil des supplices. Ce Mandarin de Kiang-Chan est un vieillard sec et atrabilaire, au regard féroce, au ton moqueur et hautain. Après un assez long interrogatoire où M. Carayon dut répondre à ses impertinentes demandes, il fut renvoyé, et on lui ôta ses chaînes. Il partit de là pour Macao, où il arriva le 27 mai vers les cinq heures du soir. Ce ne fut que le lendemain, vers midi, qu'il fut relâché, et remis à ses Confrères de la Procure dans un état pitoyable, causé par ses cruelles souffrances; sa figure était d'une couleur jaunâtre, il était maigre, couvert de haillons, et rongé de vermine.

Nous ne saurions mieux terminer ce rapide

abrégé de la captivité de M. Carayon, que par ses propres paroles :

« Voilà, Monsieur et très-honoré Père, l'histoire de ma captivité de six mois environ. L'avenir dira si cet événement sera utile ou nuisible à la liberté de la religion en Chine. Quoi qu'il en soit, il ne m'est rien arrivé sans la permission ni la volonté de Dieu : il lui a plu de m'envoyer cette épreuve en expiation de mes fautes nombreuses : que son saint nom soit à jamais béni ! Je termine en vous conjurant de me recommander aux prières des deux Communautés, afin que si, vu mon incapacité, je ne puis servir Dieu et la Congrégation comme mon cœur le désire, je ne donne pas occasion à l'ennemi de tout bien de se servir de moi pour entraver les œuvres de la Providence. Six ans de Mission ne m'auraient pas autant instruit sur la Chine que cette épreuve de six mois. Mieux eût été sans doute d'être étranglé pour la foi ; mais cette couronne ne se donne pas à un misérable pécheur tel que moi. *Sive vivimus, sive morimur, Domini sumus* (1). »

(1) Soit que nous vivions, soit que nous mourions, nous sommes au Seigneur. (Rom. XIV, 8.)

Tous les soins qui furent prodigués à notre cher Confrère, à Macao, pendant les quelques mois qu'il y passa, ne purent rétablir parfaitement sa santé, profondément altérée par tant de cruelles souffrances. Mais son humilité lui faisait trouver excessifs les soins qu'on prenait de lui, et son zèle le faisait soupirer après le moment où il pourrait reprendre ses travaux apostoliques. Enfin ses vœux et ses instances furent exaucés; au mois de Juillet il partit pour le Tche-Kiang d'où plus tard il comptait se diriger vers sa Mission favorite de Mongolie. Mais à peine arrivé au Tche-Kiang, il y tomba gravement malade, et vomit une grande quantité de sang; il se trouva si faible qu'un jour il écrivit à un Missionnaire de lui *envoyer vite un Confrère, car il allait faire voile pour l'autre monde.* Cependant sa dernière heure n'était pas encore arrivée. Comme on craignit que le climat du Tche-Kiang ne fût pas favorable à sa santé, on le fit passer au Ho-Nan, pour l'acheminer ainsi vers la Mongolie. Mais c'était là qu'était marqué le terme de sa carrière apostolique. Peu de temps après son arrivée au Ho-Nan, il fut atteint d'une indisposition, qui n'avait en apparence

aucun caractère de gravité et qui néanmoins le conduisit en quinze jours aux portes du tombeau. Il sentit la vie lui échapper si vite et si subitement, qu'à peine son Vicaire apostolique, Mgr Baldus, eut le temps de lui administrer le sacrement de l'Extrême-Onction. On peut dire que ce zélé Missionnaire mourut les armes à la main; car la maladie qui l'emporta lui laissa jusqu'au dernier moment assez de forces pour vaquer à ses occupations ordinaires.

M. Carayon s'éteignit ainsi le 17 août 1846. Nous pouvons bien dire sans témérité, ce nous semble, que sa mort fut semblable à celle des justes; et tout nous porte à espérer de la miséricorde divine qu'elle l'a appelé à elle pour le récompenser au ciel des vertus qu'il avait pratiquées sur la terre dès ses plus jeunes années, des travaux que son zèle pour la gloire de Dieu lui avait fait entreprendre, et des souffrances qu'il endura pour le nom de Jésus-Christ. Ce divin Maître semble nous avoir autorisés à concevoir cette confiance sur le bonheur éternel de notre cher Confrère, en le faisant participer ici bas à sa huitième béatitude : *Beati, qui persecutionem patiun-*

tur propter justitiam, quoniam ipsorum est regnum cœlorum. — Beati estis, cùm maledixerint vobis homines... Gaudete et exultate, quoniam merces vestra copiosa est in cœlis (1).

(1) Heureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le royaume des Cieux est à eux. —Vous serez heureux lorsque les hommes vous maudiront... Réjouissez-vous et tressaillez d'allégresse, parce que votre récompense sera grande dans les Cieux. (Matth. 5.)

NOTICE

SUR M. LELEU,

Prêtre, mort à Constantinople le 11 novembre 1816 (1).

En recueillant ici quelques souvenirs de la vie de M. Louis-Florent Leleu, Préfet Apostolique de la Mission des Lazaristes à Constantinople, et décédé dans cette ville, le 11 novembre 1846, nous essayons de payer à sa personne chérie le faible tribut de la reconnaissance et de l'admiration, tout en cherchant aussi dans l'accomplissement de ce devoir un adoucissement à notre douleur. Nos propres regrets, partagés non moins vivement par tous ceux qui vécurent sous sa direction ou dans son intimité, ne sont point le simple hommage d'une amitié ordinaire et mondaine que le temps forme et détruit, ou

(1) Cette Notice a été faite par M. Eugène Boré, associé depuis longues années aux travaux apostoliques de nos Missionnaires du Levant. (*Note du Réd.*)

qui n'a d'autre raison que l'attrait inspiré par le mérite supérieur et par la conformité des goûts et des idées. Il y a pour nous en particulier un motif spirituel qui ne peut être pesé et apprécié que par notre conscience devant Dieu; c'est celui de la faveur imméritée et inestimable d'avoir été retiré du monde par cet ami, et associé à ses travaux apostoliques.

Conduit à Constantinople, vers la fin de 1837, par le vague désir de recherches scientifiques, auxquelles se mêlait la curiosité de connaître l'état des Chrétiens de l'Orient, nous fûmes mis en rapport avec M. Leleu par l'intermédiaire d'un autre ami, M. Cor, aujourd'hui premier interprète de l'ambassade française près la Porte-Ottomane. L'accueil bienveillant de nos Missionnaires nous toucha tous les deux, et nous cherchâmes à multiplier des relations que provoquèrent aussi les aimables avances de la charité. M. Leleu, par l'heureux et rare mélange de son caractère gai et sérieux, ouvert et discret, par l'élévation et l'étendue de ses idées, et par l'esprit généreux de son dévouement qui perçait dans ses paroles et

dans ses actes, gagna aussitôt nos cœurs. M. Cor, avec cette naïve liberté que donne l'amitié chrétienne, nous confia qu'il avait pris M. Leleu pour son directeur, et qu'il ne pouvait trop se féliciter de ce choix. Nous imitâmes son exemple, et depuis nous n'avons cessé d'en rendre grâces à Dieu, dont la longanimité ménageait cette précieuse rencontre pour décider de notre vocation. Nous reviendrons sur ce point en retraçant les années de la vie de M. Leleu, où il nous fut donné de le connaître. Qu'il nous soit permis seulement d'exprimer d'avance quelques sentiments de la douce gratitude qu'éprouve une âme à l'égard de celle qui a été le moyen ou l'instrument de la miséricorde divine. Soyez-en béni, ô mon Dieu! Après que sur cette terre l'assistance d'un tel ami nous a été si secourable, puisse-t-il dans la plénitude du bonheur réservé à ses travaux et à ses mérites, comme nous en avons la confiance, continuer d'être notre guide et en même temps le soutien des œuvres entreprises pour votre cause!

Louis-Florent Leleu naquit l'année qui ouvre ce siècle, à Auquelu, petit hameau

de la paroisse d'Ingueville, dans l'arrondissement d'Abbeville. Ses parents, honnêtes propriétaires, occupés de l'exploitation agricole de leur petit domaine, avaient le bonheur d'être sincèrement chrétiens, et leur maison était comme l'école de la vertu. Le jeune Louis avait deux sœurs avec lesquelles il passa ses premières années, mésusant quelquefois à leur égard avec sa malice enfantine, comme il l'avouait plaisamment, du droit d'être l'unique garçon de la famille; sans doute il sentait déjà en lui-même la valeur des qualités dont il était doué, et qui semblait le destiner à la direction des autres ou au commandement.

Dès qu'il fut en état de commencer ses études, on l'envoya en pension à Abbeville. L'empire finissait, et les dernières années de désastres qui marquent sa décadence n'étaient guère favorables à une bonne organisation de l'enseignement; aussi M. Leleu regrettait-il ce temps qu'il eût mieux employé sous des maîtres plus soigneux et plus capables. Ses goûts, comme ceux de tous les enfants d'alors qu'excitait l'effervescence guerrière de la France, étaient pour les armes,

et d'après un autre de ses aveux il oublia quelquefois l'heure de la classe, tant était vif l'intérêt qu'il prenait à l'exercice et à la parade des soldats. C'est qu'en effet il avait au fond de son caractère quelque chose de militant; il aimait le combat et la lutte, d'abord contre lui-même, pour se vaincre, puis contre les obstacles qui s'opposaient à l'accomplissement de toutes les œuvres entreprises plus tard pour la cause de Dieu. C'est encore par l'effet de cette prédisposition qu'il choisit l'état de Missionnaire, et qu'il voulut aller aux avant-postes de l'Eglise combattre le schisme, l'hérésie et l'infidélité.

Un jour qu'il disputait avec feu une partie de paume, son adversaire, M. de Sauley, aujourd'hui capitaine d'artillerie distingué et membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, lui porta involontairement un coup qui le renversa et lui écrasa le nez. La blessure pouvait être fatale; elle ne fut que disgracieuse, et un moyen sans doute de la Providence pour sauver le jeune Louis des dangers auxquels l'aurait exposé la réunion de trop d'avantages personnels.

Ses parents l'envoyèrent alors au collége

de Saint-Acheul, que ses développements prodigieux plaçait à la tête des maisons d'éducation tenues par les RR. PP. Jésuites. Louis était déjà sérieux et posé; la grâce travaillait son cœur, et sa piété première s'éleva jusqu'à la ferveur dans cet établissement où tout portait à Dieu, l'exemple des maîtres et des élèves, les instructions religieuses, comme le simple enseignement classique. Il y commença son cours d'humanités, et comme ses premières classes avaient été faites dans une institution moins avancée, il se trouva inférieur dans le grec et dans le latin. Mais l'année suivante la philosophie et les mathémathiques, ces deux pierres de touche pour le jugement et les qualités solides de l'esprit des jeunes gens, révélèrent le talent remarquable de M. Leleu. Sa facilité à pénétrer les questions ardues et les problêmes, la clarté avec laquelle il les exposait, et même la subtilité de ses arguments dans la discussion le placèrent incontestablement à la tête de ses condisciples. Sa conduite édifiante et la confiance qu'il inspirait aux maîtres les engagèrent à lui remettre quelques-uns des soins intérieurs de la surveillance. M. Leleu n'avait déjà plus

de doute sur sa vocation ; il se sentait appelé au sacerdoce, et il avait répondu généreusement à Dieu par le don spontané de tout soi-même. En signe de cette détermination, il revêtit l'habit ecclésiastique, et entra au grand Séminaire d'Amiens, dirigé par les Prêtres de la Mission.

Il acheva, avec la même distinction, son cours de théologie, et bien qu'alors il ne prît pas la résolution d'entrer dans la Congrégation, il avait été si vivement frappé de l'esprit de simplicité et de charité qui caractérise la petite Compagnie de Saint-Vincent, et il avait eu tant d'occasions d'apprécier les heureux fruits du ministère apostolique, qu'il conserva au fond de son cœur, comme une arrière-pensée, de s'y dévouer aussi un jour. Mgr l'Evêque d'Amiens, à qui il tardait d'employer un sujet de ce mérite, l'éleva, par une dispense exceptionnelle, à la prêtrise, lorsqu'il entrait à peine dans sa vingt-troisième année, puis il lui confia la maîtrise de sa cathédrale. Ce fut là pour lui comme l'apprentissage des fonctions du professorat qu'il eut ensuite à remplir à différentes reprises. Il avait à peine eu le temps de donner les preu-

ves de sa capacité, lorsque Mgr l'Évêque l'appela au petit Séminaire qu'il venait de fonder sur les ruines de l'ancienne et magnifique abbaye de Saint-Riquier. Voici comment s'exprime à ce sujet un de ses élèves qu'il engagea plus tard d'entrer dans la Congrégation et qu'il eut pour zélé collaborateur dans la Mission de Constantinople (1) : « M. Leleu fut choisi pour professer le cours supérieur, qui était alors la seconde ; j'en faisais partie, et j'eus le bonheur de rester sous sa direction jusqu'en philosophie. Il est inutile de vous dire qu'il fut un brillant professeur. L'ordre de sa classe, sa régularité, son tact et son goût sûr, son expression noble, claire et facile, ses connaissances littéraires et historiques le distinguaient entre tous. Combien nous aimions l'entendre prêcher à la paroisse, ou y faire les conférences d'usage à une certaine époque de l'année ! Quelle sagacité ! quelle clarté ! quelle force de raisonnemens ! Nous étions heureux de le posséder comme professeur, et les autres professeurs ne se félicitaient pas moins de l'avoir pour collègue. Partout, et en récréation même, c'était une joie d'être avec lui ;

(1) M. Elluin ; lettre écrite de Smyrne le 2 janvier 1847.

on ne le quittait jamais sans avoir appris quelque chose et sans être contents du temps passé avec lui si utilement et si agréablement. Hélas! ce temps ne reviendra plus pour moi; je suis donc privé de M. Leleu pour toujours... Les larmes coulent de mes yeux.... Oh! que je souffre! je ne puis continuer.... Dieu seul sait toute l'étendue de ma perte et de ma douleur. Son souvenir et nos prières pour son âme chérie ne cesseront qu'avec mon dernier soupir.... »

Ces sentiments d'admiration mêlés aux regrets sont l'expression exacte de l'impression laissée à tous ceux qui l'approchèrent.

M. Elluin est du nombre fortuné des personnes qui rencontrèrent M. Leleu sur le chemin de la vie, et dont l'existence, modifiée par ses conseils, fut ensuite invariablement liée à la sienne. M. Leleu avait, comme toutes les âmes peu ordinaires, une puissance d'attraction secrète qui charmait pour ainsi dire la volonté convaincue et la portait à suivre la voie que son infatigable sollicitude se chargeait ensuite de rendre praticable et même facile. Ainsi, nous l'avons trouvé en Orient au milieu d'un tel entourage, conquête de sa

charité, et nous savons qu'il a laissé ailleurs sur son passage les mêmes preuves de son zèle. M. Elluin, en effet, ajoute dans sa lettre : « M. Leleu fut toujours mon directeur depuis son arrivée à Saint-Riquier. Il me conseilla de me faire Lazariste, et j'appris ensuite qu'il m'avait devancé.... Il me dit d'aller à la prêtrise, j'obéis. Il était aussi mon directeur à Paris; il me conseilla de partir pour Constantinople; je partis. Il vint par bonheur me rejoindre un an après, et par un malheur incalculable pour moi sous tant et tant de rapports, voilà que tout à coup, au mois de novembre 1846, le bon Dieu nous l'a ravi !... »

Le talent qu'il déploya dans l'enseignement du petit Séminaire de Saint-Riquier le fit choisir pour Préfet des études. En même temps, à cause de sa connaissance des voies spirituelles, le soin de former la Congrégation de la sainte Vierge lui fut confié. Il s'acquitta de cette charge avec un mérite qui démontra sa capacité pour la direction. Malgré ses occupations diverses et multipliées, il trouvait le temps de desservir la paroisse voisine de Buigny-l'Abbé. Son éloquence simple ravissait les pauvres paysans : tous le chérissaient, et

il opéra parmi eux, un bien incalculable.

A cette époque, les écoles philosophiques étaient partagées sur une doctrine nouvelle tenant à la question de la certitude et de l'autorité ; tant qu'elle parut être un argument corroborateur de la foi et une démonstration neuve de la vérité catholique, il était naturel que les ames ardentes pour la cause de l'Eglise l'acceptassent et s'en fissent au besoin les avocats et les propagateurs. Les adversaires n'étaient pas moins prononcés dans leur opposition : la vigilance des pasteurs, qui prévoyait pour ainsi dire la chute fatale de M. de Lamennais et qui devançait dans son jugement celui de l'Eglise, intervint prudemment pour empêcher un enseignement suspect et dangereux pour ceux qu'il avait gagnés. L'on avait représenté M. Leleu comme un partisan exagéré du système; c'était à tort : l'esprit de M. Leleu était assez sagace pour découvrir les funestes tendances de la doctrine, dès qu'elles auraient égaré leur chef et auteur, lequel doit toujours être distingué soigneusement de son école. Car la preuve que les premiers disciples de M. de Lamennais étaient tous de bonne foi et qu'ils croyaient mieux

servir ainsi la cause religieuse, c'est que tous sont restés non-seulement orthodoxes, mais que plusieurs, après la condamnation, tels que les Gerbet, les Lacordaire, les Montalembert, se sont placés à la tête des plus intrépides défenseurs de l'Eglise. M. Leleu avait les qualités de ces disciples, et il évita les erreurs du maître. Il se soumit avec gaieté de cœur à l'ordre de Mgr d'Amiens, qui lui retirait l'enseignement de la philosophie pour lui confier la cure plus importante de la ville de Ham. Il bénit la volonté divine qui l'appelait à exercer son zèle sur un plus large théâtre, et bien que la position fût devenue fort délicate par l'arrivée des ministres disgrâciés de Charles X, il se concilia néanmoins tous les cœurs. Durant deux années, il administra sa paroisse avec autant de sagesse que d'activité. La promptitude et l'aisance avec lesquelles il traitait les affaires les plus épineuses lui donnaient le loisir suffisant de se livrer à l'étude et de se tenir au courant des questions actuelles. Cette sorte de connaissances, non essentielle au prêtre assurément, lui confère cependant un relief précieux aux yeux des gens du monde, les rapproche de lui et mul-

tiplie ses moyens d'action pour le bien. Les habitants de Ham vénèrent encore la mémoire de ce prêtre docte et studieux, trop tôt enlevé à leurs affections, et ils montrent avec intérêt un cabinet caché par les arbres du jardin, où il se retirait pour vaquer à la lecture et à la prière.

Il eut occasion de prouver comment il comprenait le détachement. L'une de ses sœurs qui depuis est morte religieuse, ayant demandé de venir habiter avec lui cette maison que, selon toutes les apparences, il devait occuper long-temps, il la refusa et ne donna jamais cette permission à aucun de ses autres parents, dans la crainte d'engager sa liberté, ou pour se rompre déjà à la pratique du dépouillement évangélique. Sans doute il aspirait en secret au moment où il pourrait embrasser un genre de vie plus parfaite, comme plus conforme à son goût de propagande active et à son désir de vivre en communauté.

En 1831, il pouvait mettre à exécution son dessein. Il venait à Paris à la maison de la Mission pour y faire son noviciat. Bientôt il eut la théologie à professer. Eclairé par de nouvelles études, il exposa cette science des

sciences avec une netteté et une force d'argumentation dont ses auditeurs ont gardé le souvenir. Il traita avec une prédilection marquée la question de l'Eglise. En cela il témoignait de sa parfaite connaissance des besoins et de l'état des esprits du siècle : effectivement la vérité, la sainteté et l'unité de l'Eglise une fois démontrées et accordées, quelle difficulté sérieuse peut s'élever sur les dogmes de son enseignement? Qui empêcherait les fils séparés et rebelles de revenir aux bras de leur Mère?

L'Eglise! l'amour qu'il lui portait était si tendre, le dévouement à son service était si entier et l'idée de ses grandeurs si grande elle-même, qu'il cherchait en tout l'occasion de l'honorer, de l'agrandir et de la faire aimer. « Ceux qui travaillent pour la gloire de l'Eglise, nous répétait-il souvent, reçoivent de Dieu des grâces particulières et sont de ses serviteurs privilégiés. » Il était présumable qu'avec de semblables sentiments il rechercherait le ministère des Missions extérieures. Il en fit donc la demande et ses vœux furent exaucés vers la fin de 1834. Il recevait pour destination Constantinople, mission à laquelle Dieu le réservait véritablement, puisque dans

l'espace de douze années seulement il lui donna des développements inespérés, et y avança singulièrement la cause de l'Église et de la civilisation.

La navigation à vapeur n'était point encore établie sur la Méditerranée, et le trajet de Marseille à Constantinople n'était ni aussi sûr, ni aussi rapide qu'aujourd'hui. M. Leleu eut beaucoup à souffrir, et il courut même de grands dangers. Il les énumère dans une lettre datée de Smyrne le 4 octobre 1834, et relate un fait qui a trouvé sa place dans la *notice historique sur l'origine et les effets de la nouvelle médaille* (1).... « La Providence s'est plu à nous éprouver, mais avec le secours de la grâce, nous n'avons cessé de la bénir. Après avoir erré trois jours sous les côtes de la Sardaigne, et deux autres en face de la Sicile, nous nous traînions péniblement vers Malte, où nous espérions relâcher, et c'était un bonheur pour nous, car nous nous proposions d'y offrir le saint sacrifice. Un coup de vent nous jette au-dessus, vers les côtes d'Afrique, sur le cap Bon. C'était là première fois que nous voyions la mer grosse et en

(1) Paris, 1842, *pag.* 108.

colère; c'était un spectacle vraiment nouveau et bien imposant pour nous. Nous n'avions jamais si bien compris ce beau texte du psaume : *Mirabiles elationes maris*, les soulèvements de la mer sont admirables. Le tonnerre grondait avec force, la pluie tombait par torrents, et nous nous étions tous réfugiés dans notre chambre. La foudre éclata directement au-dessus d'un mât.

» Ayant manqué Malte, il fallut faire route pour l'Archipel, et c'était là que nous attendaient les plus grandes contrariétés et même des dangers réels. Déjà nous l'avions traversé en grande partie; nous nous trouvions entre Négrepont et Andros, lorsqu'un petit nuage, qui paraissait s'échapper de la pointe du Cap-d'Or, se gonfle comme à vue d'œil; le vent s'y jette comme pour nous l'apporter; en un instant la mer se couvrit d'écume et devint furieuse. Il n'y eut pas moyen de se tenir sous le vent, il fallut céder : un capitaine autrichien qui voyageait avec nous en donne le premier l'exemple, et nous le suivîmes; nous arrivâmes ensemble au mouillage de Zéa. Ce fut un coup de Providence, car nous aurions probablement péri la nuit

suivante qui fut des plus affreuses; et dans l'Archipel, la navigation est des plus périlleuses quand il fait obscur, on ne peut pas s'y retourner sans rencontrer des rochers et des îles. Nous bénissions la divine bonté, et nous rendions grâces à celui qui commande aux flots de nous avoir arrachés du péril. Nous pensions ne rester là que deux ou trois jours; mais le dixième, le vent du Nord soufflait avec autant de violence que le premier, et ce ne fut que le onzième qu'il nous fut possible de quitter le port de Zéa, encore fallut-il un miracle pour nous en arracher.

» Le vent du Nord ayant faibli, et la brise de terre nous poussant au large, on se mit à appareiller, mais l'ancre se trouva tellement engagée, qu'après trois heures d'inutiles efforts, on n'était pas plus avancé. Le capitaine autrichien avait gagné deux heures sur nous, l'équipage était rebuté, on avait brisé plusieurs machines, et le capitaine ne savait plus où donner de la tête. Je me sentis alors intérieurement pressé de recourir à la sainte Vierge avec une grande confiance et de jeter à la mer une médaille *miraculeuse;* on fait un nouvel essai, et immédiatement l'ancre vient seule.

« Nous n'avons pas cherché à faire passer ce fait pour miraculeux aux yeux des marins; mais, pour notre compte en particulier, nous n'en avons pas moins récité un bon *Te Deum*, bien convaincus qu'il y avait au moins une protection bien marquée de l'immaculée Marie. »

Que de fois, depuis, M. Leleu a sillonné en tout sens les mêmes mers dans ses visites apostoliques, sans courir les mêmes dangers! Il semblait au contraire avoir la garantie d'une protection particulière, tant ses courses, entreprises pour les besoins de la Mission, s'accomplissaient heureusement et avec rapidité. Il est vrai que, dès 1836, il avait à sa disposition les paquebots à vapeur de l'Etat, dont le service a été si avantageux au progrès de la civilisation. Sans cela, la difficulté des communications eût opposé un obstacle insurmontable à la circulation des idées européennes, lesquelles, importées pour ainsi dire périodiquement à Constantinople, à Smyrne et à Alexandrie, ont contribué aux changements sociaux dont nous sommes chaque jour témoin. Sans l'ordre et les commodités de cette correspondance, les Sœurs de la Charité

n'eussent pu se hasarder dans des voyages aussi lointains, et l'Orient serait privé d'un de ses premiers agents régénérateurs. C'est durant ces courses que M. Leleu eut l'occasion de connaître nos officiers de marine, et de lier avec plusieurs d'entr'eux les rapports d'une solide et chrétienne amitié. Dieu trouvait toujours son compte dans ses conversations, d'abord seulement plaisantes et aimables, et conduisant bientôt à des considérations qui valaient une prédication éloquente. Aussi la nouvelle de sa mort a-t-elle causé des regrets universels parmi tous ceux qui avaient eu l'avantage de le recevoir à bord, et d'apprécier quelques-unes de ses qualités.

Dès que M. Leleu fut débarqué et descendu dans la maison de Galata, on le chargea de la direction du collége qui y était établi. Cette institution si utile à une époque où la jeunesse franque manquait totalement d'autres maîtres et de moyens d'instruction, était la continuation d'une œuvre recommencée par les Missionnaires après l'époque orageuse de la révolution de 1793. Ils avaient compris avec raison qu'un genre de bien propre à leur position était l'enseignement, et quelques-uns

d'entr'eux y consacrèrent leur talent et leur zèle. Si cette tâche dure et difficile satisfait moins les goûts instinctifs d'un cœur apostolique, plus porté à la prédication et aux autres fonctions du ministère, elle ne laisse pas d'être extrêmement méritoire, d'abord devant Dieu à qui est fait généreusement le sacrifice de la volonté propre, et ensuite devant la société à qui est préparée une génération meilleure. Les fruits de cette moisson sont longs à obtenir, mais ils sont certains et plus durables, parce que le fond est neuf et mieux préparé, tandis que le moindre orage ruine souvent les autres germes d'une belle espérance. D'ailleurs l'intolérance locale défendant aux Prêtres catholiques d'exercer publiquement tout prosélytisme sur les personnes d'une autre croyance, le cercle de leur action était nécessairement restreint parmi les fidèles. Encore ceux-ci n'étaient-ils plus dans les mêmes conditions défavorables qu'autrefois : nous ne parlons pas des Latins qui, placés sous la protection des puissances chrétiennes, et spécialement de la France, ont toujours joui du libre exercice de leur culte, mais bien des Arméniens-unis, qui jusqu'à l'année 1828,

époque de leur émancipation, étant soumis civilement à la juridiction du Patriarche non-uni, étaient exposés à des vexations de toute sorte. Souvent l'abus de cette autorité allait jusqu'à la persécution, et alors ils étaient condamnés à des amendes, leurs Prêtres étaient suspendus, et ils ne pouvaient célébrer les saints mystères qu'à la faveur d'un travestissement. Après la journée de Navarin, les ennemis du Catholicisme ayant insinué au Sultan Mahmoud que les Catholiques étaient secrètement conjurés avec les puissances protectrices de la Grèce, les Arméniens unis eurent à soutenir une épreuve plus rude que les précédentes. Les Prêtres furent expulsés, et les principaux de la nation envoyés en exil dans les provinces de l'Empire. L'on conçoit de quel secours était dans ces conjonctures critiques le ministère des Missionnaires latins, soutenant le courage de ces familles abandonnées, les catéchisant, les prêchant et leur administrant tous les secours de l'Eglise. Sans eux, la foi eût non-seulement péri, mais peut-être même la nation, tant était extrême sa misère. Tel fut le cas de ce dernier bannissement qu'aggravèrent, pour beaucoup de per-

sonnes, la confiscation des biens et la privation de toutes ressources. La Congrégation était représentée à Constantinople par un véritable disciple et fils de saint Vincent de Paul, héritier de son dévouement et de sa charité. Il se fit réellement le père spirituel et nourricier des Arméniens, les accueillant dans la maison de Saint-Benoît, leur fournissant des aliments dont ils manquaient, assez confiant en la Providence pour aliéner des propriétés de la Communauté, et contracter même des dettes. Les Arméniens-unis n'ont point oublié tant de bienfaits, et le nom de M. Bricet, toujours vivant dans leur mémoire, n'est prononcé qu'avec éloge et bénédiction.

Quand M. Leleu arriva en 1834, l'état de ces Catholiques avait heureusement changé. Non-seulement ils avaient été rappelés de l'exil, et les chefs replacés dans leurs emplois, mais par une faveur inespérée de la Providence, qui semblait les récompenser de la persécution soufferte pour la justice, l'acte de leur émancipation religieuse était consommé. Cet événement mémorable et si important pour ses conséquences à venir, coïncida presque avec celui qui mit aussi l'Irlande en pos-

session de la même liberté. Il n'est pas inutile de rappeler que la France eut la plus grande part à cet acte de salutaire réparation, grâce aux vues fermes et élevées de son Ambassadeur, M. le général Guilleminot.

Le Clergé arménien-uni pouvait désormais publiquement et sans crainte exercer le ministère, une église avait été bâtie dans Galata pour la nation, et, comme auparavant, elle n'était plus obligée de recourir aux églises des Francs. Les Missionnaires latins étaient par là déchargés de la cure des âmes qui leur avait été cédée forcément et momentanément. Il eût été à craindre que le Clergé indigène ne restât comme désœuvré, s'ils continuaient à occuper sa place, et l'ombrage qu'on en aurait conçu, eût tôt ou tard porté atteinte aux rapports fraternels de la charité. Or, le bien opéré au détriment de cette vertu des vertus deviendrait un mal; M. Leleu, avec la rectitude naturelle de son jugement, le comprit, et c'est pour cela qu'il consacra tous ses soins à l'éducation de la jeunesse. En prenant possession de ce terrain encore inoccupé, il assurait à la Congrégation une sorte de patrimoine riche et fécond pour l'avenir. La preuve que cette

détermination était dans l'ordre des conseils de la Providence est le succès inattendu qu'on obtint, et qui alla toujours croissant. Le pensionnat de Saint-Benoît avait déjà formé les enfants des principales familles de la société franque, et la facilité avec laquelle la plupart d'entr'eux étaient parvenus à des places avantageuses avait fait comprendre les ressources et le prix d'une bonne éducation.

Parmi les réformes qui honoreront le règne du sultan Mahmoud, il faut placer en premier lieu l'abolition de l'ancien préjugé qui interdisait aux Musulmans l'étude de toute langue autre que l'arabe, le persan et le turc. Des traités de paix et d'alliance avec les puissances européennes avaient été rédigés en français, langue diplomatique de l'Europe depuis le règne de Louis XIV, ce qui annonçait assez positivement l'intention que le gouvernement turc avait de l'adopter dans ses négociations internationales et dans ses relations extérieures. En effet, de hauts fonctionnaires se mirent à apprendre notre langue, et cette innovation fut comme le signal d'un nouveau mouvement intellectuel pour la Turquie. Les Chrétiens, encouragés par l'espoir

des avantages que leurs enfants retireraient de cette étude, les envoyaient au collége de Saint-Benoît. Leur attente n'a point été trompée ; plusieurs d'entre eux ont trouvé des emplois dans les ambassades, et quelques-uns y ont même rempli le poste honorable de chargé d'affaires; d'autres se sont poussés dans les bureaux des administrations, ou ont réussi dans les comptoirs. En un mot, la connaissance du français est devenu un titre de recommandation et un moyen de parvenir à la fortune. C'est ce qui explique le développement progressif de cette étude et l'empressement que mirent les Turcs, les Grecs et les Arméniens à adjoindre à leurs écoles des professeurs de cette langue.

L'impulsion venait donc de ce premier établissement des Missionnaires, et comme l'on ne visait pas seulement à y donner aux jeunes gens des notions plus ou moins étendues des lettres et des sciences humaines, mais que l'attention des maîtres s'attachait aussi à déposer dans les consciences les principes régulateurs de la religion et de la morale; les autres institutions, érigées sur ce modèle, durent suivre la même voie pour réussir. Telle

est une amélioration capitale de l'enseignement, dont le mérite revient à la Maison de Saint-Benoît, et dont les effets ont été postérieurement encore plus sensibles. Nous ne craignons point d'être démenti, en désignant M. Lelen comme la cause première de ce bien. C'est lui qui dirigeait le collége; il en était l'âme, et tous les Confrères, appelés à le seconder, prenaient exemple sur sa personne, ou recevaient leur direction de ses conseils.

Lorsque nous le vîmes pour la première fois, il était investi de cette fonction ; l'estime et le respect des élèves et des parents nous disaient assez comment il avait su relever à leurs yeux l'office de l'enseignement. Il professait la rhétorique, cours le plus avancé, et comme il mettait à tout ce qu'il faisait la même ardeur, il savait intéresser et passionner même son jeune auditoire, lui apprenant à sentir les beautés de l'éloquence et de la poésie ancienne et moderne. Ce n'était point d'ailleurs son coup d'essai, puisqu'il avait occupé successivement et avec la même distinction, au petit Séminaire de Saint-Riquier, les chaires de rhétorique et de philosophie, ainsi que nous l'avons rapporté.

Malgré les soins du professorat, il trouvait le temps et la force de diriger les consciences de la majorité des élèves et de beaucoup d'autres personnes du dehors. C'était là l'emploi de ses moments libres, et véritablement l'on peut dire que le confessionnal était pour lui une autre chaire qui révélait ses qualités supérieures de Missionnaire. L'onction de la piété, la lucidité des raisonnements et la sagesse des avis touchaient vivement l'âme pécheresse, confortaient l'âme repentante et aiguillonnaient celle à qui il avait déjà ouvert les voies de la perfection. Aussi tous ceux qui s'étaient adressés une fois à lui, ne pouvaient plus le quitter, et lorsque quelques années après il fut contraint par le surcroît de ses occupations de Préfet apostolique de congédier une partie de ses pénitents, fut-il poursuivi et assiégé des réclamations les plus touchantes. De ce nombre étaient beaucoup d'Arméniens-unis; en moins d'une année, M. Leleu pouvait déjà prêcher et confesser la classe des Catholiques orientaux qui parlent le turc. Il s'était, avec empressement, conformé à cette recommandation, ou mieux à ce commandement qui prescrit aux Missionnaires des pays

étrangers d'apprendre au moins l'une des langues de celui où ils se trouvent. C'est qu'il comprenait la sagesse et la nécessité de cette règle, dont la négligence rend l'homme, d'ailleurs le plus capable en Europe, incapable, en Orient, du bien qu'il se proposerait d'y faire. La nature l'avait heureusement doué pour ce genre d'études : une mémoire sûre et prompte, avait à son service des organes assouplis, lesquels mis en jeu avec le ton d'assurance que communiquent la clarté des idées et le talent de les exprimer, donnaient à son élocution dans l'idiome turc la netteté et presque le charme de sa langue maternelle ; car ce qui distinguait encore M. Leleu était la facilité et la correction de langage qui font proprement le talent de la conversation ; il le possédait à un haut degré, sachant agrandir les plus petits sujets par ses remarques et ses inductions, et rendre profitables et instructifs les instants de loisir que l'on perd souvent dans une causerie frivole pour le moins, d'où la conscience sort troublée et mécontente. Il n'était jamais pris au dépourvu par une interrogation, non-seulement sur les questions spirituelles qui doivent

être familières à un Directeur, mais encore sur celles de l'ordre social et temporel qu'il traitait en quelque sorte avec la capacité d'un homme d'Etat. Il pensait, avec raison, que la position particulière de la Mission de Constantinople, où les affaires de la religion sont mêlées par l'intrigue et par l'ambition à d'autres intérêts, exigeait une connaissance exacte et suivie des événements contemporains, de leur cause, de leur marche et de leur conséquence probables. Aussi plaisait-il singulièrement aux hommes du monde qui, attirés par ce côté, n'admiraient d'abord que la souplesse de son esprit, et qui ensuite conduits par le sujet même à des aperçus religieux, en remportaient des impressions et des sentiments déposés en eux comme autant de semences que la grâce et le temps faisaient fructifier. Nous connaissons beaucoup de ces changements qui ont abouti à des conversions. Ce résultat était dû à l'habileté avec laquelle M. Leleu savait vous amener au point de vue pratique des choses; il n'était point de ceux qui proposent sans fournir en même temps les moyens d'exécuter, l'action chez lui n'étant point séparée de l'idée, quiconque l'écoutait se conformait à son exemple.

Nous citerons comme preuve un fait arrivé vers cette époque. Un voyageur, Allemand de haute naissance et protestant, se présente à lui avec une lettre de recommandation. M. Leleu apprend bientôt que la perte de ses biens et d'une charge assez lucrative l'ont forcé de s'expatrier, et il devine l'exiguité de ses ressources. C'était assez pour qu'il l'aidât avec cette délicatesse qui trouve d'ingénieux prétextes, et qui persuade presque que l'obligeant est l'obligé. Peu à peu leurs relations se multiplient; et ce jeune homme, dans des conversations solides ou par des livres prêtés à propos, vient à reconnaître la fausseté des préjugés dans lesquels il a été élevé ainsi que les erreurs de la prétendue réforme. Il manifeste bientôt d'heureuses dispositions; M. Leleu les éprouve durant plusieurs mois, tout en continuant de l'instruire; et enfin, après l'avoir bien préparé, il a la consolation de recevoir son abjuration dans la maison de campagne de la Mission, aujourd'hui le collége de Bebek. M. Leleu lui conseilla d'aller à Rome, comme pouvant mieux conserver sa foi dans ce centre de l'orthodoxie, et y trouver aussi plus facilement des moyens d'existence. Il pourvut aux

préparatifs du départ et du voyage; et, en l'embrassant, il le força même d'accepter son manteau (1).

L'on a remarqué que dans le laborieux enfantement d'une âme à la vérité et à la grâce, celui qui transmet cette vie céleste, le fait souvent aux dépens de la sienne propre, comme si la justice de Dieu ne pouvait être satisfaite que par l'oblation d'une victime expiatoire. La vie des saints offre de nombreux exemples de ces substitutions volontaires et acceptées. Pour nous en tenir à un trait tout récent et très-connu, nous rappellerons que la conversion de M. Théodore Ratisbonne, Israélite distingué de Strasbourg, fut payée au prix de la vie de M. De Laferronays, d'après les témoignages les plus respectables et de l'aveu même du Néophyte qui, aussitôt après l'apparition miraculeuse de la Sainte-Vierge (2), et en présence du cercueil de

(1) Nous avons vu à Rome cette personne qui persévère courageusement et emploie même une partie de son temps à des œuvres de charité. Elle avait promis d'envoyer à la chapelle du collége un tableau en mémoire de sa conversion. Le tableau, exécuté par un artiste habile, est arrivé quelques jours après la mort de M. Le'eu.

(2) Il était à Rome dans l'église de Saint-André-della-Valle, considérant un tableau de saint Michel, lorsqu'il fut soudai-

M. De Laferronays, s'écria : « Comme ce Monsieur a intercédé pour moi ! » Quoi qu'il en soit, nous nous rappelons avoir entendu dire plusieurs fois à M. Leleu, sans toutefois qu'il ajoutât la même réflexion, que peu d'heures après la cérémonie du baptême de son cher Néophyte, il fut saisi d'une gastrite qui résista plusieurs mois à tous les traitements et qui attaquant les viscères n'a cessé de le tourmenter. Sa constitution en fut profondément ébranlée; mais l'on eût dit que ce mal ne lui avait été envoyé que pour perfectionner sa patience, et apprendre aux autres comment une volonté ferme sait dompter le corps et le fortifier par sa propre énergie. Bien qu'il fût toujours plus ou moins souffrant, les dix dernières années de sa vie, peu de personnes purent lui arracher cet aveu, encore fallait-il quelque occasion où la nature épuisée ne pouvait plus dissimuler sa faiblesse. Du reste il continua d'être toujours dur à lui-même, faisant fréquemment usage de la discipline, surtout à l'époque annuelle des retraites. Dieu et les anges ont seuls le secret des pénitences aux-

nement prosterné à terre par une force inconnue pour se relever ensuite chrétien.

quelles il se livrait en leur présence, dans sa chambre solitaire. L'heureuse circonstance de trois retraites faites à la campagne près de lui et avec lui nous ont permis de découvrir son amour pour les austérités, grâce à l'indiscrétion des cloisons sonores et mal jointes d'une vieille maison de bois. C'est son exemple qui, dès qu'une chrétienne amitié nous rapprocha, nous fit comprendre les soins superflus et la honte de ce culte idolâtrique que l'homme, d'après les usages et les idées du monde, est porté à rendre à son corps. Nous étions alors éprouvés par une indisposition; M. Leleu employait charitablement le temps de sa récréation à venir nous visiter, quoique la distance fût longue et la saison rigoureuse. Après l'exorde enjoué et spirituel d'une conversation qui tendait à satisfaire notre curiosité sur le pays, sur ses mœurs et sur sa langue, il passait à d'autres considérations graves et en harmonie avec certaines inspirations que la grâce de Dieu daignait mettre dans notre cœur trop long-temps sourd et ingrat. « C'est « bien là l'homme envoyé du Ciel, pensions-« nous intérieurement, pour redresser notre « vie vaniteuse et égoïste, et pour la rendre

« plus conforme à la sainteté de la Religion « catholique que nous aimions pourtant et « que nous croyions pratiquer ; cette parole si « convaincante est le glaive qui doit rompre « l'alliance impossible et réprouvée de Dieu et « du monde ; la voix de ce conseiller si sage « est le dernier avertissement d'une miséri- « corde, fatiguée de toutes nos résistances, et « nous poursuivant une dernière fois jusqu'au « seuil de l'Asie, pour nous engager à sancti- « fier notre voyage ; c'est un ardent ouvrier du « Seigneur qui, sans être dégoûté de notre « misère, et sans considérer l'heure avancée à « laquelle il nous appelle, veut au moins nous « permettre de glaner à ses côtés dans le « champ où il moissonne abondamment. »

Tandis que ces pensées se croisaient dans notre esprit, notre ami, comme s'il les eût devinées, cherchait à attirer sur elles la rosée fécondante de la grâce. Sans ses prières, nous en sommes sûr, cette semence eût séché sur le roc, ou bien le vent des distractions futiles l'eût emportée. Il croyait l'autorité de son amitié assez avancée pour nous parler plus intimement des choses de Dieu, et pour nous prescrire même chaque matin une courte mé-

ditation. Bien qu'alors nous missions beaucoup de tiédeur et de négligence à suivre ce conseil, nous commençâmes toutefois à en entrevoir l'importance et les avantages. Depuis, ô mon Dieu, votre bonté nous ayant ménagé au fond de la Perse la rencontre des œuvres de Sainte-Thérèse, livre sauvé de la bibliothèque d'un couvent français de Djoulfa (1) détruit au dernier siècle, nous avons pu nous convaincre que l'oraison est le fondement de toute vie spirituelle et que c'est durant l'heure silencieuse du matin, passée en votre présence dans l'adoration de votre majesté infinie, dans la contemplation de votre loi et les résolutions pratiques qui s'ensuivent, que s'acquièrent les grâces et la force de bien remplir le reste de la journée. Nous ne savions pas encore que votre grand et glorieux serviteur, saint Vincent a soigneusement astreint ses fils et ses filles à l'observance de cet exercice, auquel notre Sauveur semble inviter les siens par cette demande touchante : *Ne pouvez-vous donc veiller une heure avec moi* (2)? Nous

(1) Djoulfa, situé à une demi-heure d'Isfahan, est habité par des Arméniens dont la colonie était autrefois très-florissante.

(2) S. Marc, XIV, 37.

vous remercions d'avoir pu continuer plus tard cette sorte de faction matinale au milieu de ces mêmes disciples de saint Vincent, sentinelles vigilantes de la foi et soldats toujours armés pour la protéger ou la répandre. Tant que les membres d'une compagnie seront fidèles à ce devoir et qu'ils se trouveront invariablement réunis en Jésus-Christ, selon sa parole, (1) dans le même oratoire, leur ardeur apostolique ne faiblira point, la règle fleurira dans sa fraîcheur primitive, et tous les cœurs se confondront dans la douceur d'une charité fraternelle.

M. Leleu connaissait notre projet d'explorer au printemps une partie de l'Asie-Mineure et l'Arménie, et déjà sa pensée, toujours active à combiner des moyens rentrant dans son plan général de servir le plus possible la cause de l'Eglise, avait imaginé de nous donner un Missionnaire pour compagnon de voyage. Nous nous rappelons encore l'heure et le lieu où il nous fit cette proposition : elle nous parut si belle et inspirée par un sentiment si généreux pour le bien et si honorable pour nous que nous en fûmes touchés jus-

(1) Matth. XVIII, 19.

qu'aux larmes, et dès lors fut prise la décision de nous abandonner complètement entre les mains d'un tel ami. « Ah ! répondîmes-nous, en lui serrant la main, serait-il possible que Dieu voulût employer un tel instrument et le faire concourir à cette œuvre ! Si la chose a lieu, c'est un signe que nous devons par reconnaissance nous y livrer tout entier. » De ce moment, notre amitié devint sacrée, et nous ne doutâmes plus ni l'un ni l'autre que Dieu nous destinait à vivre et à travailler de concert pour lui. Hélas ! nous n'avions jamais conjecturé qu'il nous quittât le premier et si tôt, lui notre libérateur, notre guide et notre soutien sur cette terre !...

Les difficultés qui pouvaient s'opposer à l'exécution du dessein furent levées par lui avec cette facilité qu'il mettait à traiter toutes les affaires, et souvent plusieurs à la fois sans qu'il en fût aucunement embarrassé. M. Scafi fut désigné, et le départ fixé au commencement de la belle saison. Durant le mois qui précéda, nous eûmes l'occasion de le connaître plus intimement, et d'admirer toutes ses qualités. Avec ce large cœur qu'il déployait en tout, il nous avait fait recevoir

dans l'intérieur de la Communauté, privilége exceptionnel qui influa puissamment sur nos dispositions, et qu'à notre retour il maintint avec la même bonté. Nous le voyions exact à tous ses devoirs, toujours souriant au milieu des contrariétés, édifiant pour ses confrères, soumis à son supérieur, prévenant envers les étrangers, et surtout indulgent envers nous.

Le mois de mai arrive, les préparatifs étaient achevés; il vint à pied nous accompagner jusqu'à la maison de campagne de Bébek. Le lendemain, jour de saint Athanase, jour d'un heureux augure, il célébre la sainte messe, nous communie et nous revêt du scapulaire; puis, récitant les prières préparatoires du voyage, il nous embrassa et nous fit ses dernières recommandations. Pendant les quatre années que dura notre séparation, les paroles saintes de cet adieu solennel restèrent profondément empreintes dans notre mémoire; elles étaient notre consolation dans nos épreuves, notre lumière dans notre abandon, et notre encouragement dans les difficultés. Une lettre de M. Leleu, consulté sur notre conduite à tenir, mettait fin aux incertitudes, aplanissait les obstacles, retrempait

notre courage, et nous démontrait plus clairement que nous étions dans la voie voulue de Dieu.

A peine quelques mois s'étaient écoulés depuis notre séparation, et le respectable M. Bricet, comme un serviteur épuisé par l'excès du bien à qui le maître accorde les honneurs et le repos de la retraite, était rappelé à Paris. Nul n'était plus capable de lui succéder que M. Leleu; la Providence permit son élection et la justifia par les agrandissements successifs des œuvres de la Mission. Sa préfecture apostolique le mettait en quelque sorte à la tête d'un empire spirituel; il devait, en effet, de Constantinople, regardé à bon droit par lui comme le point capital et le centre de son action, étendre la sollicitude de son zèle à la Grèce, à la Syrie, à l'Egypte et à la Perse. La distance des lieux et la multiplicité des affaires de tout genre, qui naissent des intérêts de chaque mission, auraient pu effrayer tout autre; mais confiant en l'assistance divine et aidé aussi par les rares ressources de sa nature, non-seulement il put tenir en main les rênes, mais il fit avancer merveilleusement le char dans la voie qui lui

était ouverte. Comme nous essaierons de le montrer, les anciennes missions, renforcées et consolidées, purent travailler sur une plus large échelle au genre de bien approprié aux circonstances, en même temps que de nouvelles positions étaient prises dans l'Egypte et dans la Perse.

Nous avions été conduit dans ce pays, auquel nous ne pensions nullement d'abord, et le triste état dans lequel nous trouvâmes les catholiques fit sentir l'urgente nécessité du remède. En conséquence, M. Scafi retourna à Constantinople pour exposer les besoins de cette situation, bravant les rigueurs de l'hiver et les neiges de l'Arménie. Au bout d'une année, il revenait comme aumônier de l'ambassade française envoyée en 1840 à la cour du Shâh. Pendant ce temps, la Congrégation, conseillée et pressée par M. Leleu, se décidait à se charger de ce nouveau fardeau. Elle envoya plusieurs jeunes Missionnaires, dont trois ont persisté à défricher ce sol abandonné, au milieu des persécutions, des calomnies et des contrariétés de toute sorte. M. Leleu portait le plus vif intérêt aux courageux ouvriers de cette Mission naissante, et dans un rapport

écrit à ce sujet six semaines avant sa mort, il disait : « Si les contradictions et les épreuves sont pour une œuvre l'empreinte du doigt de Dieu, la Mission de Perse ne peut manquer de se consolider. On commence à entrevoir non-seulement qu'il sera possible à la Religion de s'établir dans ces contrées, mais encore d'y faire des progrès. » En effet, l'esprit des Persans est vif, curieux et moins prévenu contre la religion chrétienne que ne le sont les autres Musulmans ; si la loi politique venait à concéder la liberté de conscience, beaucoup de *Mirzas*, ou gens lettrés qui n'ont plus de foi dans leur propre culte, embrasseraient volontiers la vérité manifestement connue : quelques-uns ne sont actuellement retenus que par la crainte. D'un autre côté, l'envoi d'un ambassadeur persan à Paris, fortifiant la position de notre agent près la cour de Téhéran, promet au catholicisme une protection nécessaire pour le préserver de l'intolérance d'une puissance ennemie, et paraît assurer la position des Missionnaires.

Tout en veillant aux besoins spirituels de ces contrées lointaines, M. Leleu, toujours sous l'impression de sa pensée première que

l'éducation de la jeunesse était en Turquie la spécialité réservée aux Prêtres de la Mission, attendu que d'autres n'en faisaient point l'objet principal de leur ministère, songeait à l'exécution de ce dessein. « La maison de Saint-Benoît, disait-il, n'est point paroisse, et aujourd'hui que les Arméniens-unis n'ont plus besoin de nous, nous ne pourrions exercer le même genre de bien qu'autrefois, sans empiéter sur les droits des Religieux ou du Clergé qui ont charge d'âmes. D'ailleurs toute concurrence de cette nature aboutirait à des rivalités nuisibles à la concorde si désirable entre tous les ouvriers apostoliques. » Il estimait tellement ce bien que, pour le conserver, sa prudence n'omettait aucune précaution, et sa charité était prête aux plus pénibles sacrifices. Ceux qui depuis l'ont accusé d'avoir accaparé l'enseignement, sont bien injustes : que ne commençaient-ils aussi dès lors à exploiter ce fonds dont ils ne soupçonnaient pas la fécondité? Pourquoi ont-ils attendu sept années, et laissé les enfants de toute nation affluer aux écoles françaises? Ont-ils bon droit d'accuser maintenant nos Missionnaires près du Saint-Siége et du sacré

Collége de la Propagande, d'avoir conjuré contre la langue italienne et voulu y substituer la française par un amour-propre national ? M. Leleu, comme tous ses Confrères, ne se proposait que de répandre les lumières de la foi et de l'instruction élémentaire parmi une jeunesse totalement négligée ; les maîtres étant Français devaient naturellement faire l'école en leur langue, surtout ceux qui n'en connaissaient point d'autres, et comme l'enseignement est aussi libre que gratuit, l'affluence des élèves prouve seulement que les écoles répondaient à un besoin actuel et à un goût général. Au reste, les Missionnaires français voient avec plaisir la tentative du collége italien qui se fonde présentement à Péra (1). Ils espèrent que beaucoup d'enfants y recevront le bienfait de l'éducation dont ils étaient privés, et si les nouveaux instituteurs s'acquittent mieux qu'eux-mêmes de cette charge importante, mais difficile, ils sont disposés à la remettre à leurs mains plus habiles et à s'employer à quelque autre travail dans le champ du Seigneur. Leur crainte

(1) Autre faubourg et quartier franc, voisin de Galata où est la maison de saint Benoît.

unique est que des forces de la propagande catholique se nuisent ou s'annulent en se concentrant sur le même point, tandis qu'il y a tant d'autres travaux qui les réclament. Il serait regrettable encore que les rivalités ou les jalousies d'une politique qui veut enlever à la France l'antique droit du protectorat du catholicisme, réussit à se cacher sous ce voile et à mettre en œuvre des instruments que ne doit point souiller le contact des intérêts humains.

M. Leleu qui, de son vivant, ne vit pas même poindre cette opposition, peut-être parce que son éminente supériorité imposait aux opposants, n'a pas seulement le mérite de l'initiative, mais encore celui d'avoir pourvu aux nécessités de la classe pauvre et moyenne privée dans ce pays de tout moyen d'instruction. La classe riche n'était pas dans le même cas; elle pouvait attirer des instituteurs par l'appât de propositions avantageuses, ou bien il lui restait la ressource d'envoyer ses enfants en Europe. Les enfants du peuple au contraire vaguaient nécessairement dans la rue, jusqu'à l'âge où ils étaient capables d'entrer en apprentissage. L'oisiveté

est l'école de tous les vices, et la corruption locale exposait leur innocence à de plus grands périls. Quel bien n'a donc pas opéré M. Leleu en ouvrant des maisons d'éducation gratuite pour la jeunesse pauvre des deux sexes! jamais l'Orient n'avait rien vu de semblables. Les difficultés ou les inconvénients qui accompagnaient l'entreprise la faisait même juger hautement par quelques-uns comme impossible. Ces observations n'arrêtèrent point M. Leleu qui avait examiné, pesé et mûri ce projet; car il ne tentait rien par entraînement ni à la hâte; il préparait longuement et en silence ses plans; puis, le moment arrivé, il agissait sans retourner la tête en arrière.

Celui qui a visité les pays musulmans, peut seul se faire une idée de l'état d'infériorité dégradante auquel est abaissée la femme : il n'y a que la religion chrétienne qui l'ait relevée et affranchie, et si nous ne craignions de sortir du sujet, nous pourrions ajouter que le catholicisme seulement sait lui assigner sa véritable place dans la famille et dans la société. Les Chrétiens orientaux, soit par l'affaiblissement de la foi, soit par la nécessité de se

conformer aux usages des dominateurs, avaient sur ce point adopté beaucoup des préjugés de l'Islamisme. L'un des plus ridicules et des plus dangereux était celui-ci : que l'instruction est nuisible aux femmes ou du moins inutile; que la lecture les détournerait des soins du ménage, et que les jeunes filles ne peuvent sortir de la maison pour aller à l'école. Nous en avons vu d'autres pousser ce principe de réserve jusqu'à leur interdire d'aller à la messe le Dimanche, à cause, disaient-ils, de l'inconvenance de les produire ainsi en public. Et cependant, ces pères de famille se croyaient bons catholiques, et ces jeunes personnes, si niaisement réservées, auraient offensé des regards païens par l'immodestie de leur costume. Il y avait donc toute une réforme à faire, et la tenter exigeait autant de sagesse que d'audace. M. Leleu pensa que ses Sœurs, les Filles de Saint-Vincent avaient là une Mission digne d'elles, et que le temps était venu de les associer à l'œuvre des Missions extérieures. Les résultats ont prouvé la justesse de ce coup d'œil, et l'exemple une fois donné par le départ des premières filles de la Charité pour Constantinople, l'on a vu

toutes les autres congrégations ambitionner le même honneur et envoyer de leurs pieuses colonies en Amérique, en Egypte, et jusqu'au centre de l'Inde. Cette coopération inouïe qui révèle une des forces latentes du catholicisme, ira toujours, espérons-le, se multipliant et se dilatant; la Chine verra bientôt arriver des compagnes aux successeurs des Clet et des Perboyre; le courage et le dévouement de ces nouveaux Missionnaires n'auront plus aussi d'autres bornes que celles de l'univers. L'Asie a surtout besoin de ce renfort, parce que le prosélytisme des femmes n'y est possible que par des femmes, et comme ce sont elles surtout qui ont intérêt à améliorer la condition que leur ont faite les religions oppressives et brutales de Fo et de Mahomet, c'est d'elles aussi que partira le premier effort de régénération et de salut.

Dès la fin de 1839, l'essai commençait sur les proportions humbles et modestes que conseillait la prudence. Quatre Sœurs dont deux étaient de glorieuses conquêtes sur le protestantisme, parvinrent, non sans difficulté, à réunir quelques enfants indigentes; c'était l'épreuve de l'humilité qui doit, pour ainsi

dire, consacrer les œuvres durables. Le nombre des écolières augmenta peu à peu, et bientôt tellement, qu'il fallut appeler d'au tres maîtresses. L'école fut accrue d'un Internat, auquel les familles riches de la société franque, convaincues enfin de la possibilité et des avantages de l'éducation des filles, se décidèrent aussi à envoyer les leurs. La maison cédée pour l'établissement appartenait à la Mission qui en retirait assez de bénéfice. M. Leleu y renonça, quoique la Mission eût des dettes; il se prépara même à d'autres sacrifices, pensant que la Providence se chargerait d'acquitter les charges contractées en quelque sorte à son ordre. Le désintéressement allait chez lui jusqu'à l'abnégation, et souvent nous l'entendîmes se réjouir d'avoir donné sa dernière obole au pauvre.

En même temps que les Sœurs de la Charité fondaient avec succès l'Internat de Galata, M. Leleu en établissait un autre à Smyrne, centre populeux, et satisfaisait ainsi au désir impatient des catholiques. L'île de Santorin eut le même avantage. De plusieurs autres points les mêmes requêtes furent

adressées; mais M. Leleu, en juge compétent, tenait à ce que la position du lieu fût maritime, la protection assurée, et les communications faciles, garanties qu'exige encore l'état imparfait de la société ottomane. Il était un point dont il avait deviné l'importance, Alexandrie. Quelques mois avant sa mort, il a eu la consolation de voir la fondation terminée et les écoles déjà prospérer.

Le sort des garçons ne l'intéressait pas moins vivement; il s'agissait de choisir les instituteurs. Des hommes liés entr'eux par une règle religieuse, capables de tous les sacrifices, même de celui de la patrie, rompus à une méthode une et éprouvée, et dont les exemples seraient aussi profitables que les leçons, voilà ce qu'il désirait. Et où les trouver sinon chez les enfants et disciples du bienheureux de la Salle, véritables anges-gardiens de l'enfance et les conservateurs de l'éducation catholique pour la classe du peuple?..... C'était donner aux Missionnaires même des auxiliaires actifs et appeler leur institut formé primitivement pour la France, à l'insigne honneur de travailler au-dehors à l'accroissement de l'Église. Le Frère Su-

périeur général accueillit favorablement la demande d'un nombre de sujets suffisants pour Constantinople et Smyrne. Ils viennent aussi d'être installés à Alexandrie, comme les collaborateurs naturels et nécessaires des Sœurs de la Charité dans le ministère de l'enseignement.

N'oublions pas toutefois que M. Leleu, en appelant les Filles de saint Vincent pour être institutrices, n'entendait point les distraire du but premier et plus général de leur Congrégation, c'est-à-dire du service des malades et des pauvres. Il ne comptait pas moins sur la partie de ces attributions de la charité agissante, surtout au milieu d'une société qui n'en a pas même l'idée première. Mais comme il n'y avait point d'hôpitaux en état de les recevoir, et que l'expérience devait apprendre si les mœurs du pays accepteraient cette nouveauté, il ne voulait rien préjuger, mais faire d'abord seulement ce qui était le plus faisable. Au bout de peu de temps, il devint évident que les Filles de la Charité pourraient être en Turquie ce qu'elles sont en France, et que même elles s'y emploieraient plus librement à soigner les pauvres malades et à

panser leurs plaies. L'affluence des infirmes de tout culte et de toute nation était telle, qu'il devint nécessaire d'établir des dispensaires et d'y placer à poste fixe des Sœurs, sous la direction de plusieurs médecins.

Vers la même époque, M. Leleu fut engagé dans une affaire qui lui attira beaucoup d'embarras et de soucis, et qu'il réussit enfin à sanctifier par le but auquel il la destina. Un de ses Confrères avait pensé que l'acquisition d'une propriété, voisine de la capitale, serait d'un grand secours en fournissant toutes les denrées nécessaires à l'approvisionnement de la Mission. Ne paraissait-il pas en effet plus naturel de tirer de terres vendues à un prix modique les produits achetés chèrement et au jour le jour sur le marché! N'y avait-il pas opportunité et mérite à défricher l'un de ces vastes terrains incultes si communs en Turquie, à y employer des bras désœuvrés, et à procurer ainsi des moyens de subsistance à de pauvres familles, tout en rendant au pays le service de lui apprendre quelles sont les ressources et les avantages d'une bonne agriculture.

N'a-t-on pas en France des fermes-mo-

dèles de ce genre, où l'esprit de charité et d'association a su occuper utilement des jeunes gens déjà dangereux à la société, et repoussés par elle, de façon à les exercer au travail et à la vertu? Sans doute, et l'exécution de semblables entreprises n'a rien qui ne soit beau et louable. Il est seulement une difficulté qui mérite considération. Le Missionnaire, tout préoccupé du soin des âmes et des intérêts de la Religion, est-il bien capable d'entrer dans le détail des affaires d'économie rurale et d'une administration toute matérielle? Supposé même qu'il eût cette capacité, est-il agréable à Dieu qu'il laisse ainsi la part de Marie pour celle de Marthe? Des épreuves et des contrariétés de toutes espèces traversèrent les commencements de l'entreprise; le Confrère qui en avait commencé l'exploitation mourut; des maladies décimèrent les troupeaux mal acclimatés, la terre ne produisit point aussi abondamment qu'on l'espérait, et la propriété, au lieu d'être un moyen de ressources nécessitait des dépenses. C'est alors que M. Leleu nous disait : « Dieu sans doute ne veut point que le Missionnaire s'occupe de ces soins temporels, ni qu'il acquière par sa propre industrie un gain

qui le rendrait pour ainsi dire indépendant de la Providence, et le dispenserait de la pratique de la pauvreté. Dieu veut au contraire nous tenir dans une humilité pauvre, en permettant que nous échouions là où réussissent les enfants du siècle. Que son saint nom soit béni! Puisque cette propriété nous reste en quelque sorte malgré nous, tirons-en du moins le plus de parti possible pour le bien. »
L'occasion se présenta bientôt.

Un gentilhomme polonais (1), touché du triste sort de ses compatriotes fugitifs dans l'Asie, et souvent tombés dans l'esclavage des Turcs, pensait à leur ouvrir un asile près de la capitale, et à les y établir sur le pied d'une colonie agricole. Il fit connaître à M. Lelen son projet; aussitôt une large portion de la ferme de Saint-Vincent d'Asie lui fut offerte et cédée. Malgré les obstacles qui entravèrent d'abord cette œuvre, la persévérance et le zèle des deux fondateurs furent à la fin couronnés de succès. Aujourd'hui, plusieurs familles de colons, tous Polonais et la plupart esclaves rachetés, sont groupés autour de la maison d'un préposé envoyé par le prince

(1) M. Czaika Czaikowski.

Czartoriski, et vivent du produit des terres qu'ils cultivent. Plus tard, une maison destinée à servir de catéchuménat fut aussi bâtie, et M. Leleu eut la consolation d'y baptiser dans la chapelle voisine plusieurs néophytes. Il pensait aussi à réunir dans ce lieu plusieurs jeunes gens pour en faire des instituteurs capables d'être répartis plus tard dans les différentes écoles de la Turquie, mais la mort ne lui a point permis d'accomplir ce dessein.

Quand il venait à la ferme, ce qui arrivait à peu près tous les mois, il trouvait le temps, dans l'espace de vingt-quatre heures, de visiter les colons, de les confesser, de les prêcher après le saint sacrifice de la Messe, de se faire rendre compte de leurs travaux ; et alors, appelé à donner son avis sur différents points de l'agriculture et de l'économie rurale, il le faisait avec une sagacité et une promptitude de jugement telles, qu'il semblait s'être occupé de ces détails toute sa vie. Il savait tout ranger dans sa tête et dans sa mémoire, sans rien confondre et sans éprouver ni embarras ni préoccupation; car à peine était-il sorti de là pour vaquer à des affaires d'un genre tout différent, qu'il les traitait avec la même apti-

tude et avec une liberté d'esprit complète.
Attiré vers la Chaldée à la fin de 1841, pour y examiner l'état des Catholiques et des Nestoriens, nous reçûmes une lettre de M. Leleu qui nous rappelait à Canstantinople. Sa volonté était toujours à nos yeux l'expression de celle de Dieu, nous n'hésitâmes point à obéir, et bien nous fîmes en cette circonstance; car à peine quelques jours s'étaient écoulés depuis notre sortie du couvent de Rahban-Armazd, où nous avions passé l'hiver au milieu des religieux chaldéens, qu'un Bey ou chef curde, avide de pillage, tomba sur la maison à l'improviste, la saccagea et emmena captifs le Père supérieur et plusieurs membres de la Communauté, qui périrent de langueur et de fatigue dans la forteresse d'Amadich. De retour à Constantinople au mois d'août 1842, nous y eûmes l'agréable surprise de toutes les améliorations introduites par M. Leleu dans le système de l'éducation et dans la fondation de nouvelles écoles. Il s'était seulement mépris sur un point, à savoir que le collége de Bébek pouvait être abandonné à des maîtres particuliers, afin d'employer un plus grand grand nombre de Missionnaires aux travaux

du ministère. Mais ces maîtres, mus par l'intérêt et nullement liés par une pensée commune, ne pouvaient suppléer au zèle et au dévouement d'instituteurs travaillant dans l'unité du lien religieux pour la gloire de Dieu et de l'Eglise. La Congrégation reprit donc la direction du collége, et depuis il n'y a plus eu de doute qu'elle devait aussi se consacrer aux soins de l'éducation dans toutes les Missions, où elle ne peut du moins être dignement remplacée. Saint Vincent, dira-t-on, ne destinait point ses fils à cette œuvre. C'est vrai; pas plus que ses Filles aux Missions extérieures et lointaines, parce qu'alors il n'y avait ni nécessité, ni opportunité; mais lorsque le temps et les circonstances l'exigent, le Missionnaire, *qui se fait tout à tous*, s'y soumet et accommode de bon cœur. C'est pour cela que M. Leleu approuva, seconda la fondation du collége d'Antoura dans le Liban, et accepta plus tard la direction de celui de Smyrne. Le bien qui en est résulté prouve suffisamment que cette modification est dans l'ordre de la Providence.

Au mois de septembre, nous partions pour la France : nous mentionnons ce voyage, parce

que M. Leleu, qui devait vers le même temps faire sa visite dans l'Archipel, partit avec nous, et poussa l'amitié ou la charité jusqu'à nous accompagner à Malte, et à s'y enfermer aussi dans la quarantaine. Jamais nous n'oublierons ces dix jours passés dans la solitude et l'intimité d'une retraite, où nous pouvions épier et comprendre toutes ses qualités précieuses, telles que l'égalité d'une humeur maîtrisée, sa piété méditative, l'activité perpétuelle de sa pensée et de sa plume pour les intérêts du Catholicisme, et surtout sa véritable affection pour ceux qu'il aimait, en les portant à se lier irrévocablement avec lui pour la cause de Dieu.

Au mois de juin de l'année suivante, nous accourions de Rome à Civitta-Vecchia pour le saluer à son passage. Il était appelé momentanément en France pour l'Assemblée générale, où devaient être agités les plus graves intérêts de la Congrégation. M. Leleu, par les renseignements qu'il rapportait, par la sagesse de ses conseils et par le sens pratique de ses observations, éclaira plus d'une fois l'Assemblée.

Dès la fin d'octobre de la même année, il

était revenu à son poste avec un renfort de jeunes et actifs auxiliaires pour la Turquie et pour la Perse. Il étudiait avec soin leurs dispositions et leur genre de capacité, afin d'assigner à chacun le cercle des attributions qui lui convenaient. C'était dans ce discernement des esprits et dans l'estimation exacte du parti à tirer de leurs facultés respectives qu'éclatait surtout son don naturel de commander. On eût dit d'un chef militaire plaçant et distribuant ses soldats pour l'attaque ou la défense, et se tenant lui-même à leur tête pour les soutenir et les animer par son exemple. A l'un, la prédication du prône, à l'autre, le soin de catéchiser les enfants; à celui-ci, la confession; à celui-là, la gestion du temporel. La direction des études, la propagation des bons livres, l'actif et utile emploi des presses établies par ses soins dans la maison de Saint-Benoît, rien n'échappait à sa prévoyance, et tous ces ressorts fonctionnaient dans sa main, comme le jeu d'une même machine. Connaissant la valeur et l'efficacité de la charité en action, il s'appliqua particulièrement à développer l'œuvre des dispensaires; et comme la distribution gratuite des remèdes est le prin-

cipal obstacle à leur multiplication, il songea au moyen de les avoir au plus bas prix possible. Il pensa avec raison que leur fabrication ou préparation dans un pays surtout qui fournit abondamment les matières premières, serait une économie profitable aux malheureux. Il sut trouver parmi les frères de la Congrégation l'homme propre à cette amélioration, et un laboratoire de produits chimiques peut aujourd'hui approvisionner à peu de frais les établissements du Levant de tous les médicaments nécessaires.

C'est ainsi que, selon le langage de Bossuet, au milieu *de cette vie toujours emportée par le temps qui nous échappe,* M. Leleu *tâchait d'y ajouter quelque chose de plus ferme que lui.* A mesure que le cercle des œuvres s'élargissait et qu'au dehors redoublait son activité, il songeait aussi à son perfectionnement intérieur, tendant sans cesse avec effort vers ce but suprême, proposé à tous, reculant sans cesse devant la fragilité humaine et provoquant sans relâche ses poursuites, parce que la moindre halte dans cette vie est une lâche désertion. On eût dit qu'il avait un secret pressentiment de sa fin prochaine; ou bien il

cédait aux attraits d'une grâce particulière, accordée souvent aux serviteurs qui doivent être bientôt rappelés, comme un avertissement et une préparation Chacun pouvait suivre et mesurer ses progrès; et c'est alors que nous avons mieux saisi l'ensemble des vertus qui caractérisaient, si nous osons le dire, la physionomie de son âme.

Au premier rang, nous plaçons son humilité, fondement ordinaire des autres vertus. M. Leleu, pour l'acquérir, a eu besoin d'un travail et d'une lutte opiniâtre, que ne peuvent soupçonner les âmes qui se sentent alignées en quelque sorte sur le niveau commun et confondues dans cette égalité. Ayant reçu du Souverain Maître un plus grand nombre de talents, il devait être exposé davantage à ces retours misérables de la nature, portée dès l'origine à se complaire en ses dons et à se les approprier. Aussi quel effort héroïque a exigé la première victoire de sa jeunesse, lorsque après les succès et les applaudissements du Collége, il renonça à la voie du monde, qui s'ouvrait devant lui brillante, pour suivre le sentier caché de Jésus-Christ! L'ambition pouvait encore l'y solliciter, en

lui présentant comme assurée la récompense des dignités ecclésiastiques : nous avons vu, en effet, qu'il fut recherché avant même son ordination, et qu'il fut élevé quelques années après à l'un des postes éminents du diocèse. Hé bien, c'est précisément alors qu'il prend la généreuse résolution d'un second renoncement au monde et à lui-même; c'est le moment où son cœur se tourne vers l'humble famille de saint Vincent. Il ne redoute point les épreuves du noviciat, il se mêle avec les plus jeunes Confrères et paraît débuter avec eux. L'enseignement de la Théologie le relève et attire des regards admirateurs; il les fuit en se proposant pour les missions lointaines. Il accepte joyeux l'une de celles qui était la plus ingrate, puisque le Missionnaire, jusqu'à ces jours-ci même, était réduit par l'intolérance de la loi civile au simple rôle de conservateur de la foi (1), sans pouvoir en être ostensiblement le propagateur. Là, il gère

(1) Le gourvernement turc, mieux éclairé sur les tendances hostiles du schisme, et commençant aussi à comprendre les droits de la conscience, a déclaré qu'il cesserait de tenir compte d'une ordonnance de 1834, défendant aux sujets non Musulmans de passer d'une communion à une autre.

tous les emplois qu'on lui confère, sans laisser apercevoir les préférences de son goût propre. Quand il fut investi de la charge de Supérieur, malgré la sûreté et l'étendue de ses vues, fruit de la réflexion et de l'expérience, il n'entreprenait rien sans consulter. Trouvait-il de l'opposition, il attendait le coup de la grâce qui éclaire, convainc et renverse les obstacles. Dans la conversation, il soutenait d'abord son sentiment avec conviction et chaleur, mais s'apercevait-il d'une résistance ou d'une contradiction obstinée, il se retranchait soudain dans le silence, de peur d'être entraîné trop loin par le sentiment personnel. Fidèle au précepte de ne jamais parler de soi sans nécessité, il fallait l'épanchement et les surprises de l'intimité pour apprendre quelques circonstances de sa vie passée ; et quant aux services qu'il rendait aux autres, c'étaient leurs aveux seulement qui trahissaient sa bienfaisance.

La vertu que possédait encore M. Leleu à un haut degré était la régularité ou l'amour de la Règle. Persuadé qu'elle est comme l'âme dirigeante des Communautés et leur principe conservateur, il s'y tenait étroitement atta-

ché, donnant dans les plus petites choses l'exemple d'une scrupuleuse exactitude. Ainsi il ne manquait aucun des exercices qui le pouvaient réunir à ses Confrères. Le lever à quatre heures lui était extrêmement pénible, parce qu'il ne s'endormait que tard et difficilement ; quelquefois même il avait des insomnies qui se prolongeaient jusqu'à l'heure du réveil commun. Néanmoins, par un effort courageux, il se levait, afin d'être le premier à la salle d'oraison. Durant les dernières années de sa vie, il souffrait journellement à cette heure d'un violent mal de cœur, qui était pour lui une cruelle épreuve. Souvent nous l'avons vu lutter avec son indomptable courage contre ces défaillances, tenir tête avec sa volonté aux assauts de la nature, la vaincre souvent, et, lorsqu'il était vaincu, se contenter de sortir pour revenir quelques instants après, comme s'il n'avait rien éprouvé. Jamais il ne s'absentait sans raison et pour l'unique but de se distraire ou de se reposer. Ce n'était qu'un motif de charité, l'intention par exemple d'être utile à une âme, de la conforter, de l'instruire, de la gagner à Dieu, ou bien d'en tirer les lumières nécessaires à lui-même : pour cela il

n'épargnait ni temps, ni peine, et encore avait-il soin de retourner à la Communauté pour y prendre ses repas, tant il craignait que la moindre dérogation à la Règle ne le portât au relâchement ou ne l'autorisât chez les autres. A l'heure des Matines, il avait soin de se trouver à la Maison pour les réciter en commun, ce qu'il faisait avec l'accent de sa voix claire, énergique, et comme pénétrée de l'onction des textes divins et des prières de l'Eglise. C'était en effet une jouissance pour l'âme pieuse, et une excitation pour les tièdes, que de l'entendre lire son Bréviaire ou la liturgie de la sainte Messe; il articulait si fermement les mots, et avec une attention si recueillie, qu'il communiquait aux assistants les moins disposés quelques étincelles de sa foi et de sa ferveur. Nous oserions le proposer comme le modèle du Prêtre à l'autel; quelle différence pour l'acolyte ou le fidèle pouvant suivre et comprendre les paroles du Célébrant, entre la lecture sourde et comme murmurée des Epîtres ou de l'Evangile, et une récitation grave, compréhensible et élevant l'intelligence au sens mystique de la lettre! Aux grandes solennités, il tenait à célébrer lui-

même pour accomplir le devoir que la Règle impose au Supérieur, sans s'inquiéter de la fatigue, à moins que par déférence il ne cédât son droit à un Prélat ou à quelqu'ami étranger. Son maintien était noble, et l'expression vivante de sa foi pleine et robuste.

Venons maintenant à la vertu distinctive, pour ainsi dire, des Fils de saint Vincent, vertu aussi aimable que rare dans le monde, qui la prend souvent même pour un défaut; l'on a reconnu la simplicité. Notre-Seigneur cependant en fait un précepte formel, lorsqu'il nous dit : *Soyez simples comme la colombe;* et pour éclairer notre ignorance, son éternelle sagesse ajoute : *Ayez la prudence du serpent.* Tel est en effet le tempérament et le correctif de ce premier principe de conduite inconnu et introuvable à la seule sagesse humaine. Il n'y a que le Chrétien parfait qui puisse tenir le vrai milieu entre ces deux extrêmes, parce qu'il suit l'impulsion de la grâce. M. Leleu avait su allier ces deux qualités : né avec de si riches facultés, il lui était plus difficile d'acquérir l'art chrétien de les cacher ou de les oublier, de façon à ne paraître penser et agir que comme l'enfant qui s'abandonne à une

direction supérieure et paternelle. C'était néanmoins sa coutume. Il ne cherchait point à insinuer aux autres que son habileté entrait pour quelque chose dans le succès de ses œuvres; il en parlait tout bonnement sans les relever ni les amoindrir, profitant de la première observation juste, et ne se faisant point illusion sur la valeur des résultats obtenus. Etait-il consulté, il écoutait attentivement les raisons, les pesait intérieurement, et, saisissant aussitôt le nœud de la question, il répondait avec une précision admirable, sans flatterie ni acception de personnes. Il lui était impossible de dissimuler, et si le rang ou la susceptibilité de caractère exigeaient des précautions, il savait au moins en dire assez pour manifester sa pensée. « Je ne suis pas Picard pour rien, disait-il agréablement, la franchise est un fruit du terroir natal. » Heureuse franchise, en effet, que notre amitié a eu maintes occasions d'apprécier et de bénir; courage des âmes droites et fortes, recherchant le bien et non leur intérêt, et qui, à leurs risques et dépens, soutiennent avant tout les droits de la vérité. Ces aveux consciencieux perdaient toute pointe d'amer-

tume, et étaient bienveillamment acceptés à la faveur d'une plaisanterie badine ou d'un mot heureux qui les accompagnait. Aussi la confiance qu'il inspirait était si générale, que de toutes parts l'on venait lui soumettre les affaires les plus délicates, et, lorsque son jugement n'était point une sentence décisive, il était pour le moins une lumière et un fil conducteur.

Terminons l'énumération de ses vertus par celle qui en est le complément et la couronne, la charité. Saint Vincent, en qui elle brilla si extraordinairement, l'a léguée à ses enfants comme leur lettre de noblesse et leur plus glorieux héritage. Aussi M. Leleu s'appliquait-il à la pratiquer sous toutes les formes; c'était elle qui inspirait son cœur et animait sa voix, soit au confessionnal, soit dans la chaire. Dans l'un et l'autre cas, ses arguments, ses déductions et ses conseils portaient toujours au but pratique de l'amour de Dieu. Quand une âme touchée de la grâce venait se confier à ses mains, il était tout à elle, l'animant au bien, la consolant dans ses peines, lui prêtant les livres appropriés à son état, et subvenant au dehors à ses besoins s'il était néces-

saire. En cela il excellait; son activité d'esprit cherchait et trouvait des ressources imprévues. Que de jeunes gens lui doivent leur position et leur fortune ! Que de malheureux secourus et relevés ! Un mot de sa part était la meilleure recommandation, et telle était la connaissance expérimentée qu'il avait du pays et des hommes, qu'il savait au besoin indiquer à chacun son genre de capacité et en trouver l'emploi. S'il existait quelques obstacles, il s'efforçait d'abord de les lever à votre insu; puis, lorsque les dispositions étaient bien prises et le succès assuré, il en avertissait, et l'on n'avait plus qu'à jouir du fruit de ses habiles combinaisons.

Le reflet de la charité est le zèle : cette ardeur spirituelle se manifestait surtout dans deux de ses fonctions principales. La première était celle qui résultait de sa qualité de Préfet apostolique. La correspondance était nombreuse et détaillée; hé bien ! il ne tombait jamais dans le défaut trop commun de différer indéfiniment ou d'écourter les réponses, sachant que cette négligence vient d'un mauvais fond de paresse et de la recherche de ses aises. Il trouvait le temps d'écrire à tous, de

résoudre les questions posées, et de transmettre le détail des nouvelles nécessaires. Son style épistolaire était un modèle de concision et de clarté, d'ordre et de variété, d'enjouement et de grâce, sans qu'il prît toutefois la peine d'attendre ou de rechercher l'expression; le mot propre se présentait naturellement sous sa plume; la pensée coulait de source avec tant d'abondance et de rapidité, que sa main, trop lente à la suivre, abrégeait et resserrait les lettres au point d'embarrasser les yeux les mieux exercés à les lire.

La visite des différentes Missions du Levant lui était une autre occasion de déployer son activité apostolique. Il ne s'inquiétait ni de la chaleur, ni du froid; il bravait la mer au temps des équinoxes, monté quelquefois sur une simple barque grecque, et ne tenait aucun compte des distances. La dernière année de sa vie, il s'embarqua le 17 janvier pour courir à travers l'Archipel à Alexandrie et de là au Liban, examinant tout, s'informant de tout, et réglant une multitude d'affaires dans l'espace de trois mois. L'admirable rapport écrit par lui dans la quarantaine de Malte et inséré

dans les *Annales de la Congrégation* (1), démontre à la fois l'inépuisable fécondité de son esprit à créer des plans, sa sagacité à indiquer les moyens d'exécution et son talent d'écrivain, bien qu'il ne voulût pas trop travailler son style, de peur de manquer à la vertu de simplicité. A peine était-il débarqué dans une Mission, qu'il était bientôt au courant de ce qui s'y passait, connaissant ses avantages comme ses difficultés, devinant quelquefois ce qui avait échappé aux observations d'une longue résidence, et sachant toujours comment il fallait s'y diriger. Partout il se faisait tant d'amis, qu'à leur affluence et à leur attachement on eût pensé qu'il n'avait point quitté Constantinople.

Mais c'était principalement dans les retraites qu'il donnait un libre élan à sa ferveur. Il s'était réservé celles des Frères des écoles chrétiennes, des Sœurs de la Charité et de tous leurs enfants. Il s'y préparait long-temps d'avance par des lectures, des méditations et des rédactions, qui, jointes à ses nombreux sermons écrits pour les Fêtes et les Carêmes, formeraient une collection précieuse pour la

(1) *Tome* XI, *N°* 2, *pag.* 193-271.

Congrégation. Il faut entendre les éloges qu'en font ceux et celles qui en profitaient, pour comprendre comment il possédait la science de la direction des âmes, quelle ardeur pour la perfection il allumait en elles, et quelles lumières ses explications jetaient sur les voies qui y conduisent. Entre autres nous nous rappelons un de ces exercices spirituels; c'était en 1844, dans la solitude d'une campagne voisine de Constantinople. Toutes les Sœurs y étaient réunies, et M. Leleu leur faisait journellement quatre instructions, sans compter les heures consacrées aux conseils, aux confessions et aux conférences particulières. Il avait daigné nous prendre pour son compagnon et son acolyte, faveur dont nous lui sûmes fort gré, car il était si bien pénétré de la sainteté de ses occupations et tellement éclairé des vérités superieures, au sortir de ses prédications, que sa conversation en était encore comme embaumée et excitait vivement à l'amour de Dieu. Les bonnes Sœurs ont gardé un doux souvenir de ces dix jours passés dans la méditation des choses divines, ainsi que des bénédictions spéciales qui les signalèrent. Pareillement, les Frères du bienheu-

reux de La Salle citent avec reconnaissance la retraite que leur donna M. Lelen, l'année dernière, dans la maison de campagne de la Mission. C'était trois mois seulement avant sa mort. Jamais ils n'avaient aussi bien goûté la solidité et l'onction de ses entretiens; il leur semblait comme embrasé d'un nouveau feu et plus avancé dans l'intelligence des secrets réservés aux saints. C'est qu'il approchait du terme et que la grâce abaissait déjà devant ses regards les bornes étroites de l'horizon terrestre.

Au moment où il jouissait d'une santé et d'une vigueur d'esprit et de corps que nous ne lui avions jamais connus, il a été frappé du coup mortel, comme pour renouveler l'avertissement qu'il ne faut point compter sur l'avenir et toujours se tenir préparé au redoutable passage. En même temps, ainsi qu'un soldat courageux, succombant à son poste et les armes à la main, il a été précisément surpris au milieu des occupations d'une retraite donnée aux enfants des écoles des Sœurs. Durant deux jours, il avait merveilleusement préparé les esprits par des conférences pleines d'onction, lorsque le troisième, pendant la

méditation, il est saisi d'un mal de cœur, et d'abondants vomissements qui le contraignent à sortir et à se mettre au lit. C'était pour ne plus se relever. Au bout de trois jours paraissent les symptômes de la petite vérole : les maux de tête et la fièvre continuaient, sans donner encore d'inquiétude, parce que la maladie suivait son cours naturel. D'ailleurs, nous étions tellement habitué à nous reposer sur lui et à le considérer comme l'homme choisi et voulu de Dieu pour diriger ses œuvres, qu'il ne nous venait pas le moindre doute sur la possibilité de le perdre. Privé de nourriture, de sommeil, et astreint à garder la même position, il souffrait cruellement; mais sa patience n'en était point altérée. Il conservait son égalité d'humeur et traitait avec la même liberté d'esprit les grands intérêts de la Mission. Le soir, nous venions lui lire un chapitre de l'Evangile et un autre de l'Imitation. Il les écoutait avec joie et nous faisait part des réflexions édifiantes qu'ils lui suggéraient. Les deux derniers jours seulement, étourdi et vaincu par la violence du mal, il ne pouvait soutenir son attention.

Les médecins nous flattaient toujours d'une

espérance, dont notre cœur n'était que trop disposé à accueillir les illusions; mais le mal faisait des progrès inquiétants, et le 11 novembre, jour de saint Martin, un Confrère, son directeur, étant entré dans sa chambre, lui conseilla de recevoir la sainte communion. Aussitôt il s'y prépara avec d'autant plus de ferveur, que, depuis dix jours, il était privé du bonheur de célébrer la sainte messe. Nous arrivâmes quelques instants après; il nous reconnut, nous adressa quelques paroles amicales, mais peu suivies et nous tendit les bras. Il était onze heures et demie du matin. Nous espérions encore; lorsqu'après deux heures environ, le Frère pharmacien, qui ne le quittait plus, parce qu'il devinait la gravité de la situation, accourt à notre chambre, tout en larmes, annonçant que M. Leleu se meurt. Aussitôt nous allons à sa chambre, et son confesseur lui administre le sacrement d'extrême-onction. Ses yeux étaient déjà voilés par la mort, et sa bouche entr'ouverte laissait échapper un râle lent et pénible. Nous commençâmes les prières des agonisants, et vers le milieu, sa respiration s'étant arrêtée un instant, nous crûmes qu'il n'était plus; mais

elle reprit et nous eûmes le temps d'achever les saints et touchants adieux de l'Eglise. Prosterné parmi tous les membres de sa Communauté, accourus au pied de son lit et remplissant avec nous la chambre de leurs sanglots, nos yeux restaient attachés sur cette boucheexpirante, et nous attendions avec une angoisse inexprimable le solennel moment où son âme chérie allait s'exhaler et comparaître devant Dieu. Nous entendîmes et recueillîmes son dernier soupir, suivi d'un silence et d'une immobilité qui nous laissèrent sous le coup d'une douleur terrifiante. Il nous semblait, en effet, assister au jugement particulier qui fixe irrévocablement le sort de chacun; et, malgré la plénitude des mérites de l'ami que nous pleurions, nous songions aux frayeurs que la pensée de cet interrogatoire a toujours inspirées aux plus grands saints.

Si votre arrêt est redoutable, il est aussi, ô mon Dieu! la justice même; et quelle ne serait pas notre confiance à l'égard des serviteurs ayant consacré toute leur vie à vous glorifier, etsuccombant, comme celui-ci, sous la charge du service!...

Ces paroles du livre de l'Imitation : *Si vi-*

disti aliquando hominem mori, cogita quia et tu per eamdem viam transibis (1), » restaient présentes à notre esprit, et nous crûmes que la meilleure preuve de notre reconnaissance et de nos regrets était de renouveler devant Dieu, sur ces restes inanimés, la promesse jurée une fois à M. Leleu de nous *livrer pleinement*, comme lui et avec lui, *à la défense du nom de notre Seigneur Jésus-Christ : Homines qui tradiderunt animas suas pro nomine Domini nostri Jesu Christi* (2).

(1) Lib. I, cap. XXIII, 2. « Si vous avez vu quelqu'un mourir, pensez que vous passerez par la même voie... »
(2) Act. 15. 26.

NOTICE

SUR

M. ANTOINE FROMONT,

Prêtre, mort à Naxie le 11 septembre 1846.

Notre respectable Confrère, M. Antoine Fromont, né à Bapaume, en France, le 21 janvier 1770, est mort à Naxie le 11 septembre 1846, plein de jours et de mérite.

La révolution française vint interrompre le cours de ses études. A l'âge de 22 ans, il passa en Espagne, où il servit dans les gardes valonnes pendant dix ou onze ans. En 1803, il entra dans la Congrégation à Barcelone, d'où il se rendit en 1810 à Santorin. C'est là qu'il fut ordonné prêtre. En 1815, il se rendit à Constantinople pour rétablir sa santé. Ce ne fut qu'en 1817 qu'il alla à Naxie, où il a exercé pendant près de trente ans un ministère bien pénible à cause des troubles et des persécutions dont les Missionnaires étaient en partie

l'objet. Son âge avancé et la réputation de sainteté dont il jouissait lui gagnèrent, pour ainsi dire, dès le premier abord, la confiance et l'estime. Aussi fut-il chargé pendant longtemps de presque toutes les confessions. Il ne laissait pas pourtant de faire l'école et l'office de chantre à la métropole, quoique seul pendant quelques années, et chargé de l'administration des biens et de la maison. La charité qui était sa vertu favorite animait son zèle, à mesure que les tracasseries incessantes ou les besoins de ses enfants spirituels l'alimentaient. Passer des journées entières au confessionnal, ce n'était rien pour lui, pourvu qu'il pût retirer une âme du péché. A l'exemple de Notre-Seigneur, il allait chercher la brebis égarée dans les maisons, visiter les malades, consoler les affligés; il savait se faire tout à tous, comme saint Paul, pour les gagner tous à Jésus-Christ; et tout le temps libre qui lui restait, il le passait à l'église, où il priait pour l'enfant prodigue et attendait son retour avec une bonté et une patience qui ne se démentirent jamais.

Ce ne fut qu'en 1845 qu'il dut cesser, par ordre du médecin, à cause de ses infirmités

qui allaient toujours croissant, ce pénible ministère qui a été pour lui une source abondante de grâces et de consolations. Il disait pourtant la messe chaque jour, et continuait encore ses excursions apostoliques, doublement peiné de ne pouvoir vaquer à la direction de ses pénitents et d'en entendre quelques-uns lui dire qu'ils ne savaient ce qu'ils deviendraient, ne se sentant pas le courage de s'ouvrir à un autre.

Cependant, dès le commencement du carême de l'année 1846, la faiblesse jointe à plusieurs autres infirmités devint telle, qu'il dut renoncer tout-à-fait à toute sortie de la maison, et s'abstenir de célébrer; il put pourtant encore aller à l'église jusqu'à Pâques; mais après il garda la chambre jusque vers l'Ascension. Depuis cette époque jusqu'à son dernier soupir, il fut constamment alité, sans pouvoir prendre d'autre position que d'être assis ou couché sur le dos. Alors aussi l'enflure se joignit à ses autres infirmités, toutes plus ou moins humiliantes pour la nature. Néanmoins sa tête resta libre, et il conserva toujours toutes ses facultés intellectuelles, surtout la mémoire, qui, chose extraordinaire pour son

grand âge, ne commença à faillir que quelques heures avant sa mort. Dans ce temps d'épreuve long et douloureux, il était néanmoins gai, et sa conversation était toujours agréable; et quoique sa faiblesse eût exigé qu'il prît de temps en temps quelque chose, ne pouvant plus manger que très-peu, il ne voulut jamais y consentir pour ne pas déroger à la règle, ni à la longue habitude de cette régularité dont il s'était fait un devoir. Le jour même de sa mort, quoiqu'il en sentît davantage la nécessité, n'ayant presque rien pris la veille, il demandait souvent quelle heure il était, mais il ne voulut pas anticiper sur l'heure ordinaire du repas. Quel exemple! Après avoir pris sa petite réfection, il commença à s'assoupir et à délirer pendant deux heures, puis il retomba dans l'assoupissement. Deux heures et demie après environ, il expira tranquillement, tenant entre ses mains un crucifix qu'il baisait de temps en temps, et sans donner d'autre signe de sa mort que l'extinction presque insensible de sa respiration. Il avait reçu le viatique et l'extrême-onction, qu'il avait réclamés lui-même et avec une grande édification, deman-

dant pardon à tous, et versant des larmes de joie de se voir sur le point d'être délivré de tous ses maux pour passer à une meilleure vie.

NOTICE

SUR M. DELÉCOLLE,

Séminariste, mort à Montdidier le 4 janvier 1849.

Il est des âmes si privilégiées qu'on dirait des anges revêtus d'un corps mortel. Dieu semble s'être plu à réunir dans elles tous les trésors de sa grâce et tous les charmes de la vertu. Il les donne quelque temps à la terre pour montrer aux autres les voies à suivre; mais il les retire sans tarder, parce qu'elles appartiennent plutôt au Ciel.

Tel fut M. Armand-Charles-François Delécolle, né à Avrolles, diocèse de Sens, entré dans notre Séminaire de Paris, le 3 août 1847, et mort dans notre Maison de Montdidier, où il avait été envoyé pour rétablir sa santé.

A peine l'avons-nous nommé que tous ceux qui l'ont connu se représentent cet air gracieux et prévenant, cette sérénité charmante,

cet empressement à rendre service, cette simplicité et cette douceur inaltérables, cette charité cordiale aux attentions de laquelle personne ne pouvait échapper. Tout prévenait en sa faveur, tout attirait les regards et l'affection. Tout en lui respirait la vertu avec ce qu'elle a de plus vrai et de plus entraînant.

Une condition indispensable pour faire des progrès dans les vertus du Missionnaire, c'est un amour sincère de sa vocation. Notre Séminariste en avait témoigné un bien grand à nos Confrères de Sens en sollicitant la faveur d'être admis dans la petite Compagnie. Cette affection ne fit que s'accroître à Paris. On ne saurait la concevoir plus vive. Cet arbrisseau transplanté tout nouvellement dans le champ du Seigneur avait besoin en effet d'avoir poussé de profondes racines : les vents allaient souffler, il n'aurait pas manqué d'être arraché. La tendresse de ses parents, malgré leur grande piété, vint livrer aussitôt à notre Novice des assauts d'autant plus à craindre qu'ils furent plus constants. Non-seulement ils lui envoyèrent les lettres les plus touchantes, mais encore ils le firent

visiter plusieurs fois par d'autres parents qui demeuraient dans la capitale. Ces tentatives devenant inutiles, sa mère vint le voir. Il courut aussitôt chez M. le Directeur : — Maman est au parloir, dit-il en pleurant; peut-être je me laisserai gagner, et je perdrai ma vocation. Que faut-il que je lui dise? — Etes-vous toujours dans les mêmes dispositions? — Oui. — Eh bien ! allez, confiez-vous dans le Seigneur; il vous inspirera ce que vous aurez à dire : ne cédez point. Si vous êtes pressé trop vivement, avertissez-moi, nous parlerons à votre pieuse mère. On se figure aisément quelle fut cette entrevue. Une mère des plus tendres, un enfant si aimable dont elle avait été privée pendant quelques mois et dont elle craignait d'être privée pour toujours ! A peine une demi-heure s'est écoulée, qu'il revient tout rayonnant de joie : — Ma cause est gagnée ; maman est contente et veut bien que je reste. — Comment vous y êtes-vous pris? — D'abord beaucoup de pleurs, puis j'ai bien écouté tout ce qu'elle a voulu me dire. De temps en temps j'ai prié intérieurement le Saint-Esprit de me fortifier et de m'inspirer. J'ai parlé à mon tour. J'ai

fait voir que je suis très-heureux, très-content, très-bien dans la Maison. Maman m'a dit : Puisqu'il en est ainsi, je ne veux pas troubler ton bonheur. Me voilà donc sauvé. Les autres Séminaristes ont dit tous avoir été singulièrement touchés de ses discours sur le bienfait de notre Vocation. Il en parlait souvent et saisissait toutes les occasions de le faire, comme la réception des Postulants, les Fêtes de saint Vincent, certaines Conférences, etc.

Etant si bien acclimatée dans son nouveau sol, et désormais à l'abri des petites tempêtes excitées par la famille, notre excellente plante va croître à vue d'œil ; fleurs et fruits, tout prospérera et arrivera dans peu de temps à une heureuse maturité. On voit en effet notre Novice se livrer tranquillement à ses attraits et aux inspirations de la grâce; ses vertus devenir plus solides de jour en jour, sans lui rien faire perdre de son amabilité; celles qui composent l'esprit de notre état, en particulier, briller dans lui d'un éclat aussi vif qu'agréable.

Sa simplicité frappait tout le monde; on n'en remarquait pas en lui seulement quel-

ques actes produits de temps en temps ; elle était habituellement l'ornement de sa conduite. Il ne disait rien, il ne faisait rien qui ne portât le caractère de cette aimable vertu ; elle allait jusqu'à la naïveté : aussi ses entretiens faisaient le charme des récréations, et chacun aurait voulu se trouver avec lui. Ses Confrères attendaient avec impatience son tour pour les colloques, les conférences et les répétitions d'oraison, étant bien sûrs d'être édifiés autant pour le fond que pour la simplicité naïve qui l'environnait. Le sourire qu'il excitait souvent sur leurs lèvres ne nuisait jamais aux impressions profondes qu'il savait faire sur leur cœur. Ils aimaient à les raconter en son absence, et avec quelle conviction ne les ont-ils pas exprimées dernièrement dans les détails qu'ils nous ont donnés pour cette Notice. Nous voudrions que les bornes que nous nous sommes imposées nous permissent de rapporter ces précieux détails dans toutes leurs circonstances : le lecteur comprendrait bien mieux la grâce de simplicité accordée à ce cher enfant par la bonté divine.

Qu'on ne pense pas que sa simplicité fût

séparée de la prudence; il savait taire tout ce qui aurait été contre la gloire de Dieu, l'honneur du prochain, les moindres convenances, et tourner si bien les choses, que jamais personne ne put se fatiguer de ses paroles, et qu'on aimait dans son entier ce qui sortait de sa bouche. On a loué souvent sa prudence dans les avis donnés à ses Confrères, sa fidélité à garder ses petits secrets. Ses condisciples de Sens ne purent jamais soupçonner son dessein d'entrer dans la Congrégation, bien que ce fût décidé long-temps avant, et qu'il aimât à parler du bonheur de ceux qui avaient cette vocation. Faisant le voyage de Paris avec un d'eux, il ne s'en ouvrit à lui que sur le point d'arriver, au moment où son compagnon l'invitait à aller loger dans le même hôtel.

Qu'on ne pense pas non plus que la simplicité fût purement naturelle dans notre Séminariste, la grâce y avait une bonne part; elle la réglait, l'ennoblissait, l'ornait de plus en plus, l'augmentait même et la sanctifiait. Tous ses Confrères ont parlé de cette simplicité surnaturelle dans les exercices de piété, dans le soin à éviter tout respect humain,

tout déguisement, toute recherche de l'estime des hommes. Dieu sait combien son intention était pure dans toute sa conduite.

Ce qui contribuait encore à rendre sa simplicité aimable et édifiante, c'est qu'on la trouvait toujours jointe à la pratique de l'humilité. Les leçons de notre divin Sauveur sur cette dernière vertu, ses avantages, sa nécessité, principalement pour le Missionnaire, le néant de l'homme et ses misères étaient souvent les sujets des méditations profondes de M. Delécolle; et pour lui, prendre des résolutions et les exécuter, était à peu près tout un. Quelques traits, parmi tant d'autres qui nous sont inconnus ou que nous laissons, vont nous faire comprendre l'attention qu'il avait à s'humilier. Un Confrère n'ayant pas bien entendu une parole que notre Séminariste lui adressait, lui donna un sens qu'elle n'avait pas et en parut un peu peiné; il s'en aperçut, et au lieu de répéter sa phrase et de l'expliquer, il demanda pardon à ce Confrère, et s'humilia de ce qu'il appelait la grossièreté de son éducation, la rudesse et la dureté de ses manières. Quand il étoit *Ange* de quelque postulant, il le for-

çait à consentir qu'il lui rendît les services les plus bas, nettoyant ses souliers; allant plus loin encore, on l'a vu nettoyer aussi les souliers de ses Confrères au Séminaire. Lui arrivait-il de faire des bévues, il les avouait sans détour, et était le premier à en rire. Un jour, dans le colloque, ayant dit, par naïveté, que maintenant il ne faisait pas autant de fautes qu'autrefois, son humilité s'alarma; il se reprit aussitôt, et dit tout ce qu'il put de sa conduite actuelle pour donner une basse opinion de lui-même. Annonçant de Montdidier à son Directeur de Paris qu'il avait perdu la voix, il ajouta : Voilà que je suis parfait; je ne pèche point par la langue. Il craignit d'avoir fait une faute, et dans sa prochaine lettre, rappelant ces paroles, il s'humilia de sa vanité. Quel embarras et quel déplaisir dans les éloges! Quelle promptitude à les réfuter et à donner une mauvaise idée de lui! Un Confrère lui disant qu'il deviendrait un bon Missionnaire, parce qu'il avait une grande simplicité : Oh oui! dit-il, mais saint Vincent parle de deux simplicités, l'une bonne, l'autre qui n'appartient qu'aux personnes niaises : c'est la se-

conde que j'ai. Il ne se justifiait pas, et s'il lui échappait un mot sur ce point, on le voyait couper court, chercher à se dédommager, et il en tenait un compte exact plus tard ou auprès du Directeur, ou dans les Chapitres. Un Confrère de Montdidier, lui parlant d'un compliment que lui avaient fait les élèves: Je me suis rappelé alors, lui répondit-il, qu'un Abbé ayant envoyé un de ses solitaires au cimetière dire des injures aux morts et leur faire tous les compliments qui lui passeraient par la tête; et lui ayant demandé au retour si les morts avaient témoigné quelque mécontentement ou quelque satisfaction, sur sa réponse négative : soyez semblable à eux, lui dit l'Abbé, et mourez tellement à vous-même, que ni les reproches ni les éloges ne vous fassent aucune impression. — Notre très-honoré Père étant allé à Montdidier, eut la bonté d'aller voir notre malade dans sa chambre. Le pauvre Séminariste avait, à la vérité, sujet de se confondre, mais aussi ne cessait-il de le faire devant les Confrères de la maison. Oh ! qu'il est bon M. le Supéreur! venir me visiter, moi, pauvre petit Séminariste !

Pour faire connaître sa douceur, il suffira de dire : 1° qu'on n'a jamais remarqué la moindre faute contre cette vertu durant son Séminaire interne; 2° que dans toute sa personne et toute sa conduite, il n'y avait que paix et suavité. Sa douceur n'avait rien qui tînt de la faiblesse. Lui proposait-on quelque chose qu'il crût ne devoir pas faire ou admettre, il s'y refusait aussitôt par un mais ou toute autre expression prononcée avec tant d'aisance et de mansuétude qu'il charmait par ses refus même. Sa candeur naturelle le favorisait beaucoup dans ses petites oppositions consciencieuses.

On croira peut-être qu'une âme si douce et si bonne n'était pas portée à pratiquer de grands actes de mortification. Oh! notre Séminariste avait trop bien compris avec l'auteur de l'imitation que l'avancement spirituel est toujours proportionné à la violence que l'on se fait, et que Notre-Seigneur fait dépendre la fidélité à le suivre dans la voie des vertus dont il nous a donné l'exemple, du renoncement à nous-mêmes et de l'amour des croix quotidiennes! Au témoignage de ses Confrères, il rendait ces vérités, en récréation

et ailleurs, d'une manière si pénétrante qu'on se sentait le cœur échauffé auprès de cet ardent foyer, et que, quand il avait parlé, rien ne paraissait impossible. Ce n'était pas un feu de paroles seulement; il fallut contenir son ardeur dans la pratique. Nous savions que ses Supérieurs de Sens l'avaient renvoyé dans sa famille l'année précédente pour rétablir sa santé, qu'au retour elle s'était affaiblie de nouveau. Nous voulions conserver cet excellent jeune homme. Les demandes qu'il fit souvent de faire des austérités lui furent toutes refusées avec la recommandation expresse de ne rien faire d'extraordinaire. Cependant l'amour de la mortification l'entraîna plus d'une fois, et les Séminaristes qui voulaient ardemment, eux aussi, la conservation de leur bien-aimé Confrère, durent avertir M. le Directeur, tantôt qu'étant assis il ne s'appuyait ni sur la table, ni contre le dossier de la chaise, tantôt qu'il mangeait peu au réfectoire, qu'il restait très-long-temps à genoux pour prier, qu'il ne se chauffait pas l'hiver, qu'il recherchait les exercices corporels les plus pénibles, etc. Si l'obéissance l'empêcha de suivre son attrait dans les choses de ce genre, quelle

application n'eut-il pas aux mortifications ordinaires! maintien toujours modeste, silence parfait, obéissance aveugle, ponctualité qui ne se démentit jamais, conformité joyeuse à la volonté de Dieu dans les choses pénibles, acquiescement prompt aux manières de voir de ses Confrères, détachement universel et de ce qui pouvait exciter davantage la curiosité. Un Séminariste dont il fut l'ange, donne les détails suivants: « Quand je le vis, bien que je le connusse auparavant, sa modestie me frappa plus qu'elle n'avait jamais fait. Le lendemain à notre sortie en ville je fus encore plus édifié, rien n'attirait ses regards. Dans les Églises il adorait Notre-Seigneur dans une attitude capable de faire l'impression la plus vive sur tous ceux qui le considéraient. Il ne me demanda point de nouvelles du pays ni de ses condisciples. Comme je lui en parlais, il me répondit: je les aime bien, je pense sur tous devant le Seigneur. Je n'en ai oublié aucun, je prie pour que notre attachement soit bien selon Dieu. M. Delécolle ne désirait savoir autre chose que ce qui était de son devoir. Quelqu'un lui parlant un jour d'une décoration de la Chapelle de Montdidier,

il fut obligé d'avouer qu'il ne l'avait jamais remarquée. La même chose lui arriva souvent par rapport aux objets ou aux décors, même considérables, qui se trouvent dans le lieu saint. La mortification seule pouvait produire sa générosité dans les souffrances qu'il eut à supporter. Le médecin dit un jour au Supérieur : Je n'ai jamais rencontré autant de grandeur d'âme dans les souffrances. Il ne faisait aucune question curieuse ou étrangère aux choses de sa vocation ; on ne peut s'étonner de cela quand on sait que tous les matins il écrivait trois ou quatre actes de mortification à faire dans la journée. »

Tant de zèle pour sa propre sanctification ne pouvait qu'être accompagné d'un zèle ardent pour la sanctification des autres. Il avait conçu un vif sentiment du zèle Apostolique, et il soupirait après l'heureux temps où il pourrait se consumer pour la gloire de Dieu et le salut de ses Frères dans les Missions les plus éloignées. On lit dans une de ses lettres ces mots qui, tout en découvrant une illusion de malade, découvrent aussi un zèle bien pur : « J'ai pensé que si je ne puis me bien porter dans le climat de Paris, vous pourriez m'en-

voyer au Brésil, où je finirais mon cours, et tâcherais ensuite de sauver les âmes. Si vous croyez que je demande à aller au Brésil, parce que je serais avec un de mes Professeurs du Séminaire de Sens, envoyez-moi en Chine, cela m'est égal. » Un bon Séminariste exerce le zèle au Séminaire par tous les moyens qui sont en son pouvoir et prélude ainsi au zèle qu'il doit déployer dans les œuvres. Voici comment un de ses Confrères parle de celui de M. Delécolle : « Quel zèle que le sien pour nous porter à Dieu ! je crois qu'il ne nous a jamais entretenus que de sujets pieux et édifiants, et cela d'une manière si onctueuse et si agréable que les récréations passaient vite dans sa compagnie. Le bon Dieu, Notre-Seigneur Jésus-Christ, la sainte Vierge, les exercices du Séminaire, le bonheur et les avantages de la vocation, les traits d'édification qu'il avait remarqués dans les Confrères absents, les exemples des Saints dont il lisait la vie, surtout ceux de saint Vincent, les desseins de la Providence dans les événements publics, le malheur des pays qui n'ont pas encore reçu le don de la foi, ou qui l'avaient perdu, le bonheur des contrées où elle est florissante :

c'était une partie de ses sujets de conversation. Les veilles des Fêtes et les jours de solennité, il prenait un plaisir délicieux à s'entretenir en récréation du mystère de la Fête, mais d'une manière si touchante et si intéressante qu'on l'eût entendu toute une journée sans se fatiguer. Quand il nous parlait de la sainte communion, ses paroles devenaient en quelque sorte toutes de feu, et l'on voyait combien il savait profiter de ce moyen par excellence de sanctification. Il nous parlait surtout de ce grand bienfait du ciel la veille des jours où il devait communier. C'est ce que me rappelait encore dernièrement un Confrère. Une conversion opérée ou à opérer, le besoin spirituel d'une personne qu'on recommandait à nos prières, les œuvres et les nécessités de la Compagnie, les malheurs de la France, l'obligation de nous former aux vertus solides, la lecture de table, tels étaient les sujets habituels de ses entretiens. Ce qui frappait dans ses discours, ce n'était pas tant les choses elles-mêmes que la manière de les dire : cette onction, cette piété, ce beau calme qui partait d'une âme tout entière au Seigneur, comme le faisaient assez sentir ces petits cris

de contentement qu'il laissait échapper dans le récit fait ou entendu d'un trait qui était à la gloire de Dieu ou à l'utilité du prochain, et ces soupirs, ces sortes de gémissements, cette douce tristesse d'une âme peinée à la vue de l'offense de Dieu et de l'égarement de quelqu'un.

Il parlait toujours en bien des Confrères, et faisait assez entendre avec quel soin il se gardait de les juger défavorablement. « J'avoue, dit un Confrère, que sa conduite a été souvent pour moi un miroir dans lequel je voyais clairement mes défauts. Si quelquefois, dans mes examens, j'avais à me reprocher quelque faute contre la charité ou le support mutuel, aussitôt le souvenir de notre cher M. Delécolle se présentait à mon esprit pour me donner une secrète confusion et me convaincre de lâcheté. Je me rappelais ce modeste silence, lorsque quelque chose échappait contre la charité. Il ne laissait pas d'avertir les autres avec un grand zèle de leurs défauts, lorsqu'ils lui demandaient la charité. J'ai eu lieu en pareille occasion de remarquer dans lui une grande prudence et un rare discernement. » Tous les autres Séminaristes ont dit les mêmes choses en substance. Il n'édifiait pas seulement

dans la maison. Un jour qu'il accompagnait un de ses Confrères dans une Communauté ecclésiastique de Paris, un membre de cette Communauté alla l'entretenir. Il a dit depuis avoir été singulièrement édifié par ce jeune Lazariste. Si le consentement unanime est une bonne preuve, il est donc très-vrai que notre Séminariste avait dans un degré bien élevé la cinquième vertu de notre saint État. Il est vrai encore qu'il possédait le talent si efficace, mais si rare de parler des choses pieuses. C'est qu'il parlait d'abondance de cœur et qu'il était d'une ferveur angélique dans ses communications avec Dieu, ainsi que le prouvent les détails suivants que nous ne pouvons omettre comme les autres : ils sont fournis par les voix unanimes de ses Co-Séminaristes.

Dans les exercices de piété, surtout à l'oraison et à la sainte Messe, il était si recueilli, si doucement appliqué, que nous n'avions qu'à le regarder pour nous exciter à la ferveur. Il m'est arrivé souvent, dit un d'entre eux, d'offrir à Dieu l'oraison de M. Delécolle pour suppléer aux défauts de la mienne. Quand le moment de la communion arrivait, ses dis-

positions se trahissaient malgré lui. Il fixait les yeux sur le tabernacle avec amour; on voyait en lui de l'empressement à se nourrir de son Bien-Aimé. Pendant l'action de grâces son visage alors plus coloré respirait un calme angélique et une piété tendre, qui faisaient paraître sensiblement avec quelles délices son âme conversait avec Jésus et s'écoulait en sa présence. Tout le jour de la communion, il était si rempli de joie, que ses paroles, son sourire et quelque chose de plus céleste, la manifestaient à tous les yeux. Un Confrère de Montdidier nous écrivait : Il était très-assidu à visiter le Saint-Sacrement. On l'a vu souvent passer au pied des saints autels tout le temps de ses deux méditations et de sa lecture spirituelle, pratique qu'il aurait sans doute conservée toujours, si la prudence ou l'obéissance ne l'en avaient empêché. Sa dévotion pour Notre-Seigneur crucifié n'était pas moindre : avec quelle piété touchante il parlait de ses souffrances! sa joie fut extrême à l'annonce du scapulaire de la sainte Passion de Jésus-Christ : Aimons, aimons, s'écriait-il avec un visage tout enflammé, notre bon Sauveur mort pour nous! Pour ceci comme

pour tout le reste, il faisait ce qu'il disait. Souvent dans ses oraisons il tenait dans sa main une petite croix qu'il regardait avec tendresse. Etant bien à portée pour voir M. Delécolle, dit un Séminariste, j'ai fait plusieurs fois mon oraison du soir en le considérant, lui et sa petite croix, et je m'en trouvais bien. Jésus enfant recevait aussi les tendres effusions de son cœur. On l'a rencontré dans la chapelle du Séminaire dont il était sacristain, répandant de donces larmes à genoux devant son image: Voyez-vous, disait-il à un de ses Confrères, il faut nous jouer avec l'enfant Jésus, et être comme familier avec lui. Un autre dit: Il nous racontait, au retour d'une promenade, une histoire de Rodriguez où il est parlé d'une religieuse qui aurait eu le bonheur de voir et d'entretenir l'enfant Jésus dans sa cellule sous la figure d'un beau petit enfant: Qu'elle dut être heureuse, s'écriait-il avec un doux transport, qu'elle dut être heureuse! La dévotion au sacré Cœur de Jésus était encore la sienne d'une manière particulière. Aussi, quel goût pour les livres qui lui parlaient de Notre-Seigneur, et le lui faisaient bien connaître! Un jour, il s'agissait d'un

autre livre qu'il avait su presque par cœur, dit un de ses Confrères, je le lui rappelai. Oh! répondit-il, j'aimerais bien mieux savoir mon évangile de Saint-Jean. *Toute la perfection et la sainteté consistent à aimer Jésus-Christ, notre souverain bien et notre Sauveur*, dit saint Liguory. *Celui qui m'aime*, dit Notre-Seigneur, *sera aimé de mon Père : mon Père vous aime, parce que vous m'avez aimé* (1). Quelle ne fut donc pas la perfection de notre heureux novice qui aimait tant Jésus-Christ, et quel ne dut pas être l'amour du Père céleste pour lui!

C'est à regret que nous passons sous silence sa dévotion pour Marie, pour saint Joseph, pour saint Vincent, et nos vénérables martyrs. Il leur a dû bien des grâces; mais abrégeons.

Tel était M. Delécolle. Ces qualités morales et surnaturelles, jointes à des talents ordinaires qui semblaient devoir se développer encore, faisaient espérer à la Compagnie un excellent ouvrier. Mais les craintes inspirées par ses indispositions précédentes et la faiblesse de son tempérament allaient se réaliser, malgré

(1) Joann., XVI, 27.

tous les soins possibles. Ceux que nous lui donnâmes ici pendant quelque temps ne le rétablissant pas, notre très-honoré Père l'envoya se reposer et respirer un autre air dans notre Maison de Montdidier. Mais sa poitrine inspira des craintes plus fortes, et nous vîmes bientôt que Dieu avait voulu nous le montrer seulement sur la terre, et nous le rendre plus utile en faisant de lui un de nos intercesseurs dans le Ciel. A Montdidier, comme à Paris, il fut un modèle accompli durant les six mois qu'il y demeura, sans se démentir un seul instant. Les Confrères de cette maison ne cessaient de louer sa régularité, et regardaient comme une grande grâce le séjour de M. Delécolle parmi eux. Le dernier mois il ne put assister aux exercices communs. L'affection et le désir de s'édifier les conduisaient souvent dans la chambre du malade. « Quand je sors de chez M. Delécolle, écrivait un d'entre eux, je me sens tout fervent; un quart-d'heure de conversation avec lui et la vue de ce cher Confrère m'excitent infiniment plus que l'oraison et tout autre exercice. » Nos Sœurs de Montdidier ne l'appelaient que le saint ou le petit ange. Les enfants du Collége étaient

pleins de vénération pour lui, et quoiqu'il n'eût aucun emploi auprès d'eux, ils voulurent le fêter le jour de son patron. Les Confrères dirent agréablement au médecin qui le nommait *son cher petit malade*, qu'il semblait avoir de la prédilection pour lui. « Oh! c'est bien vrai, répondit le médecin. C'est que je ne puis m'empêcher de l'admirer; plus je le vois, plus mon estime pour lui augmente. Il y a de la vertu et une grande vertu dans lui. Je vous le dis comme je le pense, ce jeune homme me frappe; je le trouve admirable. » Tous ceux qui le voyaient n'avaient que le même témoignage à rendre. Il écrivait souvent au Directeur du Séminaire interne pour lui donner de ses nouvelles. Une partie de ces lettres était lue aux Étudiants et aux Séminaristes, impatients de connaître son état. Elles étaient si naïves, si pieuses, si pleines d'affection pour les vertus de notre saint état et pour ses Confrères que chacun se retirait touché, affermi dans l'amour de sa vocation et désireux d'imiter le malade. C'est ainsi que M. Delécolle édifiait auprès et au loin.

Cependant il s'affaiblissait toujours; on dut lui interdire les exercices ordinaires de piété

qu'il avait faits en particulier jusque-là. Notre fervent et ingénieux Séminariste trouva le moyen d'occuper pieusement les mains, l'esprit et le cœur sans se fatiguer. Il colla sur des verres de diverses couleurs et disposés ordinairement en forme de croix des sentences sur les différentes vertus. De plus, il écrivit sur une foule de petits morceaux de carton le nom d'un grand nombre de saints, une de leurs principales vertus, une demande qu'il leur faisait, et le jour de leur Fête. De temps en temps, il tirait d'une boîte un petit carton, ou prenait un des verres, et s'entretenait ainsi avec Jésus, avec Marie et avec les Saints. Nous avons remarqué que sur certains de ces verres il y avait de petites prières pour la Congrégation, pour la France et le Souverain-Pontife. Ces objets et une partie de ses cheveux furent envoyés à Paris après sa mort, et distribués à nos chers Etudiants et Séminaristes, qui les reçurent avec une joie indicible; ils s'en servent pour s'exciter à la pratique des vertus de M. Delécolle.

Depuis le commencement de la maladie, il est tout heureux de mourir bientôt. Ses entretiens, ses lettres, quelques-unes des sentences

mentionnées plus haut, son air, tout annonce la joie que lui cause la pensée de la mort. Ses souffrances sont grandes, les crises fréquentes; la vue du Ciel lui donne, je ne dirai pas une patience, mais un contentement tout angélique. C'est l'amour surtout qui lui fait désirer la mort pour être avec Jésus. On le console beaucoup, quand on lui annonce qu'on va l'administrer. Il est inutile de dire les sentiments de foi et les élans d'amour d'un pareil malade dans la réception des derniers Sacrements. Dieu lui accorde une nouvelle faveur. Il a la permission tant désirée de prononcer nos saints Vœux. Après cette double grâce, sa joie est extrême; il n'est plus de la terre; seulement, les liens de ce corps mortel l'y retiennent encore. Peu de jours après, l'heure arrive; notre malade entre dans une douce agonie. Plusieurs Confrères environnent son lit. Il est calme et serein. Tout à coup son visage devient grave, il se tourne un peu du côté du mur en faisant avec le bras un mouvement de répulsion. Il se retourne aussitôt, se soulève un peu sur son lit, saisit énergiquement le crucifix, il le porte sur sa poitrine, fixe les regards sur lui et l'image de la sainte

Vierge. Son visage devient tout riant, et il expire avec un sourire bien marqué. C'était à neuf heures du soir, le 4 janvier 1849, à l'âge de vingt-quatre ans. On était porté plutôt à l'invoquer qu'à prier pour le repos de son ame. La mort ne fit en lui aucun changement. Son visage était agréable, excitait à la confiance et semblait annoncer le bonheur du Ciel. On trouva encore le crucifix qu'il pressait avec la main et qui était collé sur son cœur.

Notre très-honoré Père, qui avait une grande estime pour lui, en annonçant sa mort à la Communauté, fit en quelques mots son éloge, et nos conversations n'eurent quelque temps pour objet que ses vertus et l'édification dont nous avions été témoins. *Raptus est ne malitia mutaret intellectum ejus, placita enim erat Deo anima illius.* Il a été enlevé, crainte que la malice ne gâtât son entendement, car son ame était agréable à Dieu (1).

(1) Sap. IV, 11.

NOTICE

SUR

M. JEAN-PIERRE LAFAGE,

Étudiant, mort à Paris, le 2 février 1849.

Notre Maison de Paris eut à regretter, le 2 février 1849, un excellent Etudiant dans M. Jean Lafage. Il naquit à Molières, diocèse de Cahors, le 13 juin 1823, et entra au Séminaire interne le 23 septembre 1846.

Il conçut d'abord une grande idée de sa vocation. Son amour et sa joie se dévoilaient dans ses discours et ses lettres. Il considérait notre Maison comme une solitude paisible, où, dans le calme et le silence des passions, Dieu lui parlerait au cœur, et lui montrerait la voie dans laquelle il devait marcher pour lui être agréable, comme une école des vertus de notre saint état, qui devaient être l'objet de sa principale étude. Avec de

pareilles dispositions, il ne pouvait que faire de grands progrès. Doué d'un esprit méthodique, il fit paraître cette qualité dans la marche qu'il suivit pour devenir vertueux, et s'appliqua successivement à l'esprit de foi, à la vie cachée, à la charité fraternelle toute cordiale et à la douceur. Ce sont les principaux traits qui nous paraissent devoir former son portrait.

L'esprit de foi : M. Lafage avait une vive conviction de sa nécessité, et aimait à en entretenir son Directeur. Il croyait qu'il serait un Séminariste fervent, un Etudiant solide, un Missionnaire excellent, si Dieu lui faisait la grâce de devenir un homme de foi, et qu'au contraire il serait tiède, sans zèle pour la gloire de Dieu, sa sanctification et celle des autres, s'il en était dépourvu. Aussi s'étudiait-il soigneusement à en faire l'âme de toute sa conduite. Les exercices de piété devaient attirer sa première attention. Ils ne manquèrent pas de le faire. La foi vive produisait dans son âme l'attention, la ferveur et l'humilité. Il savait profiter des consolations spirituelles pour s'avancer dans l'amour de Dieu, et des sécheresses pour s'humilier et épurer l'inten-

tion. La volonté, la seule volonté de Dieu le réjouissait véritablement. Son cœur n'était bien sensible qu'à un acte fait dans les vues pures de la foi. Dans les conversations, il aimait qu'on ramenât solidement et sans fatigue toutes choses à Dieu. Il arrive quelquefois que l'étude des choses les plus saintes mêlées à des questions accessoires, et l'objet de discussions quotidiennes, diminue l'esprit de foi et d'amour. Il n'en était pas ainsi dans notre cher Etudiant. Il savait séparer ce que nous enseigne la foi catholique et ce qui passe pour certain auprès des docteurs théologiens, des pures opinions, et il en nourrissait sa piété. C'est ainsi qu'on a vu croître sa dévotion pour les augustes mystères de la sainte Trinité, de l'Incarnation et de l'Eucharistie, quand il était appliqué à l'étude de ces traités. A l'exemple de saint Vincent, il cherchait à voir Dieu dans les créatures; il le voyait dans ses Supérieurs, dans ses Confrères, dans nos Frères coadjuteurs, dans les personnes du dehors, dans toutes les choses créées. Il eut à partager quelques chagrins de famille. Son esprit de foi le mettait bientôt dans ces circonstances à l'abri de toute préoccupation. Il recourait prom-

ptement à Dieu par la prière, confiait ses peines à Jésus et à Marie, employait tous les petits moyens qui lui étaient fournis par l'obéissance, et puis, dominant par une confiance sans bornes à la Providence la sensibilité de son excellent cœur, il abandonnait tout à la volonté du souverain Maître.

Après l'esprit de foi, l'amour de la vie cachée était ce qui distinguait le plus M. Lafage. Il avait parfaitement compris que c'est le caractère le plus essentiel de la vie du Missionnaire; aussi n'avait-il rien de plus cher que de vivre caché. Il n'avait pas l'occasion de faire de grands actes sur ce point. Il n'a pas laissé néanmoins de convaincre ses condisciples que son désir ne se bornait pas à la spéculation. Dieu lui avait donné des talents. Son esprit était juste, prompt et pénétrant. Il était loin de s'en prévaloir. Il aurait voulu se taire très-souvent. Son Directeur, qui ne voulait pas priver les Etudiants de son sentiment, fut obligé de lui dire de manifester avec liberté son avis sur les questions qui s'agiteraient en récréation. Il le faisait, mais avec simplicité et une grande déférence pour le moindre de ses Confrères. Il craignait souvent

d'avoir manqué à ces vertus, ou d'avoir fait paraître la vivacité de son esprit. Il allait aussitôt s'en humilier, et se faire imposer une pénitence. Depuis quatorze ans, il avait des maux de tête continuels qui lui rendaient le travail fort pénible. Plusieurs de ses condisciples avec lesquels il conversait chaque jour n'ont appris ces maux de tête qu'après sa mort. L'obéissance seule pouvait lui faire rendre compte de ce qu'il avait à souffrir. Si ses confrères voulaient le plaindre, il souriait, et, par un regard suppliant où se peignait son désir, il mettait fin immédiatement à ce sujet de conversation. Il soupirait après les moindres emplois, les moindres missions de la Compagnie.

Il est une autre vertu qui le caractérisa sensiblement, c'est la charité. Il trouvait dans un cœur bon et sensible, favorisé par une humilité profonde, une affection provenant surtout de l'estime qu'il avait pour tous ses Confrères. Il faisait voir, sans jamais le dire, qu'il se réputait le dernier de tous; aussi quelle assiduité à aller aussitôt plaindre et consoler ceux qu'il savait souffrir! Quelle industrie pour excuser une parole trop vive,

pour étouffer tout germe de discussion! Que de prévenances en toute occasion et pour tous indistinctement! On voyait qu'il s'oubliait complètement lui-même. Il ne pensait que du bien de ses frères. Leurs fautes et leurs défauts ne diminuaient en rien le sentiment de son estime, et non-seulement on n'entendit jamais un reproche sortir de sa bouche, mais il ne laissait jamais passer une parole moins charitable qui avait pu lui échapper sans s'en excuser, et si cette parole échappait à un autre contre un absent, il prenait son parti, et couvrait le blâme avec un ton de voix doux et humble qui portait la conviction de son cœur dans le cœur des autres.

On voit déjà quelle était sa douceur. Dès son entrée au Séminaire interne, on lui avait fait remarquer, et il sentit aussitôt qu'il n'était pas assez maître de la vivacité de son esprit. Prier, veiller sur lui-même, s'humilier devant le Directeur, demander pardon à ses Confrères, grande confiance en Dieu avec le secours duquel on peut tout, actes contraires, tels sont les moyens qu'il employa pour vaincre ce défaut. Il se surmonta tellement, que ceux qui le fré-

quentaient le trouvaient fort doux, prévenant et agréable, comme nous avons vu.

Il est inutile de parler de la mortification d'un jeune homme si attentif à réprimer ses défauts, si patient dans les souffrances, si fidèle à mortifier son jugement et sa volonté devant ses condisciples, si calme dans les épreuves.

Son zèle est connu de tout le monde : le désir de son avancement spirituel, ses conversations pieuses et solides, les avertissements sages et charitables donnés à ses Confrères, son ardeur pour les Missions décelaient assez le feu de la charité qui embrasait son âme.

Sa régularité ne laissait rien à désirer : il avait un grand goût pour l'étude; néanmoins sa ponctualité était parfaite, quand la cloche l'appelait ailleurs. Combien de fois n'a-t-il pas laissé une lettre inachevée ou une phrase qu'il lisait incomplète ! Ses cahiers trouvés après sa mort, où étaient inscrits tous les avis communs et particuliers donnés par M. le Directeur, ses pratiques et ses résolutions attestent l'esprit d'ordre qui présidait à toute sa conduite.

Il ne pouvait négliger et il ne négligeait pas en effet la vertu principale des enfants de saint Vincent, la simplicité. Sa piété était une piété de conviction, ses intentions pures. Il craignait souverainement la prudence de la chair. On l'a vu quelquefois omettre des choses par la seule crainte qu'elles ne fussent pas assez l'effet de l'esprit de Dieu. Il était droit, sincère, franc et loyal envers les hommes, d'une obéissance aveugle, prompte et amoureuse à ses Supérieurs.

Tel était M. Lafage, ainsi que l'espoir qu'il faisait concevoir aux Supérieurs, lorsque tout à coup des vomissements de sang assez abondants, renouvelés plusieurs fois dans l'espace de huit jours, et la fièvre qui s'y joignit firent craindre sérieusement pour ses jours. Parfois on ne fut pas sans espérance de le sauver, mais Dieu le trouva mûr pour le ciel et le danger s'accrut. A l'infirmerie, ses vertus brillèrent d'un éclat plus vif. Ce ne fut tout d'abord qu'une douce résignation à la pensée de la mort, et cette sainte disposition ne le quitta jamais. Il est donc bien certain que c'est dans l'épreuve que se manifestent les vertus vraies, élevées sur le roc de la foi. Puis, disons-le, il

craignait le relâchement si facile dans une infirmerie; aussi ne négligeait-il rien pour entretenir ses pieuses dispositions. Exactitude aux exercices de piété qu'il pouvait faire, communions de la règle, saints entretiens avec les autres malades, obéissance parfaite à tous ceux qui soignaient son pauvre corps, vive reconnaissance pour les services qu'il recevait, oubli de lui-même, attention aux besoins des autres, paix inaltérable, douce joie qui brillait sur sa figure malgré ses souffrances, et réjouissait tout le monde. Les choses d'ici-bas ne l'occupaient plus. Parents, études, ordination du diaconat, à laquelle il était appelé; rien ne le touchait. Des vertus communes s'inquiétent aisément de tout cela. Que de soucis, que de craintes, que de regrets, quel empressement à guérir pour reprendre ses occupations! Cette sainte indifférence était d'autant plus édifiante en lui, qu'on connaissait son ardeur pour s'instruire, son zèle pour aller travailler le plutôt possible au salut des âmes. Le premier jour de l'an seulement ramena la pensée des parents dans son esprit, pour lui faire remplir un devoir de piété filiale. Il écrivit deux mots à sa

mère, et sa bouche ne s'ouvrit plus pour parler d'eux, pas même quand il fut assuré qu'il ne les verrait plus sur la terre. Le Seigneur semblait se plaire à accumuler les grâces sur notre cher malade pour rendre notre modèle plus parfait. Personne ne revenait de l'infirmerie sans être singulièrement édifié, et sans avoir quelque chose à raconter de ses impressions. Un de nos Séminaristes ayant été indisposé, fut tellement frappé de ses bons exemples, qu'il allait auprès de son lit toutes les fois qu'il le pouvait, pour s'édifier et s'élever à Dieu. Sorti de l'infirmerie : *que M. Lafage m'a fait du bien,* disait-il au Directeur. *Je vous en prie, Monsieur, permettez-moi d'aller le voir de temps en temps.* Cependant il s'affaiblissait toujours; il fallut l'administrer. Cette nouvelle ne lui causa que de la joie. Il présida lui-même aux préparatifs, en donnant ses conseils au Frère infirmier. Les Etudiants et les Séminaristes étaient présents. Il suivit les prières distinctement et avec une dévotion calme et touchante. Vers le même temps, on attacha au fond de son lit une croix faite par M. Delécolle, Séminariste, qui venait de mourir en odeur de sainteté, et qui, désirant la

mort, lui aussi, avait écrit sur cette croix les mots suivants :

Ô QUANDO LUCESCET TUUS
QUI NESCIT OCCASUM DIES!
O QUANDO SANCTA SE DABIT
QUÆ NESCIT HOSTEM PATRIA!

Quand commencera votre jour, ce jour qui n'aura jamais de fin! Quand se donnera à nous cette sainte et chère patrie, qui ne connaît point d'ennemis!

A côté de la croix était le portrait de notre vénérable martyr Perboyre, à l'intercession duquel il devait des grâces particulières. Il était beau et édifiant de voir ce cher malade porter tour à tour affectueusement ses regards sur ces deux objets et une image de la sainte Vierge qu'il gardait auprès de lui. Son cœur s'en servait pour s'affectionner aux souffrances et aux vertus de la croix. Jésus en croix! Marie au pied de la croix! Le vénérable Perboyre mourant par amour pour Dieu! M. Delécolle expirant, le sourire du prédestiné sur ses lèvres, auprès de cette croix travaillée par lui! Oh! qui pourrait dire les

douces émotions de l'âme du pieux malade ! Il était heureux, content. Ses Confrères faisaient des neuvaines pour sa guérison. Il les remerciait avec affection, mais il ne pouvait s'empêcher de laisser paraître son indifférence pour la vie. Le jour de sa délivrance semble approcher; sa faiblesse est extrême : on s'attend à sa mort prochaine. Tout le monde s'écrie : Nous allons célébrer bientôt la fête de la Purification de la très-sainte Vierge. Le dernier trait d'édification de M. Lafage, par lequel il mettra le comble à tous les autres, c'est de mourir dans ce beau jour de fête de Marie, qu'il aime tant et qu'il sait si bien faire aimer. Notre tendre et immaculée Mère lui avait obtenu cette grâce, comme elle l'obtient souvent à ses fidèles serviteurs.

Il expira le jour de la Purification à quatre heures et un quart du matin, au moment où depuis trois ans il se préparait avec tant d'activité à aller unir son âme à Dieu dans l'oraison.

Moriatur anima mea morte justorum, « que je meure de la mort des justes. »

NOTICE

SUR

MM. LAMBOLEY, BILLIET ET LE GO,

Prêtres, morts à Paris en 1847.

L'année 1847 fut bien douloureuse pour la Maison-Mère, qui se vit privée presque coup sur coup des trois vénérables vieillards, derniers débris de l'ancien Saint-Lazare. MM. Lamboley, Billiet et Le Go étaient les derniers Missionnaires formés avant la tourmente révolutionnaire. La Providence semblait les avoir laissés au milieu de la jeune génération comme pour former la chaîne qui devait unir le nouveau Saint-Lazare à l'ancien. Ils étaient la tradition vivante qui devait assurer la ressemblance du nouvel édifice de la Compagnie avec l'ancien, par la pratique des mêmes Règles et des mêmes usages. Aussi possédaient-ils, ces saints Missionnaires, toutes

les qualités nécessaires à cette destination providentielle. Depuis le moment où ils purent se réunir pour travailler au rétablissement de la Congrégation, ils donnèrent toujours aux jeunes Missionnaires qui vinrent s'associer à eux pour les aider à relever de ses ruines l'œuvre de Saint-Vincent, des exemples admirables de leur dévouement inviolable à la petite Compagnie, de leur touchante simplicité, de leur humilité profonde, de leur obéissance et de leur soumission parfaite aux Règles et aux Supérieurs; en un mot, de toutes les vertus qui composent l'esprit de notre vocation. Leur vue seule inspirait du zèle et du courage à ceux qui étaient tentés de se laisser rebuter par les premières difficultés. Aussi la Maison de Paris s'estimait-elle heureuse de posséder dans son sein ces vénérables Missionnaires, qu'elle entourait de toute son estime et de toute son affection. Le vide fait par leur mort a été long-temps et vivement senti; d'autant plus vivement senti, que nous nous sommes vus privés presque en même temps de ces trois édifiants Confrères. On dirait qu'habitués depuis long-temps à vivre dans la plus grande intimité, et à con-



sacrer leurs dernières années à faire en commun leur préparation à la mort, ils ne pouvaient se survivre les uns aux autres. En effet, M. Lamboley étant mort le 18 février, trois mois après, M. Billiet rendait le dernier soupir, et après un autre intervalle de trois mois, nous avions la douleur de perdre M. Le Go. Aussi avons-nous voulu réunir dans une notice commune ces vénérables vieillards, que nos cœurs aimaient à confondre dans un même sentiment de respect, d'estime et d'amour.

M. LAMBOLEY.

M. Charles-François Lamboley était né à Saint-Barthélemy-les-Melisey, dans la Franche-Comté, le 19 juin 1763. La piété de ses premières années lui mérita la grâce de se consacrer, bien jeune encore, au service du Seigneur. C'est le 9 août 1780 qu'il fut admis dans le Séminaire interne de Saint-Lazare. Son jeune âge ne l'empêcha pas de puiser dans ce cénacle des Missionnaires l'esprit et les vertus de sa vocation, à un tel degré que ni les années, ni les vicissitudes des révolutions qui le tinrent pendant plusieurs années, forcément

séparé de la petite Compagnie, ne purent les altérer, et qu'ils brillèrent en lui de tout leur éclat jusqu'à sa mort.

M. Lamboley ayant terminé le cours de ses études, et étant prêtre, fut envoyé au Séminaire de Poitiers, où après un ou deux ans de travaux, la révolution de 1789 vint subitement l'empêcher d'employer à la gloire de Dieu et au service de la Congrégation les forces et les vertus dont il était rempli. Ils se retira en Espagne, où il vécut plusieurs années au milieu de nos Confrères de cette Province, qui avaient offert, avec un généreux empressement, une fraternelle hospitalité aux Missionnaires français expulsés de leur pays. Mais la terre de l'exil ne fut pas pour M. Lamboley un lieu de repos; car il s'y vit poursuivi par les intrigues du gouvernement français, qui le força de changer plusieurs fois de résidence, et le fit même incarcérer pendant assez longtemps dans le fort de Montjouy à Barcelonne.

Ce ne fut qu'après dix-sept ans de pareilles vicissitudes, quand la paix fut rétablie entre la France et l'Espagne qu'il put rentrer dans sa patrie. Dans l'exil, comme à Saint-Lazare,

notre jeune Confrère se distingua toujours par une exactitude scrupuleuse dans l'accomplissement de nos saintes Régles, et par une tendre affection pour la petite Compagnie.

C'est cet attachement qui le fit rentrer en France, dès que la tranquillité y fut rétablie, dans l'espérance de se réunir à ses anciens Confrères, et travailler avec eux à relever la Congrégation de ses ruines. Mais l'heure de la divine Providence n'avait pas encore sonné; le premier essai de rétablissement qui eut lieu en 1804, avait échoué, par suite de la courageuse résistance du vénérable M. Hanon, alors Vicaire-Général, aux volontés injustes et tyranniques de Napoléon. Force fut donc à M. Lamboley de surseoir à l'exécution de ses plus ardents désirs. Il se retira pour quelques temps dans une paisible retraite qu'il sanctifia par les exercices d'une vie vraiment sacerdotale, et digne en tout d'un enfant de saint Vincent.

Il lui arriva pendant cette période, une épreuve que nous ne devons pas passer sous silence, parce qu'elle est de nature à faire ressortir toute la vivacité de la foi de notre

cher Confrère, et son horreur pour l'hérésie.

M. Lamboley était toujours resté profondément attaché à son Supérieur de Poitiers, qu'il n'avait pas quitté pendant toute la durée de son exil en Espagne. Ce Missionnaire, dans le feu des premières discussions soulevées par les dispositions du fameux Concordat de 1801, s'était permis de blâmer ces dispositions, comme ayant été arrachées à la bonté du Souverain Pontife Pie VII, dont on aurait surpris la religion. Cette liaison fit élever des soupçons sur l'orthodoxie de notre Confrère, qu'on accusait d'être secrètement attaché à la petite Église, et aux erreurs de jansénistes. Une personne lui ayant manifesté ces soupçons, voici de quelle manière énérgique, M. Lamboley, ordinairement si humble, repoussa cette imputation calomnieuse :

« Les inquiétudes qu'on vous a données sur mon orthodoxie et ma soumission au Saint-Siége, m'ont d'autant plus vivement affecté, que je m'attendais à rien moins qu'à me voir soupçonné d'erreurs, pour lesquelles j'ai toujours eu la plus grande opposition, et desquelles j'ai, grâce au Seigneur, apporté une

attention scrupuleuse à me préserver. Pour dissiper autant qu'il est en moi, tous les soupçons qu'on pourrait avoir sur mes sentiments à cet égard, il me suffira de vous assurer que j'anathématise de la manière la plus sincère et la plus formelle, le jansénisme, le quesnellisme, et tout ce qui y tient, ou en dépend; que j'ai tant d'éloignement, de haine et d'horreur pour ces impiétés; que, si je savais qu'il y eût dans mon cœur une gouttelette de sang entachée de ces erreurs, je serais avec la grâce du Seigneur disposé à le fendre, à le diviser pour en exprimer cette impureté; que, si je connaissais qu'il y eût dans mon esprit quelque faible vestige ou quelque chose approchant de ce mauvais levain, j'en ferais aussitôt la justice la plus sévère et la plus entière. » C'était un cri de douleur arraché à son amour filial pour le Saint-Siége et pour l'Église romaine, indigné de se voir ainsi calomnié.

Rentré dans son diocèse de Besançon il obtint de Monseigneur le Coz la cure de Villemenfroy. C'était au mois de juin 1814. Mais il n'occupa pas long-temps ce poste. Peu de temps après, quelques anciens Confrères s'étant réunis à Paris au retour des Bourbons en

France, M. Lamboley ne tarda pas à répondre à leur appel pour consacrer à la Congrégation renaissante les restes d'une vie qu'il lui avait vouée entière. Depuis ce moment il occupa successivement divers postes, soit en qualité de Supérieur de Soissons et de Valfleury, soit comme employé à la direction spirituelle des Filles de la Charité.

Si dans ces divers emplois, il n'obtint pas ces succès brillants, qui attestent de grands talents, il sut du moins faire le bien d'une manière solide, et se concilier l'estime et la vénération de tout le monde par son humilité, sa piété, sa modestie et le zèle qu'il y déploia.

Ce ne fut que vers 1840 que son âge avancé le força à quitter la vie laborieuse du Missionnaire; dès lors il ne pensa plus qu'à se préparer à la mort, et il en faisait le sujet journalier de ses pieux entretretiens avec son cher compagnon d'exil, M. Billiet. Cependant M. Lamboley, par une protection spéciale de la divine Providence, à part un affaiblissement général de ses forces, ne ressentait aucune des infirmités qui sont les compagnes trop ordinaires de la vieillesse; il conserva jusqu'à sa mort le plein usage des sens, de

la vue et de l'ouïe. Ce ne fut que deux ou trois mois environ avant sa mort, quand la fièvre qui le conduisit au tombeau le prit, qu'on vit sa tête s'affaiblir et ses idées se brouiller. Mais la vertu était tellement enracinée dans son cœur, que son délire lui-même était un nouveau sujet d'édification ; car on remarquait que la plupart de ses rêves roulaient sur des actes de charité, d'humilité, d'obéissance, et surtout de ponctualité à nos saintes Règles. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que ce vertueux Confrère voyait venir la mort plutôt avec une sainte joie qu'avec la moindre peine. Pour donner une idée de ses saintes dispositions, nous insérerons ici les remarques faites sur notre cher malade par le Frère chargé de le soigner :

« Tout le temps que dura sa maladie, M. Lamboley continua de montrer l'ardent amour qu'il avait pour la pratique de nos saintes Règles, et sa ponctualité pour tous les exercices de la Communauté.

» Souvent il demandait l'heure, afin de suivre en tout point le règlement de la journée, et plusieurs fois il voulut se lever à quatre heures pour aller à l'oraison avec la

Communauté, et il l'aurait fait, si le Frère infirmier ne lui eût commandé de rester au lit.

» Entre les exercices, son occupation habituelle était de réciter le chapelet, ce qu'il faisait avec beaucoup de ferveur. Les derniers jours de sa maladie, sa faiblesse ne lui permettant plus de faire cette prière, à cause de sa longueur, il répétait sans cesse ces mots: *Jésus, Marie, Joseph, ayez pitié de moi; Jésus, Marie, Joseph, ayez pitié de moi.* Quand il interrompait cette invocation, c'était pour dire avec une nouvelle ferveur : *O, Sauveur! O, Sauveur!* Il les prononçait avec un tel sentiment de ferveur, que tous ceux qui étaient présents étaient portés par cette aspiration à l'amour de Dieu, et ne pouvaient cesser d'admirer le grand amour qui enflammait son cœur. Un jour le médecin, voyant que sa faiblesse ne lui permettait d'expectorer que difficilement, ordonna qu'on lui mît deux vésicatoires aux jambes. On le fit; mais le lendemain, lorsqu'on voulut les lui panser, la force de la fièvre ayant fait sécher ce que l'on avait mis dessus pour les adoucir, le papier se trouva collé à la chair vive

de manière à ne pouvoir le tirer qu'avec beaucoup de souffrances. Pendant cette opération, qui dura quelque temps, et qui lui causa de très-vives douleurs, il porta la patience à un tel point, qu'il étonna et édifia en même temps tous ceux qui étaient présents. *Dieu soit béni, Dieu soit béni,* furent les seuls cris qu'il laissa échapper pendant tout le temps que dura cette douloureuse opération. Le Frère infirmier et les personnes présentes étaient dans l'admiration de voir une telle constance dans un vieillard plus qu'octogénaire. L'amour de Dieu, dont le cœur de ce vénérable Prêtre était embrasé, pouvait seul lui donner une telle résignation dans les souffrances. »

C'est dans ces sentiments édifiants que M. Lamboley rendit sa belle âme à Dieu, le 18 février 1847, à l'âge de quatre-vingt-trois ans et huit mois : il avait passé soixante-trois ans et six mois dans le sein de la Congrégation.

Ce qui frappait le plus dans M. Lamboley, c'était son humilité profonde, sa charité affectueuse, et sa scrupuleuse exactitude à nos saintes Règles.

S'il était obligé de parler de lui-même, ce qu'il évitait avec le plus grand soin, même dans son extrême vieillesse, contrairement aux habitudes de cet âge, il ne le faisait jamais d'une manière avantageuse; il recherchait au contraire toutes les occasions qu'il pouvait trouver de s'humilier et de s'abaisser au-dessous de ses Confrères, même des plus jeunes. Plus d'une fois on a vu ce vénérable vieillard à cheveux blancs aller demander humblement pardon à un jeune Séminariste de l'avoir repris un peu trop vivement de ce qu'il allait trop vite en récitant le saint Office.

Un jour, racontant une méprise qui lui était arrivée en présence d'un étranger de distinction, il s'empressa d'ajouter : « Ce qui me console, c'est qu'on aura jugé en me voyant que je ne savais guère ce que je faisais, et qu'on n'aura pas pour cela conçu une idée défavorable à la Maison : c'est un pauvre vieux qui commence à radoter, aura-t-on dit. »

Sa charité affectueuse pour ses Confrères n'était pas moins remarquable. Ce vénérable vieillard se montrait en toute occasion plein de prévenance et d'affabilité envers les plus

jeunes de ses Confrères, et même envers nos chers Frères Coadjuteurs. Le pieux usage de se saluer mutuellement, lorsqu'on se rencontre dans la maison, n'était pas pour lui une vaine formalité; il faisait toujours ce salut d'une manière touchante, et qui dénotait que cet acte procédait en lui de cet amour tendre et respectueux qu'il portait à tous les Missionnaires, dans lesquels il se plaisait à honorer le titre d'Enfants de Saint-Vincent. S'agissait-il de donner un avis ou un conseil à quelqu'un, fût-il son inférieur, il le faisait toujours avec des ménagements pleins de douceur, et en commençant par le louer de ses bonnes qualités. Il usait de cette précaution même à l'égard de ses servants de Messe, Séminaristes ou Frères Coadjuteurs, lorsqu'il devait leur indiquer les manquements qu'ils avaient faits dans leurs fonctions. Cette charité prévenante et affectueuse était d'autant plus remarquable et méritoire dans M. Lamboley, que son tempérament étant naturellement très-bilieux, il avait dû avoir bien à combattre pour arriver à ce degré de vertu.

Jamais on ne l'a entendu parler mal des autres, et si quelquefois on relevait en sa pré-

sence les défauts du prochain, il s'efforçait adroitement de prendre le parti de la personne incriminée, et de l'excuser autant qu'il le pouvait. On pourrait dire qu'il poussait la délicatesse de la charité en ce point jusqu'au scrupule, ne se permettant pas même de critiquer ce qui était plutôt imperfection physique que défaut répréhensible.

Ainsi il arriva un jour qu'un Prêtre de la maison qui avait une voix très-fausse, ayant chanté la messe d'une manière très-désagréable, on en parlait ensuite en récréation par forme de plaisanterie. Un Confrère voulant mettre la charité de M. Lamboley à l'épreuve lui demanda ce qu'il pensait de la manière de chanter de l'officiant, ce charitable Confrère lui répondit en ces termes: « Pour moi, tout ce que j'en puis dire, c'est qu'il a tâché de chanter de son mieux. »

Enfin la troisième qualité qui faisait comme le caractère propre de la vertu de notre vénérable Confrère, c'était sa régularité exemplaire. Quoique octogénaire, on ne le vit jamais s'affranchir des pratiques les plus humbles de l'obéissance et de la ponctualité; jamais il ne songea même à solliciter des adou-

cissements, qu'on n'aurait pas refusés à son âge. Il fut toujours fidèle au lever de quatre heures, même pendant les hivers les plus rigoureux; toujours des premiers rendus à la chapelle, pour y faire son adoration avant le commencement de l'oraison. Sa ponctualité pour se rendre aux divers exercices, était telle que, dans les derniers temps de sa vie surtout, on le surprenait assez souvent sortant de sa chambre un quart d'heure avant l'heure fixée pour aller regarder la pendule, de peur de ne pas entendre sonner et de se trouver en retard.

Cette régularité, M. Lamboley l'étendait jusqu'aux pratiques et aux usages de la Compagnie, pour lesquels il professait une estime et un attachement vraiment religieux. Etait-il appelé à se prononcer sur certaines pratiques, quelque peu importantes qu'elles fussent en elles-mêmes, c'était à ses souvenirs de l'ancien Saint-Lazare qu'il faisait appel, et on l'entendait invariablement répéter : *on faisait cela*, ou *on ne faisait pas cela à Saint-Lazare*. On pourrait même dire que cet attachement aux anciens usages allait en lui quelquefois jusqu'à la minutie, s'il n'avait

procédé évidemment de ce respect religieux, de cette vénération profonde qu'il portait enracinés dans son cœur pour tout ce qui touchait à l'autorité des Règles ou des Supérieurs.

Pour achever ce tableau raccourci des vertus de notre cher défunt, nous croyons devoir rapporter tout au long le témoignage qu'en a rendu un Confrère qui a vécu dans son intimité pendant les dernières années de sa vie :

« J'avais une telle vénération pour la sainteté de M. Lamboley, que je me crois obligé de vous dire ce que j'ai remarqué en lui dans les dernières années où j'ai pu le voir, le fréquenter, et être édifié, et, pour ainsi dire, embaumé par toutes sortes des vertus. Entre un fervent Séminariste et ce bon ancien, je ne remarquais aucune différence, l'âge excepté; c'était la même modestie, le même recueillement, la même humilité et charité, la même exactitude à obéir promptement au premier son de la cloche qui appelle aux exercices de la Communauté, etc., ou plutôt c'étaient les mêmes vertus, mais en un plus parfait degré, car elles avaient été affermies par soixante-dix ans de pratique et de rudes

épreuves. Malgré son âge octogénaire, il était presque toujours des premiers à l'oraison du matin, comme aux autres exercices de la journée, et là il se tenait constamment à genoux pendant toute la première demi-heure, la barrette en main, sans jamais s'asseoir une seule fois ni même bouger; je vous avoue que j'en étais dans l'admiration. Il n'y avait probablement que la grâce de Dieu qui pût le faire tenir aussi long-temps dans une posture si pénible pour un âge très-avancé comme était le sien, d'autant plus que je m'étais aperçu plus d'une fois qu'il souffrait en se relevant.

» Il avait un grand amour pour Notre-Seigneur au saint Sacrement de l'autel. Comme il était tout près de la chapelle, il y allait très-fréquemment adorer le divin Hôte de nos cœurs; c'est cet amour, autant que l'obéissance, qui le faisait assister régulièrement aux grands offices de l'Eglise, malgré l'infirmité de ses vieux ans. Au chœur, il édifiait non-seulement la Communauté, mais encore les fidèles. Un jour des personnes du dehors qui assistaient ordinairement à nos offices demandèrent à un des nôtres quel

était ce respectable vieillard à cheveux blancs qui se tenait de tel côté des stalles : *O quel maintien modeste*, disaient-elles, *quelle piété, quelle ferveur! Lorsqu'on le regarde, on ne peut pas s'empêcher de bien aimer le bon Dieu!...* C'est encore cet amour envers Jésus dans nos saints tabernacles qui lui inspirait un respect si profond pour les choses saintes, qu'il paraissait le pousser quelquefois peut-être un peu trop loin; en voici un exemple, entre autres, plutôt à admirer qu'à imiter. Un jour, après sa messe, je le vis prendre avec ses doigts un long cheveu qui était sur son corporal, sans savoir ce qu'il allait en faire. M'apercevant cependant bientôt qu'il le mettait à la bouche comme pour l'avaler, je voulus l'en empêcher en lui faisant quelques observations, mais pendant ce temps il fit des efforts pour le faire descendre, et il y réussit. Grande fut alors ma surprise et mon admiration pour un tel acte de vertu.

» Il montrait toujours un profond respect pour tous les Supérieurs, et même envers ses égaux, surtout envers MM. les Prêtres. Il n'oubliait jamais de saluer jusqu'au moindre de nos Frères Coadju-

teurs, ce qu'il faisait avec une expression de bonté et de bénignité qui lui gagnait tous les cœurs.

» Quant à la pauvreté, j'ai remarqué pendant les hivers qu'il faisait un feu si modique et si pauvre, que j'avais de la peine à me chauffer chez lui, cependant il mettait une bûche de plus dans son petit foyer lorsque j'allais le voir, ou lui rendre quelque service.

» Je ne sache pas qu'il eût la moindre bourse pour y mettre le peu d'argent que les Supérieurs laissaient à sa disposition; il le mettait dans un morceau de papier. Je ne lui ai jamais vu non plus de montre; lorsqu'il voulait savoir l'heure, il allait voir à l'horloge de la sacristie.

Quelque vieux ou rapiécés que fussent ses habits, il les tenait toujours très-propres. On l'a surpris quelquefois les raccommodant lui-même lorsqu'il y avait peu à faire.

» En un mot, ce respectable Confrère était si édifiant en tout et partout, qu'il était vraiment, comme le dit l'apôtre saint Paul, la *bonne odeur de Jésus-Christ*. Les Séminaristes et les nouveau-venus trouvaient ce vieillard si exemplaire, qu'ils en étaient non-

seulement dans l'admiration, mais qu'ils se sentaient excités et entraînés à pratiquer toutes les vertus de notre saint état, dont M. Lamboley leur donnait un si parfait modèle. Ils en parlaient souvent entr'eux, et en écrivaient même à leurs parents et amis; tant il est vrai qu'un bon exemple vaut mieux que mille sermons. »

M. BILLIET.

M. Jacques-Philippe Billiet était né à Nuncq, dans le diocèse d'Arras, le 11 novembre 1764.

Quoique nous n'ayons aucun renseignement précis sur les premières années de notre cher Confrère, nous pouvons penser avec fondement qu'elles furent sanctifiées par les vertus propres à cet âge; nous y sommes autorisés par cette simplicité naïve et cette candeur de mœurs, dont il conserva l'heureuse empreinte jusque dans une vieillesse très-avancée.

A dix-sept ans, M. Billiet entra dans la Congrégation; il fut admis au Séminaire interne de Saint-Lazare, le 14 décembre 1781, et

après les deux années de l'épreuve ordinaire il eut le bonheur de faire les saints Vœux qui le liaient pour toujours à la famille de saint Vincent. Ses études finies, et quoiqu'il ne fût encore que Diacre, ses Supérieurs le jugèrent propre à remplir la charge de Directeur des jeunes gens de famille, que leurs parents confiaient à la Maison de Saint-Lazare pour les soumettre au joug d'une discipline salutaire. C'est dans ces occupations que la révolution de 1789 vint le surprendre. A l'époque du premier pillage de Saint-Lazare, il fut obligé de se retirer pour quelque temps dans une famille amie de Paris. Peu de temps après cependant il put rentrer à Saint-Lazare ; mais ce ne fut pas pour long-temps. Les fureurs révolutionnaires ayant bientôt redoublé, M. Billiet se vit obligé de chercher un asile sur une terre étrangère. L'Espagne fut le lieu de son refuge, et grâce à la souplesse et à l'aménité de son caractère, il sut s'y faire de nombreux amis et s'y créer une modeste position qui adoucit pour lui les amertumes de l'exil. Aussi resta-t-il en Espagne pendant vingt-sept ans. Toujours son cœur re-

connaissant conserva le souvenir de la bienveillante hospitalité qu'il y avait reçue, et qui lui faisait considérer l'Espagne comme sa seconde patrie. Aussi quitta-t-il ce pays à regret en quelque sorte, et il ne fallut pour l'y décider rien de moins que le désir de se réunir aux Missionnaires, qui s'efforcaient de relever de ses ruines, à Paris, l'édifice de la Congrégation.

Ce fut en 1820 que M. Billiet revint à Paris pour joindre ses efforts et ses travaux à ceux de ses Confrères; et si son âge déjà avancé ne lui permit pas de remplir des fonctions importantes, il sut du moins toujours se montrer un Missionnaire fervent, exemplaire, et plein de l'esprit de son état.

L'administration diocésainede Paris, pleine de bienveillance pour ces Missionnaires, qu'elle avait appris à connaître et à estimer à l'ancien Saint-Lazare, avant leur dispersion, voulut les favoriser dans leur œuvre pénible de reconstruction, et, dans ce but, elle leur confia, peu après leur réunion à Paris, la direction spirituelle de l'Hospice des Incurables femmes, situé en face de notre Maison-Mère. Le vénérable M. Istace en avait été nommé

Aumônier ; mais son âge et ses infirmités obligèrent bientôt à lui donner un aide qui pût le soulager en supportant le poids principal de cette charge. M. Billiet fut choisi à cet effet : la suite prouva qu'il était bien propre à remplir cet office. Il s'y appliqua avec un zèle et un dévouement qui ont laissé des impressions qui durent encore dans cette Maison. La Mémoire de M. Billiet y est en vénération, et son nom n'y est jamais prononcé, qu'il ne soit accompagné de ces témoignages aussi touchants que naïfs des regrets qu'il y a laissés.

De son côté, notre vénérable Confrère s'attacha beaucoup à cette Maison, et c'était avec une satisfaction peu ordinaire qu'il se plaisait à se trouver au milieu de ces pauvres infirmes, courbées sous le poids des années ou d'infirmités précoces. Rien ne lui coûtait pour remplir avec la plus grande exactitude tous les devoirs du saint ministère ; tous les sacrifices lui paraissent légers, tant était grand son affectueux dévouement pour les membres souffrants de Jésus-Christ. Pendant tout le temps qu'il fut employé dans cet hospice, soit en second, en qualité d'aide de

M. Istace, soit en qualité d'Aumônier, c'est-à-dire pendant un espace de quinze ou seize ans, son zèle ne se démentit jamais. Mais ce qui brilla le plus en lui, ce fut son tendre amour pour les pauvres. Digne enfant de saint Vincent, M. Billiet s'estimait plus heureux de vivre d'une manière obscure, au milieu des pauvres et des malades, qu'il ne l'eût été dans des postes plus éminents ou plus agréables. Visites fréquentes, paroles douces et affables, tendre compassion, il ne négligeait rien pour leur témoigner cet amour de prédilection; souvent même il achetait de petites douceurs pour les distribuer aux plus souffrantes.

C'était un vrai Père plein d'affection et de tendresse au milieu de ses enfants. Aussi lorsque l'âge força M. Billiet de quitter l'hospice des Incurables, dont le service était désormais au-dessus de ses forces, ce fut un sacrifice bien pénible pour son cœur. Il le fit cependant avec beaucoup de générosité, dans la pensée qu'il devait en résulter un plus grand bien pour ses ouailles chéries. Mais il demanda d'aller tous les dimanches dire la Messe aux Incurables, afin de procurer à

ses chers malades la consolation d'entendre la sainte Messe, et de donner à son cœur la satisfaction de faire quelque chose pour eux jusqu'à la fin de sa vie. En effet, il n'y manquait jamais, quoiqu'il souffrît de retarder son déjeuner jusqu'à une heure assez avancée de la matinée.

La mort de M. Lamboley, arrivée comme nous l'avons déjà vu, le 18 février 1847, affecta très-sensiblement notre vénérable Confrère. Quoique de caractère différent, ces deux vieillards s'étaient unis de la plus étroite amitié. La gravité un peu sévère et scrupuleuse de M. Lamboley ne faisait que ressortir davantage la naïve gaieté de M. Billiet, et sa parfaite condescendance au jugement de son Confrère, à qui il aimait toujours à déférer, parce qu'il était, disait-il, *son aîné d'une année pour l'âge et pour la vocation*. Une fois le premier mort, le second sembla privé comme d'une moitié de lui-même. A cette gaieté si expansive, on vit succéder une mélancolie triste et douce en même temps, qui frappait d'autant plus qu'elle était plus opposée à son humeur ordinaire. Il semblait qu'il fût continuellement sous l'impression d'un

secret pressentiment qu'il ne survivrait pas de beaucoup à son ami. On avait beau faire des efforts pour l'égayer, pour le distraire; on n'y réussissait que bien rarement et jamais qu'à-demi. Deux mois s'étaient à peine écoulés depuis cette mort, qu'en effet M. Billiet fut pris d'une fièvre lente qui consuma peu à peu le reste de ses forces et le réduisit bientôt à l'extrémité. La maladie ne fut pour lui qu'une occasion de faire paraître davantage sa parfaite résignation à la volonté de Dieu, sa patience inaltérable au milieu des souffrances. On ne l'entendit jamais se plaindre. Le seul cri que lui ait arraché la douleur pendant une opération très-pénible que lui faisait le médecin, c'est ce mot, dans lequel la plainte était tempérée par une résignation pleine de gaieté: *Oh! Monsieur, châtiez le citoyen, mais ne le tuez pas.* Pendant cette dernière maladie il se montra aussi plein de la plus affectueuse reconnaissance pour nos chers Frères qui étaient chargés d'avoir soin de lui, les remerciant des moindres services qui lui étaient rendus avec une affabilité qui les charmait; il aimait surtout à leur donner sa bénédiction pour les récompenser en quelque sorte, au nom du

bon Dieu, de la charité qu'ils avaient pour lui.

Notre cher malade voyait arriver la mort avec tant de résignation, nous devrions dire avec tant de calme et de joie, qu'un jour notre très-honoré Père étant allé le voir, il lui dit ces paroles remarquables : J'ai une grâce à vous demander ; c'est de prier M. le médecin de ne pas tant multiplier ses soins et ses remèdes, et de laisser mourir en paix ce pauvre cadavre arrivé à son terme.

C'est dans les sentiments de cette douce et sainte résignation qu'il expira le 17 mai 1847, après avoir passé 82 ans et 6 mois sur la terre, et 65 ans et 5 mois dans la Congrégation.

Il semble que la sainte Ecriture ait tracé le portrait de notre vénérable Confrère dans ces mots : *C'était un homme simple, droit et craignant Dieu.* La simplicité dans M. Billiet allait jusqu'à la candeur de l'enfance, et cette candeur, il l'a conservée jusqu'à la fin de ses jours. Son visage lui-même portait l'empreinte extérieure de cette candide simplicité, et son âme s'y reflétait comme dans un miroir. Sa simplicité cependant n'allait pas jusqu'à lui faire oublier les règles de la prudence dans ses paroles. Notre cher Confrère, malgré cette

ouverture de cœur et cette franchise de paroles qui le caractérisaient, savait très-bien taire ce qu'il ne jugeait pas à propos de dire, et souvent on a fait de vains efforts pour le faire parler des choses sur lesquelles il voulait garder le silence.

A cette aimable simplicité, M. Billiet joignait une égalité d'âme et une gaieté expansive, qui le rendaient cher à tout le monde. Tout vieux qu'il était, c'était lui qui animait la récréation, aimant à se prêter aux jeux de mots, aux plaisanteries innocentes. Cette gaieté se manifesta jusque sur son lit de mort. Un jour le médecin lui dit pour l'encourager : *Père, je crois que je vous tirerai de là;* à quoi le malade lui répondit en riant, par cet adage populaire : *Ah ! Monsieur, là où il n'y a plus d'étoffe, on ne peut plus y coudre.* Ce qui ne l'empêchait pas d'être grave et sérieux, lorsque les circonstances le demandaient, ou qu'il se trouvait avec des personnes d'un caractère opposé au sien.

Nous ne nous arrêterons pas à relever son obéissance et sa régularité. Qu'il nous suffise de rappeler ce que nous avons dit à ce sujet de M. Lamboley, son digne Confrère et son ami :

on admirait, dans M. Billiet, le même respect religieux pour les Supérieurs, la même soumission filiale, la même exactitude scrupuleuse au lever du matin, comme à tous les exercices de la Communauté, la même ponctualité au premier son de la cloche.

Mais ce que nous ne devons pas passer sous silence, c'est l'amour affectueux pour les pauvres, que M. Billiet possédait à un degré peu ordinaire. Nous avons vu cette charité pour les pauvres se manifester à l'hospice des Incurables. Ce fut là le principe de cet attachement que M. Billiet voua à cet emploi, et des regrets qu'il éprouva lorsqu'il se vit obligé d'y renoncer. Mais son amour pour les pauvres n'en diminua pas pour cela. Outre ses fréquentes visites à ses anciennes ouailles, sa charité industrieuse sut se créer un nouveau champ.

Il est d'usage à la Maison-Mère de Paris de donner tous les jours le dîner à un certain nombre de pauvres familles du quartier. C'est la pieuse continuation de ce qui se pratiquait à saint-Lazare. En même temps un Etudiant de la maison fait à ces pauvres une demi-heure de catéchisme. C'est dans cette ré-

union que M. Billiet aimait à se rendre presque tous les jours, donnant à l'un quelques sous pour se procurer du tabac, à l'autre un chapelet, une médaille, un livre de prières, et adressant à tous de ces paroles douces et affectueuses, qui partent d'un cœur vraiment charitable, et qui doublent aux yeux du pauvre le prix de l'aumône. Aussi il aurait fallu voir aux funérailles de notre charitable Confrère, tous les pauvres se presser autour de son cercueil, et faire, en pleurant, l'éloge de celui qu'ils aimaient à appeler leur *Père.* En effet il avait pour eux des entrailles de Père, et c'est à eux, à leur soulagement qu'il consacrait toutes ses ressources.

Nous ne saurions terminer cette courte biographie de M. Billiet, sans ajouter un mot de sa tendre dévotion envers l'auguste Mère de Dieu. Il ne parlait jamais de ses gloires ou de ses vertus qu'avec les accents de la piété la plus tendre; son bonheur était de pouvoir célébrer la sainte Messe à la chapelle dédiée à Marie Immaculée dans notre Eglise; et si quelquefois il se trouvait devancé par un autre Confrère, malgré toute sa condescendance, il ne pouvait s'empêcher d'en ressentir un peu

de peine. Sa dévotion pour la très-sainte Vierge paraissait encore dans le respect avec lequel il prononçait le nom de Marie; il ne rencontrait jamais ce doux nom, soit en disant la Messe, soit en récitant son Bréviaire, qu'il ne s'inclinât en signe de vénération; le ton même de sa voix plus grave et plus accentué indiquait assez tout ce que cet auguste nom réveillait dans son cœur d'amour et de reconnaissance.

M. LE GO.

Un bon Prêtre est un trésor. C'est un des dons les plus précieux que le Seigneur puisse accorder à la terre. C'est le Sauveur lui-même qui se rend visible, en quelque sorte, et renouvelle les bienfaits de sa mission, en faisant éclater les exemples de sa bonté et de son amour pour les hommes.

Ces réflexions nous venaient à tous en voyant parmi nous le vénérable serviteur de Dieu, M. Le Go, que la mort vient de ravir à la Compagnie.

Sa vie demanderait une histoire étendue,

ses vertus ayant jeté un grand éclat parmi nous. Nous sommes forcés néanmoins de ne donner ici qu'une très-courte notice d'une vie si édifiante.

Notre saint Prêtre était né à Ruillé-en-Champagné, dans la province du Maine, le 10 octobre 1767. Dès sa jeunesse, il se montra tel qu'on le vit durant toute sa vie. La piété semblait être née avec lui.

Son innocence fut mise à de rudes épreuves; mais la protection de Marie, en qui il eut toujours une grande confiance, fut sa sauve-garde.

On remarquait en lui beaucoup de gravité, un sens droit, des réflexions sensées. Ses condisciples, appréciateurs de sa vertu, l'appelaient le sage; aussi, tous l'estimaient, lors même que tous n'avaient pas le courage de l'imiter.

Comme à un jugement droit le jeune étudiant joignait une application soutenue, il fit de rapides progrès dans les sciences. Il ne connaissait, comme les deux plus illustres docteurs de l'Orient, que deux chemins, celui de l'Eglise et celui de l'Ecole.

Dans les vacances, retiré à la campagne chez ses parents, il ne s'occupait que de la prière et de l'étude.

On ne fut point étonné quand il annonça à sa famille que la voix de Dieu l'appelait à entrer dans la Compagnie des Prêtres de la Mission. Son Père fut d'autant plus affligé de la démarche de son fils, qu'il était assuré d'obtenir pour lui un bénéfice dans la province. Mais le jeune homme avait aperçu de bonne heure le vide de toutes les choses de la terre. Rien ne fut capable de l'ébranler. Comme Salomon, il préféra la sagesse à tous les avantages temporels. Admis au Séminaire interne le 17 novembre 1787, le jeune novice se distingua par sa piété et son recueillement.

La candeur de ses mœurs, son amour pour les voies intérieures, le firent chérir du Directeur des Séminaristes, qui s'occupa avec soin à cultiver un cœur déjà si bien disposé. Son élève conserva toute sa vie une tendre reconnaissance pour celui qui l'avait initié à la vie intérieure. Ce fut pendant ce temps précieux qu'il conçut le désir ardent de se consacrer aux missions lointaines et périlleuses de la Chine. Dans sa vieillesse, il se plaisait à raconter aux jeunes Séminaristes, pour exciter leur zèle et les encourager, comment il se prépa-

rait dès lors à la vie rude du Missionnaire, en s'exposant pendant l'été à toutes les ardeurs du soleil, en faisant des courses forcées, pour endurcir ainsi son corps à la fatigue et à toutes les intempéries des saisons. Mais Dieu, qui avait d'autres desseins sur son serviteur, se contenta de ce désir, dont la révolution empêcha l'exécution.

Les exercices du Séminaire terminés, M. Le Go passa aux études théologiques, auxquelles il s'appliqua avec d'autant plus d'ardeur et de succès qu'il y voyait plus d'aliments de son amour pour Dieu.

Mais déjà grondait l'orage qui menaçait de renverser l'Église de France. Toutes les existences étaient atteintes. Les retraites les plus obscures voyaient s'exiler loin d'elles la paix et le silence.

M. Le Go, dans ces temps de troubles, donna des preuves de cette tranquillité et de cette paix intérieure qui se firent remarquer en lui durant toute sa vie. Ce calme venait de la pureté de son cœur, de sa confiance en Dieu. Son attachement à sa vocation ne se manifesta pas d'une manière moins éclatante à cette époque. Les troubles politiques et le

premier pillage de Saint-Lazare, qui eut lieu dès 1789, ne permirent pas au fervent Novice de faire les vœux à l'expiration des deux années de son épreuve; il dut retarder ce bonheur jusqu'en 1791. Mais ce qui eût été une rude tentation pour une vocation chancelante ne fut pour M. le Go qu'un motif de s'attacher plus inviolablement à la famille de saint Vincent; son amour fort et généreux grandit avec les dangers et les persécutions.

Les ordinations devenant impossibles en France, M. Le Go ne put recevoir l'Ordre du Sacerdoce à Paris. Les Supérieurs le firent partir pour l'Italie : c'est à Turin que le jeune Missionnaire offrit à Dieu, pour la première fois, le saint sacrifice pour sa patrie ravagée par l'impiété et par la guerre. Il demeura plusieurs années en Italie, changeant plusieurs fois de retraite pour éviter l'approche des armées françaises. Le zèle du Missionnaire ne resta pas oisif dans cette contrée. S'étant rendu familière la langue italienne, il exerçait avec fruit le ministère de la réconciliation.

Dès que le calme fut rendu à la France,

M. Le Go crut que la voix de Dieu le rappelait dans son pays. Son cœur saigna en voyant la multitude des ruines qu'une philosophie impie, un instant maîtresse de la France, y avait amoncelées.

Il demeura quelques années dans le diocèse de Lyon, où il occupa successivement deux paroisses.

Il eut à lutter contre plusieurs Prêtres jansénistes qui entretenaient dans ce diocèse, d'ailleurs si plein de foi et de piété, la révolte contre l'Église. Il fit remarquer la vivacité de sa foi en plusieurs occasions; et, s'il ne put ramener au bercail toutes les brebis égarées par de faux pasteurs, il sut préserver les autres de la contagion et de la mort.

Conduit par l'esprit de Dieu dans le diocèse où il était né, notre saint Prêtre donna une nouvelle carrière à son zèle.

Placé par Mgr l'Évêque du Mans dans la paroisse de la Chapelle-au-Riboul, il y donna toutes les marques du bon pasteur. Là il trouva des cœurs indifférents, des esprits chancelants, des pécheurs scandaleux et endurcis, des ames timides et comme déconcertées à la vue de tant de maux qui avaient si

long-temps pesé sur la France. On vit alors les prodiges qu'un Prêtre plein de foi et uni à Dieu peut opérer. M. Le Go n'avait rien dans son extérieur qui prévînt et frappât les sens; mais on apercevait bientôt en lui l'homme de Dieu, des convictions profondes, une piété soutenue et éclairée, une charité tendre. Sa maison étant régulière, elle ressemblait à une communauté, et ceux qui le servaient donnaient l'exemple de la piété à toute la paroisse.

Peu à peu la religion refleurit dans la paroisse de la chapelle. Les bons devinrent plus fermes, les chancelants furent affermis dans le bon chemin, les pécheurs scandaleux commencèrent à être évités avec soin; une solitude sembla s'établir autour d'eux. Quelques-uns, frappés de Dieu, firent ouvrir les yeux à d'autres. Le saint Pasteur voyait, non sans effroi, qu'il n'y avait guère que les mauvais prêtres, vivant dans la paroisse, que la grâce ne pouvait toucher. Combien de pécheurs il parvint à ramener au salut!

Quand il approchait de quelques-uns de ces hommes, dont la vie était toute éloignée de Dieu, il semblait sortir du saint homme

une vertu inconnue, qui pénétrait ces cœurs jusque-là impénétrables. On a vu des hommes, qui jusqu'alors ignoraient Dieu, endurcis au mal, dont le démon était le maître, verser des larmes, étonnés de se trouver sans résistance devant un homme faible, et décidés à mener une vie chrétienne. Plusieurs, aussi durs à leur corps qu'ils l'avaient flatté auparavant, embrassèrent avec ardeur les austérités de la pénitence.

La voix du saint Prêtre était pénétrante, et l'esprit de Dieu, dont il était plein, donnait à ses paroles une force que ne connaît pas l'éloquence humaine.

M. Le Go remplissait ainsi avec fruit les devoirs du saint ministère. Sa joie était grande, en voyant régner parmi son troupeau la crainte de Dieu, l'amour des vertus.

Mais le pasteur ne pouvait oublier sa première vocation. Comme saint Paul, il craignait sans cesse qu'après avoir prêché aux autres, après avoir ouvert à tant d'âmes les portes du salut, il ne vînt à en être exclu luimême, à être rejeté de Dieu. Il soupirait après ces secours vivifiants que donne la vie com-

mune, à laquelle le Seigneur l'avait d'abord appelé. Il se rappelait cette Congrégation chérie qui l'avait formé tout à la fois à la vie intérieure et apostolique. Bientôt il apprit avec une joie indicible que cette Congrégation qui lui était si chère se relevait de ses ruines. Dès lors, son parti fut pris et sa résolution fut inébranlable : ni les larmes de ses paroissiens, ni la vue du bien qu'il avait opéré parmi eux, ni les douceurs de la vie tranquille qu'il menait, rien ne l'arrêta.

On ne connaît peut-être pas assez ce qu'il en coûte à celui qui a vécu dans l'habitude du commandement, à celui qui était entouré des hommages et de l'estime de tout un peuple, pour rentrer dans les voies de l'obéissance ou reprendre les habitudes d'une vie commune. Cependant, M. Le Go conserva toujours pour ses chères ouailles toute l'affection du père le plus tendre. Il ne se passa pas d'année jusqu'à sa mort, qu'il n'envoyât des secours assez considérables à cette paroisse. Il aimait surtout à soutenir et à développer une précieuse institution qu'il y avait fondée. Pendant qu'il était curé de La Chapelle, préoccupé du désir de donner à la jeunesse une éducation reli-

gieuse, il avait appelé à son secours des religieuses, pour élever chrétiennement les jeunes filles. Cet établissement produisit trop de bien, pour que le zèle de M. Le Go ne s'y intéressât pas vivement. En quittant la paroisse, il ne cessa pas d'en être le protecteur et le soutien. Il consacrait la plus grande partie de ses revenus à cette œuvre si utile.

La tempête révolutionnaire avait dispersé les membres de la Congrégation. Tous occupaient des postes honorables, tous avaient paru attachés à leur saint état; mais tous n'eurent pas le courage d'imiter leur vertueux Confrère. Plusieurs, aimant le siècle, restèrent éloignés du sein qui les avait portés, et sourds aux douces et tendres invitations de leur Mère dans le Seigneur.

Dieu, dont la sagesse est infinie, voulait que l'esprit qui avait présidé à la naissance de la Congrégation fût le même qui servît à son rétablissement, et que les hommes suscités pour la relever fussent animés du même esprit que saint Vincent.

M. Le Go rompit sans regret les liens qui l'attachaient à la paroisse de la Chapelle-au-Riboul, et se rendit à Paris, où s'étaient réunis

plusieurs Confrères, comme lui remplis du zèle de la maison de Dieu. C'était en 1820. A peine s'était-il reposé quelques jours, qu'il fut placé à la tête du Séminaire interne, qu'il dirigea pendant douze ans.

Toutes les vertus du saint Missionnaire jetèrent un nouvel éclat dans cette charge si importante de la Communauté.

Il portait à tous les novices une affection tendre et paternelle. On allait vers lui avec confiance; auprès de lui, les cœurs affligés retrouvaient le calme. Il semblait être tenté avec ceux qui l'étaient; il s'identifiait avec eux pour relever leur courage. Son affection se portait avec effusion sur ceux qu'il voyait aller à Dieu avec générosité. Il les aidait à surmonter les obstacles qui les arrêtaient dans le chemin de la perfection. Ce qui lui était le plus à cœur, c'était de les initier à la mortification intérieure, au sacrifice continuel des sens.

Il ne demandait pas à Dieu le grand nombre de sujets pour la Compagnie, mais qu'ils fussent des saints. Aussi suppliait-il le Seigneur d'éloigner de la Compagnie ceux qui n'avaient point son esprit.

Plusieurs étaient venus dès le commencement, mais ils n'étaient point de ceux par qui le Seigneur devait rétablir la famille de saint Vincent. Le sage Directeur les discernait, et sa fermeté fut toujours invincible, lorsqu'il s'agissait de leur admission.

Le salut de ses chers Séminaristes lui était aussi cher que le sien propre; et il n'omettait rien de tout ce qui pouvait contribuer à leur perfection. Il a laissé plusieurs prières latines qui respirent la piété, l'amour de Dieu, le zèle pour la gloire et le salut du prochain.

Les instructions que donnait le vertueux Directeur étaient simples, mais solides; on croyait entendre véritablement l'homme de Dieu, qui annonçait les volontés de celui dont il tenait la place. Sa mémoire se refusant à ses désirs, il était obligé de confier au papier les instructions qu'il faisait régulièrement; mais on oubliait qu'on entendait une lecture, pour ne penser qu'aux paroles de vie qui sortaient de sa bouche. Il soutenait avec bonté les vocations chancelantes, et on sortait toujours de ses entretiens plein d'amour pour notre saint État. Un des Séminaristes racontait un jour qu'étant forte-

ment tenté de sortir de la Maison, et enfin résolu de rentrer dans son diocèse, il alla le trouver; il s'attendait à soutenir quelque discussion sur sa vocation; il était déterminé d'avance à ne céder à aucune exhortation. Il lui annonce qu'il ne peut rester, et qu'il vient l'avertir de son départ. Le Directeur, regardant le jeune homme avec douceur, lui dit : « C'est bien, mon ami; est-ce ce soir ou demain matin que vous partez? » Ces mots, dits d'un ton calme et bienveillant, furent pour le Séminariste comme cet air doux qui règne après la tempête : la tentation se dissipa à l'instant; il en fut délivré pour toujours. Il disait qu'il avait compris en ce moment le prodige qu'avait opéré le Sauveur en calmant une tempête; un calme si profond succédant à une agitation intérieure si violente ne pouvait être qu'un effet d'une grâce spéciale du Seigneur, et il reconnaissait la devoir à la vertu de son saint Directeur.

M. Le Go vit avec joie la Congrégation reprendre peu à peu toutes les œuvres qu'elle remplissait avec succès avant les troubles de la révolution. Sa sollicitude paternelle accompagnait ceux de ses élèves qui allaient

travailler à la gloire de Dieu dans les Séminaires, dans les Missions, mais surtout ceux qui, rompant les liens qui les attachaient à leur patrie, partaient pour les Missions étrangères. Il s'associait à leurs travaux et à leurs fatigues, et encourageait leur zèle.

L'affection toute filiale que M. Le Go portait à la Compagnie lui faisait désirer de la voir reprendre aussi sa première forme. Jusqu'en 1827, la Compagnie n'avait été gouvernée que par un Vicaire-Général. Sa joie fut grande quand, par un bienfait marqué du Saint-Siége, un successeur fut donné à saint Vincent dans la personne de M. Dewailly. Sa reconnaissance fut vive envers Dieu. Il avait hâté cet événement par ses prières ardentes. Ses élèves ont conservé la prière fervente qu'il avait composée pour obtenir de Dieu cette faveur.

M. Le Go ne vivait que pour la Compagnie. Tous ses soins, tous ses vœux, toutes ses prières n'avaient pour but que de former ses élèves à l'esprit primitif.

Mais les infirmités qu'il supportait depuis long-temps vinrent arrêter son zèle, sans diminuer son amour pour ses chers Sémina-

ristes. A sa prière, on lui donna pour l'aider dans sa charge un de ceux qu'il avait si bien formés à l'esprit de la Compagnie. Son choix fut heureux. Il tomba sur celui qui, plus tard, alla cueillir dans l'empire de la Chine la palme du martyre.

M. Le Go, quoique moins occupé, ne laissa pas de se rendre utile à tous ses Confrères. Tous s'empressaient de consulter sa sagesse et son expérience. Dans l'Assemblée générale qui eut lieu après la mort de M. Dewailly, pour élire un nouveau Supérieur-Général, un certain nombre de voix se portèrent sur ce vénérable Confrère. Nommé Assistant de M. Dewailly, il fut confirmé dans cette charge par les Assemblées générales de 1829 et de 1835, qui lui conférèrent le titre de premier Assistant des deux Supérieurs-Généraux qui succédèrent à M. Dewailly. Il a exercé cette fonction avec autant de zèle que de sagesse jusqu'en 1843. La dernière Assemblée générale, tout en le déchargeant du titre d'Assistant, par égard pour sa vieillesse, lui donna cependant une marque de sa haute confiance, en le nommant admoniteur de M. le Supérieur-Général, charge qu'il a exercée jusqu'à

sa mort. M. le Supérieur-Général lui-même, plein d'estime et d'affection pour ce vénérable Confrère, ne voulut pas se priver de ses lumières et de son expérience; il l'appela à son conseil. Toute la Communauté contemplait avec admiration ce vertueux Missionnaire donnant, jusque dans l'âge le plus avancé, l'exemple de la régularité.

Les infirmités n'altéraient en rien la gaieté de son caractère et la sérénité de son âme. Sa conversation, toujours édifiante, portait la lumière dans les esprits et inspirait l'amour de la piété.

La foi de notre vertueux Prêtre avait toujours été vive; mais à mesure qu'il avançait en âge, les lumières qu'il recevait de Dieu dans l'oraison jetaient un nouvel éclat. Il paraissait qu'il voyait les choses de Dieu; on aurait pu croire qu'il en parlait comme par intuition, tant ses paroles étaient simples et vives. Il voyait Dieu en tout; il contemplait ses perfections dans une plante, dans la moindre créature.

Mais en lui la foi augmentait la charité. Son cœur se fondait de reconnaissance et d'amour envers Dieu, en voyant les traits

de sa bonté et de sa tendresse gravés sur toutes les œuvres de la création.

La lecture de la sainte Ecriture avoit pour lui un charme inexprimable. Il en savourait les douceurs et les interprétations profondes qu'il en donnait annonçaient tout à la fois et son intelligence et sa piété.

Les questions les plus élevées de la Théologie lui étaient familières; il aimait à en faire le sujet de ses conversations. Il composa plusieurs dissertations sur ces mêmes questions, qui formaient un utile complément aux auteurs qui ont traité de la Théologie. Mais tout en parlant des questions les plus métaphysiques, sa piété y savait trouver de nouveaux aliments; et toujours ressortaient de l'exposition de ces matières si ardues des preuves de la puissance, de la sagesse et de la bonté de Dieu.

Mais notre pieux Missionnaire, en travaillant au salut des autres, en portant leurs cœurs vers Dieu, n'avait jamais perdu de vue pour lui-même une science, la plus importante de toutes, celle de bien mourir. Il parlait de sa mort comme un voyageur parle d'un départ prochain.

Au mois de janvier 1847, il fit une chute qui fut d'abord jugée très-grave. Il s'en releva néanmoins; mais considérant cet événement comme un avertissement salutaire de son bon Maître, il mit de suite à exécution le projet qu'il avait conçu, celui de se renouveler par une confession générale.

Cette action sainte sembla lui donner des forces; et le printemps étant venu, on espéra que l'air de la campagne rendrait au vieillard un peu de santé. L'espoir que l'on avait conçu ne fut pas de longue durée. Au commencement du mois d'août de la même année, il se trouva tout à coup dans une grande prostration de forces; des suffocations continuelles vinrent aggraver son mal. Un médecin appelé de suite annonça qu'il pouvait mourir incessamment. Sur cet avis le malade demanda et reçut les derniers sacrements. Ce fut M. le Supérieur-Général qui s'empressa de rendre au pieux vieillard ces derniers secours. Comme saint Vincent il reçut l'Extrême-Onction sur son fauteuil; mais pour le saint Viatique il ne voulut le recevoir qu'à genoux. Ce fut encore dans cette humble situation qu'il fit son action de grâces. Il donna ensuite sa bénédiction à la Compagnie.

Le mal s'étant un peu calmé, et le danger ne paraissant plus prochain, on s'empressa de transporter le malade à Paris. C'était en effet au milieu de ses Confrères qu'il devait aller à Dieu, pour achever de les édifier par une mort sainte. La veille de l'Assomption, jour de sa mort, il confessa encore quelques Confrères : peu d'heures après il sentit redoubler son mal, et vers onze heures du soir il s'endormit du sommeil des justes, laissant dans tous les cœurs l'espoir qu'il était allé dans le ciel prendre part au triomphe de celle qui en est la Reine, et pour laquelle il avait toujours professé la plus tendre dévotion.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME.

PARIS.-IMPRIMERIE D'ADRIEN LE CLERE ET Cie
RUE CASSETTE, 29, PRÈS SAINT-SULPICE.



